



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

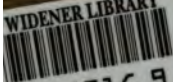
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER LIBRARY



HX J916 9



HARVARD  
COLLEGE  
LIBRARY





1

2

3

4

5

6

7



# HISTOIRE MODERNE.

---

*TOME NEUVIEME.*



# HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,  
DES JAPONNOIS,  
DES INDIENS,  
DES PERSANS,  
DES TURCS,  
DES RUSSIENS, &c.

*Pour servir de suite à l'Histoire ancienne  
de M. ROLLIN.*

TOME NEUVIEME.

*Trois livres reliés.*



A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, rue S. Jean de  
Beauvais.  
DESAINT, rue du Foin S. Jacques.

---

M. DCC. LXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

H 67.55

A79  
44-68  
2-25



# HISTOIRE

## DES

# TURCS.

---

*SUITE de la description de la  
Turquie Européenne.*

### III.

*L'Illyrie Ottomane.*

**N**OUS comprendrons sous ce nom toutes les provinces que les Turcs possèdent au nord de la Grèce & de la Thrace, entre la côte occidentale de la Mer noire, la petite Tartarie, la Podolie, la Transilvanie, la Hongrie & la Dalmatie Vénitienne. Ces domaines faisoient une portion considérable de

*Tome IX.* A

l'ancienne Illyrie , & sont aujourd'hui connus sous les noms de Bulgarie, de Servie, de Bosnie, de Valachie & de Moldavie.

La Bulgarie.

Salmon. Etat  
du Monde ,  
T. VII. Tra-  
duction Ital.  
Dom Vaissere,  
T. II. Ricart,  
Hist. de  
l'Empire Ot-  
oman , Liv.  
III.

La Bulgarie est la première contrée qui se présente au nord de la Thrace. La Servie lui sert de borne au couchant. Le Danube la sépare de la Valachie au septentrion , & elle est terminée au levant par la Mer noire. C'est un pays coupé de montagnes & de plaines , très fertile en grains & en bons pâturages. On y élève quantité de bestiaux, L'Hémus, la plus haute de ses montagnes, est couvert de neiges dans toutes les saisons. Les Géographes modernes le nomment *Argentaro*.

Soffia.

Soffia , la capitale de cette province , est l'ancienne Sardique , fameuse par son Concile général. On attribue sa fondation , ou du moins son rétablissement , à l'Empereur Justinien , qui lui donna le nom de la Princesse Sophie son épouse. C'est une ville assez grande , bien peuplée , mais sans fortifications & sans murailles. Elle est la résidence du Beglierbeg de Romélie , un des plus puissants Bachas de l'Empire Turc.



# DES TURCS. 3

Son district comprend trois cent soixante villages, habités par des Grecs. Nicopolis, Widdin, Russich & Silistrie, sont d'autres places considérables, situées sur le Danube, & gouvernées par des Sangiacs particuliers. Ammien Marcellin nous apprend que l'Empereur Trajan fonda la première de ces villes, en mémoire des conquêtes qu'il fit en Illyrie. Elle n'est pas moins célèbre par la victoire que Bajazeth remporta en 1396, près de ses murailles, sur le Roi Sigismond. Les autres principales villes sont Ternove, sur la frontière de Macédoine; Varna sur le Pont-Euxin, fameuse par la défaite de Ladislas; Mesembria, Galatz, &c.

Nicopolis;  
Widdin, &c.

Les Anciens donnoient à la partie de l'Illyrie dont je parle, le nom de basse Mésie. Elle doit celui de Bulgarie à des peuples de la Scythie méridionale, sortis des bords du Volga, où ils habitoient une contrée qu'on nommoit *Bolgar* ou *Boulgar*. Ils se répandirent vers la fin du cinquième siècle sur les rives du Danube. Quatre cents ans après ils embrassèrent l'Evangile, qu'ils corrompirent bientôt par le mélange du Ma-

Origine des  
Bulgares,

#### 4 HISTOIRE

nichéisme. Leurs mœurs étoient aussi corrompues que leur créance ; ce qui les rendit si méprisables , que leur nom est devenu une injure.

Usages de ce  
peuple.

Les Bulgares modernes s'adonnent à cultiver la terre , nourrissent quantité de bestiaux , & s'entendent parfaitement à tous les travaux de la campagne. Ils professent la Religion Grecque ; & comme il y a peu de Turcs parmi eux , ils menent une vie assez libre & assez tranquille. Leur langue est l'Esclavon , tel à peu près qu'il se parle en Russie. Le *Togatek* , espèce de galette , cuite sur des charbons entre deux tuiles , est un des mets ordinaires du pays. Leurs femmes sont d'une humeur enjouée. Elles s'empressent de vendre aux étrangers du lait , du vin , des légumes , & toutes les provisions que peuvent fournir leurs cabanes rustiques. Leur habillement est une longue robe , de diverses couleurs , avec une chemise de grosse toile ; dont les manches sont pendantes. Leurs cheveux sont bouclés & partagés en tresses qui tombent sur les épaules. Quelques-unes les ornent de coquillages , & les nouent par l'extrémité avec des ru-

## DES TURCS. §

bans , d'où pendent des franges ou de petites houpes de fil argenté. Les plus riches se couvrent la tête de pièces d'argent , qu'elles appliquent les unes auprès des autres sur un rézeau. Leurs bras & leur cou sont chargés des mêmes ornements.

La Servie , située à l'occident de la Bulgarie , forme un gouvernement particulier. Elle dépendoit autrefois de la haute Méfie. Les Turcs l'appellent *Serpilati* , & la divisent en quatre Sangiacars , qui sont ceux de Belgrade , de Sémendrie , de Scopia & de Cratovo. Belgrade , nommée autrefois *Alba Græca* & *Taurunum* , est la capitale de cette Province , & le siège du Bacha. Sa situation est au confluent de la Save & du Danube , sur la pente d'une colline. Soliman premier s'empara en 1521 de cette place , que Mahomet son bisaïeul avoit assiégée sans succès. Les Allemands la reprirent en 1687 , & ne la gardèrent que deux ans. Le Prince Eugene l'enleva aux Turcs en 1717 , & l'Empereur Charles VI la restitua en 1739 , après la perte de la bataille de Grotzka. Ses fortifications , qui étoient considérables , furent démo-

---

La Servie.

Belgrade.

lies par les Impériaux avant l'évacuation.

**Sémendrie.** Sémendrie est sur le Danube, quinze lieues au-dessous de Belgrade. Elle est défendue par une bonne citadelle. C'étoit la résidence des Despotes Chrétiens de cette Province, dont le dernier, nommé George Balcowitz, fut dépouillé de ses Etats par Amurat second.

**Scopia.** Scopia, que les Turcs nomment *Uscup*, est une ville fort ancienne, située sur le Vardar, dans la partie la plus méridionale de la Servie. **Cratovo.** Cratovo est sur la frontière de Bulgarie. Nissa, place très forte, dépend du district de Cratovo.

La Servie est un pays arrosé de plusieurs rivières, abondant en grains, & agréablement diversifié de montagnes, de bois, de prairies & de plaines. Mais il n'est pas peuplé à proportion de son étendue; ce qui fait que beaucoup de terres restent incultes. On y trouve des mines de fer, de cuivre, d'argent & de plomb.

---

**La Bosnie.** La Bosnie, qui s'étend au couchant de la Servie, est la Province la plus occidentale de la Turquie Européenne. Elle appartenait aussi à la

## DES TURCS. 7

haute Méfie. Les rivières qui l'arrosent sont la Bosna , qui lui a donné son nom ; la Pliva , la Save & le Drin. Le pays est montueux , mais fertile , principalement sur le bord des rivières. Il est recommandable par ses mines d'argent & par ses faucons. Bagnaluc , sa capitale , est située sur la Pliva , qui sépare la Bosnie de la Croatie. Ses autres villes sont Jaïcza , Caposéraio , Zwoïnic , &c.

Bagnaluc.

Cette Province est gouvernée par un Bacha dont la juridiction s'étend aussi sur les districts de Croatie & de Dalmatie qui appartiennent aux Turcs. Ces districts situés au couchant de la Bosnie , & assez considérables par leur étendue , contiennent à peine cinq ou six places importantes. Celles de Croatie sont Wihits & Cassanavits , construites dans deux petites îles de la rivière d'Unna. Les Turcs possèdent en Dalmatie Tine , Mostar & Narenta. Je ne parle point de Raguse , petite République qui se gouverne par ses loix , & qui est plutôt sous la protection que sous la dépendance du Grand Seigneur.

Districts de Croatie & de Dalmatie dépendants de ce gouvernement.

La Valachie s'étend au nord de —————  
la Servie & de la Bulgarie , au-delà

La Valachie.

du Danube, qui la sépare de ces deux Provinces. C'étoit une portion de l'ancienne Dacie. Son climat est fort tempéré, & son territoire abonde en fruits, en grains, & en vins exquis. Ses chevaux sont très estimés. On trouve dans les montagnes des mines abondantes de toute sorte de métaux, & beaucoup de grains d'or dans le sable des rivières. Les autres richesses du pays sont la cire, le miel & les cuirs.

Cette Province, que les Turcs possèdent depuis deux siècles, est régie par un Vaivode chrétien que la nation choisit, sous le bon plaisir du Grand Seigneur, auquel il paye un tribut. Ses habitants, qui sont un mélange de Saxons, de Hongrois & d'anciens Illyriens, ont le naturel paresseux, l'esprit inconstant, & je ne sçais quoi de dur & de féroce dans leurs mœurs. Leur idiome est un latin corrompu, & ils emploient aussi la langue Franque, qui est fort en usage dans tout l'Orient. Le pays est pauvre, & l'on n'y voit que des maisons de terre ou de bois, qui sont couvertes de roseaux. Ses principales villes sont Tergowisk, capitale de la Pro-

## DES TURCS. 9

vince ; Bucarest , où le Vaivode réside ; Severin , Krajona , Brakilow . Rebuik , Alauth & Pedr.

La Moldavie , située au nord-est La Moldavie;  
de la Valachie , s'étend dans la longueur d'environ soixante lieues , jusqu'à la Pokutie & la Podolie , provinces de Pologne. Sa plus grande largeur vers le septentrion est de quarante-cinq lieues , & elle en compte à peine sept ou huit dans sa partie la plus méridionale. Ses principales rivières sont le Danube , la Moldava , qui lui donne son nom ; le Niester , qui la sépare de la Pologne ; le Pruth , &c.

L'air de la Moldavie est très sain , & le pays est fertile en bled , en vin & en légumes. On y recueille quantité de cire & de miel. Ses chevaux sont aussi fameux que ceux de Hongrie. Cette Province est gouvernée , comme la Valachie , par un Vaivode , que le Grand Seigneur installe , en lui donnant la veste & l'étendard. Ce Despote paye un tribut à la Porte , est obligé de servir dans les armées Ottomanes , & régit d'ailleurs avec assez d'autorité dans le pays. Il fait sa résidence à Jassi , capitale de la Pro-

Jassi.

## 10 HISTOIRE

vince, ville plus remarquable par ses fortifications que par son étendue. Elle est située sur la rivière de Pruth. On y voit les ruines de quelques Palais, qui paroissent avoir été considérables. Parmi les autres places de la Moldavie, on compte Soczava, ou Soczaw, sur la frontière de Transilvanie; Backow, à sept ou huit lieues de Soczava, vers le midi; Choczim, à l'extrémité septentrionale de la Province, entre le Pruth & le Niefter. Le Grand Seigneur entretient une forte garnison dans cette dernière ville, qui est très importante par sa situation.

### I V.

#### *La petite Tartarie.*

CETTE région, dont l'étendue est très considérable, sur-tout d'orient en occident, est bornée au nord par la Pologne & la Russie, au midi par la Mer noire, au levant par la Circassie, & au couchant par la Moldavie. Les Anciens l'appelloient Scythie d'Europe. On peut la diviser en deux parties, dont l'une est le pays de Budziak, & l'autre la Crimée.



## DES TURCS. 11

Le pays de Budziak , plus connu sous le nom de Bessarabie , s'étend vers le couchant , entre le Boristhène & le Danube. Il appartenait à l'ancienne Dacie. C'est dans cette contrée que le Danube achève son cours en se précipitant dans la Mer noire par cinq bouches. On y trouve aussi les embouchures du Niester, du Bog. & du Boristhène dans la même mer.

Ses principales villes sont, 1. Bialogorod , que les Tartares nomment Akirman , & qu'on a aussi appelée Moncastro. Elle est située à l'embouchure du Niester. 2. Kilia , ou Licostome , sur le bras le plus septentrional du Danube. On croit que c'est l'ancienne Tomes , que l'exil d'Ovide a rendue fameuse. On voit dans le pays un lac , qui porte encore le nom de *Lacul Ovidului* , lac d'Ovide. 3. Oczakow , sur la Mer noire , à l'embouchure du Boristhène. C'est une place forte , avec un port , où le Grand Seigneur tient toujours des galères , pour empêcher les Cosaques de faire des courses dans cette mer par l'embouchure du fleuve. Elle n'a que deux mille habitants. 4. Bender , qu'on nomme aussi Tekint , ou Tek-

La Bessarabie.

Bialogorod.

Kilia.

Oczakow.

Bender.

nia , sur le Niefter , dans la partie la plus septentrionale de la Bessarabie ; petite ville devenue célèbre par le séjour qu'y fit Charles XII, Roi de Suede. Bialogorod , Oczakow & Bender , forment trois Sangiacats particuliers.

**La Crimée.** La Crimée s'étend au levant de la Bessarabie, entre le Boristhene & le Tanaïs. Sa partie septentrionale est habitée par un peuple errant, qui n'a ni villes ni villages. Au midi est cette presqu'île, que les Anciens appelloient Chersonese Taurique ou Cimmérienne , à cause des Tauriques & des Cimmériens qui l'habitoient. Elle tient au continent , du côté du nord, par un isthme étroit, dont l'accès est défendu par un large fossé. Il s'y trouve peu de rivières & de sources ; mais on y a suppléé par le grand nombre de puits qui ont été creusés dans les campagnes. Le pays est d'ailleurs fertile , & seroit d'un très grand rapport, s'il étoit mieux cultivé. Il produit de très bon froment & du millet. On y élève quantité de chevaux , de chameaux , & de bétail de toute espèce.

Cette presqu'île doit être fort

peuplée , puisqu'on y trouve jusqu'à douze cents villages. Un des plus considérables est celui de *Crim* , qui donne son nom au pays , & qui est probablement le *Cimmerium* des Anciens.

Précop , à l'entrée de l'Isthme , est une petite ville assez bien fortifiée , qui contient six cents maisons. On en compte trois mille dans Bakasaraï , qui est la capitale de la Crimée , & la résidence ordinaire du Khan des Tartares. Sa situation est au centre de la presqu'île. Kusloff , ou Kuslowa , sur la côte occidentale , a un bon port , & fait un assez grand commerce. Karasou est célèbre par son marché de chevaux. Caffa est la résidence d'un Bacha Turc. On croit qu'elle a été bâtie sur les ruines de Théodosia. Elle est située dans le côté oriental de la presqu'île , près d'un détroit auquel elle donne son nom , & qu'on appelloit autrefois le Bosphore Cimmérien. C'est par ce canal étroit que la Mer noire se joint aux Palus Méotides , ou à la mer d'Asie. Cette ville , si fameuse par son commerce , lorsqu'elle étoit dans les mains des Génois , tient encore

Crim.

Précop.

Bakasaraï.

Kusloff.

Karasou.

Caffa.

## 14 HISTOIRE

le premier rang parmi les places de Crimée. Les uns y comptent 4000 maisons , & d'autres 6000. Elle est défendue par deux bons châteaux. La Mer noire n'a pas de meilleur port.

Mœurs des  
Habitants de  
la Crimée.

La Crimée est soumise depuis plus de trois siècles à des Mogols , qu'on appelle petits Tartares , pour les distinguer des habitants de la grande Tartarie. Leurs Khans descendent de Zingis-Khan , & sont vassaux de la Porte. Ce fut Mahomet II qui les soumit. On assure que ces Princes seroient appelés au trône de Turquie, si la race des Monarques Ottomans venoit à manquer. L'Histoire est pleine de leurs disgraces. Le Grand Seigneur les dépose , les exile , les fait emprisonner ou étrangler comme les Bachas ordinaires ; mais il n'élève jamais à la dignité de Khan qu'un Prince de leur race.

Le Khan de Crimée fait battre une petite monnoie de la valeur de cinq aspres. Sa garde ordinaire est de deux mille soldats, qui sont entretenus par la Porte ; mais il peut armer lui-même quatre-vingt mille hommes , qui le servent gratuite-

ment, & à qui l'espoir du butin tient lieu de solde. Ils ne portent d'autres provisions à la guerre qu'un sac de *Talkan*, ou de farine de Cumin, qu'ils lient sur la croupe de leur cheval. Ils la détrempent dans leur main avec un peu d'eau, ou avec du lait de cavalle. Ils vivent quelquefois un mois entier de cette seule nourriture, à moins qu'ils ne trouvent dans leurs courses quelque village à piller. Le Grand Seigneur les emploie utilement dans ses armées. La manière dont ils sont reçus dans le camp des Turcs est assez remarquable. On fait rôtir quelques centaines de bœufs & deux ou trois mille moutons, qui s'enfilent ensuite dans des pieux, qu'on range sur plusieurs lignes. Entre chaque pieu il y a de grandes piles de pains. A un certain signal les Tartares se précipitent dans ces lignes, & dévorent avec une telle avidité les pains & les viandes, que tout est mangé dans une petite demi-heure. Ils prétendent faire voir par cet empressement de quoi ils sont capables, lorsqu'il s'agit de désoler & de saccager un pays. En effet, personne ne les sur-

passé dans cet art féroce. C'est à eux de pourvoir , après ce bon repas , à leur subsistance pendant tout le reste de la campagne. Quelques-uns de ces Tartares joignent à leur Talkan du lait de cavalle qu'ils renferment dans des outres , du fromage , & de la chair de cheval séchée au soleil.

Il ont un manteau court de gros feutre , qu'ils tournent dans tous les sens qu'ils veulent , pour se garantir de la pluie & du vent. Leur coutume est de conduire en lesse plusieurs chevaux , pour le transport de leur butin. Lorsqu'un cheval meurt , ils le mangent avec leurs camarades , & c'est pour eux un grand régal. Du reste leurs chevaux sont robustes , & se nourrissent de toutes les herbes qu'ils rencontrent. Dans le besoin ils se contentent de l'écorce tendre des jeunes arbres , & de l'extrémité des branches. Si les champs sont couverts de neige , ils l'écartent avec leur pied , & sçavent trouver l'herbe qu'elle cache. Ils sont courageux , pleins de feu , endurcis à la fatigue comme leurs maîtres.

L'hospitalité est en grande recommandation chez ce peuple. Tout est

commun entre les maîtres & les hôtes , & ceux-ci ne seroient pas mieux reçus dans leurs propres familles. Un voyageur , cité par Salmon , fut accueilli avec une civilité extrême dans la maison d'un Mirza , ou Prince du pays. Les enfans de ce Seigneur portoient de l'eau dans sa chambre , lui présentoient la pipe , & le servoient comme des valets. L'étranger paroissant confus de ces politesses , le Mirza lui dit : *Vous avez tort de vous étonner de ce procédé ; nous accoutumons nos enfans, dès leur plus tendre jeunesse , à exercer les fonctions les plus basses & les plus pénibles. Nous les préservons par-là de l'orgueil , & nous les préparons à supporter l'adversité. Une guerre malheureuse peut les faire tomber dans la servitude. Comment soutiendroient-ils cette disgrâce , s'ils étoient élevés dans la délicatesse & dans le faste ?* Le Tartare ajouta que les fils du Khan passioient leur jeunesse dans les mêmes exercices , & qu'ils n'étoient pas traités dans les camps avec plus de ménagement que le moindre soldat.

Du reste ce peuple est fort jaloux de sa noblesse , & conserve soigneu-

sement les généalogies. Tous les chefs de horde & les anciens nobles prennent le titre de Mirza , & quelques-uns y ajoutent celui de Kirim ou de Skirim. Ces derniers ont la principale autorité dans l'Etat. Entre plusieurs privilèges , qui leur donnent une grande supériorité sur les autres nobles, ils ont le droit d'élire le Khan, & d'entrer dans toutes les délibérations importantes.

Les principales villes du pays ont des Gouverneurs nationaux , à l'exception de Caffa & de deux ou trois places fortes , où le Grand Seigneur entretient une garnison , & qu'il fait régir par des Sangiacs Turcs. Les Tartares de Bessarabie , partagés en différentes hordes errantes, sont indépendants du Khan de Crimée , & reconnoissent l'autorité immédiate des Turcs, qui possèdent toutes les places du pays. Ils n'ont communément d'autre habitation que des tentes ou des charriots couverts, sur lesquels ils se transportent en différents lieux , suivant la commodité des pâturages. Les uns & les autres négligent l'agriculture , & ne s'occupent que du soin de leurs troupeaux. Une de leurs



boissons est le Bosa , liqueur très forte , composée de lait aigre & de millet fermenté. Le lait de cavalle , le Talkan , & la chair de cheval , sont leurs aliments ordinaires. Ils professoient le Mahométisme avant que d'être soumis aux Turcs , & même avant leur établissement dans la petite Tartarie.

Le Khan de Crimée n'a qu'un petit nombre de femmes , dont il confie la garde à quatre eunuques noirs. Les Tartares se contentent presque généralement d'une seule épouse , quoique l'Alcoran leur permette d'en avoir quatre , & d'entretenir autant de concubines qu'ils veulent. Ils ont à peu près les mêmes idées sur la beauté que les Chinois. De petits yeux noirs , bien enfoncés dans la tête ; de grosses lèvres bleuâtres , un visage large , le nez applati , une taille courte & ramassée ; voilà ce qui leur plaît dans les femmes. Leur férocité naturelle les porte aux entreprises hardies , & leur valeur s'anime principalement à la vue du butin. Ils font la guerre en brigands , sans aucun égard pour les loix que l'humanité & la justice imposent aux

nations policées. Leur plus grand commerce est celui des esclaves qu'ils enlèvent dans leurs courses. Ils les vendent aux Turcs , aux Arabes , aux Arméniens & aux Juifs. Les autres marchandises qui se tirent de la petite Tartarie , sont les chevaux , les fourrures , les grains , le poisson salé , les cuirs , le sel , le beurre & le miel.

---

## ARTICLE V.

### *Domaines maritimes.*

**L**es îles que le Grand Seigneur possède dans la mer du Levant , forment une portion si considérable de l'Empire Turc , que je ne puis me dispenser de donner quelque étendue à cet article. Je commencerai par celles qui s'étendent d'orient en occident , dans le grand canal de la Méditerranée.

#### *I. Îles du grand Canal.*

##### CHYPRE.

L'île de Chypre est située dans la partie la plus orientale de la mer

du Levant , entre 34 & 36 degrés de latitude septentrionale, à dix lieues du rivage de Syrie , qu'elle a au levant , & à vingt de celui de Caramanie , qui est au nord. Sagredo lui donne deux cents lieues de circuit, Salmon dit que sa longueur est de cinquante lieues , & sa largeur commune de trente, excepté vers le nord-est , où elle s'étrécit considérablement. Sa forme est triangulaire. On croit qu'elle doit le nom qu'elle porte à l'abondance des cyprès qui croissent dans son territoire. On l'a aussi nommée *Macarie* , ou *Fortunée* , & *Ophiuse* , à cause de la quantité prodigieuse des serpents qu'on y trouvoit. Dans ces derniers temps , les Religieux de S. Basile étoient obligés d'élever dans leur Monastere de Saint Nicolas , sur le bord de la mer , un grand nombre de chats, pour faire la guerre à ces dangereux reptiles. De-là le nom de Cap de Gate , ou de Cap des Chats, qu'on a donné au promontoire , qui est dans la partie méridionale de l'île , à peu de distance de ce Monastere.

Tout le monde sçait que l'île de Chypre a été particulièrement

consacrée à la Déesse Vénus. Les Savants attribuent l'origine de ce culte à Cinyre, Roi de Chypre, qui ayant tendrement aimé une jeune fille d'une grande beauté, la mit après sa mort au rang des Dieux, & institua en son honneur des fêtes très licencieuses.

Dans les premiers temps ce pays fut gouverné par plusieurs Princes. On y comptoit jusqu'à sept Royaumes. Il passa ensuite sous la domination des Perses & des Egyptiens. Les Romains le conquièrent sur la fin du septième siècle de leur République, & sept cents ans après il tomba au pouvoir des Sarrafins, auxquels il fut enlevé vers l'an 1100 par les Chrétiens de la première Croisade. Richard premier, Roi d'Angleterre, l'ayant subjugué en 1189, le vendit à Gui de Lusignan, dont les descendants le conserverent jusqu'en 1458. Ce fut alors que l'île de Chypre passa sous la puissance des Vénitiens, par la résignation de Catherine Cornare, épouse du Bâtard Jacques, dernier Prince de la maison de Lusignan, lequel mourut sans postérité. après avoir légué son Royaume à

Catherine. Selim II l'enleva aux Vénitiens en 1471.

Le climat de l'île est chaud & mal sain. Son terroir est extraordinairement fertile en grains, en cannes de sucre, en laine, en coton, en oliviers & en orangers. On y recueille aussi de la soie, du miel, de la cire, du safran & de la rhubarbe. Ses salines sont abondantes, & produisent un sel très blanc. Ses vins ne sont pas moins renommés en Europe qu'en Asie.

Ce pays que l'avarice des Turcs a fort appauvri depuis trois siècles, étoit autrefois très florissant & très riche. On y comptoit dix-huit villes épiscopales & près de mille villages. La moitié de son terrain est aujourd'hui inculte, & la plupart des édifices construits par les Vénitiens tombant en ruine. Les principales villes qui subsistent sont 1. Nicosie, capitale de l'île, connue autrefois sous les noms de *Leucosia* & de *Leuctra*. Elle est située au centre du pays. C'est la résidence du Beglierbeg, ou Gouverneur général, qui a sous ses ordres sept Sangiacs. 2. Famagouste, sur la côte orientale de l'île. Les Ro-

## 24 HISTOIRE

maines l'appelloient *Fama Augusti*, & les Turcs la nomment *Massaran*. 3. Baffo, autrefois Paphus, sur la côte occidentale. On trouve des pierres précieuses dans les montagnes qui l'environnent. 4. Limisso, l'ancienne Amathonte, sur la côte méridionale. 5. Larneca, au midi de Famagouste, place très commerçante, où les François, les Anglois & d'autres Nations Européennes ont des Consuls. Les habitants naturels de l'île sont un mélange de Turcs, de Juifs, de Chrétiens Grecs, Arméniens & Maronites.

## R H O D E S.

Sa situation est à quatre-vingts lieues de l'île de Chypre, vers le couchant, & à sept ou huit de la côte la plus méridionale de la Natolie. Son circuit est de soixante lieues, sa longueur de vingt, & sa largeur commune de dix. Les Anciens lui donnerent différents noms, tels que ceux d'*Asteria*, d'*Etreæ*, de *Corimbia*, &c. Elle n'a qu'une ville considérable, qui porte aussi son nom de Rhodes, & dont l'origine est fort ancienne.

ancienne. Cette place est bâtie sur la pente d'une colline, arrosée de plusieurs sources, & couverte d'orangers & de grenadiers, dans la partie la plus septentrionale de l'île. Ses maisons sont agréables, ses rues larges, droites, & bien pavées, & ses fortifications assez bonnes. On y voit encore le palais des anciens Grands-Mâîtres, & les hôtels de plusieurs Chevaliers, avec leurs armoiries sculptées, sur les portes. Le palais du Grand Maître, bâti dans le lieu le plus éminent de la ville, est depuis long-temps une prison d'Etat, où plusieurs Khans de Tartarie ont fini tristement leurs jours, après avoir été déposés par l'ordre du Grand Seigneur. L'église de Saint Jean, qui confine à ce même édifice, a été convertie en Mosquée. La ville est défendue par trois remparts, qui ont chacun leur fossé, & qui en font une des plus fortes places de l'Empire Turc. Outre le grand port, qui peut contenir les plus gros navires, il y en a deux autres pour les bâtimens de moindre grandeur.

Le principal port est formé par deux moles, qui ont la figure d'un

cercle, dont le diametre est de cinquante toises. L'entrée, qui est fort étroite, a pour défense deux grosses tours, bâties sur deux rochers, l'une en face de l'autre. C'est dans ce lieu qu'on avoit placé le fameux Colosse, ouvrage de Charès, élève de Lissippe, qui employa douze ans à le fabriquer. C'étoit une statue de bronze, qui représentoit le soleil, & qui étoit, dit-on, d'une telle grandeur, que les navires passèrent entre ses jambes avec leurs voiles. On ajoute qu'un tremblement de terre la renversa soixante six ans après sa construction, & qu'elle resta couchée sur le rivage pendant près de neuf cents ans, au bout desquels le Calife Moavias la vendit à un Marchand Juif, qui chargea de ses débris neuf cents chameaux. Je crois sans aucun doute qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces récits : mais je ne puis adopter l'opinion de quelques Modernes, qui traitent de fable tout ce qu'on raconte de ce prétendu Colosse.

La ville de Rhodes n'a que deux portes, l'une du côté de la mer, l'autre du côté de la terre. On voit sur celle de la mer la dépouille d'un ani-



mal monstrueux , qui paroît avoir été un serpent ou un crocodile , & que quelques relations romanesques ont transformé en dragon ailé , peut-être à cause de quelques excrescences , en forme de nageoires , qu'il avoit sur le dos. Sa longueur étoit de trente pieds : il y a dans l'Inde des serpents & des crocodiles de cette taille. Un Chevalier François , nommé Gouzon , l'attaqua avec deux gros chiens & le tua.

L'air est en général très sain dans toute l'île ; & son climat est si beau , qu'il arrive à peine que le soleil s'y cache pendant un jour entier dans le cours d'une année. Les arbres & les prés y conservent leur verdure dans toutes les saisons. Le pays produit d'excellents fruits & des vins estimables. Il rapporte peu de grains ; mais la Natolie est si voisine , qu'il tire abondamment de cette riche contrée toutes les provisions qui lui manquent. Ses eaux sont si bonnes , que le Grand Seigneur n'en boit point d'autre.

Les anciens Rhodiens se rendirent également illustres par la culture des Sciences & par leur habileté dans la

navigation & dans le commerce. Il y avoit à Rhodes une célèbre Académie , où les Romains envoyoient leurs enfans. Cette ville étoit remplie des plus beaux chfs-d'œuvre de l'art en matiere de tableaux & de statues, Ses habitants succéderent à l'opulence des Tyriens & des Carthaginois , & devinrent les plus fameux négociants de l'Univers. Son code maritime , si célèbre sous le nom de *Loix Rhodiennes* , a été adopté dans toute l'étendue de l'Empire Romain. Les Rois de Macédoine firent de vains efforts pour la soumettre , & Démétrius Poliorcetes , fameux par la prise de tant de villes , l'assiégea inutilement pendant plusieurs mois. Après avoir été pendant quelques siècles l'alliée des Romains , elle se brouilla imprudemment avec ses protecteurs , qui la réduisirent sous leur domination. Les Sarrafins s'en emparèrent sur le déclin de l'Empire Grec , & en furent chassés , vers l'an 1399 , par les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem , qui prirent alors le nom de Chevaliers de Rhodes. Othman I & Mahomet II l'attaquèrent sans succès ; mais Soliman I la

fournit en 1522, & depuis ce temps elle appartient aux Turcs.

### SCARPANTO, CAXO.

Les Anciens appellerent Carpathos la première de ces îles, & elle donna son nom à la mer Carpathienne. Elle est à quinze lieues de Rhodes, vers le sud-ouest, & elle en a vingt de circonférence. On y compte sept ou huit mille habitants, tous Chrétiens, dont la principale résidence est dans un gros bourg, qui porte aussi le nom de Scarpanto, & qui a un port spacieux & commode. Le pays est montueux, fécond en bons pâturages & en bestiaux. On y trouve beaucoup de gibier, des mines de fer, & plusieurs carrières de beau marbre. Caxo est une petite île voisine, habitée par cinq mille Grecs.

### CANDIE.

C'est une des plus grandes îles de la Méditerranée. Les Grecs lui donnèrent le nom de Crete, & celui d'Hécatompolis, à cause des cent villes qu'elle renfermoit dans son sein. Elle est située à vingt lieues de

Salmon,  
Dom Vaiss-  
sette, ubi su-  
prd. Tourne-  
fort, voyage  
du Levant,  
Lett. I & II.

Scarpanto , au sud-ouest , & à vingt-cinq ou trente des premières îles de l'Archipel , qu'elle a au nord. Sa longueur du levant au couchant est d'environ soixante-dix lieues , & sa largeur commune de quinze ou vingt. Ses côtes sont escarpées , remplies de baies , & coupées de plusieurs caps , dont les principaux sont ceux de saint Jean , de saint Marc & de Spada , du côté de l'ouest , & celui de Salomon vers l'orient.

Cette île n'a aucune rivière considérable. Elle est traversée d'orient en occident , dans toute sa longueur , par une chaîne de montagnes , dont la principale est le mont Ida , si fameux chez les Poètes. Toute cette partie de l'île est stérile & déserte. La fertilité régné dans les vallées & dans les plaines. Cette contrée produit d'excellents vins , des grains de toute espèce , quantité de plantes médicinales , de la soie , du coton , de la laine , du miel , de la cire , de l'opium & d'autres drogues. Son froment est d'une qualité admirable ; mais les Insulaires en font de très mauvais pain , qui est mince & mal cuit. Le pays abonde en mûriers , en

## DES TURCS. *fr*

oliviers , en lauriers , en myrtes , en orangers & en grenadiers.

Les maisons de l'île sont presque toutes bâties de pierres de marbre blanc , qui sont très communes dans le pays , & qu'on arrange grossièrement l'une sur l'autre , sans se donner la peine de les tailler ni de les polir. Les plus grandes n'ont que deux étages. Leur toit est plat , & elles n'ont point d'escalier ; de manière que pour passer d'un étage à l'autre , ou pour monter sur la terrasse qui forme le toit , il faut appliquer une échelle en-dehors. Celles des villages sont sans fenêtres , & tirent leur principal jour d'une ouverture pratiquée au milieu du toit.

Les habitants , moitié Grecs & moitié Turcs , avec le mélange de quelques Juifs & de quelques Arméniens , sont presque tous bien faits , grands & robustes , & d'une belle physionomie. On vante leur courage , & leur adresse à se servir de l'arc , exercice dans lequel les anciens Crétois excelloient. Leurs mœurs sont douces & honnêtes , & on ne voit parmi eux ni assassins , ni voleurs , ni mendiants. Ainsi les Crétois moder-

Nous venons de nommer les principales villes de cette contrée. Candie, sa Métropole, est bâtie au milieu de la côte septentrionale, dans une vallée assez nue, qui est au pied du mont Ida. C'est la demeure ordinaire d'un Bacha ou d'un Sangiac. Son port, qui contenoit autrefois de grands navires, peut à peine recevoir aujourd'hui de petites barques, à cause des sables dont il est presque comblé : les vaisseaux sont obligés de mouiller dans une petite île voisine, nommée *Standia*. Cette place, que les Vénitiens avoient rendue très-florissante, n'est à présent, suivant l'expression d'un voyageur, que le squelette d'une grande ville. Le quartier du marché est le seul qui soit habité ; le reste est abandonné & tombe en ruines. Ses murs & ses remparts sont bons : c'est l'ouvrage des Vénitiens. Le nombre de ses habitants monte à peine à 2500. La nation Française y a un Vice-Consul, & trois ou quatre familles de Négociants, avec une chapelle desservie par deux Capucins.

Tournefort,  
*ubi suprà.*

*Spina longa.* Spina longa, au levant de Candie, est une forteresse bâtie sur un rocher

escarpé avec un bon port. Elle dépend du gouvernement de Candie.

Rétimò, qui est vers l'occident, <sup>Rétimò</sup> sur la même côte, forme un Sangiacat particulier. C'est une petite ville, environnée de jardins, qui lui donnent un air très riant. Elle a une citadelle & des murailles qui ne sont pas d'une grande défense. Son port n'est d'aucun usage, à cause de la négligence des Turcs.

La Canée, qui est l'ancienne Cydonia, <sup>La Canée</sup> tient aujourd'hui le premier rang parmi les villes de cette contrée. Sa situation est dans la partie la plus occidentale de l'île, environ à trente lieues de Candie. Son port est meilleur & plus fréquenté que celui de la capitale ; mais les vaisseaux y sont battus des vents du nord. Ses anciens remparts & les arcades de son arsenal, pour la construction des galeres, subsistent encore. Les Turcs regardent tous ces beaux ouvrages d'un œuil très indifférent. Non seulement ils n'y font aucune réparation ; mais ils les dégradent souvent eux-mêmes, soit par caprice, soit pour employer les démolitions à des édifices particuliers. Ils n'entre-

tiennent pas avec plus de soin les fortifications des places conquises. Leur maxime est que la plus grande force d'un Etat consiste dans le nombre & dans le courage de ses habitants ; que les dépenses qu'on fait pour fortifier les places sont inutiles & ruineuses ; & que si l'ennemi entre facilement dans un pays ouvert , on le reprend sur lui avec la même facilité.

La Canée est le troisieme Sangiacat de l'île. On y compte 3 500 habitants ; sçavoir, 2 000 Grecs & 1 500 Turcs. Il y a aussi quelques Juifs , & dix ou douze maisons Françaises , sous la direction d'un Consul. Les Capucins ont un hospice dans la même ville.

Sude & Garbuse.

Sude & Garbuse sont deux petites places qui dépendent du gouvernement de la Canée. La premiere est au levant de cette ville , & l'autre au couchant. Sude a un bon port. Garbuse est dans une petite île , à une demi-lieue de la côte. Les Grecs ont dans l'intérieur du pays plusieurs beaux monasteres , entr'autres ceux d'Arcati & de la Trinité. Le premier a sous sa juridiction 300



Moines, répandus en différents hospices.

Seria, ou Sitia, est à l'extrémité <sup>Seria.</sup> orientale du pays, sur un golfe du même nom. C'est une petite place très forte, dont le territoire comprend 70 hameaux, & qui est aussi la résidence d'un Sangiac. Dom Vaissette compte dans toute l'île dix-huit villes & mille villages; ce qui est certainement exagéré.

On trouve dans la partie méridionale du pays quelques restes de la ville de Gortine, <sup>Restes de Gortine.</sup> ancienne capitale de Crete. Elle étoit située sur le bord de la mer, au sud du mont Ida. A trois lieues de là, vers le nord; il y a un souterrain qui entre fort avant dans le mont Ida, & qui se partage en une infinité de rues en forme de labyrinthe. Tournefort en a donné la description dans la seconde lettre de son voyage du Levant. Belon croit avec assez de fondement que c'est une carrière où l'on a ouvert plusieurs routes pour en tirer les pierres. Nous n'avons aucune raison solide qui porte à conjecturer que ce soit l'ancien labyrinthe de Crete, si fameux chez les Poètes.

## CÉRIGO.

Cette île est à douze ou quinze lieues de celle de Candie , vers le nord-ouest , & à cinq ou six de la côte la plus méridionale de la Morée. Les Anciens lui donnerent le nom de Cythere , & y placèrent Vénus & les Amours. On ne sçait trop pourquoi. C'est un pays sec , stérile , rempli de montagnes & de rochers , & qui n'offre rien d'agréable. Il est aujourd'hui presque désert : on n'y trouve qu'une petite ville , accompagnée d'un château.

2. *Iles de l'Archipel.*

L'Archipel est un autre canal de la Méditerranée , qui s'étend du sud au nord entre l'Asie mineure & la Grece. Il renferme un grand nombre d'îles , dont les plus méridionales ont reçu le nom de *Cyclades*, parce qu'elles sont en quelque sorte rangées en cercle. C'est par elles que nous commencerons.

*Les Cyclades.*

STAMPALIA, NAMPHIO, SANTORIN,  
COOS, AMORGOS, NIO,  
SIKINO.

Ces îles se présentent à l'entrée de l'Archipel, sur deux lignes presque parallèles, entre 36 & 37 degrés de latitude. Stampalia, que les Anciens appelloient *Astypalea*, a vingt lieues de circuit. Ses terres sont basses, & fertiles en pâturages, où l'on élève de fort bons chevaux. Ses côtes sont poissonneuses; mais elle manque d'eau douce. Elle n'a qu'une ville & quelques villages.

Namphio, qu'on a autrefois nommée *Membliaros* & *Anafi*, est une île montueuse, dont le territoire est peu fécond, & qui n'a que cinq ou six lieues de circonférence. Elle produit de la cire & du miel. Les perdrix y multiplient à un tel point, que les habitants sont obligés de détruire leurs œufs, pour empêcher que leurs petits ne mangent la première herbe des champs, & les grains qu'on y sème. On y voit des restes

assez considérables d'un Temple d'Apollon.

Tournefort,  
Lettre VI.  
Salmon, T.  
VII. Ch. V.

Santorin est une île deux fois plus grande que Namphio. Les Grecs la nomment *Sant-Erini*, ou sainte Irène, & les Anciens l'appellerent *Thera*, du nom d'un descendant de Cadmus qui s'y établit. Sa forme représente un fer à cheval. Cette île peut passer pour une grande carrière de pierre de ponce : toute sa superficie en est couverte ; ce qui n'empêche pas qu'on n'y recueille de l'orge, du millet, du froment & du coton. Les fruits y sont rares, à l'exception des figues. Les vignes croissent heureusement dans cette contrée, & produisent un vin spiritueux & fort, qui a la couleur du vin du Rhin. Ce sont les femmes qui les cultivent. Les Insulaires mangent du pain d'orge, & ne cuisent que quatre fois l'année, à cause de la disette du bois. Ils ne tuent des bœufs qu'une fois l'an. On trempe leur chair dans du vinaigre salé, & on la laisse sécher sept ou huit mois au soleil, jusqu'à ce qu'elle devienne dure comme du bois. Les uns la mangent sèche, & les autres la font bouillir.

Le nombre des habitants de Santorin montoit, au commencement de ce siècle, à dix mille ames. Ils professent tous le Christianisme, & un bon tiers reconnoît l'autorité du Pape. On y compte cinq villes, dont les plus considérables sont Scaro & Pirgo. Il y a à Scaro un Evêque Latin, un Consul François, & un hospice de Jésuites. La plupart des maisons de l'île sont creusées dans le roc, & ressemblent à des tannieres. Ses côtes sont si escarpées, qu'on ne sçait de quel côté les aborder. Elle a pourtant une large baye formée en croissant, & qui a l'apparence d'un très beau port ; mais les vaisseaux n'y sçauroient placer leurs ancres, & l'on n'a jamais pu en trouver le fond avec la sonde.

Il y a à l'entrée de cette baye quelques petites îles, que les tremble-  
ments de terre ont fait sortir en di-  
vers temps du sein de la mer.

Observa-  
tions sur les  
volcans de  
Santorin.

Plin le Naturaliste parle de la formation de trois de ces îles, dont il nomme l'une *Therastia*, l'autre *Hiera*, & la troisieme *Thia*. Il assure que celle de *Thia* parut de son temps. Séné-

Plin. Lib. II.  
Cap. 77. &  
Lib. IV. Cap.  
12. cité dans  
Tournesfort,  
*ubi suprad.*

que (1) rapporte l'apparition de Thérasia au siècle où il vivoit. Strabon , contemporain d'Auguste & de Tibere , assure que de son temps on vit bouillonner la mer pendant quatre jours entre Théra & Thérasia ; que les flammes en sortoient avec abondance , & qu'une île de 1500 pas de circuit parut , comme si elle eût été tirée de l'eau par des machines. Justin , Dion Cassius , Aurelius Victor , confirment ces récits. Cedrenus , qui n'a fait que copier Théophraste & Nicéphore , assure que la dixième année du règne de Léon l'Isaurien , c'est-à-dire , vers l'an 724 de J. C. il s'éleva entre les îles de Théra & de Thérasia une fumée épaisse , qui obscurcit le jour , & qui sembloit sortir d'une fournaise ardente ; que cette matière obscure s'épaissit & se durcit au milieu des flammes , & s'attacha ensuite à l'île d'Hiera , dont elle augmenta le volume ; qu'il sortit de ce volcan une si grande quantité de pierres ponceuses , que les côtes de l'Asie mineure , de la Grèce & de la Thrace en furent couvertes.

(1) Quæst. nat. Lib. VI. Cap. 22.

C'est M. de Tournefort qui a recueilli toutes les autorités que nous venons d'alléguer, & qui nous apprend de plus que les gens du pays, quoique très ignorants, savent très bien que les tremblements de terre ont produit toutes les petites îles qu'on voit autour de Santorin.

Le P. Richard, cité par ce même Voyageur, marque le temps de l'apparition de celle qu'on nomme *Nesi Micri Cammeni*, c'est-à-dire, la petite île brûlée. *Il y a, dit-il, bon nombre de vieillards en cette île qui disent avoir vu se former par le feu une île voisine de la nôtre, au milieu de la mer, en l'année 1573. Et pour cela elle s'appelle Micri Cammeni, &c.*

Il sortit encore en 1707 (1) une nouvelle île, & son apparition fut accompagnée de plusieurs particularités extraordinaires, que le Pere Gorée, autre Missionnaire de Santorin, a observées avec la plus grande exactitude. 1°. L'île se forma & s'accrut par degrés, dans le cours de plusieurs mois, par l'assemblage de

(1) Au mois de Novembre, suivant la Gazette de France du 14 Avril 1708.

divers rochers , qui s'unirent entre eux pour composer un tout : elle avoit au mois de Décembre , c'est-à-dire , environ un mois après l'éruption , deux milles de circuit , & elle en eut six au bout d'un certain temps. 2°. A quarante pas de la nouvelle île , l'Auteur vit paroître un grand rocher , qui fut quarante jours à se former , & qui s'abîma ensuite dans la mer. 3°. L'eau du Golfe de Santorin changea plusieurs fois de couleur , & se corrompit à un tel point , qu'elle étoit d'une puanteur insupportable. La fumée devenue fort épaisse s'éleva jusqu'au milieu de l'atmosphère , & pouvoit s'appercevoir de vingt lieues. Dans les nuits obscures elle paroissoit enflammée. Un vent impétueux la poussa sur l'île de Santorin , où elle ruina toutes les campagnes. L'or , l'argent & tous les autres métaux furent noircis , & les habitants sentirent des maux de tête très aigus. 4°. La mer bouillonnoit & fumoit en quelques endroits , ayant le même degré de chaleur que de l'eau bouillante. On entendoit sous terre un bruit sourd



& profond, peu différent de celui que fait le gros canon à quelque distance; & de temps en temps on voyoit sortir des bouffées de flammes, qui se dissipoient dans l'air. Le Pere Gorée compra dans une nuit soixante bouches qui vomissoient des feux, & s'apperçut le lendemain que l'île étoit considérablement augmentée. De gros rochers fortoient avec fracas des mêmes abîmes, & s'élevoient à une prodigieuse hauteur.

Coos n'est qu'à trois lieues de la côte occidentale de la Natolie. Les Modernes la nomment Lango, Stanchio & Stanchou. Sa longueur, une fois plus grande que sa largeur, est de dix lieues d'orient en occident. Sa principale ville, nommée aussi Lango & Stanchio, est bien bâtie & passablement peuplée. Elle a un bon port & un château. Les galeres Turques, qui vont de Constantinople en Égypte, ont coutume de relâcher dans sa rade. L'île abonde en cypres, en térébinthes & en plantes médicinales. Les Romains faisoient un cas particulier de ses vins. Elle a été la patrie d'Hippocrate, d'Apelle, & de quel-

ques autres grands hommes. On voyoit dans un de ses temples la fameuse Vénus d'Apelle , qui sortoit nue du sein des eaux. Les Insulaires firent présent de ce beau tableau à Jules-César , qui , pour récompenser leur générosité , les exempta d'une partie du tribut qu'ils payoient à la République.

Au couchant de Coos on trouve successivement Amorgos , Nio & Sikino. La première de ces îles a douze lieues de circonférence , & deux ports assez commodes. On y voit les restes d'une ancienne ville , qui s'élève en amphitéâtre sur une colline , & qui n'est aujourd'hui qu'un gros bourg , peuplé de 1500 habitants. Au haut de la colline est un vieux château , qui servoit de demeure aux anciens Ducs del' Archipel. Les Moines possèdent ici les meilleures terres.

Tournefort  
*ubi supra.*

Monastere  
singulier.

A trois lieues du bourg dont nous venons de parler, ils ont un monastere qui ressemble de loin , dit un Voyageur , à une armoire placée contre un rocher. Ce lieu renferme cent Caloyers , qui sont logés commodément. Leurs cellules

& leurs chapelles ne sont pas taillées dans le roc , comme quelques gens l'ont débité. On y entre avec le secours d'une échelle par une petite lucarne , pratiquée dans un des angles du bâtiment. Cette maison a plus l'air d'une retraite de brigands que d'un asyle de Solitaires. Les Moines possèdent un tableau Image miraculeuse. de la Sainte Vierge , peint sur bois , qui ayant , disent-ils , été profané & cassé en deux pièces dans l'île de Chypre , fut porté par les flots de la mer jusqu'au pied de la roche qu'ils habitoient , où ces deux pièces se rejoignirent miraculeusement. Ils ont aussi dans une chapelle , qui est aux environs de leur couvent , une pierre prophétique , que tous les Urne prophétique. Grecs de l'Archipel viennent consulter. C'est une grande auge de marbre , presque ovale , haute d'environ deux pieds , qui , au rapport des Moines , se remplit d'eau & se vuide d'elle-même dans certains temps de l'année. Lorsque les personnes qui viennent la visiter trouvent l'eau plus basse qu'à l'ordinaire , c'est un pronostic très malheureux. Tournefort , qui remarqua qu'il y avoit

une source & un réservoir à six pas de l'urne , n'eut pas de peine à expliquer ce prétendu miracle.

Les habitants d'Amorgos ont le caractère fort sociable. Les femmes sont assez jolies dans toute l'île. Leur coëffure est un mouchoir de toile jaune, plus long que large , qu'elles roulent sur leur tête en maniere de turban , & dont elles se couvrent aussi le bas du visage , laissant flotter un de ses bouts sur leur épaule. Le pays manque de bois ; mais il produit assez d'huile pour l'usage des habitants , & beaucoup plus de vin & de grains qu'ils n'en peuvent consommer. Sa fertilité attire quelques Tartanes de Provence. Tous les Insulaires sont Grecs schismatiques.

Nio, que les Ioniens, les premiers habitants, nommerent Io, est de la même grandeur qu'Amorgos. On croit qu'elle a servi de sépulture à Homere, quoiqu'on n'y voie aujourd'hui aucun vestige de son tombeau. Elle est fertile en froment ; mais elle manque de bois. On y trouve un village d'environ deux cents feux , & un des plus jolis ports de l'Archipel , qui sert de retraite aux Corsaires

tes de toutes les nations. C'est pour cette raison que les Turcs l'appellent la petite Malte.

Sikino n'a que sept lieues de tour, & n'est, à proprement parler, qu'une montagne. Cette île produit le meilleur bled de l'Archipel, un peu de coton, beaucoup de figues & de vin. Dom Vaissette y compte deux villages, & les fait habiter par deux mille familles. Tournefort ne fait mention que d'un seul bourg, auquel il ne donne que deux cents habitants. Il y avoit parmi eux, au commencement de ce siècle, quelques Corsaires François, qui s'étoient mariés dans le pays. L'île n'a point de port.

POLICANDRO, ARGENTIERA, MILO,  
SIPHANTO, SERPHO.

Les Anciens mettoient aussi ces îles au rang des Cyclades. Leur situation est au nord-ouest de celles que nous venons de décrire. Policandro, qu'on nommoit autrefois *Pholegandros* ou *Philoeandros*, a six lieues de tour. Ses côtes sont hérissées de rochers, & elle n'a qu'une rade foraine, qui regarde le sud est. On y voit un gros bourg, habité

par cent vingt familles, avec les ruines d'un vieux château, situé sur une montagne très haute, d'où l'on découvre la plupart des îles de l'Archipel. Son terroir, quoique sec & pierreux, produit assez de bled & de vin pour la nourriture de ses habitants.

Argentaria, ou l'Argentiere, ainsi nommée à cause de ses mines d'argent, dont on voit encore les anciens fourneaux, s'appelloit autrefois *Kimolos*. Les Grecs modernes la nomment *Kimoli*. Son port est petit, & n'a pas assez de fond pour les gros bâtimens. On ne trouve dans cette île, qui n'a pas trois lieues de circuit, qu'un seul village, autour duquel il y a quelques terres cultivées, où l'on recueille de l'orge & du coton. On assure que les femmes & les filles du pays se prostituent aux étrangers pour une somme très modique, & que les peres & les maris font eux-mêmes le marché. Ce que cette contrée offre de plus particulier, est une pierre blanche & friable, semblable à la craie. Les Anciens l'ont connue sous le nom de *Cimolée*, ou de terre de *Kimolos*. Il y a des cantons de l'île

Tournefort,  
*ubi suprà.*

qui en sont tout couverts. Cette craie est spongieuse & grasse , & blanchit passablement le linge. Les Insulaires n'emploient point d'autre savon dans leur lessive. Nous apprenons de Pline qu'ils s'en servoient autrefois pour blanchir leurs étoffes , & qu'on l'employoit aussi dans la médecine. Il y a long-temps que les Grecs ne pensent plus aux mines d'argent qui sont dans le pays.

Milo, l'ancienne *Melos*, n'est qu'à trois ou quatre milles de l'Argentine. Elle a vingt lieues de circonférence , & sa forme représente un cercle presque parfait ; ce qui fait que Pline l'appelle la plus ronde de toutes les îles. Dans le temps de la guerre du Péloponnèse , elle fut totalement ruinée par les Athéniens , qui firent un massacre presque général de ses habitants. Marc Sanudo, noble Vénitien , la conquit en 1207, & trois cents ans après , le fameux Barbe-rousse la soumit au pouvoir des Turcs avec la plupart des îles voisines. Dans le dernier siècle , un Grec , nommé *Capst* , y érigea une petite souveraineté , dans laquelle il se maintint pendant trois ans. Mais il

Idem, Lettre  
IV.

tomba à la fin dans un piège que le Grand Visir lui tendit , & il fut pendu à Constantinople , à la porte du Bagno , ou de la prison des esclaves.

La Capitale , qui porte le même nom que l'île , est bien bâtie , & contient près de cinq mille habitants. Ses terrasses sont construites de terre battue , qui s'affermir avec le temps , & qui devient à la fin impénétrable à la pluie. Elle a au bord de la mer de belles salines , dont les réservoirs se remplissent pendant l'hiver , & où l'eau se crySTALLISE & se transforme en sel dans les grandes chaleurs.

Les Insulaires sont bons marins , & connoissent si parfaitement les ports de l'Archipel , qu'ils servent de guides à la plupart des vaisseaux étrangers. Les femmes du pays sont aussi coquettes que celles de l'Argentine. Elles se fardent le visage avec la poudre rouge d'une plante marine , dont le long usage leur flétrit la peau.

L'alun , le soufre & le fer sont des minéraux très communs dans l'île , & servent sans doute d'aliment aux feux souterrains qui s'y font sentir. Le soufre de Milo est verdâtre , lui-

Mines de  
soufre & d'alun.



font , & parfaitement beau. On le trouve par grosses veines en creusant la terre. Les principales mines d'alun sont à une demi-lieue de la Capitale. On y entre par une grotte , après laquelle on passe dans une espèce de boyau , qui conduit à quelques chambres fort basses creusées par les mineurs , & incrustées presque par-tout d'alun. Il se détache en pierres plates & fort minces , distribuées par couches , dans une telle abondance , qu'à mesure qu'on en ôte quelques-unes il s'en présente de nouvelles. L'alun de plume , qui ne differe de l'alun ordinaire qu'en ce qu'il est partagé en filets déliés , se trouve aussi dans les mêmes mines. D'autres grottes du voisinage , ainsi que quelques roches , sont remplies de pareilles matieres , & même d'un alun sublimé très pur. Les Insulaires ne tirent aucun parti de ces richesses , dans la crainte que les Turcs ne profitent de leurs travaux , & ne fassent ce prétexte pour redoubler leurs vexations.

L'Auteur que j'ai cité fait mention de quelques cavernes , dont les unes distillent une espèce d'alun liquide ,

# 54 HISTOIRE

Grottes &  
terres brû-  
lantes.

& les autres sont pleines d'un soufre enflammé, qui brûle continuellement. Proche d'une chapelle dédiée à saint Cyriaque, il y a un terrain toujours en feu, & toujours couvert d'une fumée épaisse. On juge assez que les eaux chaudes & minérales ne sont point rares dans ce canton. Le même Ecrivain regarde l'île de Milo comme une montagne creuse & spongieuse, remplie intérieurement de parties ferrugineuses, de sels marins, de soufre, & des autres matieres inflammables qui causent les volcans. Outre les trous qu'on trouve dans les rochers sur sa superficie, & qui exhalent des vapeurs très chaudes, on découvre dans toute sa circonférence les embouchures de plusieurs canaux, qui aboutissent probablement à un grand goufre.

Le terroir de l'île, échauffé par les vapeurs fécondes de ce feu central, produit les meilleurs vins & les meilleurs fruits de l'Archipel. Ses figues sur-tout & ses melons sont d'un goût exquis. Les champs ne se reposent jamais, & rapportent alternativement du froment & de l'orge, à moins qu'on n'aime mieux y semer

des cotonniers, dont le produit est beaucoup plus considérable. On trouve dans sa principale ville un des plus beaux ports de l'Orient. Son climat est mal-sain, à cause des marais salés qui l'environnent, & des vapeurs infectes qu'exhalent ses gouffres. La neige y tombe rarement, & il n'y gele jamais.

A douze lieues de Milo, vers le nord, on trouve Siphanto, autrefois nommée *Siphnos*, qui a quarante milles, ou un peu plus de treize lieues de circuit. Elle est située sous un beau ciel, & l'air y est beaucoup plus pur qu'à Milo. Tout y est excellent, les eaux, les fruits, le gibier, la volaille, à l'exception des vins qui ne sont pas des plus délicats, parce que la terre qui les produit est trop forte.

Le pays abonde en carrières de plus beau marbre & en mines de plomb : on y trouvoit même autrefois des mines d'or & d'argent. Les principales branches de son commerce sont la soie, dont la qualité est très belle, les toiles de coton, les huiles, les capres, les figues, la cire & le miel. On y fait des chapeaux de paille très propres, qui se débi-

tent dans tout le Levant sous le nom de Castors de Siphanto. Ses habitations consistent dans un gros bourg & cinq petits villages , qui contiennent en tout cinq ou six mille ames. Elle a plusieurs ports commodes , qui étoient assez fréquentés vers le milieu du dernier siècle. Avec un peu d'industrie on en feroit une échelle très-marchande. Une chose assez particulière dans l'ajustement des Dames du pays , est une bande de linge dont elles se couvrent le visage pour conserver leur teint , & qu'elles roulent de maniere qu'on ne leur voit que la bouche , le nez & les yeux. Cette espèce de masque les fait ressembler à des momies ambulantes.

Serpho, l'ancienne Sérifho , n'est qu'à quatre lieues de Siphanto. Elle en a douze de circuit. On n'y trouve qu'un bourg , qui porte le même nom que l'île , & un petit hameau qu'on nomme San Nicolo. Son port , quoique très beau , est aujourd'hui abandonné : on n'y voit guere d'autres navires que ceux que la tempête force de s'y refugier. Le pays est couvert de montagnes , & abonde en pierres d'aiman , qu'on rencontre

à fleur de terre. Ses oignons sont d'une excellente qualité. Les perdrix sont si communes dans l'île, qu'elles mangent la moitié des grains & des raisins. Les Romains regardoient Sériphe comme le lieu le plus triste où l'on pût envoyer un exilé. Un de ces misérables bannis, nommé Stratonicus, excédé d'ennui & de chagrin, demanda un jour à un habitant de l'île, quel étoit le crime qu'on punissoit chez eux du bannissement : *C'est la mauvaise foi*, dit l'insulaire. *Hé que n'as-tu donc l'esprit*, repartit Stratonicus, *de commettre quelque bonne fourberie, pour te faire bannir de ce malheureux pays ?*

Idem.

## NAXIA, PAROS &amp; ANTIPAROS.

Ces trois îles, situées au nord de Nio & d'Amorgos, sont presque contiguës. Naxia, que les Anciens ont connue sous le nom de Naxos, est la plus grande des Cyclades, & une des plus belles contrées de l'Archipel. On y voit des forêts d'orange-<sup>Idem, Lettre V.</sup>rs, d'oliviers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers & de mûriers. Ses vins sont exquis. Il s'y fait un grand commerce d'orge, de millet,

de soie , de coton & de lin , de fromages , de sel , de fruits & de bestiaux. Malheureusement elle n'a point de port propre à contenir de grands vaisseaux. On prétend qu'ils y trouve des mines d'or & d'argent. Les pierres d'émeril y sont si communes , qu'on en leste quelquefois les navires. Ses montagnes sont couvertes de marbre granit , & les habitants assurent qu'elles produisent aussi du serpent.

Naxia , la seule ville du pays , est située sur la côte occidentale. Son château est l'ouvrage de Marc Sannudo , premier Duc de l'Archipel. On pêche dans sa rade beaucoup de mulets & d'anguilles de mer , par le moyen de certaines claies , dont on forme une enceinte , semblable à celle d'un parc de moutons. Il y a dans cette contrée une quarantaine de villages ; mais ils ne doivent pas être fort peuplés , puisqu'on ne compte qu'environ huit mille âmes dans toute l'île.

Bacchus étoit particulièrement honoré à Naxos , & les anciens habitants de l'île prétendoient qu'il avoit été élevé parmi eux. On voit

encore sur un petit écueil les débris d'un vieux temple , qui lui étoit probablement consacré.

Cette île fut soumise à l'Empire Grec jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins en 1204. Les Vénitiens ayant alors expédié des commissions aux Armateurs de la République pour la conquête des îles de la Méditerranée , Marc Sannudo s'empara de Naxia , de Paros , d'Antiparos , de Milo , de l'Argentiere , de Siphanto , de Policandro , de Nymphio , de Nio & de Santorin. Ce nouvel Etat fut érigé en Duché par l'Empereur d'Allemagne. Henri I , qui donna à Sannudo le titre de Prince de l'Empire & de Duc de l'Archipel : souveraineté qui subsista pendant plus de 300 ans sous vingt-un Ducs , dont le dernier , nommé Jacques Crispo , fut dépossédé par Sélim II , & mourut à Venise dans une retraite obscure. Il y a encore plusieurs familles Latines dans l'île ; mais le nombre des Grecs est beaucoup plus grand. La haine est irréconciliable parmi les nobles des deux nations. Les Latins ont un Archevêque , une Collégiale , & quelques

Etablis-  
ment des  
Ducs de  
l'Archipel.

chapelles desservies par des Jésuites, des Capucins & des Cordeliers. Il y a aussi un Archevêque pour les Grecs, qui possèdent dans l'île un grand nombre d'églises & de monastères.

Paros, qui est au couchant de Naxia, a douze lieues de circuit. Un château, nommé Paréchia, est tout ce qui reste de l'ancienne capitale du pays. Ses principaux villages sont Nausa ou Agousa, Costou, Lephchis, Marmara, Chepido & Dragoula. On y compte environ quinze cents familles de Grecs. Le pays, qui est bien cultivé, abonde en orge, en froment, en vins, en légumes & en fruits. Ses habitants recueillent beaucoup de coton, & nourrissent quantité de bestiaux.

Les marbres de Paros, ainsi que ses sculpteurs & ses architectes, ont été très renommés dans l'ancienne Grèce. Toute l'île est en quelque sorte couverte de précieux restes d'antiquités. Les habitants en font si peu de cas, qu'ils ne cherchent eux-mêmes qu'à les détruire, pour en former la clôture de leurs jardins, de leurs granges & de leurs étables. C'est de



Paros qu'on a tiré ce fameux marbre, Fameux monument trouvé à Paros.  
dont l'inscription contient les plus mémorables époques de l'Histoire Grecque, depuis le regne de Cécrops, premier Roi d'Athènes, jusqu'au temps de la magistrature de Diognète; ce qui comprend un période de 1318 ans. Ce monument curieux, que M. de Peiresc fit venir du Levant, & qui passa ensuite dans les mains du comte d'Arondel, se voit aujourd'hui à Oxford, avec quelques autres marbres de la même collection. On les connoît dans le monde sçavant sous le nom de marbres d'Arondel.

Antiparos, ainsi nommée parce qu'elle est à l'opposite de Paros, n'a que cinq lieues de circonférence. On n'y trouve qu'un seul village, bâti dans le voisinage de la mer, & habité par soixante familles, la plupart Françaises ou Maltoises d'extraction, restes de quelques Corsaires dont le hazard fixa la destinée dans ce lieu. Le pays est assez bien cultivé; mais le vin & le coton sont presque ses seules richesses. On y voit une fameuse grotte, que Tournefort re- Grotte merveilleuse.  
garde comme une des plus grandes

merveilles de la nature. Une caverne rustique lui sert d'entrée, & se trouve partagée naturellement en deux caves par quelques masses de pierre, semblables à des tours, sur la plus grosse desquelles on lit une inscription Grecque, fort antique, dont voici la traduction. *Sous la magistrature de Criton vinrent en ce lieu Ménandre, Socarme, Menurate, Antipater, Ippomédon, Aristéas, Philéas, Gorgus, Diogenes, Philocrates, Onésime.* On descend de cette caverne avec des échelles ou avec des cordes, dans plusieurs précipices qui ont cent cinquante brasses de profondeur; & après cela on arrive à la grotte, dont la hauteur est d'environ quarante brasses, & la largeur de cinquante. La voute est couverte en plusieurs endroits de masses en relief, les unes hérissées de pointes, les autres arrondies régulièrement, d'où pendent des grappes, des festons & des espèces de lances d'une longueur extraordinaire. Les côtés de la grotte paroissent ornés de rideaux transparents, qui s'étendent dans tous les sens, & qui laissent quelques vuides en forme de

tours creusées & cannelées , qu'on prendroit pour autant de cabinets pratiqués autour de cette salle. Toutes ces merveilleuses congélations sont de marbre blanc & transparent , qui se casse comme le crystal , & qui rend un son clair lorsqu'on frappe dessus. Vers l'entrée de la grotte , sur la crête d'une petite roche , s'élevent quelques colonnes , semblables à des troncs d'arbres. L'objet le plus frappant est une pyramide isolée , haute de 24 pieds , cannelée dans toute sa longueur , & chargée d'ornemens , en forme de gros bouquets d'une blancheur éblouissante , bouquets aussi beaux & aussi finis que s'ils sortoient de la main de l'ouvrier. M. de Nointel , Ambassadeur de France , visita cette grotte en 1673 , & fit graver au fond de la première caverne l'inscription suivante :

*Hoc. antrum ex naturæ miraculis rarissimum , una cum comitatu , recessibus ejusdem profundioribus & abditioribus penetratis , suspiciebat . Et satis suspici non posse existimabat , Car. Fran. Olier de Nointel , Imp. Galliarum Legatus. Die. Nat. Chr.*

64 HISTOIRE  
quo consecratum fuit. an: MDC  
LXXIII.

*Les deux DELOS , MICONE.*

Tournefort ;  
Lettre VII.

Les deux Délos , situées au centre des Cyclades , & séparées entr'elles par un canal fort étroit , étoient des îles célèbres par le culte d'Apollon & de Diane , qui nâquirent , dit-on , dans ces lieux. La dévotion y attira un grand nombre d'habitans , & y bâtit des temples & des villes superbes. Ce sont aujourd'hui deux écœuils absolument déserts , que les Grecs modernes appellent *Dili*. Le plus grand a dix-huit milles de tour , & l'autre sept ou huit.

La petite Délos , qui étoit la plus fameuse , n'est qu'un monceau de ruines , que les temps & la barbarie ont tellement défigurées , qu'on y trouve à peine quelques vestiges de l'ancienne forme de ses édifices. Spon, Wheeler, Tournefort, & d'autres savants Voyageurs ont cru y reconnoître les restes d'un Gymnase; d'un bassin qui servoit pour les Naumachies ; d'un superbe portique fondé par Philippe Roi de Macédoine ; d'un beau théâtre de marbre , & du

magnifique Temple d'Apollon , ouvrage de toutes les Puissances de la Grece , qui s'empresserent , à l'envi les unes des autres , de l'orner & de l'enrichir. Le mont Cynthus , que les Grecs appellent *Castro* , traverse obliquement presque toute l'île. Il y a dans le pays un grand nombre de bécasses , & une prodigieuse quantité de lapins , *logés magnifiquement dans le marbre* , dit Tournefort. Les habitants des îles voisines viennent à Délos , comme à une carrière , pour y prendre toutes les pierres qui leur conviennent , & brisent une colonne ou un piédestal du plus beau marbre pour en faire des marches d'escalier , ou pour en tirer un mortier ou une saliere.

La grande Délos , à laquelle les Anciens donnoient plus ordinairement le nom de Rhenée , ne le cédoit guere en magnificence à la petite. On y voit les restes d'une ancienne ville , & quantité d'autels & de tombeaux semés confusément parmi ses ruines. La plupart des autels sont de forme cylindrique , ornés de festons , avec des têtes de bœufs ou de béliers. Les montagnes du

pays sont peu élevées , & contiennent d'excellents pâturages , où les habitants de Micone envoient leurs troupeaux. L'île dont nous parlons a été soumise pendant un temps aux Chevaliers de saint Jean de Jérusalem , & l'on voit encore sur quelques pierres des croix de leur Ordre. Le terrain des deux Délos n'est affermé que trente écus.

Idem, Lettre  
VI.

Micone est à une portée de canon de la plus petite de ces îles. Elle a douze lieues de circuit. On y trouve un bourg , qui contient trois mille âmes ; mais la plupart de ses habitants passent leur vie sur la mer. Ce sont les meilleurs matelots de l'Archipel. Le terroir , quoique fort aride , produit assez d'orge pour la subsistance des Insulaires. Ses vins sont abondants , mais médiocres. Les perdrix , les cailles , les tourterelles , les bécasses & les becfigues y sont très communes. Quelques Grecs , pour se mettre à l'abri des vexations des Turcs , y prennent le titre de Consuls de France , d'Angleterre & de Hollande. L'habillement des Dames est tout-à-fait singulier. Il consiste d'abord dans une chemisette de mousseline

ou de soie, qui couvre à peine les épaules & la gorge, & qu'une broderie d'or assez épaisse rend aussi rude qu'un cilice. Ses manches sont à poignets. On met par-dessus une chemise à manches fort larges, brodée de la même manière, & qui descend jusqu'au milieu de la jambe. On ajoute à cela une espèce de plastron d'une riche étoffe, qui s'applique sur la gorge, & un corps sans manches, relevé d'une broderie & garni de perles, avec deux aîles sur les côtés.

Habille-  
ment  
singulier des  
Dames Grec-  
ques.

Au-dessous du corps est le *Colubi*, espèce de jupon fort épais & fort plissé, qui ne descend que sur les genoux, & par-dessus lequel on met un tablier de soie ou de mousseline brodé en plein. La coutume est de mettre quatre ou cinq paires de bas les unes sur les autres, afin d'avoir les jambes grosses, ce qui est ici un agrément. Les pantouffles sont garnies de velours, & faites de manière qu'il n'y entre que les doigts du pied. Leur coëffure est un voile de mousseline ou de gaze légère, brodée vers les extrémités, de la longueur d'environ deux aunes sur deux pieds.

de large , qu'elles arrangent ayee beaucoup d'art autour de leur tête.

THERMIA , ZIA , SYROS , TINE ,  
ANDROS.

Ces îles sont aussi du nombre des Cyclades. Thermia , ainsi nommée à cause de ses bains chauds , portoit autrefois le nom de *Cithnos*. Son terrain est fort plat. Elle produit beaucoup d'orge & une assez grande abondance de raisins & de figues , mais peu d'olives & de froment. On y recueille encore de très belles soies , de la laine , de la cire & du miel. Elle n'a que deux villages , dont le plus considérable s'appelle aussi Thermia , & l'autre Silaca , & qui contiennent ensemble environ six mille âmes. Tous les habitants

Tournefort ,  
T. II. Lettre  
VIII.

professent la Religion Grecque , à l'exception de dix ou douze familles Latines. Ses anciens bains chauds , qui ont beaucoup perdu de leur réputation , sont au milieu d'une vallée , où l'on voit encore les débris d'un réservoir bâti de briques & de pierres. On trouve aussi dans l'île les restes de deux villes abandon-



nées, dont l'une se nommoit *Hebreo-castro*, ou la ville des Juifs, & l'autre *Paleocastro*, ou l'ancienne ville. La première est presque détruite; il est aisé de juger de sa magnificence par la beauté de ses ruines. L'autre s'est un peu mieux conservée; mais on n'y voit ni marbres, ni aucuns monuments curieux.

Zia, l'ancienne Cea, n'est qu'à sept lieues des côtes de la Grece. Pline assure qu'elle tenoit autrefois à l'île d'Eubée, & qu'elle en fut détachée par la mer, qui emporta la plupart des terres situées vers la Béotie.

Cette même île, au rapport de Strabon, étoit tellement peuplée, que le pays ne suffisant pas à la nourriture de ses habitants, il fut ordonné que tous ceux qui passeroient soixante ans seroient mis à mort. Les choses ont tellement changé, qu'il ne lui reste aujourd'hui qu'un bourg assez désert, bâti sur les ruines de l'ancienne Cartée, dont il porte le nom. On y trouve quantité de marbres antiques, dont quelques-uns sont dispersés dans les campagnes voisines, ou employés dans les édifices

du bourg. Ses habitations s'élevent en amphithéâtre sur la croupe d'une montagne , où les toits aplatis de chaque rang de maisons forment des espèces de routes par leurs terrasses contiguës. Le bourg n'a point d'autres rues. L'île de Zia a un beau port , qui peut contenir la plus grande flotte. On y trouve quelques mines de plomb. Les ruines d'Ioulis , une de ses anciennes villes , occupent une autre montagne , au pied de laquelle la mer vient se briser. Ce qu'elles offrent de plus remarquable , est la colonnade d'un Temple , & un magnifique escalier de marbre , taillé dans le roc , par lequel on descend au rivage. Les Insulaires cultivent avec beaucoup de soin leurs figuiers domestiques , & trouvent le moyen de leur donner une prodigieuse fécondité , en suspendant à ces arbres des paquets de figues sauvages ; méthode pratiquée dans leur île depuis un temps immémorial , & à laquelle on donnoit le nom de *Caprifigation* , du mot *Caprificus* , qui signifie en Latin figuier sauvage (1).

(1) La chose est si curieuse , qu'elle mérite d'être expliquée. Voici ce que nous apprend Tournefort.

## DES TURCS. 71

Syros, dont le nom moderne est Syra, est à dix lieues de Micone, vers l'ouest. Le Voyageur que j'ai tant de fois cité, l'appelle *la plus Catholique de toutes les Iles de l'Archipel*, parce que la plupart de ses habitants, dont il fait monter le nom-

Il y a, dit-il, deux sortes de figuiers, qui se cultivent dans la plupart des îles de l'Archipel. La première est le figuier sauvage, & la seconde le figuier domestique. Le sauvage porte trois espèces de fruits, qui ne mûrissent jamais, mais qui sont absolument nécessaires pour faire mûrir les fruits des figuiers domestiques. Les premiers fruits des arbres sauvages s'appellent *Forûtes*. Ils paroissent au mois d'Août, & durent jusqu'au mois de Novembre. Il s'y engendre de petits vers, d'où sortent des moucheron, qui ne voltigent qu'autour de ces arbres, & qui piquent les seconds fruits, appelés *Cratûtes*. Ceux-ci commencent à se montrer vers la fin de Septembre, & durent jusqu'au mois de Mai. Ils renferment les œufs que les moucheron des premiers fruits y ont déposés, & de ces œufs sortent d'autres moucheron, qui piquent les troisièmes fruits, nommés *Orni*, où ils déposent aussi leurs œufs. C'est de ces derniers fruits, qui paroissent au mois de Mai, qu'on se sert pour la caprification, & voici l'usage qu'on en fait. On choisit dans les mois de Juin & de Juillet des Orni bien conditionnés, dont les moucheron sont prêts à sortir; on les enfle dans des pailles, & on les suspend à l'extrémité des branches des figuiers domestiques, dont les fruits ne mûrissent qu'après avoir été piqués par les moucheron des Orni. Ce travail demande des précautions très particulières, dont on trouvera le détail dans la huitième lettre de Tournefort. Mais le succès est tel, qu'un seul arbre rapporte ici, année commune, près de trois cents livres de figues, tandis que les figuiers de Provence en rapportent à peine vingt-cinq.

bre à six mille , suivent le rit de l'Eglise Romaine : on y compte à peine sept ou huit familles schismatiques. Elle n'a que huit lieues de circuit ; mais elle est bien cultivée , & son port peut recevoir les plus gros navires. On y voit les ruines de l'ancienne Syros , grande & superbe ville , près de laquelle est le bourg de Syra , l'unique lieu de l'île qui soit habité. Macronisi , l'ancienne Hélène , & Joura , la Giarée de Juvénal , sont des écœuils voisins de Syra , & absolument déserts.

L'île de Tine est à treize lieues de Zia , vers le sud : elle en a vingt de circuit. Les Anciens l'appelloient *Tenos* , & la mettoient aussi au rang des Cyclades. C'est un pays agréable , arrosé de belles sources , & parfaitement cultivé. Il produit beaucoup de soie , & tous les fruits y sont excellents. Il appartenait aux Vénitiens au commencement de ce siècle , & on y comptait alors plus de quarante villages , & environ douze mille habitants , dont les deux tiers étoient Catholiques Romains.

Salmon place Andros à un mille  
de

de Tine , du côté du nord ; & lui donne 33 lieues de circuit. Son ancienne capitale , nommée aussi Andros , & qui n'étoit pas moins fameuse par sa grandeur que par sa magnificence , n'offre aujourd'hui que des ruines , parmi lesquelles on trouve des morceaux curieux. Les inscriptions qu'on rencontre sur quelques marbres , sont tellement endommagées , qu'il est difficile d'en faire aucun usage.

Il y a dans l'île une trentaine de villages , médiocrement peuplés. Ceux d'Arna & d'Amelochos sont habités par une colonie d'Albanois , que les Turcs ont attirés dans le pays. L'Aga , qui a le gouvernement d'Andros , loge dans une vieille tour isolée , où l'on n'entre que par le secours d'une échelle. L'île est remplie de pareilles tours , qui servent de demeure aux nobles du pays , & d'asyle contre les Corsaires. Elles sont quarrées , assez fortes , & percées par le haut de quelques lucarnes , dont la plus large sert d'entrée. La soie est la principale richesse d'Andros. Les grenades y sont à gros grains & d'un excellent goût. Le pays en pro-

duit une prodigieuse abondance.  
C'est ici que finissent les Cyclades.

*Autres Iles de l'Archipel.*

NICARIA , SAMOS , PATMOS.

Nicaria est située au Levant de Tine. C'est l'ancienne *Icaria* , ainsi nommée à cause d'Icare , qui se noya aux environs de cette île , en se sauvant de Crète , sur un bâtiment à voiles dont il fut l'inventeur , & qu'il n'eut pas le talent de bien gouverner. C'est sur ce fondement que les Poëtes lui ont donné des aîles. La même aventure fit donner le nom de mer Icarie à cette partie de l'Archipel. Nicaria a vingt lieues de tour ; mais elle est beaucoup plus longue que large. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur. Ces montagnes sont couvertes de bois , & remplies d'une infinité de sources , qui se répandent dans toute l'île. Les habitants font un grand commerce de planches de sapin & de bois à brûler , qu'ils transportent dans les îles voisines. C'est un peuple pauvre , grossier , & presque sauvage. On observe néan-

Toumefort ,  
*Ibid.* Lettre  
IX.

moins que son langage approche plus du Grec littéral que celui des autres îles, parce que ce pays a été beaucoup moins fréquenté des étrangers, qui ont introduit quantité de mots & de terminaisons barbares dans toutes les Echelles commerçantes de l'Archipel.

L'île de Samos, placée au Levant de Nigarie, n'est séparée de l'Asie mineure que par un passage fort étroit, que les Anciens appelloient le détroit de Samos, & qui porte aujourd'hui le nom de *petit Bogas*, c'est-à-dire, de petit canal, par opposition à un autre détroit, situé vers l'ouest, qu'on nomme le *grand Bogas*, parce qu'il est beaucoup plus large. Tous les bâtimens qui vont de Constantinople en Egypte ou en Syrie, prennent leur route par un de ces détroits. Les principaux villages de l'île sont Plato, Vati, où est le meilleur port du pays, Cora, Carlovassi, Pyrgos, Vourlofes, Metelinous, &c. On y comptoit, au commencement de ce siècle, douze mille habitans.

Idem, Lettre  
X.

Dans les beaux jours de la Grèce, Samos étoit une île très florissante,

Son ancienne capitale est absolument détruite ; mais on voit encore quelques restes de ses murailles , qui avoient dix ou douze pieds d'épaisseur. Les champs des environs sont couverts de débris de colonnes & de grands quartiers de marbre. On sçait que Junon étoit particulièrement honorée des Samiens. Ils lui élevèrent un Temple , qui fit l'admiration de toute la Grèce , & qui fut enrichi de tant d'offrandes, qu'on n'y trouvoit point de place pour les tableaux & les statues. Il n'y reste aujourd'hui que quelques fragments de colonnes d'ordre Ionique , & plusieurs bases d'un très beau marbre.

Le pays produit de fort belles foies , de la cire , du miel , de la poix , de la laine , & de la scamonée d'une qualité médiocre. On y trouve quantité de chênes & de pins , & plusieurs carrières de marbre blanc. Ses vins sont peu estimés , à l'exception des muscats , qui se transportent à Scio , à Rhodes & dans la Morée. On n'y voit point de lapins ; mais les lièvres , les chevres sauvages , les sangliers , les loups & les chacals , y sont très communs. Il y passe quel-



ques biches & quelques tigres , qui viennent du continent par le petit Bogas.

L'île de Patmos , appelée aujourd'hui *Patino*, n'est qu'un petit écueil situé à dix ou douze lieues de Samos , vers le sud , & habité par trois cents Grecs. On y voit un monastere consacré à S. Jean, & accompagné d'une grotte , où cet Evangéliste composa, dit-on , son Apocalypse.

## S C I O.

C'est le nom que les Grecs donnent à l'ancienne Chio. Les Turcs l'appellent *Saki Sedaki*. Sa situation est au nord-ouest de Samos , à cinq ou six lieues de la côte d'Ionie dans l'Asie mineure. Son circuit embrasse quarante lieues, & sa principale longueur est du nord au sud. Elle n'a qu'une ville , qui est grande , agréablement située , & beaucoup mieux bâtie que la plupart des villes du Levant. Son port est très fréquenté , quoiqu'il ne soit pas des meilleurs.

*Salmon, Etac de la Turquie ; Toutnefort , ubi suprd.*

On compte aujourd'hui dans l'île environ cinquante villages , & près de cent quinze mille ames ; sçavoir , cent mille Grecs , dix mille Turcs ,

& trois mille Latins , auxquels on peut ajouter douze ou quinze cents Juifs. Je ne sçais si toutes les autres îles de l'Archipel fourniroient ensemble le même nombre d'habitants. Le pays est gouverné en temps de paix par un Cadi Turc , nommé par le Mufti de Constantinople ; & en temps de guerre on y envoie un Bacha pour commander les troupes.

Le terrain de l'île est inégal, montagneux, & peu fertile sur les hauteurs. Les vallées sont excellentes , & n'offrent qu'un jardin presque continuel d'orangers , de citroniers , de mûriers , de myrtes & de grenadiers. Les grains qu'elle produit peuvent à peine nourrir ses habitants pendant trois mois de l'année : mais le voisinage de l'Asie Mineure supplée à cette disette. Ses vins ont été fameux dans tous les temps. La vendange se fait ici communément au mois d'Août. Lorsqu'on a coupé le raisin , on le fait sécher pendant huit jours au soleil ; après quoi on le foule , & on le laisse cuver dans des celliers bien fermés. Les vins les plus estimés sont ceux de Mesta , où est le fameux canton que les Anciens

appelloient *Arionfa*, & que Virgile a désigné dans ce vers de sa cinquième éclogue :

*Vina novum fundant Calathis Arista Nectar.*

Ils portent encore aujourd'hui le nom de Nectar. L'île de Scio ne produit pas beaucoup d'huile ; mais on y recueille une grande abondance de cire & de miel. La soie n'y est pas moins commune. On l'emploie presque toute dans le pays, pour les manufactures de velours, de damas, & d'autres étoffes qui s'envoient en Asie, en Egypte & en Barbarie. Les autres productions de l'île sont la laine, les fromages, les figues, le mastic & la térébenthine.

Le mastic est la principale richesse. C'est une gomme qui coule de certains arbres, appelés lentisques, auxquels on fait une incision. Leur tête est ronde & fort garnie. Leur hauteur est de dix ou douze pieds ; & leurs troncés, dont les plus gros n'ont que douze pouces de diamètre, sont couverts d'une écorce grisâtre & raboteuse. Ces arbres poussent plusieurs branches tortues, qui se par-

Mastic de  
Scio. Arbres  
qui le pro-  
duisent.

tagent en un grand nombre de rameaux. Leurs feuilles ont de petites veines rouges, & croissent deux à deux sur une côte creuse qui en contient plusieurs paires. Leurs fleurs paroissent dès le mois de Mai ; mais leurs fruits ne mûrissent qu'à la fin de l'automne, ou même en hiver. Ceux qui ont des fleurs ne portent point de fruits, & ceux qui portent des fruits ne fleurissent jamais.

La culture des lentisques ne demande presque aucun soin. On est dispensé de labourer le terrain où ils croissent ; & pour se procurer de nouveaux arbres, il suffit de coucher en terre de jeunes tiges. Les premières incisions se font au commencement d'Août, sur l'écorce des troncs, en plusieurs endroits. Dès le lendemain, le suc nourricier en sort par petites larmes ; qui tombent à terre, où elles se coagulent, & forment quelquefois d'assez grosses masses. Afin qu'il ne s'y mêle aucune ordure, on a soin de balayer la terre qui les reçoit. Le fort de la récolte est vers la mi-Août, quand le temps est sec & serein. S'il vient à pleuvoir,

la terre humectée gâte entièrement le mastic , & cette premiere récolte est perdue. La seconde se fait à la fin de Septembre ; mais elle est moins abondante. Tout le mastic de Scio appartient au Grand Seigneur , & doit être livré à l'Officier qu'il envoie pour le recueillir. Si quelqu'un étoit convaincu d'en avoir détourné la moindre portion , il seroit condamné aux galeres , & on le dépouillerait de tous ses biens. Les Dames du sérail en consomment la plus grande partie. Elles en mâchent presque continuellement , pour rendre leur *haleine* plus douce , & pour fortifier leurs gencives. On en brûle dans les castolettes , & on le mêle aussi dans le pain. Cette gomme est d'une odeur très-forte. On l'emploie utilement dans les pertes de sang , & dans les maux d'estomac & d'entrailles.

La térébenthine est une autre gomme qui coule , par incision , des térébinthes , à peu près dans la même saison que le mastic. Elle tombe sur des pierres plates qu'on place au bas de ces arbres , & on la recueille avec de petits bâtons qu'on laisse égoutter dans des bouteilles. C'est

Térébenthine du même pays.

## §2 HISTOIRE

un excellent baume naturel & un bon stomachique. Les térébinthes naissent ici sans culture, comme les lentisques, sur le bord des champs & des grands chemins.

L'île de Scio a été la patrie de plusieurs hommes célèbres, entre lesquels on compte Ion, Poète tragique, l'Historien Théopompe, & le Sophiste Théocrite. Elle se glorifie même d'avoir donné le jour à ce Poète fameux, dont tant d'autres contrées se sont disputé la naissance. Les Sciotes montrent au pied d'une montagne, qui est à une bonne lieue de la capitale, un rocher plat, dans lequel on a creusé un bassin rond, dont le diametre est de vingt pieds. Au milieu s'élève un siège de pierre, taillé en cube. Ils appellent ce lieu *l'Ecole d'Homere*, parce qu'il avoit coutume, disent-ils, d'y assembler ses élèves. Le Maître étoit assis sur le cube de pierre, & les disciples sur le bord du bassin. Tournefort croit que c'étoit une espèce de Gymnase, bâti long-temps après la mort d'Homere, & qu'il servoit à exercer les jeunes gens qui apprenoient par cœur les vers de ce Poète. Dans un autre en-

L'Ecole  
d'Homere.

droit de l'île, qui porte aussi le nom d'Homere, on montre la maison où ces Insulaires assurent qu'il est né.

Le séjour de Scio est un des plus agréables. Les femmes y sont vives, spirituelles & jolies. C'est peut-être l'endroit du Levant où elles sont le moins gênées. Elles paroissent aux fenêtres & à la porte des maisons, parlant familièrement à tous les étrangers qui se présentent, & solâtrant avec eux aussi librement que si elles les connoissoient depuis plusieurs années. La même liberté régné dans les monasteres de filles, où les Turcs & les Chrétiens sont également reçus, ces bonnes religieuses, dit Thévenot, poussant la complaisance fort au-delà des bornes de la charité chrétienne.

Thévenot,  
cité dans  
Salmon.

Les hommes sont bien faits, de haute taille, mais d'une physionomie peu agréable. Leur ignorance est extrême, & ils n'emploient leur esprit qu'à tromper les personnes qui ont affaire à eux. L'ivrognerie est le vice dominant de ces Insulaires. Dans les villes & dans les villages, les soirées des fêtes se passent en divertissemens, qui sont communs aux

deux sexes, & qui se prolongent ordinairement jusqu'au jour. De tous les peuples, dit Salmon, qui ont le malheur de vivre sous la domination des Turcs, il n'y en a aucun qui supporte plus patiemment son esclavage.

Perdrix domestiques,

Le gibier abonde dans toute l'île, & dans certains cantons les perdrix sont aussi communes & aussi privées que les poules. Plusieurs personnes prennent le soin de les élever, & les envoient le matin dans les champs, pour y chercher leur nourriture. Chaque famille confie les siennes à un gardien commun, qui les ramène le soir. S'il plaît au maître de faire revenir plutôt celles qui lui appartiennent, il les appelle avec un sifflet, & à ce signal on les voit reprendre sans aucun désordre le chemin de leur maison.

Les remarques historiques que je pourrois faire sur cette île, m'entraîneroient bien au-delà des bornes que je dois me prescrire. Bien des Lecteurs ne trouveront déjà que trop de longueurs dans le détail de tant de lieux. Mais comment donner une juste idée d'un des plus grands Em-



pires de l'univers , sans indiquer au moins ses principales possessions. Je me contenterai d'observer que Scio fut originairement peuplée par une Colonie de Grecs Ioniens ; qu'après avoir apparténu aux Romains , & ensuite aux Empereurs Grecs , elle tomba , dans le quatorzieme siecle , sous le pouvoir des Génois , qui en furent chassés 200 ans après par les Turcs. Les Vénitiens s'emparèrent de sa capitale en 1694 , & il est certain qu'ils furent favorisés dans cette entreprise par les Insulaires du rit Latin. Mais l'année suivante ils perdirent cette place avec la même facilité qu'ils l'avoient conquise , & l'abandonnerent précipitamment après la défaite de leur armée navale par Mezzomorto. Les Turcs , pour se venger de l'infidélité des Latins , firent empaler quatre de leurs chefs , convertirent en Mosquées toutes leurs Eglises , & abolirent dans l'île l'exercice de la Religion Catholique.

Les Papas ont la plus grande partie des biens du pays , & possèdent plusieurs riches Monasteres , dont le plus considérable est *Neamoni* , ou la nouvelle Solitude , à cinq milles de

la capitale. Ce couvent est si vaste, qu'il ressemble à un gros village. L'Eglise, quoique gothique & chargée d'ornemens de mauvais goût, est un édifice somptueux, dont l'Empereur Constantin Monomaque fut le fondateur. Les colonnes & les chapiteaux sont d'un jaspe assez commun. Strabon a parlé des fameuses carrières qu'on trouve aux environs de la capitale, & Pline assure qu'on y découvrit le premier jaspe.

#### MÉTÉLIN.

C'est l'ancienne Lesbos, qui avoit pour capitale Mytilene, dont les Modernes ont formé le nom de Mételin. Cette île est au nord de Scio, à 39 degrés de latitude, & à une très petite distance de la côte de Natolie. Son circuit est d'environ soixante lieues, sa longueur du sud au nord de seize, & sa largeur de huit. Castro, sa capitale moderne, occupe une partie du terrain de l'ancienne Mytilene, dont les ruines couvrent toute la campagne voisine. On n'y voit que débris de colonnes, de frises, de chapiteaux & de bases; ce qui prouve quelle étoit la magni-

ficence de cette fameuse ville, dont les Anciens n'ont parlé qu'avec admiration. Elle a donné naissance à plusieurs grands personnages, tels que Pittacus, Alcée, Arion & Sapho. Epicure, Aristote & d'autres Philosophes célèbres professèrent dans ses écoles. Les Lesbiens passaient encore pour les plus habiles Musiciens de l'Univers. C'est à un de ces Insulaires, nommé Terpandre, que la Grèce fut redevable de l'invention de la lyre à sept cordes. Mais leur dissolution étoit si effrénée, qu'elle avoit passé en proverbe.

Il y avoit dans l'île 120 villages au commencement de ce siècle. Son terrain, quoique montueux, est fertile en grains. Il y croît d'excellentes figues, & on y recueille beaucoup d'huile. Ses vins n'ont rien perdu de leur ancienne réputation. L'île est gouvernée par un Officier Turc, qui réside à Castro. Mahomet II la conquit sur les Vénitiens en 1464.

#### N É G R E P O N T.

Les Grecs la nomment Egripos ; les Anciens l'appelloient Eubée, & quelquefois Chalcis. Elle n'est sépa-

rée de la Grece que par l'Euripe , qui à la hauteur de la ville de Négrepont n'a que cinquante pas de largeur. On a construit en cet endroit deux ponts , qui joignent l'île à la terre ferme. Dom Vaissette lui donne 360 milles ou 120 lieues de circuit. Sa principale longueur est du nord au sud , & c'est une des plus grandes îles de la Méditerranée. Elle avoit autrefois plusieurs villes fort peuplées, quantité de gros bourgs & plus de 500 villages. Mais leur nombre est fort diminué depuis qu'elle appartient aux Turcs , qui l'enleverent aux Vénitiens en 1460, sous le règne de Mahomet II. On y compte aujourd'hui soixante mille habitants , la plupart Grecs , qui occupent deux cents villages & quelques villes , dont les principales sont Négrepont , qu'on nommoit autrefois Chalcis ; Rocco , qui est l'ancienne Erétria ; Caristo , &c.

Le pays est fertile en froment , en coton , en huile , en miel & en vins. La montagne de Caristo , voisine de la ville du même nom , produit de très beaux marbres. On y trouve aussi de l'Amiante , pierre

partagée en filets comme l'alun de Pierre qui se plume, & qui a, dit-on, la propriété de se filer, de blanchir au feu, & d'être incombustible. Les Naturalistes en parlent diversement. Tournefort assure \* que trempée dans l'huile \* Lettre IV. elle acquiert assez de souplesse pour pouvoir être filée sur du fil de coton, & que les Levantins en font des bourses & des mouchoirs qu'on blanchit au feu.

L'Europe est principalement fa- Variations du flux & du reflux dans l'Europe.  
meux par les variations de ses marées. Dans les endroits où ce canal est le plus étroit, elles sont si irrégulières, dans certains jours; savoir, depuis le 9 jusqu'au 14 de la lune, & depuis le 20 jusqu'au 27, que le flux & reflux arrive onze, douze, treize & quatorze fois dans le cours de vingt-quatre heures. Les autres jours la mer monte & descend avec sa régularité ordinaire, c'est-à-dire, de six en six heures. Il y a une autre particularité dans les marées de l'Europe; c'est que le flux y arrive lorsque le reflux se fait sur les côtes voisines, au-lieu que l'Europe baisse lorsque la mer s'élève sur ces mêmes côtes. On ne voit rien de

Weheler;  
cité dans  
Salmon.

90 HISTOIRE  
pareil dans aucune autre mer.

SKIROS, TENEDOS, SALAMINE,  
ENGIA, LEMNOS.

Skiros, que les Grecs appellent *Skirosi*, est située entre les îles de Mételin & de Négrepont, dans la partie septentrionale de l'Archipel. Elle a vingt lieues de circuit. Il ne faut pas la confondre avec Syra ou Syros, ni la mettre au rang des Cyclades, comme a fait Dom Vaissette. Elle en est éloignée de plus de quarante lieues. Les Pélasgiens & les Cariens furent ses premiers habitants. Les Dolopes, peuple adonné à la piraterie & au brigandage, s'établirent aussi dans l'île, & la livrerent aux Athéniens. Elle passa ensuite sous la domination des Romains, des Empereurs Grecs, & des Ducs de l'Archipel. Les Turcs la possèdent depuis trois siècles. On n'y voit qu'une ville, bâtie sur un rocher, & habitée par trois cents familles.

Tournefort, T. II. Lettre X.

Ténédos, qui n'a que six lieues de tour, est sur la côte d'Asie, à une très petite distance de l'ancienne Troie, près du promontoire de Sigée, qu'on nomme aujourd'hui la

Cap Jannissari. Cette île, où l'on ne voit aucun reste d'antiquité, n'est recommandable que par ses vins muscats, qui sont les meilleurs du Levant. Elle a une petite ville & un bon port, où les Grecs se cachèrent, lorsqu'ils feignirent de lever le siège de Troie.

Salamine, aujourd'hui *Colouri*, est sur la côte opposée, au midi de Négrepont, & en face de la ville d'Athènes, dont elle est séparée par un canal qui n'a pas deux lieues de largeur. Salmon lui donne cinquante milles de tour. On n'y trouve que trois villages, dont le plus considérable contient à peine cent cinquante feux. La mer couvre en partie les ruines de son ancienne capitale. L'étendue qu'elles occupent fait juger qu'elle avoit près de deux lieues de circuit.

Engia, l'ancienne EGINE, est une petite île voisine, située dans le Golfe du même nom, vers la côte de Morée.

Lemnos, que les Orientaux nomment Stalimene, a la forme d'un quarré assez exact, dont les côtés ont chacun huit lieues de longueur.

Sa situation est au nord-ouest de Ténédos , à égale distance de la côte d'Europe & de celle d'Asie , vers le 10<sup>e</sup> degré de latitude. Ses principales places sont Cochino , où il y a un bon port , Mandro , Paleocastro & Stalimene, capitale de l'île. Le pays, quoique sans rivières , est des plus fertiles , principalement en grains & en vins. Il est rempli d'animaux domestiques & sauvages. On y voit un ancien volcan , que les Poètes ont rendu très fameux , en plaçant dans ses gouffres les forges de Vulcain. La crainte fit honorer ce Dieu dans Lemnos , & la reconnaissance éleva des autels à certains oiseaux , qui faisoient la guerre aux sauterelles..

Terre de  
Lemnos.

Ce que cette contrée offre de plus particulier est une espèce de minéral, connu sous le nom de *terre de Lemnos*, ou de *terre figillée*, qui a la propriété d'étancher le sang dans les blessures les plus dangereuses , & qui passe aussi pour un excellent remède contre les diarrées, la peste, & toute espèce de poisons.

Voilà ce que j'avois à dire de plus important concernant les possessions des Turcs , soit dans le continent ,



soit dans les îles. Cette matière m'a entraîné, presque malgré moi, dans d'assez longs détails; mais, encore une fois, il ne m'étoit pas possible de la bien éclaircir, sans lui donner quelqu'étendue. Les Lecteurs équitables me sçauront gré de mon exactitude, & excuseront la sécheresse qui est inévitable dans un pareil sujet. Je finirai par une remarque, que j'emprunte de Tournefort, & qu'il a lui-même tirée de Diodore de Sicile. Elle concerne les îles de l'Archipel. Il arriva autrefois un prodigieux changement dans cette mer, par le débordement du Pont-Euxin, qui d'un grand lac qu'il étoit auparavant, devint une vaste mer, par la crue excessive des grands fleuves qu'il reçoit dans son sein. Les îles de l'Archipel furent presque totalement submergées, & la plupart de leurs habitants périrent. Diodore assure que de son temps on conservoit encore dans l'île de Samothrace le souvenir de cet affreux désastre. « Combien de grandes îles, dit Tournefort, furent alors partagées en plusieurs pièces, s'il est permis de se servir de ce terme? N'eut-on

Anecdote  
curieuse tou-  
chant toutes  
ces îles.

Diod. Sic.  
Bibl. Hist.  
Lib. 5, cité  
dans Tour-  
nefort, T. I.  
Lettre V.

pas raison , après cela , de *les* regarder comme un nouveau monde , qui *n'a pu* être repeuplé que par la suite des temps ? Est-il surprenant que les Historiens & les Poètes aient publié tant d'aventures singulieres , arrivées dans ces îles , à mesure que les plus courageux quitterent la terre ferme pour les venir reconnoître ? Est-il surprenant que Plinè , l'Abréviateur de tant de livres perdus , parle de certains changements , incroyables à ceux qui ne réfléchissent pas sur ce qui s'est passé dans l'univers depuis tant de siècles ? »

Les Turcs n'ont aucune possession considérable dans la mer Ionienne , c'est à-dire , dans le canal de la Méditerranée , qui coule à l'occident de la Grece , & qui s'étend jusqu'au Golfe de Venise. Zante , Céphalonie , Sainte Maure & Corfou , les principales îles de cette mer , appartiennent aux Vénitiens.



## CHAPITRE III.

*Conditions , Gouvernement , Mœurs  
& Usages des Turcs.*

## ARTICLE PREMIER.

*De l'Empereur.*

**L'**EMPIRE OTTOMAN s'est élevé par la violence , & se soutient par le despotisme. Ses premiers Maîtres , qui ne furent redevables qu'à leur épée de la grande puissance où ils parvinrent , usurperent une autorité sans bornes , non-seulement sur les peuples vaincus , mais sur leurs propres soldats. Ils exigeoient des uns & des autres une obéissance aveugle , & punissoient avec sévérité les moindres fautes. Entre plusieurs entreprises tyranniques , ils disposèrent souverainement de toutes les terres conquises , dont ils s'attribuerent la propriété , n'accordant à leurs sujets qu'une jouissance passagère , accompagnée de plusieurs redevances onéreuses , & se réservant le droit de retirer ces especes de

Pouvoir des  
Monarques  
Turcs.

Ricaut, Hist.  
de l'Etat pré-  
sent de l'Em-  
pire Otto-  
man , Liv. I.  
Baudier ,  
Hist. gén. du  
Sérail & de  
la Cour du  
Grand Sei-  
gneur, Liv. I.  
Tournesfort ,  
T. II. Lettre  
XIII. Canti-  
mir, Hist. de  
l'Empire Or-  
toman , pas-  
sim. Mœurs

& Usages des  
Turcs, par  
M. Guer,  
Liv. IV & V.

fiefs, non - seulement à la mort des possesseurs, mais même de leur vivant, pour en gratifier d'autres familles.

Leurs successeurs ont hérité des mêmes prérogatives & du même pouvoir. Ils disposent arbitrairement des biens & de la vie de leurs sujets. Les Casuistes Turcs soutiennent que le Grand Seigneur est au-dessus des loix, & qu'il peut même, en certains cas, se dispenser d'accomplir les promesses qu'il a faites avec serment. Les ordres de ce Monarque sont reçus des Turcs avec le même respect que s'ils venoient de Dieu même : on ne peut y contrevenir sans impiété. Le vœu d'obéissance qu'on fait dans nos cloîtres est peut-être moins religieusement observé que ce précepte de soumission aveugle pour toutes les volontés du Souverain. Quand les Capigi du Sérail vont porter à un Bacha le fatal cordon, ce Ministre doit se résigner à la mort, sans songer à fuir ou à résister, sous peine d'être exclus du *Jémaat*, c'est-à-dire, de la société des fideles, & d'encourir une flétrissure infâme, qui retomberoit à perpétuité sur ses descendants.

Obéissance  
aveugle des  
sujets.

Par

Par une suite du même préjugé, les Turcs se persuadent qu'il est heureux de mourir par le commandement de l'Empereur, & qu'il n'y a point de martyre plus glorieux que celui-là. Comme on félicitoit un Grand Visir sur la haute faveur dont il jouissoit, sur les victoires qu'il avoit remportées, & sur le bonheur qui accompagnoit toutes les entreprises, *Vous avez raison*, répondit-il, *de me féliciter sur toutes ces choses ; je suis parvenu au plus haut degré de fortune & de gloire où un mortel puisse arriver ; cependant il manque encore une chose à mon bonheur ; c'est de perdre la vie par l'ordre de sa Hauteſſe ; & d'obtenir la palme d'un saint martyre.* Il y avoit peut-être plus de politique que de fanatisme dans cette réponse..

Souhait fanatique d'un Grand Visir,

Ricaut se persuade que le pouvoir illimité des Sultans est le plus ferme soutien de la Monarchie Ottomane ; que c'est même la seule forme de gouvernement qui convienne aux Turcs ; & que ce peuple féroce étant incapable de faire un bon usage de la liberté, il seroit dangereux de l'affranchir d'un joug qui lui est néces-

Le despotisme est le plus ferme soutien de l'Empire Turc.

faire , & auquel il est d'ailleurs accoutumé. Mais qu'un Empire est malheureux , lorsqu'il a besoin d'un remede destructeur , qui use avec le temps tous ses ressorts ! Et que les Souverains sont eux-mêmes à plaindre d'être forcés d'employer un tel remede !

Titres de  
l'Empereur.

Entre plusieurs titres fastueux que prend l'Empereur , les plus remarquables sont ceux-ci. *Seigneur des Seigneurs, Roi des Rois, Glorieux, Grand, Invincible, Distributeur des Couronnes, souverain Maître des deux mers & de tous les pays adjacents, Seigneur de l'Orient & de l'Occident, Ombre de Dieu, &c.* Les Edits Impériaux , appelés *Firman* , sont remplis de ces autres titres : *Babi Humayun* , la sublime Porte ; *Babi adalet* , la Porte de Justice ; *Babi Scadet* , la Porte de Majesté ; *Babi deulet* , la Porte de félicité. De-là ces expressions familières aux Turcs , *la Majesté, la Félicité Ottomane.*

Cérémonie  
de son installation.

Le Grand Seigneur , avant que d'être couronné en présence du peuple , est d'abord installé dans le sérail par les principaux Bachas de la Cour , qui lui prêtent serment de fidélité ,

après avoir baïsé le bas de sa robe. Un héraut annonce en ces termes dans la place publique , & la mort du feu Empereur , & l'installation du nouveau Monarque : *Que l'ame de l'invincible Sultan N. jouisse d'une gloire immortelle & d'un éternel repos , & que le regne de Sultan N. soit heureux & glorieux pendant de longues années.* Le Divan s'assemble , & tous les Officiers qui le composent viennent saluer l'Empereur. Aussi-tôt après cette cérémonie , le Sultan monte à cheval , & se fait voir dans la ville , accompagné d'un nombreux cortège. Une ancienne coutume l'oblige de se rendre à la Mosquée d'Ejoup , qui est sur le bord de la mer. Le Mufti du Temple lui ceint le sabre ; & c'est proprement dans cette cérémonie que consiste l'inauguration des Empereurs , qui ne portent ni diadème , ni sceptre , ni aucun de nos ornements royaux.

Un usage dont le nouveau Sultan ne peut se dispenser , est de faire à son avènement au trône , une gratification , non seulement au Grand Visir , au Mufti , à l'Aga des Janissaires & à d'autres Officiers , mais à tous

Gratifications qu'il est obligé de faire au peuple.

les soldats qui se trouvent alors à Constantinople ; libéralité que les Turcs regardent comme une dette , & qui ne sert qu'à rendre la Milice plus insolente. L'époque de la décadence de l'Empire Romain a commencé à l'établissement d'une pareille coutume.

*sa vie privée.* La vie du Grand Seigneur est fort unie. Il se leve avec le jour ; & après s'être acquitté des purifications prescrites par la Loi, il fait une prière d'une demi-heure dans sa chambre ou à la Mosquée. Si c'est jour de Divan, il donne audience au Grand Visir & aux autres membres du Conseil, qui lui rendent compte des affaires qui s'y sont traitées. Il emploie le reste de la matinée à lire, à écrire, & à se promener dans ses jardins. Il dîne à onze heures & demie, & sort de table à midi pour faire sa seconde prière. Il s'enferme ensuite avec ses femmes jusqu'à l'heure de la troisième-oraison. La promenade, le souper, la prière du soir, & celle de la nuit, l'occupent le reste du jour.

Il doit s'appliquer à quelque travail manuel. La coutume des Sultans est de s'appliquer à quelque travail manuel, conformément à une Loi de l'Alco-



**D E S T U R C S.** fort  
tan , qui impose cette obligation à  
tous les hommes , sans en excepter  
les Princes. C'est pour les préparer  
sans doute à l'accomplissement de ce  
précepte , qu'on leur apprend à tous  
quelque métier avant qu'ils parvien-  
nent au trône. Soliman II faisoit  
des fouliers , Selim II de petits croif-  
sants , que les Pélérins Turcs mettent  
sur leur bourdon ; Amurath III des  
fleches , Amurath IV des anneaux  
d'arc , Ibrahim des cure-oreilles &  
d'autres petits instruments d'écaille.

Le Grand Seigneur ne s'entretient  
familièrement qu'avec ses femmes  
ou ses bouffons. Aucun de ses Offi-  
ciers n'ose lui porter la parole , ni  
lever sur lui ses regards , à l'exception  
du Grand Visir , du Mufti , du pre-  
mier Médecin , & de quelques Mi-  
nistres privilégiés. Les autres l'abor-  
dent les yeux baissés , les mains join-  
tes , le corps incliné jusqu'à terre ,  
& le saluent en cette posture , sans  
oser le regarder ni lui parler. Il ne  
leur explique lui-même ses volontés  
que par des signes. Mustapha , qui  
s'éloigna le premier de cette gravité ,  
tomba dans le mépris. Les familiari-  
tés qu'il eut avec ses Officiers , excitè-

Gravité de  
ces Princes.

rent les murmures des Ministres du Divan, qui disoient qu'une telle conduite étoit plus digne d'un Janissaire que d'un Empereur.

Ordre qui  
s'observe  
dans leurs re-  
pas.

Le Sultan mange toujours seul , les jambes croisées sur une estrade , garnie de tapis & de carreaux. On met devant lui une petite table d'argent , de la hauteur d'un pied , montée sur un pivot qui la fait tourner dans le sens qu'on veut. Il a aussi des tables d'or , enrichies de pierres précieuses ; mais il ne s'en sert que trois ou quatre fois l'année. On étend sur la table un tapis de maroquin , brodé en or , & sur le tapis une nape de toile , brodée de la même manière. Le Sultan a deux serviettes , l'une sur les genoux , & l'autre sur le bras gauche. Les Agalaris , ou pages de la chambre , vont prendre les plats à la porte de la salle , après que le Capi Aga , ou maître d'hôtel , en a fait l'essai. On en apporte successivement une trentaine , en trois services. Le premier est composé de salades , de ragoûts d'agneau , de poulets & de pigeonneaux à la crème & au sucre , de petits pâtés & d'andouillettes de mouton , enveloppées de feuilles de vigne.

Mets Turcs.

Le second consiste en viandes rôties, en poissons, en oilles de volaille & de mouton, dans lesquelles on met du riz & toutes sortes de légumes, & qu'on assaisonne avec des jaunes d'œufs, du citron, de l'eau-rose, du saffran, de la muscade & de la canelle, en y mêlant des morceaux de pain frit, qui tiennent lieu de soupes. Le sel & le poivre n'entrent que rarement, & en très petite quantité dans ces ragoûts.

L'entremets & le fruit s'apportent ensemble, & composent le troisième service. Ce sont des blancs de poulets & de poules, préparés avec du lait & de la farine de riz, saupoudrés de sucre, & parfumés d'ambre & de musc; des foies gras, hachés avec du persil, des amandes, & des raisins de Corinthe; des moineaux farcis; des pâtisseries de plusieurs genres; des fruits crus; du fromage de Milan, des compotes à l'ambre.

La table est garnie de petits pains, pétris avec du lait de chevre, & composés d'une farine choisie, qu'on fait venir de Pruse. Les nains & les muets divertissent le Prince pendant ses repas, & souvent il leur jette des

morceaux de pain & de viande, pour avoir le plaisir de les voir se battre. Quelquefois aussi il envoie à ses Sultanes favorites quelques mets de sa table. Sa boisson ordinaire est le sorbet, liqueur rafraîchissante, composée de jus de citron & d'autres fruits sucrés.

Leur lit de parade.

Le Grand Seigneur a un lit superbe, dont les quenouilles sont d'argent, & la housse de drap d'or, avec une broderie de grosses perles. La couverture est de la même richesse. Ce n'est qu'un lit de parade, dont l'Empereur ne se sert jamais.

Lit dans lequel ils couchent.

A l'heure de son coucher, les pages de la chambre lui dressent un lit portatif, qui consiste en deux matelats, qu'on étend sur une natte. Les draps sont de toile; & de riches tapis, ou des fourures précieuses, forment les couvertures. Les rideaux & l'impériale sont de drap d'or, & tiennent à plusieurs cordons de soie qui sont autour du lit. Quatre valets veillent dans la chambre, & sont relevés de trois en trois heures par d'autres domestiques. L'un est à la porte, le second dans la ruelle, & les deux autres au pied du lit, ayant

à la main un flambeau allumé.

Les Empereurs n'ont point d'armoiries. Le Croissant est plutôt le symbole de l'Empire & de la nation que celui des Sultans. L'ancienne Byzance se servoit du même symbole, comme on le voit par plusieurs médailles, frappées au coin de cette ville; ce qui fait croire à plusieurs Sçavants que les Turcs voyant l'image du Croissant dans plusieurs anciens édifices, ont pris de-là l'occasion de l'adopter. Les Sultans ne mettent sur le sceau impérial que leur nom, & celui de leur pere, avec l'épithete d'Empereur victorieux. Par exemple, le sceau d'Achmet contenoit ces mots : *Achmet ibni-Mehemet Cham Sadet* : Achmet, fils de Mehemet; Empereur victorieux. Les lettres sont entrelacées les unes dans les autres, de maniere qu'il est non-seulement difficile de les contrefaire, mais même de les déchiffrer. Le Visir seul, qui est le dépositaire de ce sceau, en a une parfaite intelligence.

Ces Princes sont vêtus fort simplement, & ne se distinguent à cet égard de leurs sujets que par la lon-

Cortège ordinaire de ces Princes.

gueur un peu plus grande de leur robe, & par la forme de leurs pantoufles, découpées par-dessus en maniere de feuillages. L'étiquette les oblige de sortir du sérail au moins une fois chaque mois, pour se montrer au peuple. C'est ordinairement un Vendredi, jour particulièrement consacré chez les Mahométans à la visite des Temples. Le Sultan est à cheval, ayant un petit turban sur sa tête, & sa suite est d'environ cent personnes, la plupart de sa maison, à la réserve de quelques Bachas auxquels il permet de l'accompagner. Des Officiers, appelés *Solachi*, marchent à ses côtés, & reçoivent les requêtes qu'on veut lui adresser. Ceux qui peuvent approcher de ces Officiers donnent leur placet à la main : les autres les présentent au bout d'un roseau. Les personnes qui ont à se plaindre de quelque injustice criante, ou à révéler un secret important, mettent du feu sur leur tête, comme des charbons dans un vaisseau de terre, ou un flambeau allumé. Le devoir de l'Empereur est de leur donner audience sur-le-champ. Il se fait lire à son retour les requêtes

qu'on lui a présentées , & il y fait droit lorsqu'elles sont justes. On voit ici de fréquents exemples de cette justice expéditive , & plusieurs Officiers exilés ou mis à mort , sur la simple dénonciation de quelques particuliers.

Dans les occasions où le Prince veut faire éclater sa magnificence , il est accompagné d'un corps nombreux de Spahis & de Janissaires , de tout l'Ulema , c'est-à-dire , des prêtres & des gens de loi , des Visirs & des Bachas de la Porte , & de tous les Officiers de sa maison ; ce qui forme un cortège d'environ quinze mille hommes. Il est vêtu d'une longue robe de drap d'or , bordée de perles & de diamants. Il a sur la tête un grand turban , orné de plumes de héron , & d'une magnifique aigrette de pierres précieuses. Il monte un beau cheval , dont la housse , la selle , la bride & les étriers , sont couverts de diamants.

Lorsque le Sultan veut se promener sur la mer , il sort sans appareil par une porte des jardins qui regarde le rivage. Sa gondole a seize bancs & quarante-huit rameurs , trois

Cortège extraordinaire.

Promenade sur la mer.

à chaque banc. Il est assis à la poupe, sous un dais de drap d'or, soutenu par quatre colonnes, & surmonté de trois petites aiguilles parallèles, qui se terminent en croissant. C'est le Bostangi-Bachi qui tient le gouvernail. Quatre bateaux précèdent la gondole impériale, pour écarter les bâtimens qui se trouveroient sur son passage; & quelques autres la suivent, portant les Officiers & les Ministres qui ont eu la permission d'accompagner l'Empereur. Au retour, les rameurs tirent toutes ces barques hors de l'eau, & les placent sous des arcades couvertes, adossées aux murs du sérail.

---

## ARTICLE II.

*Des Sultanes, & des Princes de la famille Impériale.*

Les Empe-  
reurs Turcs  
se marient  
rarement.

**B**USBEÇ observe dans ses Lettres que Tamerlan ayant abusé de sa victoire, jusqu'à traiter avec la dernière indignité la femme de Bajazeth, le souvenir de cet opprobre s'est tellement conservé parmi les Turcs, que depuis ce temps-là leurs



Sultans n'épousent plus de femmes, dans la crainte de s'exposer à un pareil malheur. Cette raison me paroît tirée d'un peu loin ; & il est d'ailleurs certain que Soliman I éleva au rang d'épouse la fameuse Roxelane , qui causa tant de désordre dans sa famille. On trouveroit peut-être dans l'Histoire des successeurs de Bajazeth d'autres exemples d'une semblable faveur accordée à des Sultanes favorites.

Quoi qu'il en soit , ces mariages sont rares ; & les Monarques Ottomans se bornent aux plaisirs faciles qu'ils trouvent parmi leurs esclaves. Tout le monde sçait qu'un mouchoir jeté est le signal de leurs empressemens amoureux. L'esclave le baise avec respect , & le cache dans son sein. Aussi-tôt la Keïacadun , ou Intendante du sérail , la conduit au bain , la parfume & l'habille superbement. Elle l'introduit ensuite dans la chambre du Sultan , & la couche auprès de lui , la faisant entrer respectueusement par les pieds du lit. C'est elle qui fait la garde toute cette nuit dans l'appartement , avec trois autres femmes , dont l'une tient deux

Comment  
ils récompensent  
leurs  
Maîtresses.

flambeaux allumés dans la ruelle.  
Quand une fille du sérail a été admise dans le lit du Grand Seigneur, on la tire du dortoir commun où sont enfermées les autres esclaves, pour lui donner un logement particulier. Le Monarque lui envoie un magnifique trousseau, des diamants, & une bourse de trois mille sequins. On lui donne outre cela plusieurs femmes & un Eunuque pour la servir, avec une pension considérable pour son entretien. Si le Prince la redemande, sa pension & son train sont augmentés; & chaque fois qu'il lui fait le même honneur, elle reçoit de nouvelles graces.

Deux ordres  
de favorites.  
Les Odalik.

Il y a deux ordres de favorites, les *Odalik* & les *Afaki*. Les *Odalik* sont celles qui n'ont couché qu'une fois avec le Sultan. Leur faveur se borne aux distinctions dont j'ai parlé, & elles n'ont aucun accès à la Cour; mais le Prince les visite quelquefois pour diversifier ses plaisirs. La Keïacacun les fait ranger dans une salle ou dans un sombre bosquet du jardin, où chacune tâche à l'envi, par mille postures lascives, de fixer sur elle les regards du voluptueux Monarque.

## DES TURCS. III

La pudeur est bannie de ce dangereux séjour, & nous n'entreprendrons pas de dévoiler les mystères impurs qui s'y passent.

Les *Asaki* sont des favorites d'un Les *Asaki*.  
ordre plus distingué, sur lesquelles le choix du Prince est tombé plus d'une fois. Elles entrent dans le palais impérial, sans y être mandées; elles jouissent d'un grand crédit à la Cour, & elles sont ordinairement les dispensatrices de toutes les grâces. Quand elles accouchent d'un fils, l'Empereur leur met sur la tête une couronne, & fait tendre un dais dans leur appartement. La première qui lui donne un héritier mâle, a le rang de *Bujuk Asaki*, c'est-à-dire, de grande Sultane. Les revenus de ces femmes dépendent de la générosité de leur Maître; mais il n'y en a aucune qui n'ait au moins une pension de cinq cents bourses, ou de sept cents cinquante mille livres. Cette pension s'appelle *Paschmaklik*, de *Paschmak*, qui signifie *Sandale*, comme si c'étoit pour les Sandales, nous dirions dans notre langue, pour les épingles de ces Sultanes. Quand les Turcs prennent une ville, ils ont coutume d'en ré-

server une rue pour le Paschmaklik. Plusieurs Sultans ont entretenu à la fois jusqu'à cinq Asaki ; mais quelques autres n'ont jamais voulu procurer ce rang à leurs maîtresses. Le Prince Cantimir observe qu'Achmet III & son frere Mustapha II ne firent point d'Asaki dans tout le cours de leur regne, à cause des guerres continuelles qu'ils avoient sur les bras.

Le Validé.

On appelle Sultane *Validé*, ou Sultane mere, celle dont le fils est sur le trône. Elle ne peut porter ce nom avant que son fils soit parvenu à la couronne, & elle le perd lorsqu'il meurt ou lorsqu'il est déposé. Les Validé sont d'autant plus respectées dans l'Empire, que les Sultans eux-mêmes, suivant leur Loi, sont obligés d'avoir pour elles une profonde vénération. Le Lecteur apprendra avec surprise qu'ils ne peuvent, en quelques occasions, coucher avec une femme, sans le consentement de leur mere. Par exemple, au temps du Beiram, lorsque le Grand Visir & les Bachas s'empressent d'envoyer à l'Empereur les plus belles filles, il n'en doit admettre aucune

dans son lit, qui ne lui soit amenée par la Validé. S'il en use autrement, il fait à sa mere une espece d'insulte, & il se deshonore lui-même dans l'esprit des Courtisans. La Validé prend connoissance de toutes les affaires du gouvernement, & confere souvent avec le Grand Visir & le Mufti, ayant sur la tête un voile qui lui couvre le visage. Ses appointements sont de mille bourses, c'est-à-dire, de quinze cents mille livres.

Les Favorites, dont l'Empereur n'a point eu d'enfant mâle, obtiennent quelquefois la permission de sortir du sérail, pour se marier à quelque Bacha. Elles amassent dans cette vue le plus d'argent qu'elles peuvent, soit par leurs économies, soit par le trafic des charges de l'Empire. Elles se servent pour leurs intrigues au dehors, de l'entremise de quelques femmes Juives, qu'elles font entrer dans le Haram, soit pour les consulter dans leurs maladies, soit sous quelqu'autre prétexte. Ces femmes acquierent ordinairement un grand crédit, & la plupart des particuliers s'adressent à elles pour obtenir des graces. Une Juive, nommée

Femmes juives qui s'introduisent au sérail.

*Keira*, parvint à une telle faveur sous la minorité d'Achmet premier, que le trafic des premières charges de l'Etat passoit par ses mains. Le Grand Visir acheta les sceaux par son entremise ; elle influa de la même manière dans le choix du Mufti, & plusieurs autres Ministres lui furent redevables de leur élévation. Cet indigne abus de l'autorité excita un murmure général. Les Janissaires se rendirent en tumulte au sérail, & demandèrent qu'on leur livrât cette femme intrigante, menaçant de briser les portes, & de l'arracher avec violence du palais, si on refusoit de la remettre dans leurs mains. L'émeute fut si terrible, que pour éviter un plus grand désordre, on fut obligé de faire sortir la Juive du sérail. Ces furieux la dépouillèrent, la fustigèrent cruellement, lui enfoncerent dans la partie une torche allumée, & la traînèrent en cet état dans tous les quartiers de la ville. Ils finirent par déchirer son corps en mille morceaux, qu'ils attachèrent aux portes des principaux hôtels. Sa tête fut clouée sur celle du palais du Grand Visir, avec cet écriteau : *Voilà la tête qui*

Fin tragique  
d'une de ces  
femmes.

*t'a donné des conseils pernicieux à l'Etat.* On pendit sa main à la maison du Mufti, avec ces mots au-dessous : *Voilà la main qui t'a vendu ta charge , & les faveurs du Sultan.* Sa langue fut attachée à la porte du Cadi, ou grand Juge de Constantinople, avec cet injurieux placard : *Reçois la langue qui t'a dicté mille Arrêts injustes.* Effroyable exemple de barbarie & d'insolence , où il entre pourtant quelque mélange de justice.

Les Sultanes ne sortent jamais du sérail, si ce n'est pour suivre l'Empereur , lorsqu'il change de résidence. Si le voyage se fait par mer , on les embarque dans de petites gondoles, fermées de tous les côtés par des jalousies. Si elles vont par terre, on les met dans des coches fermés de la même manière. Des eunuques à cheval , qui précèdent ces voitures , donnent de distance en distance certains signaux, pour écarter le peuple. Lorsqu'elles se promènent dans les jardins du palais , les mêmes surveillants font une garde exacte autour des murailles , ainsi que dans toutes les salles dont les fenêtres donnent sur ces jardins.

Comment  
les Sultanes  
sont gardées.

Celles qui n'ont point de rang à la Cour , logent dans de grands dortoirs , où elles ont chacune leur cellule , & mangent dans un réfectoire commun. Outre les eunuques qui les observent , elles sont sous la direction de plusieurs vieilles gouvernantes , qui leur permettent rarement de se visiter les unes les autres. Leurs dortoirs sont éclairés pendant la nuit , & les gouvernantes couchent d'espace en espace le long des cellules. Il n'y a point de Religieuses mieux gardées. On éloigne d'elles tous les objets qui peuvent agir sur leur imagination , jusqu'à leur défendre d'avoir des singes mâles , & de regarder certains fruits. Toutes les actions impudiques sont punies de mort. La coupable est enfermée dans un sac , & précipitée dans la mer. Leurs supérieures les battent & les fustigent pour les moindres fautes : lorsqu'une fille est incorrigible , on l'envoie au vieux sérail , sans lui permettre d'emporter son argent ni ses bijoux.

Ce qui s'observe dans leurs maladies.

Elles ne sont secourues dans leurs maladies que par les femmes qui les gouvernent , à moins que l'Empereur



ne leur envoie l'*Hekim Bachi*, c'est-à-dire, son premier Médecin ; mais il n'accorde ordinairement cette faveur qu'aux Afaki. Le Médecin qui les visite ne peut les voir, ni en être vu : il ne lui est permis, dit un Voyageur, de leur tâter le pouls qu'au travers d'une gaze. Les femmes même qui les gardent doivent éviter ses regards. Les eunuques qui sont dans la chambre entrouvrent seulement les rideaux, pour passer le bras de la malade. L'Auteur ajoute plaisamment : *Hippocrate, avec toute sa science, eût été bien embarrassé, s'il y eût eu des Musulmans de son temps. Pour moi.....je ne sçavois quel parti prendre chez les grands Seigneurs, quand j'y étois appelé, & que je traversois les appartements de leurs femmes. Ces appartements sont faits comme les dortoirs de nos Religieuses, & je trouvois à chaque porte un bras couvert de gaze, qui avança par un trou fait exprès. Dans les premières visites, je croyois que c'étoient des bras de bois ou de cuivre, destinés pour éclairer la nuit. Mais je fus bien surpris quand on m'avertit qu'il falloit guérir les personnes à qui ces bras appartenoient.*

Tournefort ;  
*ubi supra.*

**Education  
des Princes.**

Les fils de l'Empereur sont élevés au sérail dans l'appartement de leur mere. A l'âge de six ans on leur donne pour instituteurs des eunuques blancs. Ces Maîtres sont introduits par des eunuques noirs dans une salle du Haram où se rendent leurs disciples. Ils se retirent au bout de quelques heures , sans voir d'autres femmes que deux vieilles gouvernantes , qui assistent toujours à la leçon.

**Cérémonie  
de leur cir-  
concision.**

La coutume est de circoncire ces Princes lorsqu'ils ont treize ans accomplis : c'est l'âge ordinaire de la circoncision dans toutes les sectes Mahométanes. Cette cérémonie se fait avec beaucoup de pompe. Voici ce qui se pratiqua en 1675 , lorsque

**Mœurs &  
Usages des  
Turcs , Liv.  
VIII. T. II.**

les fils de Mahomet IV furent circoncis à Andrinople. On dressa d'abord dans la grande place , qui regarde le sérail , toutes les tentes impériales , qu'on arrangea en demi-cercle. Ces palais ambulants consistent en plusieurs pavillons , ronds ou quarrés , soutenus par des piliers que surmontent de grosses boules dorées. L'étoffe est de drap rouge & vert , avec une toile cirée par-dessus , pour les garantir de la pluie.

L'intérieur est tapissé de brocard , de velours ou de satin , à rames d'or & d'argent. On y voit diverses cartouches , qui contiennent des sentences de l'Alcoran.

Ces tentes , jointes à celles des principaux Officiers de l'Empire , formoient une espece de camp , dont l'enceinte étoit environnée de bandes de toiles , peintes en rouge ou en vert , qui le fermoient exactement. On avoit construit sur le devant des amphithéâtres , pour y voir les jeux & les spectacles. Il y avoit une loge particulière pour les Sultanes.

Le jour de l'ouverture de cette fête , les janissaires , avertis par le canon du sérail , se rangerent , au lever du soleil , en face des tentes , sur un autre demi-cercle. Une heure après , le Grand Visir , le Mufti , le Caïmacan , l'Aga des Janissaires , & tous les Grands de la Porte , se rendirent à leurs pavillons , défilant tour à tour devant la tente impériale , & saluant par une légère inflexion de tête la milice , qui leur répondoit par de profondes inclinaisons. Lorsque les Ministres eurent

traversé la place avec leur cortège , on dressa sur trois lignes paralleles trois cents tables de douze couverts chacune , destinées pour les soldats.

Le Grand Seigneur arriva bientôt lui-même au bruit du canon & des instruments de guerre , & aux acclamations de la milice & du peuple. Il s'assit sur son trône ; & l'aîné des Princes qui devoient être circoncis , fut placé sous un dais particulier. Tous les Bachas se prosternerent aux pieds de l'Empereur , & lui offrirent divers présents , qui consistoient en pierres précieuses , en pièces d'argenterie , en riches étoffes , en esclaves de l'un & l'autre sexe , en chevaux de prix , &c. Pendant cette cérémonie , le canon & les tambours ayant donné le signal , les soldats se leverent de table , & reprirent leurs postes.

La fête dura plusieurs jours. Celui qui précéda la circoncision fut remarquable par la cavalcade des jeunes Princes , qui furent conduits du vieux sérail au palais , où ils devoient être circoncis. L'héritier présomptif avoit une robe de drap d'argent , couverte de rubis , d'émeraudes & d'autres

d'autres pierres précieuses. Un petit turban , garni de plumes de héron & de diamants , lui couvroit la tête. Il montoit une jument Arabe , dont le harnois étoit auffi enrichi de pierres fines. Un eunuque tenoit la bride de son cheval ; un autre portoit devant lui , en forme de parasol , un grand éventail ; un troisiéme jettoit de l'argent au peuple. Quand la cavalcade fut arrivée au palais , l'Empereur fit distribuer des robes de martre aux principaux Officiers de la troupe , & de simples Castans aux Officiers de moindre rang. Tout le monde fut régaté de caffé & de sorbet.

Le lendemain , jour destiné à la circoncision des Princes , le Sultan se rendit avec eux à la grande Mosquée pour y faire la priere. Au retour , on les conduisit dans la salle où ils devoient être circoncis. Le Kislar Agamit l'un d'eux sur ses genoux ; le Grand Visir & le Caïmacan lui tinrent les bras , & ce fut le Barbier de l'Empereur qui fit l'opération. La même chose s'observa pour les autres Princes. L'Empereur sortit de la salle avec tous ses Ministres , &

abandonna ses fils aux soins des Dames, qui tinrent compagnie aux nouveaux circoncis pendant les dix jours qu'ils occuperent cet appartement. Leur circoncision fut suivie, selon l'usage, de celle de plusieurs enfants pauvres, dont chacun reçut de sa Hauteſſe une robe & ſix ſequins.

Cette fête dure ordinairement quinze jours, pendant leſquels on régale trois fois les janiffaires, les ſpahis, les canoniers & les bombardiers. Le grand Tréſorier tient table ouverte dans ſa tente, & traite ſucceſſivement les Viſirs du Conſeil, le Muſti & les gens de Loi, les Supérieurs des Moſquées & des Monafteres, les principaux Officiers de l'armée & du ſérail, & les chefs de la bourgeoisie, ſoit Mahométans, ſoit Chrétiens, &c. Dans ces feſtins d'appareil, les napes & les ſerviettes ſont brodées d'or ou d'argent. Les cuillers ſont d'aloès, ou de quelque autre bois précieux: on en change à chaque ſervice. A la fin du repas, on diſtribue du caſſé, du ſorbet, des eaux de ſenteur, & des parfums; on donne auſſi à chaque convive un mouchoir de mouſſeline, relevé en

broderie, & rempli de confitures seches.

La même fête est accompagnée de jeux & de danses de saltinbanques, de courses de chevaux, de combats & de joutes, d'illuminations & de feux d'artifice, de mascarades de marchands & d'artisans, qui viennent en corps offrir des hommages & des présents, portant en grand appareil des représentations de divers genres, analogues à leur profession. Je donnerai ailleurs une idée de ces spectacles. Une chose très-affligeante pour l'église d'Orient, c'est qu'un grand nombre de Grecs, attirés par l'appas d'une récompense assez légère, choisissent ordinairement le temps de cette cérémonie pour abjurer le Christianisme. Ils se rendent au pied du trône de l'Empereur, jettent à terre leur bonnet, & marchent dessus, pour marquer qu'ils foulent aux pieds leur religion. Un Prêtre Turc leur fait lever un doigt, & réciter cette formule, *Dieu est Dieu, & Mahomet est son Prophete.* Ensuite on les conduit dans une tente voisine, où ils sont circoncis. Baudier assure que sous le regne d'A-

murath III , plus de quatre mille Grecs apostasierent dans une pareille occasion.

Comment  
on marie les  
Princesses  
Ottomanes.

Les filles du Grand Seigneur sont élevées dans le vieux sérail , & y passent ordinairement leur vie , à moins qu'on ne leur fasse épouser quelque Bacha du premier rang. On ne les marie jamais dans les Cours étrangères. Les Bachas payent chèrement ces grandes alliances , qui sont en général peu recherchées ; premièrement , parce qu'il faut faire en ces occasions de très riches présents à sa Hauteſſe ; en ſecond lieu , parce que ces femmes ont une autorité absolue ſur leurs maris. Elles ſont en poſſeſſion de les répudier , & même de ſ'en défaire par des moyens violents , lorsqu'elles ont conçu pour eux un certain degré d'averſion. D'ailleurs , elles ſont ſi jalouſes & ſi ſuperbes , qu'elles chaffent de la maiſon toutes les épouſes & toutes les concubines qui ſ'y trouvent.

L'Empereur fait à la mariée de magnifiques préſents , qui ſont conduits pompeuſement à la maiſon du mari par un corps nombreux de Spahis & de Janiſſaires. Le Grand Viſir



& le Mufti menent la Princesse avec la même pompe au logis de l'époux. Elle est à cheval sous un magnifique pavillon, dont les rideaux, fermés de tous côtés, traînent jusqu'à terre.

Les enfants qui naissent de ces mariages, n'ont point de rang à la Cour, & sont même exclus de toutes les grandes charges. C'est une politique très sage, qui empêche que leur ambition ne trouble l'Etat. Si leur pere a d'autres enfants, nés avant son mariage, avec une Princesse Ottomane, ceux-ci précéderont les fils de la Princesse. Les oncles maternels de l'Empereur, & tous ses autres parents du côté des femmes, ne jouissent ici d'aucune distinction particuliere. La plupart vivent inconnus dans l'obscurité d'une Province, ou rampent avec bassesse dans la foule des courtisans.

Fortune bornée de leurs enfants.



## ARTICLE III.

*Dés Domestiques du Sérail.*

**N**ous diviserons les domestiques du sérail en trois principales classes, qui sont les Eunuques, les Ichoglans & les Azamoglans ; & nous dirons aussi quelque chose des Muets, des Nains & des Bouffons.

Les Eunuques blancs.

Tournefort, Lettre XIII.  
Ricaud, Liv. I.

Les Eunuques ont l'intendance générale du palais & du Haram, où ils possèdent non-seulement tous les emplois de confiance, mais les plus grandes charges. Il y en a de blancs & de noirs. Les blancs n'habitent que le palais extérieur, & n'entrent jamais dans le Haram, si ce n'est à certaines heures, pour instruire les jeunes Princes qu'on y élève. Leur chef, nommé *Capi Aga*, est comme le Grand-Maître du Palais Impérial, dont tous les Ministres lui sont subordonnés. Il a une inspection particulière sur les Eunuques de sa couleur, & sur les Ichoglans. C'est à lui qu'on adresse les placets qu'on veut présenter à l'Empereur. Les autres principales charges possédées par les

Eunuques blancs sont celles de grand Chambellan , de Garde du trésor privé & des bijoux de la Couronne , de Surintendant des Finances, de Directeur des études des Ichoglans , de Supérieur de la Mosquée du Palais.

Le chef des Eunuques noirs s'appelle *Kislar Aga* , c'est-à-dire , Gardien des filles : il a en effet la principale direction du Haram. Il joint à cet emploi l'intendance des Mosquées royales , & c'est lui qui nomme tous les Ministres qui sont chargés de les desservir. Les Eunuques noirs les plus qualifiés après le *Kislar Aga* sont ceux qui sont attachés à la Validé , le Gouverneur des Princes , les Supérieurs de la grande & de la petite chambre des Dames , les deux Directeurs de la Mosquée où elles vont faire la prière , & le grand Portier du Haram.

Les Eunuques noirs.

Ces deux espèces d'Eunuques sont mutilés à fleur de peau , & ne peuvent uriner qu'avec le secours d'une canule. Les noirs sont des esclaves fort laids , qu'on tire ordinairement d'Egypte. On les appelle communément *Hyacinthe* , la *Rose* , *Narcisse* . l'*Œillet* , noms qui ne conviennent guère à leur difformité.

F iv

Les Ichog-  
glans.

Les Ichogglans sont de jeunes gens que le Grand Seigneur fait élever dans le sérail & dans quelques colleges particuliers, pour en former des sujets utiles, qui parviennent pour l'ordinaire aux premiers emplois, lorsqu'ils s'en rendent dignes par leurs talents. On ne les choisissoit autrefois que parmi les enfants de tribut qu'on levoit dans les provinces, ou parmi les jeunes captifs qu'on faisoit à la guerre. On les prend aujourd'hui plus communément dans les familles Turques, parce qu'il se trouve beaucoup de particuliers qui briguent ces places pour leurs enfants, & qui donnent de l'argent pour les obtenir. Avant qu'ils soient reçus, ils doivent être présentés à l'Empereur, qui leur fait subir un examen sévère. On n'admet que des jeunes gens bien faits & de bonne mine, les Turcs n'imaginant pas qu'une belle ame puisse habiter dans un vilain corps.

Leurs colleges.

Les trois principaux colleges où on les éleve, sont ceux du grand sérail, de Péra, & d'Andrinople. Ricaut & Tournefort comparent ces maisons à des couvents austeres, où l'on fait passer les novices par les

plus rudes épreuves. La bastonnade est la correction ordinaire ; & les Supérieurs la font donner si cruellement pour certaines fautes , que souvent elle cause la mort au patient. Ce noviciat dure quatorze ans , pendant lesquels on varie la distribution des exercices & des études. Le cours de ces exercices n'est partagé qu'en trois classes. On passe six ans dans la première , quatre dans la seconde , & quatre dans la troisième.

Les Ichoglans de la première classe apprennent à lire , à écrire , à connoître les premiers éléments de leur religion. On leur enseigne sur-tout à être respectueux , obéissans ; à garder le silence , & à ne s'écarter jamais des règles de la modestie. Une des pratiques qu'on leur prescrit est de marcher les yeux baissés , & les mains croisées sur la poitrine. Dans la seconde classe on s'applique à l'étude des Langues , c'est-à-dire , du Turc , du Persan & de l'Arabe ; & à mesure que le corps se fortifie , on s'exerce à tirer de l'arc , à lancer le girid , à manier la lance & la pique , à monter & à combattre à cheval. Le Grand Seigneur assiste souvent à ces exer-

cices, & distribue des prix aux jeunes gens qui se distinguent par leur adresse.

Ceux de la troisième classe continuent les mêmes études & les mêmes exercices, & apprennent outre cela quelque métier, comme à coudre, à broder, à faire des fleches, à raser, à laver le linge, à dresser des chiens & des oiseaux.

L'Empereur donne à chacun de ces Ichoglans quatre ou cinq aspres par jour, c'est-à-dire, la valeur de quatre ou cinq sous. Leur nourriture est frugale, & leur habillement simple & décent. On ne leur permet de se parler qu'aux heures de récréation, & l'on a soin que l'entretien ne roule que sur des sujets graves. Les salles communes où ils couchent, sont éclairées pendant la nuit, & de fix en fix ils y a un Eunuque, qui prête l'oreille au moindre bruit, & qui observe d'un œil sévère tout ce qui se passe.

Pages du  
Palais.

C'est de la troisième classe qu'on tire les Pages du Palais; les uns sont employés au service du trésor, ou au laboratoire de pharmacie; les autres, au nombre de quarante, servent

dans les appartements, où ils font l'office de nos Gentilshommes de la Chambre. On les nomme les Pages de l'*Haz-Oda*, & ils sont composés de l'élite des Ichoglans. Plusieurs d'entr'eux exercent des charges distinguées; sçavoir, celles

Pages de  
l'*Haz-Oda*.

1. de *Selihtar-Aga*, c'est-à-dire, qui porte l'épée du Grand-Seigneur;

2. de *Chiohadar-Aga*, qui porte son manteau;

3. de *Rechinbtar-Aga*, qui tient son étrier;

4. d'*Ebrihtar-Aga*, qui lui présente l'eau, soit à table, soit pour les ablutions;

5. de *Tulbentar-Aga*, qui porte son turban;

6. de *Kem Hufar-Aga*, ou Maître de la garde-robe;

7. de *Chefneghir Bachi*, ou premier Maître d'hôtel;

8. de *Zagergi-Bachi*, qui a la direction de l'équipage des chiens;

9 & 10. de *Berber-Bachi*, & de *Turnackgi-Bachi*, dont l'un rase le Grand Seigneur, & l'autre lui coupe les ongles;

11. de *Muhafabegi-Bachi*, ou Contrôleur général de la maison;

12. de *Tesheregi-Bachi*, ou Secrétaire de ses commandements ;

13. de *Dogan-Bachi*, ou grand Fauconnier ;

14. de *Humaungi-Bachi*, ou de Grand Baigneur.

Les Pages de l'Haz-Oda ont double & triple paye, & portent des robes d'une riche étoffe. Comme ils ne quittent jamais l'appartement du Prince, ils sont à portée de recevoir des présents, non seulement de sa Hauteffe, mais de toutes les personnes qui sollicitent des graces. L'Empereur les charge de plusieurs commissions lucratives, comme de porter des vestes & d'autres marques d'honneur aux Bachas, & des brevets de confirmation aux Princes tributaires. Lorsqu'un gouvernement, ou quelque charge de la Cour viennent à vaquer, c'est ordinairement sur ces Pages du Sérail qu'on jette les yeux ; mais il est rare qu'ils en soient pourvus avant l'âge de quarante ans. L'expérience apprend qu'à cet âge là même ils sont encore trop novices pour les grands emplois. Il faudroit, dit un Ecrivain, leur apprendre à commander, après leur avoir appris



à obéir , & on feroit beaucoup mieux de les avancer par degrés , que de les élever tout d'un coup aux premières charges.

Les Azamoglans font de jeunes captifs Chrétiens , qu'on achete des petits Tartares , ou qu'on tire , par forme de tribut , de l'Albanie , de la Morée , & des autres gouvernemens Européens. On les élève auffi dans des colleges particuliers , où on leur fait embrasser la Religion Musulmane ; mais on s'attache plus à exercer leur corps à la fatigue , qu'à cultiver leur esprit. En effet , c'est parmi eux qu'on choisit les *Bostangi* , ou jardiniers ; les *Baltagi* , qui servent à fendre & à porter le bois ; les *Atagi* , ou cuisiniers ; les *Holvagi* , ou valets d'office ; les portiers du Sérail , les bouchers , les palfreniers , les infirmiers , les rameurs des barques impériales , &c.

Leurs Supérieurs , appelés *Oda-Bachi* , c'est-à-dire , chefs de chambre , ont quinze aspres de paye , avec deux robes & une pièce de toile pour faire des chemises & des mouchoirs. La paye des simples Azamoglans n'est que depuis deux aspres jusqu'à huit. Le Sultan leur fournit

l'habillement & le linge, sans se charger de les nourrir. Ils vivent par chambrées, avec une grande économie. Les janissaires & les spahis font quelquefois des recrues dans ce corps.

Les Bostangis.

Les Bostangis sont au nombre de dix mille, soit dans le sérail, soit dans les maisons royales des environs. Le Bostangi-Bacha, leur chef, est un des principaux Officiers de la Porte. Non seulement il a l'intendance des jardins & de toutes les maisons de plaisance de l'Empereur; mais son autorité s'étend sur le Bosphore, & dans les campagnes voisines, depuis la pointe du sérail, jusqu'à la Mer noire. C'est à lui de maintenir une police exacte dans ce canton. Il a deux autres fonctions; l'une de tenir le timon de la barque impériale, lorsque le Grand Seigneur se promène sur le canal; l'autre de servir de marche pied à sa Hauteffe, lorsqu'elle monte à cheval.

Comment les jardins du sérail sont cultivés.

Quoique tant de bras soient occupés à la culture des jardins du Grand Seigneur, tous les Voyageurs assurent qu'ils sont très mal entretenus. Celui du grand sérail offre à peine

quelques compartiments de fleurs. On n'y voit d'autres grands arbres que des pins & des cyprès ; une grande partie du terrain est couverte de brossailles. Les potagers sont mieux cultivés. On y trouve pendant six mois de l'année une prodigieuse abondance de melons & de concombres. Ce dernier fruit est ici très sain. Les Turcs le trouvent délicieux, & le mangent crû, après l'avoir pelé. On sçait que Mahomet II étoit si jaloux des fruits de son jardin, qu'il fit un jour ouvrir le ventre à sept Ichoglans, pour découvrir celui qui avoit mangé un de ses concombres. Les légumes & les autres productions de ces potagers se vendent dans les marchés publics au profit de l'Empereur. L'argent qui en provient est uniquement destiné aux dépenses de sa table, & les Turcs le regardent comme son véritable patrimoine.

Je n'ai qu'un mot à dire des muets Les Muets. & des nains. Les premiers, nommés *Bizemahi*, mot qui signifie muet de naissance, forment une classe particulière de domestiques, dont quelques-uns se tiennent toujours dans

l'Haz-Oda , pour être à portée d'exécuter plus promptement les ordres du Prince. On emploie leur ministère pour toutes les commissions secrètes , & principalement pour les exécutions sanguinaires qui se font dans le sérail. Ils s'expriment par signes , & cela avec tant d'intelligence, qu'ils expliquent clairement toutes leurs pensées, jusqu'à raconter de longues histoires avec leurs circonstances. Ils ont inventé pour la nuit un langage particulier, qui consiste dans le simple attouchement des mains.

**Les Nains.**

Les nains servent de bouffons au Grand Seigneur , qu'ils divertissent par leurs grimaces. Il se plaît à leur donner des coups de pied , à les jeter dans les bassins du sérail , & à les faire battre avec les muets. Lorsqu'un nain est en même temps sourd & muet , on lui sçait gré de ce rare avantage , & on le traite avec plus de distinction que ses camarades.



## ARTICLE IV.

*Des Visirs , des Gouverneurs des Provinces , & des autres Ministres de l'Empire Turc.*

1. *Le Visir Azem, & les Visirs du Banc.*

**L**E Vizir Azem, ou Grand Visir, est le plus puissant Ministre de l'Empire Ottoman. Le Sultan partage avec lui, ou plutôt lui abandonne tous les soins du gouvernement. Il est le dépositaire du sceau impérial, qu'il porte toujours à son cou, & c'est une des principales marques qui caractérisent sa dignité. Autorité du Grand Visir. On rapporte l'institution de cette charge au regne d'Amurath premier, qui confia à *Lala Schabin*, son Gouverneur, la direction des affaires & le commandement des armées. Depuis ce temps tous les Monarques Turcs ont eu un pareil Ministre; & quand ils lui parlent familièrement, ils lui donnent encore le nom de *Lala*, qui signifie Gouverneur. Ricaud, Liv. I.

L'autorité sans bornes dont jouït

Demetrius,  
Cantimir, sur  
le regne de  
Soliman II.  
Tournesfort,  
Lettre XIII.

le Grand Visir est le plus ferme appui de l'Empire Ottoman. Elle exclut toute rivalité entre ceux qui gouvernent ; elle supplée à l'inexpérience des Sultans , & elle sert d'ailleurs à couvrir les fautes qu'ils pourroient commettre. Car si le peuple se plaint de l'administration , ils en rejettent le blâme sur leur Ministre ; & quand les murmures vont jusqu'à la sédition , ils le sacrifient à la haine publique. C'est un expédient qui a toujours réussi aux Monarques Turcs ; au lieu que plusieurs de ces Princes ont perdu le trône pour s'être obstinés mal à propos à conserver des Ministres dont le peuple demandoit la tête.

Avec quel  
faîte il sou-  
tient sa di-  
gnité.

Le Grand Visir soutient sa dignité avec beaucoup de faîte. Outre une maison considérable composée de deux mille domestiques , il a une garde de quatre cents Albanois, dont la paye journaliere est depuis douze aspres jusqu'à quinze. Le turban qu'il porte en public est garni de deux aigrettes , chargées de diamants. On porte devant lui trois queues de cheval , dont chacune est attachée à l'extrémité d'un grand bâton , avec

une pomme dorée qui les termine. C'est l'enseigne militaire des Turcs, qui l'appellent *Thou* ou *Thoui*. Ils assurent qu'un de leurs Généraux, voulant rallier ses soldats, qui avoient perdu tous leurs drapeaux ; s'avisa d'attacher au bout d'une lance la queue d'un cheval , & rassembla de cette maniere les troupes dispersées , qui remportèrent une victoire complète.

Ce Ministre donne tous les jours <sup>Sa vie laborieuse.</sup> audience dans son palais, excepté le Vendredi, qui est un jour de dévotion & de repos chez les Mahométans. Sa maison est ouverte à tous les particuliers qui se présentent. Il se rend quatre fois par semaine au sérail , pour y tenir le Divan ; sçavoir, le Dimanche , le Lundi , le Mardi & le Samedi. C'est toujours avant le lever du soleil. Les Ministres & les Bachas , qui doivent assister au Conseil , s'y rendent encore plutôt , & attendent le Visir dans la première cour. Les Spahis & les Janissaires se rangent dans la seconde , sous des galeries , les Janissaires à droite , & les Spahis à gauche, qui est la place d'honneur chez les Turcs. Quand le

Grand Visir arrive, un Prêtre fait la prière pour l'ame des Empereurs défunts & pour la santé du Prince régnant, & aussi-tôt après ouvre les portes du Conseil.

Audiences  
du Divan.

Le Visir occupe la premiere place au fond de la salle. Le Bacha d'Europe & celui de Natolie s'asseyent à sa gauche, ainsi que les Trésoriers généraux de l'Empire. Six Officiers, qu'on appelle *Visirs du Banc*, parce qu'ils ont séance au Conseil, se placent à la droite, selon leur rang; & s'il y a quelque Beglierbeg dans l'assemblée, on lui permet de s'asseoir après les Visirs.

Affaires qui  
s'y expé-  
dient.

On commence par les affaires de finance. Le Chiaous-Bachi va lever le sceau qui est à la porte du Casna, & le présente au Grand Visir, qui examine s'il est entier. Ensuite le même Officier ouvre le trésor, pour y mettre l'argent des tributs, ou pour en tirer les sommes dont on a besoin; après quoi il remet le sceau sur la porte. Quand les affaires de finance sont terminées, on passe à celles qui concernent la politique. On examine les demandes & les réponses des Ambassadeurs. On expédie les



patentes, les provisions, les passe-ports, & en général tous les commandements de la Porte. On finit par les causes civiles & criminelles. Dans celles du dernier genre, l'accusateur se présente avec les témoins, & le coupable est absous ou condamné sans délai. S'il s'agit d'une dette, les Juges envoient chercher le débiteur par un Chiaous. Elle est payée sur-le-champ, ou le débiteur est condamné à la bastonnade. Les questions de fait se terminent avec la même promptitude : deux ou trois témoins en font la décision. Celles de droit se jugent par l'Alcoran, le code unique des Turcs. Le Reis-Effendi, ou Secrétaire d'Etat, délivre les Sentences ; & lorsqu'elles sont une fois expédiées, il n'y a pas moyen d'en appeler.

Un Auteur, que j'ai souvent cité, <sup>Tournefort,</sup> nous donne en peu de mots une <sup>ibid,</sup> grande idée de ce Tribunal, lorsqu'il dit que les moindres particuliers y obtiennent justice contre les plus grands Seigneurs ; que l'accès en est également ouvert aux Musulmans, aux Chrétiens & aux Juifs ; qu'on y plaide sans longueurs & sans embar-

ras , & que les affaires les plus épineuses n'y traînent jamais plus d'une semaine.

Visirs du  
Banc.

Les Visirs du Banc sont des Bachas à trois queues , c'est-à-dire , du premier ordre : on choisit ordinairement pour cet emploi des personnes sages , éclairées , & qui ont vieilli dans les charges. Ils assistent au Divan avec le Grand Visir ; mais ils ne peuvent opiner sans sa permission. Ce Ministre a coutume de leur laisser le jugement des procès ordinaires. Leurs appointements ne sont que de deux mille écus ; mais ces Officiers jouissent tranquillement de leur emploi , & la médiocrité de leur fortune les met à l'abri des disgrâces auxquelles les autres Bachas sont exposés.

Autres fonctions du  
Grand Visir.

Le Grand Visir commande de droit les armées. Lorsqu'il part pour quelque expédition , l'Empereur , à la tête des troupes , détache une aigrette de son turban , & la place sur celui de son Ministre. C'est à cette marque de distinction qu'on le reconnoît pour Général.

Son autorité  
est bornée à  
quelques  
égards.

L'autorité du Visir Azem est bornée à quelques égards. Il ne peut faire couper la tête à un Bacha sans

un ordre du Souverain , ni punir un soldat fans la participation du Commandant. Ce privilege, que la milice s'est réservé, la met à l'abri d'une infinité d'oppressions & de violences. Si un particulier a lieu de se plaindre de ce Ministre , ou de quelqu'autre Bacha, il peut, suivant une coutume fort ancienne , se présenter devant l'Empereur avec du feu sur sa tête. Les gardes le laissent entrer librement dans le sérail , & il lui est permis d'exposer ses plaintes. Thomas Bendysh, Ambassadeur d'Angleterre, se servit avec succès de cet expédient , pour tirer raison de quelques violences faites à des Marchands Anglois. Il y avoit alors onze vaisseaux de sa nation dans le port. Ayant fait attacher à leurs mâts des pots à feu , il alla mouiller près du sérail , dans le dessein de demander lui-même justice au Sultan. Cette démarche hardie inquiéta le Visir , qui accommoda sur-le champ l'affaire.

Ricaut & Tournesfort ne font monter qu'à vingt mille écus les appointements fixes du Grand Visir. Le prince Cantimir assure que ce Ministre tire fix cent mille écus de sa charge ,

*Ses revenus.  
Cantimir,  
sur le regne  
de Selim I.*

indépendamment des contributions secrètes , qui vont beaucoup plus loin. Il est certain que ses revenus sont immenses. Il n'y a point de Bacha ni d'Officier considérable , qui ne lui paye un tribut , soit pour obtenir son emploi , soit pour le conserver. Mais , d'un autre côté , le Visir ne peut se maintenir dans son poste , sans faire de riches présents à la Validé , aux Sultanes favorites , & même à l'Empereur. Il ne peut subvenir à ces dépenses qu'en mettant à l'enchere tous les emplois. Ce commerce , dit Ricaut , se fait publiquement , & la *faveur se trafique dans le palais d'un Visir Azem , comme les denrées dans un marché*. Mais Tournefort assure que les Turcs usent dans ce cas d'une circonspection extrême , & qu'il n'y a point de pays où les maneges de l'injustice soient plus couverts ; ce qui me paroît plus vraisemblable.

Dangers de  
cette place.

Le Visir est environné d'ennemis & d'espions ; sa fortune dépend , non seulement de l'inconstance de son Maître , mais des caprices d'une Sultane accréditée , ou d'un Eunuque en faveur. Ce n'est que par une espece de miracle qu'il peut éviter tous les

les pièges qu'on lui tend. L'artifice le plus ordinaire est de soulever contre lui les soldats , qui , sous prétexte de quelque mécontentement , demandent sa tête ou sa déposition. Quelqu'attachement qu'ait l'Empereur pour son Ministre , il ne lui est guere possible alors de le sauver. On a regardé comme une espèce de prodige que les deux Cuproli , pere & fils , ayent successivement possédé cette dangereuse place , sans essuyer aucun revers. Mais leurs talents extraordinaires , joints à une probité reconnue , captiverent en quelque sorte l'amour des peuples & la faveur du Souverain. Ce qu'on peut dire à l'honneur des Turcs modernes , c'est que leurs mœurs s'étant un peu adoucies depuis un siecle , ils se contentent ordinairement de déposer & d'exiler leurs Visirs, sans leur faire subir la peine du cordon. La guerre est beaucoup plus favorable à ces Ministres que la paix , sur-tout lorsque leur autorité est chancelante , & que les troubles & les dissensions agitent le sérail. Les emplois militaires offrent aux esprits ambitieux & remuants l'occasion d'exercer leur au-

dace, & les troupes occupées au-dehors ne sont pas tentées de se soulever.

## 2. Des *Beglerbeg*, ou *Beglerbey*, Gouverneurs des Provinces.

Ce mot signifie Prince des Princes, comme celui de *Schakin Schah*, signifie Empereur des Empereurs. Tous les Bachas à trois queues s'attribuent le premier de ces titres, & le reçoivent de leurs inférieurs; mais on ne le donnoit autrefois qu'aux Bachas de Romélie, de Natolie & de Damas. L'autorité de ces Officiers est si grande, non-seulement dans l'étendue de leur gouvernement, mais même hors de ses limites, que dans tous les lieux où ils se trouvent, ils peuvent commander despotiquement, & infliger une peine capitale à tous les coupables qu'on leur amène.

Ricaud compte dans l'Empire Ottoman vingt-huit *Beglerbeg*, Sçavoir,

1. Celui de Natolie, qui a quatorze *Sangiacats*, ou petits gouvernements sous ses ordres, avec un million d'aspres (1) de revenu. Sa

(1) L'Aspre vaut environ un sou de notre mon-

réfidence est à Kutahia , ou Kiotahi , dans la grande Phrygie.

2. Celui de Caramanie , qui commande à sept Sangiacats , & dont les appointements sont de fix cent soixante mille aspres. Il réside à Ico-nium.

3. Le Bacha de Diarbekr , qui a dix-neuf Sangiacats , & douze cents mille fix cents aspres.

4. Celui de Scham , ou de Damas au million d'aspres de revenu , & dix Sangiacats.

5. Sivas , dans la grande Arménie. Neuf cent mille aspres , & fix Sangiacats.

6. Erzerum , sur les frontieres de Géorgie. Douze cent mille fix cents aspres , & onze Sangiacats.

7. Van , place importante de Médie. Quatorze Sangiacats , & onze cent trente-deux mille aspres.

8. Tehildir , ville frontiere de Géorgie. Neuf cent vingt-cinq mille aspres , & neuf Sangiacats.

9. Schecheresul , dans l'Assyrie. Vingt Sangiacats , & un million d'aspres.

noie présente. Ainfi un million d'aspres équivaux à 50000 liv.

## 148 HISTOIRE

10. Alep. Neuf Sangiacats , & huit cent dix sept mille sept cents aspres.

11. Marash , sur les bords de l'Euphrate. Quatre Sangiacats, & six cent vingt-huit mille quatre cents aspres.

12. Chypre. Sept Sangiacats , & cinq cent mille six cents aspres.

13. Tripoli de Syrie. Quatre Sangiacats , & huit cent mille aspres.

14. Terbozan , ou Trébizonde. Ce gouvernement n'est point divisé en Sangiacats ; il rapporte sept-cent trente-quatre mille aspres.

15. Cars , dans la haute Arménie. Huit cent vingt-mille aspres & six Sangiacats.

16. Mosul , dans la Mésopotamie. Cinq Sangiacats & huit cent quatre-vingt mille aspres.

17. Rika (1). Six cent soixante-mille aspres , & sept Sangiacats.

18. Rum-Yli , ou Romélie. C'est un des plus grands gouvernemens de l'Empire. Ses revenus sont d'onze cent mille aspres , & sa juridiction s'étend sur vingt-quatre Sangiacats.

19. Le gouvernement des îles &

(1) L'Auteur Anglois ne nous apprend pas la position de ce gouvernement.



le département général de la mer , annexé à la Charge de Capudan-Bacha, ou d'Amiral. Ses appointements sont de huit cent quatre-vingt-cinq mille aspres, & il a sous ses ordres treize Sangiacats.

20. Bude , qui comprend une vingtaine de Sangiacats.

21. Temesvar. Six Sangiacats.

22. Bosnie. Huit Sangiacats.

23. Le Caire. Six cent mille sequins & seize Sangiacats.

24. Bagdad. Dix-sept cent mille aspres, & vingt-deux Sangiacats.

25. Aden , sur la Mer rouge, dans l'Arabie.

26. Habelah, sur la frontiere d'Abyssinie.

27. Bosra, sur le Golphe Persique.

28. Labfa , dans le voisinage d'Ormus.

Les quatre derniers gouvernements ne sont pas toujours remplis, parce que l'autorité des Turcs est peu affermie dans ces pays-là.

Chaque Bacha a pour adjoints trois grands Officiers , sçavoir le Mufti , le *Reis Effendi* & le *Defter-tar*. Je parlerai des Muftis dans l'article de la Religion, Le *Reis Effendi*

Adjoints du  
Beglerbeg.

fait les fonctions de Chancelier & de Secrétaire de la province. C'est lui qui expédie, sous les ordres du Beglerbeg, les Brevets, les Commissions, & tous les Edits. Les affaires dont il est chargé l'obligent d'employer un grand nombre de Commis. Le Defterdar, ou Trésorier, reçoit les impôts, & paye les troupes.

Maison des  
Bachas,

Tous les Gouverneurs de province ont une garde d'environ soixante foldats, une troupe de Chiodars, ou Valets de pied, & une musique militaire, composée d'une trentaine d'instruments, parmi lesquels il y a des tambours, des fifres, des trompettes & des bassins de cuivre, dont le son est fort aigu. Cette musique n'est pas désagréable, quoique ceux qui l'exécutent soient fort ignorants, & jouent presque toujours le même air.

Comme la plupart des Beglerbegs sont forcés d'acheter leur emploi, & ne s'y maintiennent que par des présents, ils se dédommagent de ces avances par les plus cruelles concussions. Ces désordres sont en quelque sorte autorisés par le gouvernement.

& le seul remede qu'on y apporte, est de dépouiller les Bachas des richesses qu'ils accumulent ; ce qui se fait de deux manières ; soit à leur mort, en s'emparant de leur succession, qui, suivant une loi ancienne, appartient à l'Empereur ; soit pendant leur vie, en les destituant de leur emploi, & en confisquant leur or, leurs joyaux, leurs esclaves, & généralement tout ce qu'ils possèdent.

Comment  
l'Empereur  
les dépouille.

Ainsi ces Bachas sont exposés à de grandes disgraces. Le Sultan les traite avec la dernière hauteur, soit lorsqu'il leur parle, soit lorsqu'il leur écrit. Il se plaît quelquefois à les humilier par de sanglants affronts, jusqu'à leur faire donner la bastonnade pour les moindres fautes. Quelque commandement qu'il leur fasse, ils doivent obéir, ou se résoudre à une mort honteuse & violente. Mahomet III ayant appris que les Chrétiens s'étoient emparés d'Albe-Royale, écrivit au Bacha de Hongrie cette lettre menaçante : *On m'a dit que tu as laissé prendre Albe - Royale : reprends-la sur-le-champ, ou attends-toi à mourir.* Soliman II écrivit du même

Affronts aux-  
quels ils sont  
exposés.

Baudier ;  
Liv. II.

style au Bacha Affambeg, qu'il avoit détaché avec vingt-cinq mille hommes pour jeter un pont sur la Drave. Affambeg ayant trouvé cette rivière débordée, manda au Sultan que le passage étoit impraticable. Soliman lui renvoya le même Courier avec un mouchoir, sur lequel étoient écrits ces mots ; *Soliman t'ordonne de construire un pont sur la Drave, malgré tous les obstacles ; s'il ne le trouve pas fini à son arrivée, il te fera étrangler avec ce mouchoir.* Il en couta des milliers d'hommes ; mais le pont fut achevé. S'il prend envie à l'Empereur de faire mourir un Beglerbeg il suffit qu'il lui envoie un ordre, qui est ordinairement conçu en ces termes : *Tu as mérité la mort & ma volonté est qu'après avoir accompli l'Abdest \**, & fait le Namaz \*\*, tu remettes ta tête au messager que je t'envoie.

\* L'ablution légale.  
\*\* La prière.

### 3. Du Caïmacan, du Capudan-Bacha & du Defterdar.

Tournefort, Lettre XIII. Mœurs & Usages des Turcs, Liv. IV. Le mot de Caïmacan, ou, comme d'autres prononcent, Caimacan, signifie Lieutenant ou Vicaire. En effet, cet Officier est le substitut du

Grand Visir , & fait en son absence les fonctions de premier Ministre. Il est outre cela Gouverneur de Constantinople , & c'est à sa vigilance qu'est confiée la police de cette grande ville.

Le *Capudan* , ou *Capitan Bacha* , réunit les fonctions de grand Amiral & de Ministre de la Marine. C'est une des plus belles charges de l'Empire Ottoman. Soliman II l'institua en faveur du fameux Barberousse , lorsqu'il lui fit quitter le Gouvernement d'Alger , pour le mettre à la tête de sa flotte. L'autorité du Capudan est absolue , non seulement sur tous les Officiers de la Marine & de l'Arsenal , mais sur les Bachas des côtes , qu'il peut faire étrangler lorsqu'il fait la visite de leurs Gouvernements. Il avoit autrefois droit de police sur tous les villages de la côte de Constantinople , depuis le canal de la Mer noire jusqu'aux Dardanelles ; mais il a été forcé d'abandonner cette partie de sa juridiction au Chef des Bostangis. Cependant , pour la conservation de ses anciens droits , il fait quelquefois visiter ces villages par son *Kiaïa*. La marque de sa dignité

154 HISTOIRE  
est une grande canne d'Inde. Sa gondole, par un privilège attaché aux barques impériales, est couverte d'un baldaquin, & garnie d'un éperon à la proue. Trois compagnies de Janissaires composent sa garde. Il a le cinquième des prises que font les Corsaires & les Gouverneurs des côtes, outre les revenus de certains districts de Natolie & de Romélie, & les contributions qu'il exige dans tous les lieux où il passe.

Cantimir, sur  
le regne de  
Selim I.

La dignité du Desterdar répond à celle de nos anciens Sur intendants des finances. Quand cette charge est remplie par un Effendi, ou Secrétaire de la Cour, il est subordonné au Grand Visir, & doit lui rendre compte de toutes ses opérations. Mais si c'est un Bacha à trois queues qui l'exerce, ce qui arrive lorsque l'Empereur n'a pas une assez haute idée de la capacité du Visir Azem, pour ce genre de travail, cet Officier ne rend compte qu'à sa Hautesse, & peut publier en son nom des *Firmands* \*.

\* Edits Impériaux.

Bureaux des finances.

Il y a douze bureaux de finances. Le Desterdar est à la tête du premier, où l'on dresse le tarif général

des tributs & des impôts qui se lèvent dans l'Empire. Le *Reis Effendi*, ou Grand Chancelier, préside au second. Le troisième a pour chef le *Defter Emini*, qui est chargé de la vérification des comptes. Le président du quatrième bureau se nomme *Beglikchi* ; c'est lui qui expédie aux *Bachas* les ordres qui concernent les finances. Le cinquième tient le registre des gages qui se payent dans tout l'Empire : l'Officier qui préside à ce Tribunal se nomme *Rusnamegi*. Le sixième arrête & règle les comptes en dernier ressort, sous l'autorité d'un chef appelé *Baschmuhassebegi*. Celui qui est à la tête du septième bureau se nomme *Anadoli Muhassebegi*, parce qu'il est chargé de l'inspection des comptes de Natolie. Le huitième, qui connoît des tributs & des taxes qu'on leve sur les Juifs & sur les Chrétiens, est sous la direction du *Harai Muhassebegi*. Le *Merkezat* est à la tête du neuvième, qui a l'intendance des fonds destinés à de pieux usages. Le dixième Bureau est chargé d'administrer les biens fonds (1) ; son président se nomme

(1) Le Prince Constantin n'explique pas plus

*Defkierégi*. Le suivant tient le registre des milices soudoyées par l'Etat, afin d'empêcher les fraudes que pourroient commettre les Commandants, & les Trésoriers. Son chef s'appelle *Mucabelegi*. Le douzième a pour président le *Tescrifatchi*, que le prince Cantimir appelle le *Maître des Cérémonies* : je ne vois pas ce que cette dernière fonction peut avoir de commun avec les finances.

Les ordonnances qui émanent de ces tribunaux sont écrites en Turc ; mais les comptes se font en Persan, dans un caractère particulier, appelé *Kirma*, & qu'il est impossible de déchiffrer, à moins qu'on n'en ait la tablature. Tous les bordereaux sont rédigés avec une grande précision : celui qu'on présente à l'Empereur concernant la recette & la dépense de chaque année, contient à peine vingt-quatre pages.

Le *Defterdar* a aussi l'inspection général des bâtiments, des arsénaux, des dépenses de la marine, des monnoies, des fortifications, des mines, des vivres, des fourages & des autres fournitures de la Maison du Sultan, clairement les fonctions de ce Tribunal.



Mais il y a des Directeurs particuliers pour ces différents objets ; & quoique ces Officiers soient comptables , il est très difficile de voir bien clair dans leur régie. La plupart même affectent une sorte d'indépendance dans leur emploi , outre qu'il y en a plusieurs qui afferment ces entreprises , & qui par là sont dispensés de toute reddition de compte. C'est ainsi que le *Zabehane-Emini* , ou Directeur de la Monnoie , afferme sa charge , sous la condition d'envoyer au trésor une certaine quantité d'espèces. Quand le trésor est fourni , il peut faire battre , pour son profit particulier , autant de pièces qu'il veut. Le *Defterdar* s'approprie le vingtième de toutes les sommes qui entrent par ses mains dans les coffres de l'Empereur ; ce que le prince *Cantimir* évalue à deux cent mille écus pour le moins ; mais il est obligé d'en donner le quart au *Kiaïa* du *Visir*.



## ARTICLE V.

*Des Officiers de Judicature : Police des Villes.*

Tournefort,  
Lettres IV,  
IX & XIV.

**C**ES Officiers peuvent se distinguer en trois classes ; sçavoir , les Cadileskers , les Moula & les Cadis. Les Cadileskers sont les plus puissants & les plus accrédités. Leur emploi est de veiller sur tous les Juges de l'Empire , & de donner les commissions de Cadis , ou de Juges ordinaires. On peut appeller à leur tribunal des Sentences des Cadis , dans les affaires civiles. Ils ont aussi le pouvoir exclusif de juger les gens de guerre. Leur place au Divan est à côté du Grand Visir. Ils doivent être consommés dans l'étude de l'Alcoran , qui est le Code civil & canonique des Turcs. Le Cadilesker d'Europe tient le premier rang entre ces Officiers , celui de Natolie le second , & celui d'Egypte le troisième. De cette dignité on passe ordinairement à celle de Mufti. Enfin ces Cadileskers ont droit de déposer les Cadis , & de les condamner à

l'amende ou à la bastonnade.

Les Moula, ou Moula-Cadis sont les Juges des grandes villes. Les Juges des petites villes, des bourgs & des villages s'appellent simplement Cadis. Chacun de ces Magistrats a des Sergents, dont l'emploi est d'ajourner les parties. Les Cadis retiennent un droit de dix pour cent sur les procès qu'ils jugent, & souvent ils reçoivent de l'argent des deux parties, accordant gain de cause à celle qui paye le mieux. Ces défordres arrivent rarement dans la capitale, parce qu'on craint qu'ils ne parviennent à la connoissance du Grand Seigneur, qui se rend quelquefois au Divan sans qu'on le sache, & qui voit d'une fenêtre grillée tout ce qui se passe dans ce tribunal. Mais on commet des injustices criantes dans les provinces.

Quant à la police extérieure des villes on doit convenir qu'elle est admirable. Si un Boulanger vend à faux poids, on le tient pendant vingt-quatre heures cloué à la porte de sa boutique par une oreille. Les prémices de certaines denrées n'augmentent jamais leur prix, & un mar-

Idem, Lettre  
XIII.

chand qui voudroit en ce genre faire payer la nouveauté, s'exposeroit à la bastonnade. On peut en toute sûreté envoyer un enfant au marché. Les Officiers de police l'arrêtent quelquefois, pour examiner le poids & la qualité des choses qu'on lui a vendues; & s'ils s'apperçoivent qu'il a été trompé, ils condamnent le marchand à l'amende ou à la bastonnade. La loi porte que celui qui donnera un oignon de moins à l'acheteur, recevra trente coups de bâton, & vingt-cinq pour un poireau. Quelquefois on attache au cou du vendeur infidèle deux grosses planches échancrées, qu'on charge de grosses pierres. On le promene en cet équipage par toute la ville, & chaque fois qu'il demande à se reposer, on lui fait payer un certain nombre d'aspres. On punit du même châtiment les Médecins qui tuent les malades par leur ignorance; mais au lieu de pierres, on attache à ces planches quantité de sonnettes. Le bruit qu'elles font, disent les Turcs, avertit les passants de ne pas confier légèrement leurs jours à des hommes qui ne travaillent ordinairement

qu'à les abrégér. Je ne fais que copier Tournesfort dans ces petits détails. Si l'on trouve un corps mort dans les rues, les plus proches voisins sont condamnés à *payer son sang*, suivant le langage des Turcs, à moins que l'auteur du meurtre ne soit arrêté. Cette loi sévère fait que chacun évite les querelles, & s'empresse d'appaier celles qui s'élèvent dans son voisinage. Toutes les boutiques doivent être fermées au coucher du soleil ; l'entrée des Bazzars est alors interdite à tout le monde. Les patrouilles ont ordre d'arrêter tous ceux qui se trouvent dans les rues. Le Grand Visir & le Sultan lui-même, font quelquefois la ronde dans la ville, accompagnés d'un bourreau, qui fait une prompte justice des malfaiteurs. Les Turcs disent communément que les rues ne doivent être fréquentées pendant la nuit que par les chiens. Il est vrai qu'elles en sont remplies, non-seulement pendant la nuit, mais pendant le jour. On ne sçauroit faire un pas dans Constantinople sans en rencontrer une troupe de cinq ou six, qui barrent souvent le chemin. Les

Turcs ont soin de les nourrir , mais ils ne les souffrent point dans les maisons. Les chiens de Constantinople sont de la plus laide espèce. Ils font quelquefois des hurlements effroyables , sur-tout dans les tems de peste , ou lorsque la mer est fort agitée.

---

## ARTICLE VI.

*Des Chiaous & des Capigis. Prisons  
& supplices des Turcs.*

Idem, ibid.  
Ricaud, Liv.  
III.

**L**ES Chiaous , ou *Chaous* , comme lprononcent les Turcs , forment un corps d'environ fix cents hommes, dont le chef s'appelle *Chaous-Bassi*. Leurs fonctions sont de porter en divers lieux les ordres & les lettres de l'Empereur , d'exercer dans les Cours étrangères l'office d'Envoyés, de servir en qualité d'Huissiers & de Messagers chez les Beglerbeg , les Visirs & les Bachas. On reçoit ordinairement dans ce corps les Chrétiens renégats, soit afin de pourvoir à leur subsistance , en leur procurant un emploi qui rapporte par jour depuis douze jusqu'à quarante

afpres , foit parce qu'ils font plus propres à ce genre de fervice que les Turcs naturels , à caufe de la diverfité des langues qu'ils parlent. Ils portent un arc & un cimenterre. La principale marque de leur état eft bâton court, appellé *Topous*. Ceux qui fervent le Grand Vifir ou les Beglerbeg couvrent ce bâton d'une lame d'argent. Tous les Chiaous portent un grand bonnet, femblable à celui que les principaux Officiers de l'Empire mettent fur leur tête les jours de cérémonie. Le Chaous - Baffi fait la fonction de Grand-Maître des cérémonies & d'Introduéteur des Ambaffadeurs. Il fe tient les jours de Divan à la porte de l'appartement du Grand Seigneur , pour être plus à portée d'exécuter fes ordres.

Les Capigis , comme on l'a dit ailleurs , font les portiers du Sérail. Ils fervent auffi de Mefſagers au Grand Seigneur ; mais ce n'eft ordinairement que pour des commiffions cruelles , comme lorsqu'il veut fe défaire d'un Grand Vifir ou d'un Bacha du premier ordre. Le Capigi , après avoir montré fes ordres ,

poulie, & en lâchant la corde on le laisse tomber sur des crampons de fer, dont le centre de la machine est hérissé. Les uns y demeurent accrochés par la poitrine, les autres par le bras, ou par d'autres parties du corps. Il y en a qui vivent deux ou trois jours dans ce cruel supplice, & qui quelquefois demandent à fumer.

La bastonnade sur la plante des pieds est la peine la plus commune. Les grands & les petits y sont sujets, & personne ne s'en tient déshonoré. Ce qu'elle a de particulier en Turquie, c'est qu'elle est toujours accompagnée d'une amende, qu'on paye à celui qui donne les coups & à celui qui les compte.

On applique à la question les criminels qu'on ne peut convaincre par une autre voie. Elle consiste en divers genres de tortures. Souvent on passe dans les ongles du patient des pointes de canne, qu'on enfonce le long des doigts jusqu'à l'extrémité de la main. Quelquefois on lui graisse le corps, & on l'étend près d'un brasier, jusqu'à ce que la douleur lui arrache l'aveu de son crime. Une



fidèles, nom que les Musulmans donnent à tous ceux qui ne suivent pas la Religion de Mahomet. Cette peine est infâme. Celle du feu & de la roue est inconnue chez les Turcs. On pend les voleurs à une potence, & quelquefois on se contente de leur couper un bras. Le pal & le ganche sont les supplices des assassins. Une des manières d'empaler est de coucher le criminel sur le ventre, après lui avoir lié les mains derrière le dos. On lui met sur les épaules un bât d'âne, sur lequel deux hommes s'asseyent pour le bien assujétir, tandis qu'un troisième appuie fortement les mains sur le cou du criminel, & lui cole le visage contre terre. Un des bourreaux lui enfonce alors dans le fondement un pal pointu, qu'on fait entrer à coups de maillet, jusqu'à ce qu'il sorte par la poitrine. On plante ensuite le pal en terre, & on y laisse expirer lentement le coupable, qui languit quelquefois plusieurs jours.

Tournefort,  
Lettre II.

Le ganche est une espèce d'estrapade, qu'on dresse à la porte des villes. On guinde le patient au haut de cette machine par le moyen d'une

les résigner pendant leur vie à leurs fils ou à leurs plus proches parents, & l'usage veut, dans certaines provinces, que les enfants succèdent à leurs peres, sur-tout lorsque ces derniers sont tués à la guerre.

Ricaut, Liv.  
III.

Les Ziamets sont sur un plus grand pied que les Timars ; premièrement, parce que leur revenu est plus considérable ; secondement, parce que les patentes d'investiture sont expédiées au nom de l'Empereur, au-lieu que celles de plusieurs Timars ne s'expédient qu'au nom du Beglerbeg de la province.

Les possesseurs des Ziamets s'appellent *Zaim*. Leur revenu est depuis vingt mille aspres jusqu'à quatre-vingt dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. S'il y avoit un aspre de plus, ce seroit un Sangiacat & non un Ziamet. Ainsi lorsqu'un de ces gros Fiefs passe la somme limitée, ce qui arrive souvent, parce que les terres augmentent sous les bons administrateurs, on l'érige en Sangiacat, ou on le divise en plusieurs Ziamets. Le Zaim, dont la terre vaut vingt mille aspres, doit entretenir quatre *Gebelus* ou cavaliers.

valiers. Celui qui a cinq mille aspres de plus doit en entretenir cinq, & ainsi du reste suivant la même proportion.

Les Timariots, ou possesseurs des Timars, ont une fortune plus bornée. Ceux qui sont à la nomination de l'Empereur, ont depuis cinq mille jusqu'à dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf aspres. Avec un aspre de plus ils passeroient au rang des Zaims. Ceux qui tiennent leur Timar des Beglerbeg s'appellent *Teskeretis*. Leur revenu est depuis trois mille aspres jusqu'à six mille. Les uns & les autres doivent entretenir un cavalier par chaque trois mille aspres qu'ils tirent de leur Timar : charge qui paroît exorbitante, puisque trois mille aspres ne font que cinquante écus de notre monnoie ; mais on se tire d'affaire, en employant des passe-volans, qu'on a soin d'équiper les jours de revue. Les Zaim & les Timariots doivent servir eux-mêmes dans les armées, & marcher au premier ordre avec les Gebelus qu'ils sont obligés de fournir. Rien ne les dispense de ce service personnel. Les

malades vont en litiere, & les enfans, qui ont la survivance du fief, sont portés dans des berceaux. Cette cavalerie, qui est partagée en plusieurs régimens, a pour Colonel général le Bacha d'Alep, Ricaut, dans les Tables qu'il a dressées, & qui ne concernent que quinze ou seize provinces, fait monter le nombre des Ziamets & des Timars à environ quarante mille, & celui des cavaliers qu'on en tire à quatre vingt-douze mille trois cent quatre-vingt-quatre hommes, suivant la plus basse estimation. Si l'on tenoit la main aux réglemens établis par Soliman II, ce corps nombreux de cavalerie, qui ne coûte au Sultan aucune dépense, seroit un des plus forts soutiens de l'Empire Ottoman. Mais on a énérvé sa force, par l'abus qui s'est introduit dans la distribution de ces Fiefs militaires. Au lieu d'en faire la récompense des plus braves soldats, les Bachas les vendent au plus offrant, ou les donnent à leurs créatures & à leurs domestiques.

## ARTICLE VIII.

*Des revenus Impériaux & des deux  
Trésors.*

LES droits des douanes joints à  
L'autres impôts particuliers, le  
Harai, les tributs imposés à quel-  
ques princes, les successions des Ba-  
chas, & d'autres bénéfices casuels,  
forment la masse des revenus de  
l'Empereur. Les droits de douane  
ne sont établis que dans les grandes Droits mo-  
diques des  
douanes. villes, & ne tombent que sur les  
marchandises étrangères. Ainsi cette  
imposition n'a rien d'onéreux pour  
les sujets, qui ne payent aucune  
take pour les grains, pour le tabac,  
pour le sel, pour la vin, pour les  
viandes, & pour tant d'autres objets  
de consommation. Les marchandi-  
ses étrangères sont taxées différem-  
ment, suivant les privilèges de cha-  
que nation; mais, le plus haut tarif  
n'est que de cinq pour cent.

Toutes les terres payent un di- Impôts du  
dixième. xième à l'Empereur, qui en est cen-  
sé de propriétaire absolu. Le même  
droit s'étend sur les manufactures,

sur les haras de chevaux , de mulets  
& de chameaux.

**Le Harai.** Le *Harai*, ou *Carash* est un tribut personnel que tous ceux qui ne professent pas la Religion dominante sont obligés de payer. Les enfants & les femmes en sont exempts. Cette imposition , ordonnée par l'Alcoran, & fixée dans son origine à treize dragmes d'argent pur , a été portée dans la suite à trois écus pour les gens du peuple , à six pour les bourgeois aisés , & à neuf pour les riches. Néanmoins dans quelques pauvres provinces le Harai n'est que d'un écu par tête , & ce n'est que le chef de famille qui le paye dans chaque maison.

**Autres droits.** Il y a , dans certains lieux , d'autres taxes particulières pour tous les sujets qui ne sont pas Musulmans , comme le *Kurek* , qui est un droit pour l'entretien des galeres ; le *Surfac*, qui se paye en tems de guerre , pour la subsistance de la Maison du Sultan ; l'*Ave-Atchesi*, pour les menus plaisirs & les équipages de chasse de Sa Hauteffe, &c. Mais plusieurs personnes obtiennent l'exemption de ces taxes , soit en acquérant

certaines charges, soit en se mettant sous la protection des Bachas, soit à titre d'Interpretes ou de Cliens des Ambassadeurs. Ces privilégiés portent le même habillement & la même chaussure que les Turcs, à l'exception du Turban.

Les tributs annuels que payent le Khan des petits Tartares, les Despotés de Moldavie & de Valachie, la République de Raguse, les Bey d'Afrique & d'Arabie, les Princes de Mingrelie, de Géorgie & de Circassie, & d'autres vassaux de la Porte, augmentent encore les revenus du fisc.

Les bénéfices casuels forment un autre objet très considérable. Il faut mettre dans cette classe les dons volontaires ou forcés de tous les Grands, les confiscations, les présents des Ambassadeurs, les successions des plus riches particuliers. Une ancienne loi adjuge au prince tous les biens de ceux qui meurent dans les emplois qu'il donne. Il hérite même des gens de guerre qui ne laissent point d'enfants; & s'ils ne laissent que des filles, il retire les deux tiers de l'héritage.

Res sources  
dans les be-  
soins pres-  
sants.

Salmon, Etat  
de la Tur-  
quie, Chap.  
IX, dans la  
Trad. Ita-  
lienne.

Le Trésor  
extérieur.

Dans les besoins pressants, l'Em-  
pereur peut mettre la main sur les  
trésors des Mosquées, sur-tout lors-  
qu'il s'agit de soutenir une guerre  
de Religion, c'est-à-dire, d'attaquer  
les Chrétiens. Les emprunts qu'il  
fait aux communautés lui fournis-  
sent une ressource d'autant plus sûre,  
que ces dettes s'acquittent avec fi-  
délité, & même assez promptement,  
ce qui est très remarquable dans un  
Empire dont la constitution est si  
despotique. Quant aux sommes que  
lui prêtent les Bachas, les Viscirs, &  
les autres personnes qui se sont en-  
richies dans l'administration des af-  
faires, il est rare qu'elles soient res-  
trictées avec exactitude; & ce n'est  
peut-être pas un si grand mal.

Une partie des revenus Impé-  
riaux est portée au *Dischkasné*, ou  
trésor extérieur. Il est divisé en qua-  
tre chambres, dont la première con-  
tient les armes de l'Empereur; la  
seconde, les habirs; la troisième, les  
bijoux & la vaisselle d'or & d'ar-  
gent, & la quatrième l'argent des  
tributs qui se garde dans des cof-  
fres garnis de bandes de fer, & fer-  
més chacun par deux cadenas. C'est-



la proprement qu'est le Trésor public. Les Turcs l'appellent *Beit-ul-mali Musilmin*, c'est-à-dre, la caisse, publique des Musulmans. Le *Defterdar* en a la direction, & l'argent qu'on y dépose est uniquement destiné au payement des troupes, à l'entretien des arsenaux, & aux autres dépenses nécessaires. Le Sultan ne pourroit en détourner la moindre somme, pour l'appliquer à ses plaisirs ou à des libéralités particulières, sans exciter un murmure général. Mais près de cette chambre est l'*Ichkafine*, ou trésor secret de l'Empereur. La garde en est confiée à un Eunuque, qu'on nomme *Hafnadar Bachi*. Amurath IV, Prince avare & cruel, y laissa trois cent soixante millions en or, que son fils Ibrahim dissipa en moins de dix ans. Un Ecrivain très moderne assure que de son temps il n'entroit annuellement dans les deux trésors que vingt-sept mille bourses, c'est à-dire, quarante millions cinq cent mille livres : ce qui est à peine la sixième partie des revenus d'un Roi de France. Mais si l'on considère que les frais de recouvrement sont très modiques en Tur-

Cantimir, sur  
le regne de  
Selim I.

Le Trésor  
secret.

Idem, *ibid.*

quie ; que l'Etat ne doit rien aux particuliers à titre d'emprunt ; que les Ziamets & les Timars payent un tiers des troupes , & qu'un autre tiers est entretenu aux dépens des Bachas & des Princes tributaires ; que la maison de l'Empereur est défrayée par l'abondance des provisions de toute espece que ces mêmes Bachas lui envoient , qu'enfin les dépenses dont il est personnellement chargé ne montent peut-être pas à vingt millions , on trouvera que ce Prince malgré la modicité apparente de ses revenus , est un des riches Monarques de l'Univers.

## ARTICLE IX.

*Des Milices.*

Troupes que  
l'Empereur  
est dispensé  
de soudoyer.

COMMENÇONS par les troupes que l'Empereur est dispensé de soudoyer. J'ai parlé de celles que fournissent les Zaims & les Timariots des provinces d'Asie & d'Europe , & dont Salmon porte le nombre à environ cent mille cavaliers. Selon cet Ecrivain :

La Natolie en fournit vingt-trois

mille quatre cent trente.

La Mésopotamie, deux mille vingt-six.

Contingent  
des provinces  
d'Europe &  
d'Afrique.

La Caramanie, cinq mille soixante.

La province de Damas, deux mille quatre cent.

Celle de Sivas, sept mille quatre-vingt.

Erzerum, douze mille trois cent soixante.

Van, trois mille cinq cent deux.

Marash, mille deux cent quatre-vingt-quatorze.

Chypre, deux mille cinq cent trente quatre.

Tripoli de Syrie, dix-sept cent soixante & dix.

Rika, dix-neuf cent trente-deux.

Trebizonde, treize cent cinquante-six.

Alep, trois mille deux cent cinquante-huit.

Tchilder, ou Tehildir, deux mille neuf cent soixante & dix-huit.

Le district maritime, soumis au Capudan Bacha, onze cent cinquante-deux.

La Romélie, vingt-sept mille cent trente-huit.

Troupes d'E-  
gypte.

Hongrois ,  
Valaches ,  
&c.

Tartares.

Aventuriers.

Ricaut, Liv.  
III.

Il faut ajouter à ce dénombrement les troupes d'Egypte, que Ricaut fait monter à vingt mille cavaliers, soit Zaims, soit Timariots; celles de la Hongrie Ottomane, composées de soixante & dix mille soldats, appelés *Serhalli*; les milices de Valachie, de Moldavie & de Transilvanie, qui peuvent aller à vingt mille hommes. Outre cela le Khan de Crimée doit fournir cent mille cavaliers en temps de guerre, & marcher lui-même à leur tête lorsque le Grand Seigneur se met en campagne. Mais si l'armée Ottomane n'est commandée que par le Grand Visir, le Khan des Tartares n'envoie que quarante ou cinquante mille hommes, sous la conduite de son fils. Les princes de Moldavie & de Valachie ne sont jamais dispensés du service personnel.

Les *Ogiak*, les *Jurukien*, & les *Glomellie*, forment différents corps d'aventuriers. Les uns tiennent des fiefs, qui les obligent de servir en certains temps. Les autres sont des volontaires sans solde, qui font la guerre dans l'espérance d'obtenir quelque Timar. Les *Ogiak* sont au

nombre de quatre ou cinq mille. Leur principal emploi est de se joindre aux Tártares pour faire des courses, de servir les canoniers, de garder les bagages & les munitions, de préparer les chemins & les ponts pour le passage de l'armée.

Les Spahis & les Janissaires tiennent le premier rang parmi les troupes soudoyées. Les Turcs appellent en général *Spahi* tout soldat qui sert à cheval; c'est pourquoi les Zaims & les Timariots sont souvent désignés par ce nom. Mais il convient plus particulièrement aux cavaliers qui reçoivent une solde directe de l'Empereur. Ceux dont nous parlons sont ordinairement tirés de la classe des Azamoglans, & forment un corps de douze mille hommes. On les divise en plusieurs compagnies, dont les plus considérables sont les *Silhatari*, qui ont un étendard jaune, & les *Spahaglar*, dont l'étendard est rouge. Ceux-ci étoient autrefois les valets des *Silhatari*; mais ils sont aujourd'hui plus considérés que leurs maîtres, & voici la raison qu'on en apporte. Mahomet III ayant fait de vains efforts

Troupes soudoyées par l'Empereur.

Les Spahis.

pour rallier les Silhatari, qui s'étoient débandés dans une bataille, trouva plus de résolution dans leurs valets, qui tinrent ferme & repoussèrent l'ennemi. Pour récompenser une si belle action, il éleva ces braves gens au grade de Spahis, & leur donna même le rang sur leurs anciens maîtres.

Le cimenterre, la lance & l'épée sont les armes ordinaires de ces cavaliers. Quelques-uns y ajoutent le girid, espece de dard de deux pieds de long, qu'ils lancent avec autant de force que d'adresse. Quelquefois étant à cheval, & courant à toute bride, ils le jettent devant eux & le ramassent, sans quitter la selle & sans s'arrêter. D'autres portent aussi des arcs, & il y en a qui sont armés de pistolets & de carabines. Mais les Turcs méprisent en général les armes à feu, & croient que dans une bataille elles font plus de bruit que d'effet, au-lieu que le sabre frappe sûrement l'ennemi.

Autrefois les Spahis d'Asie ne paroissoient à l'armée qu'avec un fort grand train, & menaient chacun trente ou quarante hommes à leur suite.

Ce fâste déplut à Kuproli , qui mécontent d'ailleurs de leur indocilité , fit mourir l'un après l'autre les chefs de cette milice. Aujourd'hui leur pauvreté est si grande , qu'ils sont obligés de se mettre dix ou douze ensemble , pour se procurer une tente & deux ou trois bêtes de somme.

La solde des Spahis est inégale. La moindre est de douze aspres par jour , & la plus forte de cent. Ceux qu'on tire du corps des Baltagis n'en ont que douze en commençant ; ceux des chambres supérieures en reçoivent dix-neuf ou trente , suivant la prééminence de leur Oda. Cette paye augmente , soit par les services , soit par la faveur du Visir ou du Grand Trésorier , soit à l'avènement d'un nouveau Prince à l'Empire. Le prêt se délivre de trois en trois mois dans le palais du Visir , & en sa présence. Chaque cavalier doit venir en personne le recevoir , & s'il laisse en arrière plus de trois quartiers , l'excédent est confisqué au profit du trésor.

Les fils des Spahis peuvent se faire enrôler dans ce corps ; mais ils

ne touchent la paye qu'après la mort ou la retraite de leur père. Quand le Grand Seigneur va en personne à la guerre, il fait distribuer cinq mille aspres à chaque Spahi. Cette gratification, dont l'usage est ancien, s'appelle *Sadak Akchiafi*, ou présent destiné à acheter des fleches. L'Empereur fait les mêmes libéralités aux Janissaires. Les uns & les autres lui servent de gardes dans les camps. On met un Spahi & un Janissaire en sentinelle à chaque pieu qui soutient les cordes de la tente, & autant au pavillon du Grand Visir. On les emploie aussi dans les marches pour escorter le trésor.

Les *Mutafaraca* sont l'élite de ces cavaliers. Leur nombre est de quatre ou cinq cent, & leur paye de quarante aspres par jour. L'Empereur est leur colonel; & ils ont coutume de l'accompagner lorsqu'il se promène dans les campagnes du Bosphore.

Le corps des Spahis est mal discipliné. C'est une multitude confuse d'hommes, qui courent par pelotons, & combattent sans aucun ordre. Plusieurs d'entr'eux se dispen-



sont de marcher en temps de guerre, & ils en sont quittes pour perdre leur paye.

Quant aux Janissaires, c'est une <sup>Les Janissaires,</sup> milice nombreuse, qui sert à pied, & qui fait la principale force des armées Ottomanes. Leur origine remonte à Orkhan, second Empereur des Turcs, ou à son successeur Amurath I; mais Amurath III mit la dernière main à leur établissement. On les nomma *Yengi-Cheri*, ou nouveaux soldats; d'où s'est formé le nom de Janissaire. Leur nombre effectif est de quarante mille, suivant le Prince Camimir, & seulement de vingt ou vingt-cinq mille, selon Ricaut & Tournefort. Mais il y a plus de cent mille personnes qui prennent cette qualité, & qui jouissent des privilèges qui y sont attachés. Les sultans ne reçoivent point de solde, & sont même obligés de payer une somme d'argent aux Officiers qui les enrôlent.

Autrefois cette milice n'étoit composée que d'enfants de tribut, & de jeunes esclaves Chrétiens, qu'on forçoit d'embrasser le Mahométisme. Mais cela ne se pratique plus; soit

parce que le Gouvernement a senti l'injustice de ce procédé, soit parce qu'il se présente assez de Turcs naturels pour compléter le corps des Janissaires.

Cantimir, sur  
le regne d'A-  
murath I,  
M. Guer;  
Mœurs &  
Usages des  
Turcs, Liv.  
VI. Tourne-  
fort, Lettre  
XIII. Ricaut  
Liv. III.

On voit sur leurs drapeaux la représentation d'une épée à deux tranchans & d'un croissant. Leur habillement est une robe de drap vert, dont les manches sont larges par le haut, & justes vers le poignet, où elles s'attachent avec des ganfes & des boutons noirs. Elles se terminent par un petit parement de satin. Le collet est noir & rabattu sur le cou, avec deux longues pointes par devant. Leur coëffure militaire est un bonnet de feutre rouge, bordé de drap vert, avec une plaque de cuivre sur le front, & une espee de chaperon de la longueur de dix-huit pouces, qui tombe par derriere, & qui a la forme d'une manche. Il ne leur est pas permis de laisser croître leur barbe, à moins qu'ils ne soient pourvus de quelque charge dans le corps : les simples factionnaires ne portent que des mouftaches. Ils peuvent se marier, avec le consentement de leurs Officiers; mais s'ils usent de

cette permission , il faut qu'ils renoncent à parvenir aux grades militaires.

Les Janissaires de la Porte logent à Constantinople dans de grandes cazernes , superbement bâties , & distribuées en cent soixante & deux *Oda* , ou grandes chambres. Chaque sale a son chef, qui veille exactement sur ses inférieurs , & qui fait observer un grand silence dans l'*Oda*. S'ils en sortent sans sa permission , il leur fait donner la bastonnade sur les fesses , & non pas sur la plante des pieds , pour ne pas priver ces fantassins de la faculté de marcher ; ce qui les rendroit incapables du service militaire. Par la même raison on ne frappe les Spahis qu'à la plante des pieds : car ils ne pourroient se tenir à cheval , si on les frappoit à la même partie que les Janissaires. C'est le cuisinier de l'*Oda* , personnage considéré dans sa troupe , qui fait l'exécution. Ces soldats ont le privilège de n'être jugés que par leurs Officiers , & lorsqu'après la déposition d'Achmet III, Patrona Calil , le principal chef des rebelles , fut massacré dans le sérail , les Ja-

nissaires. se plaindrent qu'on avoit violé en sa personne les immunités de leur corps.

Ils s'assembloient aux heures de la prière dans une chapelle bâtie au milieu de leurs cazernes. Ce lieu, nommé *Orta-jami*, est aussi leur salle de conseil, & c'est-là qu'ils trament ordinairement leurs complots. La paye des simples factionnaires est depuis deux aspres jusqu'à douze, suivant l'ancienneté des services. Ils sont outre cela nourris & habillés, & ils reçoivent en certains temps des gratifications considérables ; de manière qu'il n'y a point de soldats en Europe auxquels on fasse un meilleur traitement. Ils mangent en commun dans de grands réfectoires. On leur donne à chaque repas une portion de riz, quatre onces de viande, & huit onces de pain.

Les principaux Officiers de cette milice sont ; 1. L'Aga, ou Colonel général. Il n'est point tiré du corps des Janissaires ; mais on donne ordinairement cette place à un des quarante Pages de l'*As-Oda*, ou de la chambre. Les Spahis ont aussi leur Aga. 2. Le *Kitkiahia*, ou Lieu-

tenant-Colonel. Comme il ne parvient à ce poste que par l'ancienneté des services & par son mérite, il a souvent plus de crédit dans son corps que le Colonel même. 3. L'*Effendi*, ou Secrétaire. Ses fonctions sont d'enregistrer les noms de tous les Janissaires, de faire l'appel des jours de paye, d'expédier les attestations & les congés, & de signer toutes les transactions. 4. Les *Oda-Bachi*, ou chefs de chambrée. 5. Le *Vekilbarg*, ou Trésorier. 6. Les *Bairakté*, ou Porte-enseignes. 7. Le *Solak-Bachi*, ou Capitaine des Archers de la Garde.

Parmi les bas Officiers on compte le Pourvoyeur, le Capitaine des chariots, le Directeur de la meute des grands chiens, celui qui garde les grues du Grand Seigneur, l'*Afigié*, ou Cuissinier, l'Aide de cuisine, le Porteur d'eau, &c.

Quand un Janissaire meurt sans enfants, sa succession appartient aux soldats de sa chambrée, & ils héritent tous en commun de celle de leur Aga. C'est le seul Officier dont l'Empereur ne s'attribue point la dépouille. Lorsqu'ils vont à la guer-

re , le Prince leur fournit des chevaux & des chameaux pour porter leurs tentes & leur bagage. Un chameau porte les tentes de vingt soldats , & un cheval le bagage de dix. A l'avénement d'un Sultan au trône on augmente d'un aspre la paye de chaque Janissaire.

Leurs armes sont le cimenterre , le mousquet , l'arc & les fleches. Ils ne les portent que lorsqu'ils sont en campagne. En temps de paix ils ont un bâton à la main , quand ils sont en faction. Cette milice , fiere de ses privilèges & de son pouvoir , est naturellement séditieuse & mutine. Le moindre mécontentement la rend furieuse. Quand elle est indisposée contre le Gouvernement , sa mauvaise humeur commence à éclater dans le sérail , les jours de Divan. Quatre ou cinq cents Janissaires y montent alors la garde , & la coutume est de leur distribuer des plats de pillau , qu'on prépare dans les cuisines de l'Empereur. Pour marquer leur indignation , ils repoussent les plats & les renversent avec le pied , accompagnant cette insolence de plusieurs discours mena-

cants. L'expérience apprend qu'il faut remédier promptement à ce désordre, soit en apaisant la milice par quelque légère satisfaction, soit en l'effrayant par des châtimens cruels. On employa avec succès cette dernière méthode sous le regne de Mahmouth \*. Le supplice de deux mille Janissaires, qu'on noya dans le Bosphore, sans autre forme de procès, étouffa le feu naissant d'une révolte (1).

Le gouvernement, las des excès de cette soldatesque, emploie depuis un siècle divers moyens, qui tendent non-seulement à la contenir dans le devoir, mais à l'énerver & à la ruiner. Tous les Janissaires étoient autrefois rassemblés dans la capitale; on les disperse à présent dans les provinces. Il y en a à Bude, à Belgrade, à Canise, à Temesvar, à Candie, à la Canée, & dans d'autres places: on n'en compte pas plus de cinq ou six mille dans Constantinople. On a ôté à leurs Comman-

(1) J'écrivais à Constantinople peu de temps après cette exécution. Plusieurs personnes avoient de la répugnance à manger du poisson de mer, parce qu'on présumoit qu'il s'étoit repu de la chair de ces cadavres.

dants une partie des terres qu'ils possédoient dans la Natolie. Au lieu des enfans de tribut, qu'on élevoit avec grand soin, & qu'on exerçoit pendant plusieurs années avant de les enrôler dans ce corps, on y reçoit aujourd'hui une infinité d'aventuriers & de vagabonds, qui ont à peine un an de service. Enfin pour occuper cette milice inquiète, que l'oisiveté porte souvent à la révolte, on lui permet de faire le commerce, & de travailler à toutes sortes de métiers, qui lui font négliger l'exercice des armes, & préférer un vil profit à la gloire d'un état noble & indépendant. On a achevé d'éteindre l'émulation dans ce corps en faisant périr par des lâches artifices ses plus braves chefs, en négligeant d'avancer les vieux soldats, & en accordant à la faveur les distinctions qui ne sont dues qu'à la valeur & au mérite. Ce fut le Grand Visir Mehemed Kuprolî qui commença à humilier l'orgueil des Janissaires & des Spahis. On prétend qu'il n'entreprit dans sa vieillesse la guerre d'Allemagne que dans le dessein de se défaire des vieux soldats, & de



créer ensuite une nouvelle milice, plus docile & plus disciplinable.

Les canoniers forment un autre Les Topchi.  
corps particulier, composé d'environ douze cents hommes. On les appelle *Topchi*, du mot *Top*, qui, en Langue Turque signifie canon. Ils sont distribués par chambrées dans un quartier des fauxbourgs qu'on nomme *Top-Hana*, c'est-à-dire, la place des canons. Ils ont un chef, qui prend le titre de *Topchi-Bachi*, ou de Grand-maître de l'artillerie. Il y en a peu parmi eux qui soient versés dans cet emploi, & ce n'est pas chez les Turcs qu'il faut chercher des Ingénieurs habiles. Mais ils s'entendent fort bien à fonder des canons, & à forger toute sorte d'armes.

Les *Jebegi*, au nombre de six ou Les Jebegi.  
sept cent, sont logés dans la ville, aux environs de sainte Sophie. Leur emploi est de garder les armes, de les nettoyer, & d'avoir soin en général de tous les instruments de guerre. Ils servent utilement dans les armées, où ils distribuent les armes & les munitions les jours de bataille. Leur paye, ainsi que celle des *Top*

chi est depuis huit aspres jusqu'à douze.

Corps particuliers  
soudoyés par les  
Bachas.

Il faut ajouter à toutes ces troupes quelques corps particuliers, soudoyés par les Bachas, & qu'on peut diviser en quatre classes. Les *Segbans* forment la première, & les *Serigias* la seconde : ceux-là combattent à pied, & ceux-ci à cheval. Les uns & les autres sont principalement employés dans les camps à garder le bagage. La troisième & la quatrième sont composées des *Muhlagi* & des *Besli*, qui sont les valets des Bachas. Ils vont à la guerre avec leurs maîtres, & cette foule de domestiques, qui est ordinairement l'élite des plus beaux hommes, n'est point inutile ici comme dans les autres Etats. Les *Muhlagi* combattent à cheval, & s'exercent continuellement à lancer le girid. Les *Besli*, qui sont des coureurs agiles, servent dans l'infanterie, & deviennent assez souvent Janissaires. Ces quatre corps réunis peuvent monter à vingt mille soldats.

Il résulte du dénombrement qu'on vient de faire, que le total des milices Ottomanes est d'environ quatre cent

**DES TURCS. 193**  
cent mille hommes, dont plus de  
la moitié servent à cheval. La table  
suivante prouvera la justesse de ce  
calcul.

### CAVALERIE.

|   |        |
|---|--------|
| <i>Contingent des Provinces d'Europe</i>    |        |
| <i>&amp; d'Asie, sous le nom de Zaims</i>   |        |
| <i>&amp; de Timariots.....</i>              | 100000 |
| <i>Milice d'Egypte.....</i>                 | 20000  |
| <i>Spahis.....</i>                          | 12000  |
| <i>Troupes auxiliaires des Tartares....</i> | 100000 |
|   | <hr/>  |
|   | 232000 |

### INFANTERIE.

|  |        |
|--|--------|
| <i>Serhalli, ou Soldats de la Hongrie</i>  |        |
| <i>Ottomane.</i>                           |        |
|  | 70000  |
| <i>Milices de Valachie, de Moldavie</i>    |        |
| <i>&amp; de Transylvanie.....</i>          |        |
|  | 20000  |
| <i>Janissaires de la Porte.....</i>        |        |
|  | 40000  |
| <i>Ogiak, Jurukler, &amp; autres aven-</i> |        |
| <i>turiers.....</i>                        |        |
|  | 12000  |
| <i>Topchi, Jebegi, Valets des Ba-</i>      |        |
| <i>chas.....</i>                           |        |
|  | 22000  |
|  | <hr/>  |
|  | 164000 |

|                                   |        |
|-----------------------------------|--------|
| <i>Total de la Cavalerie</i>      |        |
| <i>&amp; de l'Infanterie.....</i> |        |
|                                   | 396000 |

Les milices Ottomanes, ne font aucun service durant la paix, si ce n'est dans les places de guerre, où

*Idée de la discipline militaire des Turcs.*

quelques soldats, armés d'un bâton, se promènent pendant la nuit autour des remparts, & crient par intervalle de toutes leurs forces, pour montrer qu'ils sont éveillés. Toute espèce d'exercice & d'évolution militaire leur est inconnue. Le Comte de B. devenu Bacha, essaya inutilement de dresser une troupe, & de l'accoutumer aux mouvements compassés de la discipline Allemande. Les Turcs se moquoient de ses leçons, & disoient qu'il étoit ridicule qu'on exerçât des hommes de la même manière qu'on dresse des chiens & des chevaux.

Leurs campements.

Ils observent assez de règle dans leurs campements. Les Janissaires & tous les gens de pied sont à la tête du rang, & rangent leurs tentes en cercle autour de celles de leur Aga. Les pavillons du Grand Visir, de son Kiahia, du Reis Effendi, du Tefterdar, & des principaux Officiers de l'armée, occupent le milieu du camp. Il y a dans le même quartier une place vuide, couverte d'un magnifique dais, où se tient le Divan. C'est aussi dans ce lieu qu'on exécute les criminels, & qu'on place le trésor,

qui est gardé par les Spahis. A quelque distance de-là sont les tentes des Bachas, des Beis, & des autres Commandants. Les Spahis, & généralement tous les cavaliers, sont à la queue du camp. Les munitions, l'artillerie & les bagages, occupent une enceinte particulière, qui est à la droite du Visir.

Les pavillons des Officiers généraux sont très vastes. On y voit des tapisseries de brocard, des sofas & des carreaux de même étoffe, & d'autres ornements de tout genre. Rien n'égale la magnificence de ces palais portatifs. La plupart des Bachas ont un double équipage de tentes, afin de trouver des logements prêts dans tous les lieux où ils arrivent.

Les Chefs font observer dans les marches une discipline exacte. Le soldat paye régulièrement toutes les denrées qu'on lui apporte, & ne commet impunément aucune violence. Tous les cabarets qui sont sur la route doivent être fermés ; il est défendu, sous peine de mort, de vendre du vin aux Turcs, soit dans les camps, soit dans les villages & dans les villes.

La ville la mieux policée n'est pas plus propre que leur camp. On fait une fosse derriere chaque tente, pour les besoins naturels, & on l'environne de treillis. Quand ces fosses commencent à sentir mauvais, on les couvre de terre, & on en fait d'autres. Dans les grandes chaleurs on ne marche que la nuit, à la lueur des pots à feu, que portent des Arabes au bout d'un long bâton, & dans lesquels on brûle une sorte de bois gras & bitumineux.

Ordre de bataille.

Maniere de les combattre avec succès.

Ils suivent dans les batailles à peu près le même ordre que dans les campements. Les Janissaires & les autres fantassins commencent l'action. La cavalerie s'étend sur les aîles, pour prendre en flanc l'ennemi. Le Visir, qui est au centre, dirige les attaques, & envoie des troupes fraîches dans les endroits foibles. Leur premiere impétuosité est terrible; ainsi il ne faut pas s'engager avec eux au combat avec trop de précipitation. Un délai de quelques jours leur laisse envisager le péril, & ralentit leur ardeur. Il y a en général plus d'avantage à les attendre qu'à les provoquer; car lorsqu'ils commen-

cent l'attaque , ils courent comme des forcenés , sans garder leurs rangs , & il est aisé de profiter de ce désordre. Mais lorsque l'ennemi les prévient , ils se tiennent serrés , & font un terrible feu de leur artillerie , qui est toujours à la tête de l'armée. Ils manient les armes blanches avec beaucoup d'adresse , & le tranchant de leurs cimeterres fait plus d'exécution que nos sabres & nos épées. Quand ils commencent à plier & à lâcher pied , il faut les suivre au petit pas , en gardant ses rangs. Les Janissaires , voyant que l'ennemi s'avance en bon ordre , & gagne toujours du terrain , s'effrayent de plus en plus , & crient confusément *Giaour gieldi* , l'Infidèle approche ; ce qui répand l'épouvante dans toute l'armée. S'ils reviennent au combat , il faut les écarter par un feu continuel , sans se laisser entamer. Il n'arrive guere qu'après avoir été repoussés deux fois , ils fassent une troisième charge. On les poursuit dans le même ordre jusques dans leur camp , qu'ils abandonnent alors sans résistance , en criant *Giaour basti* , l'Infidèle est sur nos talons. La déroute

Cantimir, sous  
le regne de  
Mustapha II.

devient générale, & chacun ne songe qu'à se mettre en sûreté par la fuite. Dans ces occasions, les Janissaires ne se font point un scrupule de démonter les premiers cavaliers qu'ils rencontrent, pour se sauver plus promptement. Les Spahis, qui connoissent cette méthode, se tiennent alors à l'écart, ou se sauvent eux-mêmes à toute bride.

## ARTICLE X.

*De la Marine.*

Foiblesse de  
la Marine des  
Turcs.

**L**A Marine des Turcs a toujours été très foible. L'expérience leur ayant appris combien ils étoient inférieurs aux Chrétiens à cet égard, ils ont coutume de dire que Dieu a donné l'Empire de la Mer aux Infidèles, & celui de la Terre aux Musulmans. Cependant s'ils vouloient s'appliquer à la navigation, il leur seroit facile de se rendre maîtres de la Méditerranée, & d'en chasser les Corsaires, qui insultent si souvent le pavillon de la Porte. Les forêts seules de la Mer noire leur fournissent plus de bois qu'il n'en faut pour

Ricaut, Liv.  
III. Tourne-  
fort, Lettre  
XI & XIII.  
Mœurs &



construire des flottes formidables. <sup>Usages des</sup> Ils peuvent tirer de l'Albanie & de <sup>Turcs, Liv.</sup> la Valachie une grande abondance <sup>VI.</sup> de godron, de poix & de suif : les grosses toiles & les câbles leur viennent du Caire. La Méditerranée leur offre quantité d'excellents ports, & ils ont des chantiers commodes & de magnifiques arsenaux à Constantinople, à Sinople, à Anchiale, dans l'île de Candie & dans celle de Chypre. Les hommes ne leur manquent point; car outre le grand nombre d'esclaves que leur fournissent les Tartares, & dont on forme ici les Chiourmes, on leve sur les côtes quantité de paysans robustes, appelés *Abab*, qu'on destine au service de mer. On en prend un sur vingt maisons.

Avec tous ces secours, les Turcs n'ont jamais eu de marine respectable. Avant le regne de Soliman, ils n'avoient pas un seul vaisseau de haut-bord. Ce Prince équipa des flottes considérables; mais elles ne firent jamais de grandes expéditions, parce qu'elles manquoient de bons matelots & d'habiles canoniers. A peine les Turcs sçavent-ils se servir de la boussole sur leurs vaisseaux de

ligne , & l'usage n'en est pas connu sur les Saïques , qui sont leurs navires marchands. Les Vénitiens , avec leurs seules Galéasses , ont presque toujours battu les flottes Ottomanes. Dans le temps de la guerre de Candie , un vaisseau François de quarante quatre pièces de canon , ayant été attaqué par trente galeres de la Porte , les mit en fuite après un long combat , & s'empara , à leur vue , d'une Saïque , qu'il conduisit à l'île de Syra.

Deux classes  
de Galeres  
Turques.

Leurs forces navales consistoient , au commencement de ce siècle , en cinquante galeres , & vingt-huit ou trente vaisseaux de guerre. Aujourd'hui elles sont presque réduites aux seules galeres , qu'on distingue en deux classes , celles de Constantinople & celles de l'Archipel. Les premières ne tiennent la mer que pendant l'été , & sont désarmées au retour de la campagne. L'Empereur paye l'armement de ces galeres , sur chacune desquelles il y a deux cents esclaves qui servent de rameurs , outre une troupe de soldats. Quand le Sultan n'a pas assez d'esclaves pour compléter les Chiourmes , on loue

ceux des particuliers ; mais on n'en tire pas un grand service , parce qu'ils n'ont aucune expérience , & qu'ils résistent difficilement aux fatigues de la mer.

Les galeres de l'Archipel sont entretenues aux dépens des îles , & servent dans toutes les saisons. Les Beis qui les commandent évitent autant qu'ils peuvent le combat , pour conserver les Chiourmes , qu'ils se chargent de fournir. Il y en a très peu qui ayent leur équipage complet. Le Capitan-Bacha ferme les yeux sur cette maltôte , parce qu'il en partage le profit. Les Bachas de Rhodes & de Chio doivent entretenir sept galeres dans chacune de ces îles ; mais ce nombre est réduit à trois ou quatre en temps de paix. Ceux de Mételin , de Négrepont , de Salonique & de la Cavale , en équipent chacun une. Andros & Syra n'en arment qu'une à frais communs : il en est de même de Naxie & de Paros. Chypre en fournit trois , Smyrne une , Candie une , & ainsi des autres villes , à proportion de leur force & de leur étendue. Quand le Grand Seigneur l'exige.

chaque canton fait un plus grand effort.

Forme des  
grandes ga-  
leres.

Les galères Turques sont fort légères, parce qu'elles ne sont chargées d'aucunes pièces inutiles, & qu'on en retranche jusqu'aux ornemens qui pourroient retarder leur course. Celles de la première grandeur ont trente bancs, sur chacun desquels il y a huit rameurs. Elles portent trois fanaux à la poupe, & un pavillon quarré à chaque mât. L'artillerie consiste en vingt-cinq pièces, sçavoir sept canons de trente livres de balle, deux de quatorze, quatre coulevrines de douze, & douze petits canons. Les galeres communes n'ont que cinq pièces d'artillerie. Les plus petites, qu'on appelle *Saltambeg* & *Tchacal*, n'en ont que trois.

**L. Léventis.** Les soldats de marine se nomment *Léventis*. Ils étoient autrefois si mal disciplinés, qu'ils couroient le poignard à la main dans les rues de Constantinople, faisant des grimaces horribles, & attaquant sans distinction tous les étrangers : il falloit, pour se garantir de leurs insultes, se faire escorter par des Janissaires.

Mais depuis que le Caïmacan a permis aux Chrétiens de faire main-basse sur eux en cas d'attaque, on a trouyé le moyen de les mettre à la raison. Un François arrêta un jour deux de ces spadassins, en leur montrant une grosse écritoire de chagrin, qu'ils prirent pour une arme à feu.

---

## ARTICLE XI.

### *Du Commerce, des Poids & des Monnoies.*

**T**OUT le gros commerce du Levant est dans les mains des Nations qui commercent au Levant. Etrangers, c'est-à-dire, des Italiens, des François, des Anglois, des Hollandois, des Arméniens & des Juifs. Les Turcs & les Grecs se mêlent à peine de quelques petits trafics. Les Vénitiens & les Génois, qui possédoient plusieurs domaines considérables dans la Grece & dans l'Archipel, étoient autrefois les maîtres des principales branches de ce commerce. Les François commencerent à en partager le profit dans le treizieme siecle, & surpasserent bientôt les Italiens. Les Anglois se mirent

sur les rangs en 1583, sous le regne d'Elisabeth. Peu s'en faut que leurs négociants n'égalent les nôtres, quoiqu'ils n'aient pas à beaucoup près les facilités que nous avons. Les Hollandois, qui sont venus les derniers, ne laissent pas d'avoir de bons établissemens à Smyrne, à Constantinople, au Caire & dans d'autres échelles. Toutes ces différentes nations ont des Ambassadeurs à la Porte.

Places com-  
merçantes.

Les places les plus commerçantes sont Smyrne, Constantinople, Alexandrette, Séid, Rossette, Alexandrie, Alep, le Caire, Caffa, dans la Mer noire, où il n'est permis qu'aux Vénitiens d'aborder; Scio, Candie, Chypre, Rhodes, Angora, &c. Les nations Européennes entretiennent des Consuls ou des Vices Consuls dans la plupart de ces lieux, & les François en ont outre cela à Athenes, à Naples de Romanie, à Négrepont, à Modon dans la Morée, à Durazzo sur le golfe de Venise, à Salonique, à Naxie, à Paros, à Tine, à Mikon, &c.

Marchan-  
dises qu'on

Les marchandises qu'on porte au Levant sont la cochenille, l'indigo,

la falsepareille, du bois de Brésil & <sup>porte en Tur-</sup>  
 de campeche, du vert-de-gris, du <sup>quie.</sup>  
 tartre, du poivre & d'autres épices,  
 des draps, quelques étoffes de soie,  
 du papier, de l'étain, des ouvrages  
 d'horlogerie, de l'acier, des miroirs,  
 des glaces, de émaux & de la faïen-  
 ce, du café commun, des peaux de  
 fouine, &c. On prend en échange  
 des soies de Perse, des poils de  
 chevre très fins, du coton cru ou  
 filé, des laines de toute espece, des  
 tapis, des peaux de maroquin, de  
 la noix de gale, du safran, de la  
 cire, de la scamonée, de la rhubar-  
 be, de l'opium, de l'aloës, différen-  
 tes sortes de gommes, de l'encens  
 & d'autres drogues. Les ventes &  
 les achats se font par l'entremise des  
 Juifs & des Arméniens. Ce com-  
 merce, dit un Ecrivain, demande <sup>Tournefort ;</sup>  
 plus de conduite que de génie : il <sup>dans l'A-</sup>  
 suffit d'être sage au Levant, pour y <sup>vant-propos.</sup>  
 faire une petite fortune. Il n'est point  
 permis aux Négociants François de  
 s'y marier, ni d'y résider plus de dix  
 ans. On peut dans cet intervalle  
 amasser un capital de cent mille  
 francs. Le profit ne monte guère  
 plus haut, à moins qu'on ne porte

avec foi des fonds considérables; ce qui arrive très rarement : le pays n'est pas assez agréable pour attirer des gens riches.

Commerce  
de la carava-  
ne.

La *caravane* n'est pas une des moindres branches de notre commerce. Elle consiste dans les différentes courses que font les bâtimens Provençaux sur la Méditerranée, soit pour conduire des passagers d'un lieu à l'autre, soit pour porter des marchandises. Ces voyages réitérés rapportent à la longue un bénéfice considérable. Comme le pavillon François est plus respecté des Barbaresques que celui des autres nations, nos vaisseaux ont à cet égard un avantage qui ne leur est point disputé. Nous n'entrerons point dans un plus grand détail sur le commerce Oriental; parce que cette matiere regarde moins l'histoire des Turcs que celle des nations qui ont des comptoirs dans les échelles du Levant.

Situation ad-  
mirable de  
la Turquie  
pour le com-  
merce.

Quand on considère l'heureuse situation de cet Empire, sa force & son étendue, la richesse & la variété de ses productions, les grands fleuves qui l'arrosent, & les mers dont



il est environné, on conçoit facilement que les peuples seroient à portée de faire le plus grand commerce. Maîtres de Balsora sur le Golfe Persique, & de l'entrée de la Mer rouge, ils pouroient trafiquer dans l'Inde plus avantageusement qu'aucune nation Européenne. Ils avoient plus de facilités que nous de s'établir dans les deux presqu'îles de l'Inde, & de s'emparer des îles orientales où croissent les épiceries. Sans parler du chemin qu'ils pouroient peut-être s'ouvrir par l'Isthme de Suez; une flotte équipée en Arabie leur eût procuré la possession de ces riches contrées, qu'une poignée de Portugais conquit presque sans effort au commencement du seizieme siècle. Ils ne permettent pas aux autres peuples la navigation de la Mer noire, dont ils possèdent l'entrée & les meilleurs ports; mais ils se contentent d'y envoyer quelques petits bâtimens, pour prendre des vivres sur les côtes de Natolie, ou pour acheter des esclaves dans la Crimée. Ils pouroient faire de ce côté-là un très grand commerce avec la Russie,

Combien les  
Turcs négli-  
gent ces a-  
vantages.

On ne ſçauroit comprendre par quelle fatalité les Turcs négligent tant d'avantages. Parmi cette foule de Négociants de tout pays , qu'on voit à Smyrne , à Constantinople , au Caire , à Balfora , & dans les autres places commerçantes , on rencontre à peine quelques Marchands Turcs. Le Gouvernement ne s'occupe que du profit des douanes , & ne voit pas qu'en excitant l'émulation des ſujets , il pourroit leur appliquer une partie des gains immenſes que font les Etrangers.

Les Turcs ont perdu dans ces derniers temps tout ce qu'ils poſſédoient ſur les côtes de l'Arabie heureuſe. Leurs vaiſſeaux vont librement depuis Suez juſqu'au détroit de Bab-el-mandel ; mais ce qui eſt au-delà appartient au Roi des Maſcat , & à d'autres Princes Arabes , qui ont ſecoué le joug de la Porte. Les Emirs de Balfora aſpirent à la même indépendance , & diſputent déjà au Grand Seigneur une partie des droits de cette douane fameuſe.

Caravanes  
marchandes.

On voit quelques Turcs dans les caravanes marchandes qui courent l'Orient. Ces compagnies , plus ou

moins nombreuses , selon les dangers du voyage , ont coutume de se choisir un chef. Chacun est armé à sa maniere , pour se défendre des insultes des Arabes & des Curdes vagabonds , qui infestent la Syrie & l'Arménie. On peut se joindre en sûreté aux caravanes qui sont principalement composées de Turcs & de Francs : car les uns & les autres se battent bien ; au-lieu que les Grecs & les Arméniens ne tirent jamais l'épée sans répugnance , & craignent d'ailleurs d'être exposés à des avanies fâcheuses , en répandant le sang d'un Musulman. Les caravanes dont je parle , vont à Balsora , en Perse , en Géorgie , & jusques dans la grande Tartarie. Les Arméniens & les Juifs entreprennent volontiers ces longues courses. Les Turcs , plus tranquilles & plus paresseux , voyagent peu. Ils négligent l'agriculture & tous les arts pénibles. Heureux , dans cet oubli d'eux-mêmes , que les nations étrangères fassent valoir un commerce qu'ils cultivent si mal , & leur portent les choses qu'ils ne savent pas se procurer par leur industrie.

Prix ordinaire  
des marchandises du  
Levant.

Voici les prix ordinaires des marchandises les plus estimées du Levant. Ce tarif servira à nous donner une juste idée des profits qu'on peut faire dans ce commerce.

La soie de Perse vaut à Smyrne soixante Taler le *Batman*. On n'en vend point d'autre au Levant ; car les Turcs emploient dans leurs manufactures celles qu'ils recueillent dans leur pays. Le *Batman* pèse seize livres & demie, de seize onces chacune, & le Taler vaut environ un écu de France. Ainsi la livre de soie ne coûte en Turquie qu'onze livres tournois.

Le coton brut, quinze Taler le quintal, qui est de cent vingt-deux livres, poids de marc : c'est environ huit sous la livre. Le coton filé, depuis vingt jusqu'à quarante Taler le quintal, selon sa qualité ; mais celui de la première finesse est beaucoup plus cher.

La noix de gale, vingt Taler le quintal ; la cire, quarante-quatre Taler.

Le poil de chevre, un peu moins de quatre Taler l'*ocque*, qui répond à cinq & demie de nos livres.

Le vitriol , 40 sous l'ocque , du poids d'environ trois livres.

Le poil de chameau , depuis un Taler jusqu'à cinq l'ocque de même poids.

La térébenthine de Chio , deux Taler l'ocque de même poids.

La gomme adragant 40 sous l'ocque de même poids.

Les maroquins de toute couleur , un Taler chaque peau.

Le *Pic* est la mesure commune des étoffes dans routes les échelles du Levant. Il contient vingt-six pouces & deux lignes , c'est-à-dire , trois cinquiemes de l'aune de Paris. Toutes les monnoies étrangères sont ici reçues dans le commerce. Les Abassis de Perse , les Sequins de Venise , & les Taler d'Allemagne ont le plus grand cours. Celles qu'on frappe dans le pays sont , 1°. les *Zin-Turques* <sup>Monnoies</sup> *gerlis* , espèce de sequins d'or , de la valeur d'environ huit livres tournois ; 2°. les *Tomilis* , autres pièces d'or , qui valent quelque chose de moins , 3°. les *Zelot* , pièces d'argent , qu'on peut évaluer à quarante sous : il y a aussi des demi - *Zelot* ; 4°. les *Para* , dont quarante font un

Taler ; 5<sup>o</sup>. les Aspres , qui valent environ douze de nos deniers.

Constantinople , Andrinople , le Caire & Smyrne , sont les seules villes où il soit permis de fabriquer des espèces. Quand l'Empereur est à la tête de ses armées , le Directeur de la monnoie le suit , & les pièces qu'on frappe dans le camp portent l'inscription suivante : *Fi ordui Humayon* , sous les tentes du très Sublime. Les pièces ordinaires sont marquées du nom du Sultan ; mais on n'y représente jamais sa figure. Celles qu'on fabriqua sous le regne d'Achmet III , avoient d'un côté ces mots :

*Sultan Ahmet , ibn Sultan Mahomed , el Sultan , ibn en Sultan ; c'est-à-dire , Sultan Achmet , fils de Sultan Mahomet , Sultan lui-même , & fils de Sultan.*

Et de l'autre :

*Sultan Alberin Vehacanulbahrin Sarb. Fi Constantanié ; c'est-à-dire , Empereur conquérant du monde , Souverain des mers. (Frappé) à Constantinople.*

## ARTICLE XII.

*Des Arts & des Sciences.*

DANS les commencements de leur monarchie, les Turcs étoient aussi barbares & aussi féroces que ces premiers Musulmans d'Arabie, qui, par une brutalité sans exemple, réduisirent en cendres la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, persuadés que leur ridicule Alcoran pouvoit suppléer à tous les Livres. Le même esprit de superstition a porté les Turcs à détruire les plus beaux monuments de la Grece, les statues antiques, & tant d'excellents ouvrages que le temps avoit respectés.

Les premiers Sultans ne sçavoient ni lire ni écrire. Pour parapher leurs ordonnances, ils se frottoient d'encre la paume de la main, & l'imprimoient au bas de ces actes. On voit encore quelques uns de ces anciens Firmans, que les Turcs conservent avec une religieuse vénération.

Depuis que Mahomet II, Soliman I, & d'autres Princes éclairés, ont témoigné quelque goût pour

l'histoire & pour d'autres connoissances, le peuple Turc est un peu sorti de son ancienne barbarie. Les

Colleges du  
Levant.

Académies sont assez nombreuses dans le Levant, & il n'y a point de *Jami*, ou de grande Mosquée, qui n'ait un *Médresè*, c'est-à-dire, un collège. On y enseigne la langue Arabe, le Persan, l'Arithmétique, la Poësie, la Théologie, & quelques parties des Mathématiques, comme l'Astronomie & la Géométrie. Les Maîtres s'appellent *Muderis*, & leurs honoraires sont proportionnés aux revenus du *Jami*. Telle charge de Professeur vaut près de mille écus à celui qui l'exerce. C'est parmi ces *Muderis* qu'on choisit les Magistrats des grandes villes, parce qu'on suppose avec quelque fondement qu'ils ont plus de lumieres que les autres hommes. Il y a outre cela de petites écoles, appelées *Mektch*, qui sont annexées aux Mosquées ordinaires, & dans lesquelles on apprend à lire & à écrire. Toutes les leçons se donnent gratuitement, soit dans les *Médresés*, soit dans les *Mektch*.

Combien l'é-  
tude de l'his-  
toire est né-

Les Turcs méprisent trop les autres peuples, pour s'embarrasser d'é-



tudier l'Histoire des Empires d'Europe. Ils sont à cet égard aussi ignorants <sup>gligée des Turcs.</sup> que les Mogols de l'Inde & les Mahométans de Perse. On assure qu'ils ont de très bons Mémoires sur leur propre Empire, & qu'il ne seroit pas difficile à nos Drogmans de s'en procurer des copies. Ces personnes rendroient un très grand service au public, en les traduisant dans nos langues d'Europe, & ne pourroient employer plus utilement le loisir dont ils jouissent dans la Maison de nos Ambassadeurs & de nos Consuls. Il est surprenant qu'ils aient jusqu'ici borné leurs travaux à la traduction de quelques fables Orientales, & de quelques contes assez insipides.

L'Arabe est ici la langue des Savants, comme le Latin l'est parmi nous. Les Turcs ont un goût décidé pour cette Poésie Orientale, féconde en hyperboles, chargée de comparaisons & d'images forcées, remplie de mots sonores, & vuide de sens. Ibrahim & Chelibi tiennent le premier rang parmi les Poètes de la Nation.

Ils ont une Théologie fort étendue. <sup>Théologie.</sup>

due, leurs Docteurs ayant publié presque autant de Commentaires sur l'Alcoran, que les nôtres sur la Bible. Celui de ces Commentaires, qu'ils estiment le plus, est le *Sundi*, qui est rejeté des Persans. Ils étudient l'Alcoran dès leur enfance, & le lisent avec tant d'assiduité, que plusieurs Musulmans le savent par cœur.

Astronomie  
& Géomé-  
trie.

Ce qu'ils ont d'Astronomie & de Géométrie se réduit à des connoissances très superficielles. Leur année est de trois cent cinquante-quatre jours, partagés en douze lunes, ou mois. Ces mois, dont j'ai rapporté les noms dans l'Histoire des Persans, ne s'accordent pas, comme les nôtres, avec l'ordre des saisons, parce qu'ils ne sont pas réglés sur le cours du soleil.

Architecture.

La beauté de leurs édifices publics, tels que les Bains, les Caravanserais & les Mosquées, prouve qu'ils ont fait d'assez grands progrès dans l'Architecture. Si leurs maisons particulières n'ont rien qui approche de la grandeur & de la solidité de nos bâtimens, il faut attribuer ce défaut à la médiocrité presque

presque générale des fortunes des particuliers, & à l'instabilité de celles des Grands. Toutes les richesses sont dans les mains des Bachas & des grands Officiers de l'Empire. Exposés à mille revers, il est rare qu'ils en jouissent tranquillement jusqu'au tombeau; & lorsqu'ils viennent à mourir, leur succession appartient à l'Empereur. Pour qui bâtiroient-ils des édifices durables? Cette ostentation seroit d'ailleurs dangereuse dans un pays où chacun affecte de paroître pauvre, parce que l'opulence est ordinairement un crime d'Etat.

Les grandes Mosquées sont communément ornées d'un beau dôme, d'un double rang de colonnes, de cloîtres & de portiques spacieux, & de superbes fontaines pour les ablutions. L'intérieur est nud. Point d'autel, point de tableaux ni de statues; nul objet sensible & matériel d'adoration. On ne voit sur les murailles que le nom de Dieu, & des passages de l'Alcoran. Le sanctuaire est éclairé d'un grand nombre de lampes suspendues à la voûte. On dépose un Alcoran dans une niche

Mosquées.

qui regarde la Mecque ; & c'est de ce côté-là que les Musulmans se tournent pour faire la priere. Une estrade médiocrement exhaussée sert de chaire au Prédicateur , qui est le principal Ministre de la Mosquée. Le pavé est couvert d'un tapis ou d'une natte , qu'on ne foule jamais avec les souliers , chacun étant obligé de les quitter en entrant dans le Temple. La consécration des Mosquées se fait en attachant un morceau de quelque étoffe , qui a servi de portiere au Temple de la Mecque. Celles où le peuple s'assemble pour la priere du Vendredi , s'appellent *Jami*. Ce sont comme les Eglises paroissiales. Les autres se nomment *Meschid* , d'où vient le nom de *Mosquée*. Les moindres *Jami* ont un Minaret : quelques-uns en ont jusqu'à six , accompagnés de petites galeries ; d'où le Muezin annonce au peuple l'heure de la priere , mettant ses pouces dans les oreilles pour crier plus fort , & se tournant successivement vers les quatre parties de l'hémisphère. Les Turcs n'ont point de cloches ; mais dans certaines solennités , ils se servent de gros tam-

bours , qui rendent un bruit sourd. Ils ne connoissent point l'usage des cadrans ni des horloges ; & il n'y a qu'un petit nombre de particuliers qui aient des montres , que nos Marchands leur apportent.

Les Kans & les Caravanse-  
raïis tiennent le premier rang entre les  
édifices publics après les Mosquées.  
L'usage des hôtelleries étant inconnu au Levant sur toutes les routes ,  
la charité des Musulmans y a suppléé , en faisant construire les bâtimens dont nous parlons. Les Kans <sup>Kans.</sup>  
servent de retraite aux voyageurs pendant la nuit. Ce sont des halles couvertes , où les hommes & les animaux trouvent un abri ; mais il faut y porter tout jusqu'à des lits. Cependant il y en a quelques-uns où l'on trouve des vivres pour de l'argent , & d'autres où tous les passants sont défrayés , de quelque religion qu'ils soient. Les Kans du dernier genre sont ordinairement accompagnés d'un bain & d'une petite Mosquée. Plusieurs Bachas & plusieurs Visirs cherchent à s'immortaliser par ces fondations.

Les Caravanse-  
raïis sont des édi-  
fices.

Mœurs &  
Usages des  
Turcs , Liv.  
III.

ces du même genre, qu'on bâtit dans les grandes villes pour l'usage des Etrangers. Les Voyageurs y séjournent aussi long-temps qu'ils veulent ; & y trouvent toutes les commodités nécessaires, moyennant une somme modique ; ce qui fait qu'ils préfèrent ces logements à tous les autres. Leur forme est ordinairement quarrée ; c'est-à-dire, qu'ils consistent en quatre grandes aîles, au milieu d'une cour spacieuse, où il y a une fontaine & une petite Mosquée. Chaque aîle présente en dehors deux galeries, l'une sur l'autre, soutenues par des piliers de bois ou de pierre. La galerie supérieure communique à des appartements, qui contiennent chacun trois ou quatre chambres, & qui sont distingués les uns des autres par de petits dômes. Le rez-de-chaussée sert de magasin & d'écurie.

Bains publics.

Les *Haman*, ou Bains publics, sont communément incrustés & pavés de marbre. Ils ont trois salles contiguës, dont chacune a la forme d'une rotonde. La première n'est qu'une espèce de vestibule, où se tiennent les valets & les esclaves,

qui servent leurs Maîtres dans le bain. On se déshabille dans la seconde, & on se baigne dans la troisième, autour de laquelle il y a plusieurs petits bassins de marbre. Cette salle ne reçoit le jour que par des cloches de verre, qui sont au haut de la voûte. Ces bains sont communs aux deux sexes. Les Dames y sont reçues depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Le reste du temps est destiné aux hommes. C'est une partie de plaisir pour les femmes, qui n'ont point d'autres amusements. Elles rient, elles chantent, elles folâtroient ensemble comme des enfants; & la malheureuse influence du climat rend quelquefois ces jeux peu innocents. Les Grands ont des bains particuliers dans leur palais. Ceux du Sérail consistent en quarante chambres magnifiquement décorées. On les apperçoit quand on est sur le canal, & leur aspect forme un point de vue agréable pour ceux qui passent le Détroit.

Ces Orientaux n'exercent point Médecine: la Chirurgie ni la Médecine; mais ils ont recours dans leurs maladies à l'usage des simples, & à une espèce

Tournefort ,  
Lettre IV.

de thériaque, que composent les Apothicaires du sérail, & qui passe ici pour un remède universel. Les Médecins ordinaires du pays sont des Juifs ou des Grecs de Candie, dont la science se borne à réduire les malades à une diète outrée. Dans les fièvres continues, ils ne leur font prendre que deux potions d'eau de ris par jour, ou deux soupes légères, composées de mie de pain, qu'on fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que la mie soit presque fondue. Ils ne permettent point dans ces occasions l'usage des bouillons gras. Cette diète, continuée pendant plusieurs semaines, réduit les malades à un état de foiblesse, dont ils ne reviennent quelquefois qu'au bout d'une année. Dans les maladies sérieuses ils saignent rarement, & ils ne purgent jamais que dans la convalescence.

Insigne super-  
stition des  
Grecs.

Ce qui se pratique parmi les Grecs est un exemple remarquable de la superstition & de la stupidité de ce peuple. Lorsque la tête d'un malade s'égare, & qu'un transport au cerveau commence à l'agiter, ses parents se persuadent qu'il est possédé du diable. Ils congédient les Méde-



cins, & le mettent entre les mains des Papas, qui le tourmentent cruellement, soit par leurs exorcismes, soit en versant sur lui des flots d'eau bénite, qui augmentent le délire, bien loin de l'appaiser. Tournefort fut traité d'impie & de visionnaire dans une île de l'Archipel, parce qu'il proposa de faire saigner au pied une Dame qui étoit dans les convulsions du transport. « Les Papas, dit-il, ne se contenterent pas de la tourmenter pendant deux ou trois jours, sous prétexte de faire sortir le diable de son corps, de gré ou de force; on porta cette pauvre femme à l'Eglise; on la menaça de l'enterrer toute vive, si elle ne déclaroit le nom du démon qui la possédoit. Si nous pouvons l'apprendre, disoient-ils, il sera bientôt à nous. Ce nom cependant les embarrassoit fort; car ils ne savoient comment l'apostropher. Ils suoiert à grosses gouttes, & se relevoient d'heure en heure. Enfin la malade, qui avoit une fièvre maligne des plus fâcheuses, mourut avec des mouvements convulsifs, qui épouvantèrent tout le monde. Toute la physique des Papas, ajoute

Tournefort, se termina à faire sentir aux assistants la violence du combat qui se passoit entre le diable & la malade, qui, pour ne s'être pas bien défendue, suivant le jugement de ces Docteurs, ne fut pas enterrée en terre sainte. . . . . Lorsqu'un malade échappe d'une scène si tragique, tout le monde crie au miracle, & les Papes sont regardés comme des Thaumaturges.

Insensibilité  
des Turcs.

La peste est le grand fléau des Turcs : la sobriété les exempte de presque toutes les autres maladies. Ils pourroient se préserver de ce mal funeste, en faisant faire la quarantaine aux vaisseaux qui arrivent d'Egypte : car c'est de cette contrée que vient la contagion ; l'air de Constantinople & des îles étant aussi pur que celui de Marseille. Mais loin de songer à prévenir les attaques de la peste, ils ne prennent aucunes mesures pour en arrêter les progrès. Ils voyent mourir tranquillement cinq ou six cents personnes par jour dans la capitale, & ils commencent à peine à faire quelques processions, lorsque le mal en emporte douze cents. Ils visitent les

pestiférés, comme nous visitons les malades ordinaires, & leurs hardes se vendent publiquement comme celles des autres morts. J'ai vu des porte-faix charger sur leurs dos des personnes mortes de cette maladie, & les porter pour une somme modique au lieu de leur sépulture.

Les Turcs s'appliquent un peu à Musique: la musique, depuis un siècle. Ils font grand cas des compositions d'*Hoge Musicar*, & de son disciple *Gulam*, fameux Arabes, qui se distinguèrent dans cet art, il y a environ deux cent cinquante ans. Le premier est regardé comme l'Orphée de la Perse, & ses airs mélodieux sont chantés dans tout l'Orient. Sous le regne de Mahomet IV, *Osman Effendi* se signala par son habileté, & forma plusieurs bons élèves, soit pour la musique vocale, soit pour celle des instruments. Les Turcs doivent au Prince Démétrius Cantimir l'usage des notes, qui leur étoit inconnu. Il composa pour eux une tablature, avec un petit Traité de Musique, qu'il dédia au Sultan Achmet II. Mais cette science n'a pas fait de grands progrès en Turquie, puisque

Cantimir, sur  
le regne de  
Selim I.

l'Auteur avoue lui-même qu'il se trouve à peine à Constantinople trois ou quatre personnes qui connoissent les principes & les délicatesses de cet art.

Arts mécaniques.

Ces Orientaux excellent dans la trempe du fer & de l'acier. Leurs ouvrages de broderie surpassent infiniment les nôtres. On estime leurs tapis, leurs étoffes de soie, leurs admirables camelots & leurs cuirs, dont la teinture & la préparation sont également parfaites. Mais c'est à quoi se réduisent presque tous leurs arts mécaniques. Quoique leur pays produise d'excellentes laines, ils n'ont pas encore appris à fabriquer les draps dont ils s'habillent. Croirait-on que dans l'étendue d'un Empire si vaste il n'y ait pas une papeterie, une manufacture de faïence fine, un ouvrier capable de faire une montre. L'indolence engourdit tous les talents, & le Gouvernement ignore l'art de les animer par les récompenses.



## ARTICLE XIII.

*Du Gouvernement Ecclésiastique.*

**L'**ALCORAN étant le principal Code des Turcs, les Ecclésiastiques ont le double emploi d'expliquer ses oracles, & de les faire exécuter, Ainsi ils sont en même temps les Juges & les Prêtres de la Nation, & il n'y a point ici de conflit entre ces deux puissances. Les Turcs donnent à ce corps respectable le nom d'*Ulema*, & celui de *Mufti* au Pontife qui en est le chef. Le Mufti. C'est le Sultan qui nomme le Mufti. Il lui donne, en l'installant, une veste de grand prix, & lui met dans le sein une bourse remplie de sequins. Il lui assigne outre cela une pension de deux mille aspres par jour, c'est-à-dire, d'environ dix pistoles, qu'on prend ordinairement sur le revenu de quelque riche Mosquée. Les Bachas & les Ambassadeurs des Cours étrangères lui font aussi un présent considérable, en venant le complimenter sur son élévation.

Tournefort, Lettre XIV. Ricaut, Liv. II. Lonicer Turciz Historiz, Lib. II. Salmon, Etat de la Turquie, Busbek, Relation passim.

Le Mufti a ses entrées libres dans

le sérail , & le Prince fait quelques pas pour le recevoir. C'est le seul Officier qui ait le privilège de baiser l'épaule gauche du Grand Seigneur : les Visirs & les Bachas ne sont admis qu'à baiser le bas de la robe. L'Empereur , entre plusieurs titres , l'appelle le *plus sage des sages* , l'*héritier de la doctrine prophétique & Apostolique* , l'*oracle de la foi* , la *clef des trésors de la vérité* , la *lumière des doutes & des allégories* , &c. Il prend ses conseils dans toutes les affaires importantes , comme lorsqu'il s'agit de faire la paix ou la guerre , d'établir une nouvelle loi , ou de mettre à mort quelque grand Officier. Dans ce dernier cas , & dans quelques autres , le Sultan propose ordinairement ses doutes par écrit , sans nommer personne. Par exemple , le cas sera exposé dans ces termes : *S'il est prouvé par de bons témoins que N. a manqué à l'obéissance qu'il devoit à l'Empereur , doit-il être puni de mort ?* Le Musli répond laconiquement par un *oui* , ou par un *non* , qu'il met au bas de la consultation. Il doit être très circonspect dans ses décisions : car si elles ne sont pas

conformes aux volontés de la Cour , il est privé de sa charge. Ainsi on ne le consulte que pour la forme , & pour donner un certain crédit aux opérations du Ministère : politique qui ne nous est pas inconnue. Les Sultans se sont attribué le droit non-seulement de déposer les Muftis , mais de leur ôter la vie , quoique la Loi défende de les faire mourir. Leur supplice ordinaire est d'être pilés dans un mortier.

Les *Cadilesker* sont les principaux <sup>Les Cadiles-</sup> <sup>ker.</sup> Officiers de l'Ulema après le Mufti. Ils réunissent les fonctions d'Intendants de Justice , & de Primats des Provinces. Les gens de guerre n'ont point d'autres Juges. On ne parvient à la dignité de Mufti qu'en passant par cette charge.

Les *Cadi* sont subordonnés au <sup>x Les Cadi-</sup> *Cadilesker* , & forment la troisième classe de l'Ulema. Un Ecrivain les compare à nos Evêques , pour le spirituel ; mais , à dire le vrai , ils ne font aucune fonction ecclésiastique. Ils se bornent à administrer la justice dans les villes. Il y en a de grands & de petits. Les premiers , qui s'appellent *Moula-Cadi* , sont les Juges

des grandes villes , & reçoivent des appointemens considérables. Ils parviennent , après de longs services , à la dignité de Cadilesker , & quelquefois à celle de Mufti. Les autres , qui ne rendent la justice que dans les petites villes , ont des gages médiocres , & n'obtiennent jamais les grandes prélatures.

Les Imans.

Les *Emaum* , ou Imans , sont , à proprement parler , les seuls Prêtres de la Nation , quoiqu'ils ne composent que la dernière classe de l'Ulema. Leurs fonctions sont de faire la prière publique dans les Mosquées , d'y lire l'Alcoran , de prêcher & d'enseigner , de bénir les mariages , d'assister les malades , & d'enterrer les morts. Les Paroissiens de chaque Mosquée choisissent pour cet emploi des hommes éclairés , & d'une réputation sans reproche , qu'on présente au Cadi. Celui-ci , après avoir fait lire au postulant quelques passages de l'Alcoran , ou lui avoir mis ce Livre sur la tête , l'installe dans le ministère , & lui expédie ses provisions. Il n'y a point d'autre cérémonie pour la consécration des Prêtres , qui peuvent redevenir laïques en abdi-



quant leurs fonctions. Leur habit est à peu près le même que celui des séculiers ; mais il y a une grande différence dans leur turban , qui a la forme d'un entonnoir. Cette coëffure est commune à tous les gens de loi. Le Mufti & les Cadilesker n'ont aucune juridiction sur les Imans , excepté dans ce qui concerne l'ordre public. Chaque Prêtre est indépendant dans sa Mosquée. Ces Ministres sont infiniment respectés du peuple , & l'Ulema forme en général un corps très redoutable , que le Sultan ne sçauroit trop ménager. Un des privilèges qu'ils s'arrogent est de ne pouvoir être condamnés à mort pour quelque crime que ce soit ; mais on se moque avec justice de cette ridicule prétention , & les Muftis éprouvent eux-mêmes qu'elle ne les met pas à l'abri des ressentiments du Prince.

Les Turcs ont aussi un Clergé régulier , composé de Religieux & de Moines Turcs. Moines, & divisé en plusieurs classes. On les comprend tous sous le nom de *Dervish* , qui en Turc & en Persan , signifie *homme pauvre*. Les Arabes les appellent *Fakir*. On reconnoît ici le génie de la Religion

Moines  
Turcs.

Cantissir, sur  
le regne d'A-  
murath I.

Mahométane, qui n'est qu'un composé bizarre de Christianisme & de Judaïsme. C'est du Christianisme qu'elle a emprunté l'institution monastique, qui, du temps de Mahomer, étoit en grande recommandation dans tout l'Orient. On assure que les premiers Monasteres Turcs furent fondés par Orkhan, second Empereur de la race Ottomane. Nous nous contenterons de faire connoître les Ordres les plus célèbres.

### I. *Les Mevelevis.*

Ricaut, Liv.  
II.

Ces Religieux doivent leur nom & leur origine à un saint personnage, appelé *Mevelava*, qui avoit été gouverneur d'Othman I. & que ce Prince fit un jour asseoir sur son trône par estime pour sa vertu. Leur principal Monastere est à Iconium, & renferme plus de quatre cents Cénobites. Ils font profession d'être humbles, patients, charitables, & ils s'obligent à garder le silence. Ils ne paroissent jamais en public que les yeux baissés. Leur habillement est une espece de manteau de gros drap ou de toile, avec un bonnet

fort large , & une ceinture de cuir , dans laquelle ils enchâssent par devant une petite pierre de marbre ou un morceau d'ivoire. Ils ont les jambes & la poitrine nues ; ils jeunent tous les Jeudis de l'année ; ils se brûlent le corps avec des fers chauds. Ils ont dans leurs mains un chapelet de corail , qu'ils récitent fort dévotement , prononçant le nom de Dieu sur chaque grain. Ces chapelets sont fort communs chez les Turcs , qui les manient continuellement , mais plutôt par habitude que par dévotion.

Ces Dervis s'assemblent le Mardi & le Jeudi , pour entendre une exhortation que leur fait le Supérieur. Quand le sermon est fini , ils se mettent à tourner en rond comme des insensés , au son d'une flute assez douce. Lorsque la flute cesse , ils s'arrêtent , sans paroître étourdis de cet exercice , qui dure quelquefois deux ou trois heures. Il y en a qui tournent avec tant de vitesse , qu'on aperçoit à peine leur visage. Ils pratiquent cet usage burlesque en mémoire de Mevelava , leur fondateur , qui tourna , disent-ils , de la sorte

pendant quinze jours entiers , sans prendre aucune nourriture , tandis que son ami *Haraze* jouoit de la flûte. Il tomba ensuite dans une longue extase, accompagnée de révélations; & ce fut alors que Dieu lui dicta la règle qu'ils observent. Toutes les personnes sensées blâment cette danse superstitieuse, qui se fait au son des flûtes , contre une Loi expresse de l'Alcoran , qui défend de louer Dieu avec des instruments de musique. Mais les *Mevelevis* justifient leur conduite par l'exemple de David , qui dansa devant l'Arche , & l'on a fait jusqu'ici de vains efforts pour réformer cet abus. Un Voyageur assure qu'ils mènent une vie très paresseuse; qu'ils boivent en secret du vin & des liqueurs fortes, & que plusieurs d'entr'eux s'adonnent à la charlatanerie & à la magie. Il ajoute que le *Visir Cuproli* fit raser jusqu'aux fondements un Monastere qu'ils avoient aux environs d'Andrinople , parce que c'étoit le rendez-vous de toutes les femmes galantes de la ville. C'est nous donner en peu de mots une fort mauvaise idée de la conduite de ces Moines.

Ils ont en Egypte une maison célèbre, consacrée à un saint personnage, nommé *Kederli*, que Ricaut croit être le même que saint George. C'étoit, selon eux, un vaillant Cavalier, qui exterminoit tous les dragons & toutes les bêtes venimeuses. Dieu lui donne encore aujourd'hui le pouvoir de secourir les personnes qui l'invoquent dans les grands périls, particulièrement dans les tempêtes : il vole en un moment d'une extrémité du monde à l'autre pour les délivrer. Les Mevelevis ont canonisé jusqu'à son cheval, qu'ils placent dans le paradis à côté de l'âne de Jésus-Christ, du chameau de Mahomet, & du chien des sept Dormants, animaux dont les Musulmans ont fait depuis long-temps l'apothéose.

## 2. Les *Ebrbuharis*.

Ils eurent pour Instituteur un fameux Emir, nommé *Ebrbuhar*, en l'honneur duquel Bajazeth II fit bâtir à Constantinople un Couvent & une Mosquée. *Ebrbuhar* ne se nourrissoit que de pain d'orge, d'huile d'olive, de miel & de raisins, s'ab-

tenant avec rigueur de tous les aliments, dont la force peut irriter le goût ou l'odorat. Il passoit sa vie à prier & à méditer. Le Ciel lui accorda le don des miracles & celui des révélations. Les malades venoient de toutes parts lui demander leur guérison, & retournoient chez eux en parfaite santé. C'est ainsi qu'en parlent les Légendes orientales. Ses disciples imitent sa vie contemplative, & sont tellement attachés à leur solitude, qu'ils croient pouvoir se dispenser du pèlerinage de la Mecque ; ce qui fait que la plupart des Turcs les traitent d'hérétiques. Ils s'abstiennent aussi de toutes les viandes qui ont l'odeur forte.

### 3. Les *Nimetulahis*.

Un saint Anacorete, nommé Nimetula, très sçavant dans la Médecine, & aussi recommandable par sa piété que par sa science, fonda cette Société religieuse sous le regne de Mahomet I, vers le commencement du neuvième siècle de l'Hégire. Il ne chercha point à se distinguer des autres hommes par la privation de certains aliments, & il n'observoit

aucun jeûne extraordinaire ; mais il combattoit ses passions , & prioit Dieu jour & nuit. On rapporte , comme un trait particulier , qu'il n'é-tendoit point les pieds en dormant , parce qu'il croyoit que cette posture convenoit plutôt aux animaux qu'aux hommes. La crainte des jugemens de Dieu faisoit quelquefois trembler ses membres , & couvroit son visage d'une pâleur mortelle.

Ceux qui veulent entrer dans cette religion , doivent s'enfermer quarante jours dans une chambre , pour prier & méditer. On ne leur donne que trois onces de pain par jour. On tâche de persuader au peuple que pendant cette retraite ils voient Dieu face à face , & que toute la gloire du paradis leur est manifestée. Après cette épreuve , les Religieux viennent tirer le novice de sa solitude , & le menent dans un pré , où ils dansent avec lui , se tenant tous par la main. S'il a une vision en dansant , il jette son manteau en arrière , & se laisse tomber sur le visage , comme s'il étoit frappé du tonnerre. Il reste dans cet état , jusqu'à ce que le Chef du Couvent arrive. Alors

se relevant , il fait part de ses révélations au Supérieur , ou à quelque ancien frere.

#### 4 & 5. Les *Kadris* & les *Seyah*.

Les premiers suivent la règle d'*Abdul Kadri Ghilani*, Philosophe & Jurisconsulte célèbre, qui fleurissoit au commencement du sixieme siecle de l'Hégire. Son tombeau est à *Babylone*, où ses disciples vont ordinairement en pèlerinage. Une de leurs dévotions est de prier la nuit, & de tourner en rond, comme les *Mevelis*, jusqu'à perdre haleine, & à tomber sans connoissance, le corps dégoutant de sueur, & la bouche pleine d'écume. Ils font usage de l'opium & des liqueurs spiritueuses, afin de s'acquitter avec plus de force de ce pénible exercice. Ils n'ont sur le corps qu'un morceau de gros drap, qui leur couvre à peine la ceinture & les cuisses. *Mehemet Cuproli*, ennemi déclaré de la superstition & du fanatisme, abolit cette secte extravagante, qui deshonoroit la Religion. Mais il eut à peine fermé les yeux, qu'elle reprit vigueur, & elle



est aujourd'hui plus en vogue que jamais. Les Kadris ont un Monastère à Top-hana , qui est un des faux-bourgs de Constantinople.

Les Seyah sont des Moines vagabonds qui courent le monde. A peine ont-ils été admis à faire profession , qu'ils sortent de leur Couvent pour aller à la quête ; & comme ils n'y peuvent rentrer qu'en rapportant à leur Supérieur une somme d'argent assez forte , il y a plusieurs de ces mendiants qui passent leur vie à errer de pays en pays. Quand un Seyah arrive dans une ville ou dans un gros bourg , il se rend à la place publique , ou se met à la porte de la principale Mosquée , criant de toute sa force : *Ya Allah senden beş bin altun isterim* ; c'est-à-dire , mon Dieu , envoyez-moi cinq mille écus , ou mille mesures de ris. L'Inde est remplie de ces Fakirs , qui se répan-

Cantimir ;  
ubi suprà.

du Grand Mogol, lui offrit de sa part des secours d'hommes & d'argent. Le Visir, qui comprit qu'il avoit affaire à un aventurier, le chargea de beaucoup de remerciements pour sa Majesté Indienne, & lui dit en le congédiant : *Puisque votre Maître témoigne tant de zèle pour les intérêts de la Porte, je vous prie de lui dire que la plus grande faveur qu'il puisse nous faire est d'empêcher que les Religieux vagabonds de ses Etats ne mettent le pied sur les terres de sa Hauteffe.*

#### 6. Les Bektachis.

Cet Ordre de Dervis fut institué, sous Amurath I, par *Hagi Bektach*, Prédicateur de ce Monarque, qu'il suivit dans la plupart de ses expéditions militaires. Cet homme, à qui l'on attribua le don des miracles & des révélations, avertit plusieurs fois son Maître de se défier des embûches des Chrétiens. L'événement justifia ses menaces prophétiques ; car Amurath, vainqueur à Cassova, fut assassiné sur le champ de bataille par un soldat Illyrien. Ce fut à Bektach que le même Prince s'adressa

- s'adressa , lorsqu'il institua les Janissaires. Il le pria de leur donner une bannière & un nom, & de recommander à Dieu le succès de cet établissement. Ces Soldats ayant paru devant l'Iman , il mit la manche de sa robe sur la tête d'un des principaux de la troupe , & prononça gravement ces mots : *Qu'on les appelle Janissaires , que leur contenance soit fière & martiale , leur main victorieuse , leur épée tranchante , leur lance toujours prête à frapper l'ennemi. Depuis ce temps leur bonnet a la forme d'une manche.*

On voit le tombeau de cet homme célèbre sur la côte Européenne du Bosphore, dans un village appelé *Beshiktash* , à une petite distance du fauxbourg de Galata. Ses disciples ont des robes blanches , & des turbans de la même couleur , dont les bords sont tressés comme des cordes. Ils prétendent que leur Instituteur leur a laissé la liberté de prier quand ils voudroient , sans observer les heures prescrites par la liturgie Mahométane ; ce qui fait qu'on les regarde comme hérétiques dans la plupart des autres sectes.

Les Janissaires, qui conservent une grande vénération pour la mémoire de Bektach, profitent de cette prétendue dispense, pour s'exempter d'assister aux prières publiques, & de s'acquitter des autres devoirs de la Religion. L'ordre des Bektachis n'est pas moins décrié par ses débauches, & par son penchant pour un vice infâme qui n'est que trop commun dans l'Orient.

7. Les *Calenders* que d'autres appellent *Torlaquis*.

Ils doivent leur institution à un Santon Arabe, nommé *Calenderi*, qui vivoit au 6<sup>e</sup> siècle de l'Hégire, & qui se trouva à Jérusalem lorsque les Chrétiens de la première Croisade prirent cette ville. Il se rendit fameux par de prétendus miracles & par l'austérité de sa vie. Il ne portoit point de chemise ; il n'avoit d'autre habillement qu'une peau de bête sauvage, & son corps, qu'il macérait continuellement, étoit tout couvert de plaies sanglantes. Ses disciples imitent fort mal son exemple. Ce sont de véritables Epicuriens, qui aiment le plaisir & la bonne chère, & qui ne se refusent aucune satisfac-

tion. Ils disent entr'eux : *Aujourd'hui est à nous , demain n'appartient à personne ; qui sçait s'il en jouïra ?* Suivant cette maxime ils s'abandonnent à toutes sortes de débauches. Ils passent leur vie dans les pèlerinages de Jérusalem, de Bagdad, de Damas, du Caire, & d'autres lieux de dévotion, fréquentés autrefois par leur Instituteur ou par leurs prétendus Saints ; mais c'est moins par piété qu'ils font ces courses , que par esprit de libertinage. On assure que leur rencontre est très dangereuse, à moins qu'on ne soit en état de se défendre de leurs insultes. Plus cruels que les Arabes , qui se contentent de voler les voyageurs sans les massacrer, ces Santons joignent l'assassinat au vol. Une de leurs manies est de faire les fous ou les imbécilles, pour intéresser la pitié du peuple. Un orgueil insolent paroît dans leurs discours & dans toute leur conduite. Ce fut un de ces Moines , qui s'étant approché de Bajazeth II dans la posture d'un mendiant , le blessa d'un coup de couteau. Tous les Calenders furent alors chassés de l'Empire Turc ; mais il faut qu'ils y soient

retrés depuis ; car Ricaut en parle comme d'un ordre qui existoit de son temps.

Ces différentes sociétés de Dervis ne font point vœu de stabilité. On ne tient à cet état que par l'habit, & on cesse d'être religieux en le quittant. Ils observent le célibat dans leurs Monasteres. Ils ne vivent que d'aumônes, & le Prince les exempté de toute espèce d'imposition. C'est une charge très onéreuse pour l'Etat ; mais le Gouvernement les tolere par crainte, & le peuple les soutient par superstition. Il y a aussi en Turquie quelques couvents de Religieuses, formés sur le modele des Monasteres des hommes.

#### ARTICLE XIV.

##### *Des Emirs.*

Cantimir, sur  
le regne d'A-  
murath II.  
Ricaut, ubi  
*supra*.

**L**ES Emirs appartiennent en quelque sorte à l'Etat ecclésiastique. On leur donne le titre d'*Euladi Resul Allah*, c'est-à-dire, d'enfants du Prophete de Dieu, parce qu'ils prétendent descendre de Mahomet par Fatmé ; mais il y en a peu qui soient en état de prouver cette filiation.

Leur nombre est d'ailleurs si grand dans l'Empire Turc, qu'on soupçonne avec beaucoup de fondement que leur chef, soit pour favoriser certaines familles, soit pour acquérir de nouveaux sujets, distribue de temps en temps de fausses patentes. Sans cette fraude pieuse, il n'y auroit peut-être pas aujourd'hui un seul Emir en Turquie.

Ces prétendus enfants du Prophète jouissoient autrefois de plusieurs grands privilèges. Uniquement occupés de la méditation & de la prière, l'Etat leur assignoit une pension pour leur entretien. On n'osoit les citer devant les Juges ordinaires, & si un Turc avoit la hardiesse de les frapper, on lui coupoit la main. Il y a long-temps qu'ils ont perdu la plupart de ces distinctions. L'Empereur se contente aujourd'hui de leur faire des gratifications passageres; & quand ils commettent quelque désordre dans une ville, le Soubachi, ou Juge de police, les condamne sans scrupule à la bastonnade, après leur avoir ôté leur turban vert, & l'avoir baisé par respect. Le turban de cette couleur est

presque l'unique marque d'honneur qui leur reste. C'étoit la couleur des habillements du Prophete , & elle est si respectée des Turcs , qu'il n'y a que les Emirs qui puissent la porter.

Leur chef s'appelle *Nakib escres*, c'est à-dire , Chef des Saints. Quoiqu'en certains cas ils soient soumis à la justice ordinaire , c'est communément au Nakib qu'il appartient de les punir. Mais il ne les fait jamais exécuter en public , étouffant dans leur naissance toutes les aventures scandaleuses , & châtiant en secret les coupables , pour sauver l'honneur du corps.

C'est un de ces Emirs qui porte devant le Grand Seigneur l'étendard vert de Mahomet dans les grandes cérémonies. Comme l'Etat ne se charge plus de leur entretien , ils sont obligés de s'appliquer au travail , & d'exercer divers emplois. Ils s'occupent peu du commerce , si ce n'est de celui des esclaves Chrétiens , qu'ils vont acheter dans la petite Tartarie , ce que ces fanatiques regardent comme une œuvre très méritoire. Ils sont si enclins au péché contre nature , qu'ils surpassent mé-



me les Tartares dans cette débauche abominable. Voici une chose assez singulière que le Prince Cantimir rapporte. Ces Emirs, avant d'avoir atteint quarante ans, ont des talents supérieurs & des qualités surprenantes. Mais après être parvenus à cet âge, ils dégénèrent, & tombent dans une espèce de stupidité. Le peuple attribue cet accident à une cause surnaturelle, & croit que c'est une preuve incontestable de la sainteté de leur origine. Quelquefois aussi les Turcs tournent la chose en plaisanterie, & pour se moquer d'un homme qui n'a point d'esprit, ils disent en proverbe : *Emir foidur*, il est de la race des Emirs.

---

## ARTICLE XV.

*De quelques particularités qui concernent la Religion.*

LA Religion des Turcs étant la même que celle des Arabes pour les dogmes & pour la liturgie, je n'ai rien à dire sur ces deux objets, que j'ai traités avec assez d'étendue dans le VII Volume de cet Ouvrage. J'ai parlé aussi dans l'Histoire

des Persans, du grand schisme d'Ali, renouvelé en Perse par un des ancêtres d'Ismaël Sophi ; & j'ai fait connoître les points qui divisent les deux principales sectes du Mahométisme. Ainsi je me bornerai dans cet article aux particularités qui concernent les Turcs Ottomans.

Théologie  
scolastique  
des Turcs.

On apprendra avec étonnement que les subtilités de la Théologie scolastique se sont introduites parmi ce peuple, & qu'il agit dans ses Académies plusieurs questions métaphysiques, semblables à celles qu'on discute dans nos écoles. Ils disputent sur la nature & les attributs de Dieu, sur la liberté de l'homme, sur la prédestination, sur la force du témoignage historique dans les matieres de foi, & sur le pouvoir de la raison dans l'examen des Mysteres ; sur la mission des Prophetes, la création & la nature des Anges, le mérite des prières & des bonnes œuvres, les actions indifférentes, la pénitence, &c.

Mœurs &  
Usages des  
Turcs, Liv.  
II. Ricaut,  
Liv. II.

Questions  
impertinen-  
tes.

Ils joignent à ces matieres sérieuses beaucoup de questions frivoles & même impertinentes ; par exemple, comment Dieu s'y prendra pour tirer de l'enfer les Musulmans qu'il

voudra délivrer ? Quelles seront les différentes courses de l'ame après qu'elle sera sortie du corps ? Quelle forme aura le cheval que montera Mahomet au jour du jugement ? En quel lieu Dieu placera la grande balance, dans laquelle il doit peser les actions des hommes ? *Quels animaux entreront dans le Paradis ?* Outre l'Ane de J. C. le Chameau de Mahomet, & le Chien des sept Dormants, plusieurs Docteurs y placent le Belier d'Abraham, le Mouton d'Ismaël, la Baleine de Jonas & la Fourmi de Salomon.

La diversité des sentiments a engendré quantité de sectes, que chacun a la liberté d'embrasser, & qui ne causent ici aucun schisme, parce qu'elles s'accordent presque toutes dans les points fondamentaux & dans le culte extérieur. Le fanatisme n'a point renversé d'autels ni répandu de sang en Turquie, & ces peuples, que nous traitons de Barbares, ne se déchirent point les uns les autres pour des opinions théologiques. Tous les Mahométans Sunnites, qui regardent comme hérétiques les Persans & les autres sectateurs d'Ali,

Tranquillité  
des disputes  
Théologi-  
ques.

Quatre sec-  
tes principa-  
les de Sunnites.

sont partagés en quatre sectes, qu'on nomme *Haniff*, *Schaffié*, *Hambell* & *Malechié*. La premiere est suivie par les Turcs & par les habitants de la petite Tartarie & du Turquestan; la seconde par le commun des Arabes; la troisieme par quelques tribus particulieres de ce peuple; la quatrieme par les Maures d'Afrique. Elles ne different entre-elles que par quelques cérémonies dans la priere & dans les ablutions; & il faut que cette différence soit peu considérable, puisqu'elles ne se traitent point d'hérétiques; car les hommes s'accordent assez libéralement cette épithete.

Sectes particulieres.  
Les Moatazali.

Quant aux sectes particulieres, voici celles dont parle Ricaut. Les *Moatazali* sont des Déistes rigoureux, qui prétendent que c'est attaquer l'unité de Dieu, que de lui donner différents attributs; par exemple, de dire, qu'il est éternel, tout-puissant, miséricordieux. Dieu, selon eux, est un être infini, incompréhensible: l'entendement humain ne peut connoître son essence, ni entreprendre sans témérité de la définir. Il n'est pas éternel par son éternité,

sage par sa sagesse, puissant par sa puissance; mais il possède toutes ces qualités par lui-même & par la simplicité de sa nature. Lui donner des noms, c'est diviser son essence, & tomber dans l'erreur des Chrétiens, qui reconnoissent en lui trois personnes. Un fameux Poëte, nommé *Nernisi*, étoit de cette secte. Un jour que le Ministre d'une Mosquée appelloit le peuple à la priere, en prononçant la formule usitée: *Dieu est un*, &c. *Nernisi* osa lui donner un démenti. On le traîna au Divan, qui le fit écorcher vif.

Les *Sephatis* soutiennent une doctrine bien opposée; car ils donnent à Dieu non seulement des attributs spirituels, mais des organes corporels & sensibles, comme des yeux, des oreilles, une langue, des mains; sentiment qu'ils appuient sur ces paroles de l'Ecriture, *Dieu a créé l'homme à son image*. Ils prétendent qu'il faut prendre à la lettre tout ce que disent les Livres saints. Lorsqu'on y trouve que Dieu est assis sur son trône, que le monde est l'ouvrage de ses mains, qu'il se met en colere, qu'il se repent, on doit croire tout cela.

dans le sens le plus naturel, sans recourir à des explications subtiles & détournées. Le Dieu qu'ils adorent est un être sensible. Sa substance est composée de parties spirituelles & de molécules de matière. Il est susceptible de mouvement local. Mais sa chair, son sang, ses mains, ses oreilles, ses yeux, sont d'une nature beaucoup plus parfaite que nos organes, & n'éprouvent jamais aucune altération ni aucune corruption.

**Les Isi.** Les *Isi* forment une autre secte. On les nomme ainsi, à cause d'*Isa Merdad* leur premier Docteur. Ils soutiennent, contre le sentiment général des Mahométans, que l'Alcoran a été créé ; & lorsqu'on leur objecte ce passage de Mahomet : *Que celui-là soit estimé infidèle, qui croit que l'Alcoran a été créé*, ils disent qu'il y a deux Alcorans ; l'un dans le ciel, que Dieu a écrit de sa propre main ; & qui est increé ; l'autre sur la terre, que Dieu a donné au Prophète, & qui n'étant qu'une copie du premier, ne sauroit passer pour éternel.

**Les Kadaris.** La doctrine du franc-arbitre & de la justification a excité des débats

jusques dans les écoles de Turquie. Les *Kadaris*, qui sont les Pélagiens du Mahométisme, rejettent le décret absolu de la prédestination; soutiennent que l'homme est un agent libre; que sa volonté est l'unique principe de ses actions, & qu'il ne feroit digne ni de récompense ni de punition dans l'autre vie, s'il n'avoit dans celle-ci la liberté de faire le bien & le mal. Un Arabe, auteur d'un Dialogue entre Adam & Moïse, fait parler ainsi le Législateur des Juifs : « Tu étois sorti des mains de Dieu; il avoit créé les Anges pour t'adorer, il t'avoit placé dans le Paradis terrestre, & t'avoit donné toutes les graces nécessaires pour résister aux mouvements de tes passions; cependant la désobéissance & l'orgueil t'ont entraîné dans l'abîme, & tu as fait décheoir le genre humain de cet état de gloire & d'innocence où Dieu l'avoit élevé. Adam répond à ces reproches : O Moïse, toi qui as eu le bonheur de parler à Dieu face à face, & de recevoir les tables qu'il avoit gravées de ses propres mains, apprends-moi combien il y avoit d'années que la Loi étoit écrite

lorsque Dieu me mit au monde. Il y avoit quarante ans, dit Moïse. Pourquoi donc, réplique Adam, me reproches-tu une faute que j'étois prédestiné à commettre, non seulement quarante ans, mais plusieurs millions de siècles avant l'existence des cieux & de la terre » ?

**Les Jabari.** Les *Jabari* tombent dans un autre excès. Ils soutiennent que l'homme n'a aucun pouvoir sur ses actions; qu'il est entraîné & conduit par un agent supérieur, de sorte que tout ce qu'il fait, il le fait nécessairement, & que le choix du bien & du mal ne dépend en aucune manière de sa volonté. Dieu sans avoir égard à ses vertus ou à ses crimes, le prédestine de toute éternité à être heureux ou malheureux. Le *Fatalisme*, dogme si accrédité parmi les Mahométans, est une branche de l'affreux système qu'on vient d'exposer; mais Ricaut a tort de dire que *tous les Turcs* adoptent les autres parties de la doctrine des Jabari.

Différentes  
opinions sur  
la durée de  
l'Enfer.

Les Théologiens Musulmans ne s'accordent pas sur la durée des peines de l'enfer. Il y en a qui prétendent qu'aucun orthodoxe, quelque



criminel qu'il soit , ne sera tourmenté éternellement , & qu'aucun infidèle ne trouvera grace devant Dieu , de quelque maniere qu'il ait vécu. Mais d'autres assurent que la condition des pécheurs sera la même que celle des infidèles , que les uns & les autres souffriront toute l'éternité , avec cette différence que les Musulmans seront un peu moins tourmentés que les Giaours. L'opinion la plus orthodoxe parmi les Turcs est que la chose dépend du bon plaisir de Dieu , qui se laissera probablement fléchir en faveur des vrais fideles , suivant ce passage de l'Alcoran , qui paroît décider la question. « Mon intercession, dit Mahomet , sera pour les plus grands pécheurs , afin qu'ayant été premièrement punis , selon la grandeur de leurs iniquités ils puissent être enfin reçus dans le Paradis par miséricorde ; parce qu'il est impossible qu'ils demeurent toujours en enfer avec les Infideles. Car il nous a été révélé que celui à qui il reste seulement dans le cœur le poids d'un atome de foi , sera délivré du supplice du feu après un certain nombre d'année ».

Ces disputes, renfermées dans l'obscurité des Ecoles, ne sçauroient troubler la tranquillité publique. Mais dans ces derniers temps il s'est élevé des sectes plus dangereuses, qui avec le concours de certaines circonstances, pourroient produire de grandes révolutions. Les *Kadezadali*, par la singularité des usages qu'ils ont introduits, non seulement dans la vie civile, mais dans le culte extérieur de la Religion, forment déjà une espece de schisme. *Birgali Effendi*, qui fonda cette secte sous le regne d'Amurath IV, institua plusieurs cérémonies nouvelles pour les funérailles & pour la priere des morts. Ceux qui suivent sa doctrine font profession d'une morale austère, d'une gravité infinie, & d'une exactitude scrupuleuse pour tous les devoirs de la Religion. Ricaut les compare aux Pharisiens du Judaïsme. Ils parlent toujours de Dieu, & prononcent continuellement ces paroles : *Ilake ila Ellah*, Je confesse qu'il y a un Dieu. Quelquefois ils passent les nuits entieres à répéter cette profession de foi. Ils sont grands admirateurs d'eux-mêmes, & mépri-

sent tous ceux qui ne suivent pas leurs opinions, jusqu'à dédaigner de leur parler & à leur refuser le salut. Ils ne souffrent pas que leurs enfants se marient dans les familles qui ne sont pas de leur secte. Quand il se trouve parmi eux quelque pécheur scandaleux, ils l'avertissent d'abord de changer de vie; & s'il ne se corrige pas, ils l'excommunient & le chassent de leur société.

Quelques personnes de cette secte lisent avec le même plaisir l'Evangile & l'Alcoran, ont en vénération les images & le signe de la Croix, & font un mélange bizarre du Mahométisme & du Christianisme. Ils boivent du vin sans scrupule, même dans le temps du Ramasan. Ils croient que Mahomet est le Saint-Esprit, promis par Jésus-Christ à ses Disciples, & que ce qui arriva le jour de la Pentecôte n'étoit que le type & la figure de ce qui devoit se passer plusieurs siècles après dans la personne du Prophète. On trouve beaucoup de sectaires de ce dernier genre en Bosnie, & sur les frontières de Hongrie & de Moravie.

Ricaud parle d'une autre secte, qui

Les Chap.

*Messahi*, ou  
Disciples du  
Messie.

approche encore plus du Christianisme. C'est celle des *Chap-Messahi*, ou des bons Disciples du Messie. Ils croient que J. C. est Dieu & le véritable Rédempteur des hommes. L'Auteur ajoute que la plupart des Ichoglans du Sérail professent en secret cette doctrine, qu'elle a un assez grand nombre de partisans dans la capitale, & qu'il s'en est trouvé quelques-uns qui ont soutenu le martyre pour la défendre. Il est constant que tous les Turcs ne sont pas également prévenus en faveur de la Religion qu'ils professent, & que plusieurs familles n'ayant originellement embrassé le Mahométisme que par des motifs de crainte ou d'intérêt, il y a beaucoup de ces nouveaux convertis, qu'on me permette ce terme, qui ont un penchant secret pour le Christianisme. Dans les provinces éloignées on voit des Musulmans qui invoquent nos Saints avec la même dévotion que ceux du Mahométisme. L'Eglise des Capucins de Nicosie, dans l'île de Chypre, est communément fréquentée par des Turcs, qui viennent y faire des prières, y présenter des

Mœurs &  
Usages des  
Turcs. Liv.  
II. Lefevre,  
cité, *ibid.*

offrandes , & demander de l'huile pour en oindre leurs malades. On voit le même spectacle à Bagdad , dans l'Eglise de ces Missionnaires. Des femmes Turques se prosternent devant l'Autel de Notre-Dame , se frappant la poitrine , étendant les bras vers son image , & lui adressant cette priere : *O Marie , la plus pure des créatures , la mere du grand Prophète Jésus , ô mon espérance , je vous conjure par la vie de cet aimable enfant que vous tenez dans vos bras , qui est la couronne de votre tête & la lumiere de vos yeux , ayez pitié de moi ! Que la gloire , dont vous jouissez dans le Ciel , ne vous fasse pas oublier mes miseres ! Assistez-moi , Vierge bénie , & employez auprès de Dieu l'autorité de votre Fils & votre propre intercession.* Les Turcs de ces quartiers puniroient du dernier supplice un homme qui blasphémeroit le nom de Jésus-Christ , ou celui de la Vierge. M. Le Fevre assure que des enfants Juifs ayant mal parlé de la Mere du Sauveur , furent poursuivis à coups de pierre par des Musulmans qui entendirent ces discours impies.

S'il en faut croire l'Auteur que Indécision.

des Turcs en  
matiere de  
Religion.

j'ai cité, il y a en Turquie un assez grand nombre de gens qui sont fort indécis en matiere de Religion. Quand on les questionne sur cet article , ils répondent froidement : *Dieu sçait qui a tort ou raison.* Un Arménien étant allé visiter un Turc qui se mouroit , le trouva dans l'état de perplexité dont nous parlons. *Mon Dieu , disoit-il , si j'étois bien persuadé que la Religion de ce Chrétien fût meilleure que la mienne , je l'embrasserois de tout mon cœur ; mais ne sçachant de quel côté est la vérité , je meurs dans celle où j'ai vécu jusqu'à ce jour , & j'ai une ferme confiance que vous aurez pitié de moi.*

Athées de  
Turquie.

Cet esprit d'incertitude conduit assez naturellement à l'incrédulité & à l'irréligion. On voit ici des impies qui rejettent avec le même dédain tous les cultes , & qui nient l'existence de la Divinité. Ils s'appellent entr'eux *Muserim*, c'est-à-dire , gens qui possèdent le véritable secret. Ce secret est qu'il y a dans chaque individu un principe intérieur qui le soutient , & qui dirige le cours de toutes ses opérations ; que le ciel , la terre , les astres , les ani-

maux, & toutes les créatures, doivent leur origine & leur conservation à ce principe; que l'homme naît, se fortifie, s'affoiblit ensuite, & cesse enfin d'exister comme les plantes. Voilà un nouvel exemple d'Athéisme franc & absolu: il faut s'aveugler volontairement pour douter de l'existence de cette malheureuse secte. Elle compte à Constantinople un grand nombre de partisans, soit parmi les Bachas & les gens de Cour; soit parmi les Sçavants & les gens de Loi. Dans le temps que Ricaut étoit en Turquie, il vit exécuter un de ces Athées, qui pouvant racheter sa vie en abjurant ses erreurs, aimeroit mieux souffrir la mort, *par amour, disoit-il, pour la vérité.* Il se nommoit *Mahomet Effendi.* C'étoit un homme riche & d'un profond savoir. Une de ses impiétés ordinaires étoit de dire: *Il faut bien qu'il n'y ait pas de Dieu, puisqu'il ne se venge pas de Mahomet Effendi, son plus cruel adversaire.* Ces Musulmans s'aiment tendrement les uns les autres, & se rendent réciproquement tous les services imaginables. Mais ils ne s'entretiennent de leurs opinions qu'avec

les personnes qui pensent comme eux. S'ils reçoivent chez eux un étranger , non seulement ils lui font bonne chere , mais ils lui donnent pour passer la nuit une jeune fille ou un jeune garçon , selon le sexe qu'il aime le mieux. Voilà où aboutit l'irréligion : elle mene ordinairement à sa suite la corruption & le désordre. Amurath IV , Empereur très-vicieux , avoit , dit-on , beaucoup de penchant pour cette secte.

*Sabéens.*

On assure qu'il y a aussi parmi les Turcs , quelques Idolâtres cachés , qui adorent le Soleil & la Lune , à cause de l'influence qu'ils attribuent à ces deux astres sur tous les êtres d'ici-bas. On les appelle *Sabin*, c'est-à-dire , Sabéens. Ceux qui se mêlent ici d'Astrologie & de Magie embrassent ordinairement cette secte , qui a beaucoup plus de partisans en Perse qu'en Turquie. Les Sabéens Turcs ne se piquent pas d'une grande exactitude pour les devoirs extérieurs de la Religion , & n'adoptent qu'avec peine le dogme de l'immortalité de l'ame , & le système des peines & des récompenses dans une autre vie. Persuadés que tout



ce qui arrive dans ce monde est l'effet nécessaire de l'influence des astres, rien ne les fâche ni ne les étonne. Ils supportent avec tranquillité les injures & les mauvais traitements. *Pourquoi, disent-ils, nous offenserions-nous de toutes ces choses ? Un homme sage se met-il en colere, lorsqu'une grosse pluie le mouille, ou que le soleil l'incommode dans les chaleurs de l'été ?*

Je ne m'étendrai point davantage sur les sectes Mahométanes. C'est une opinion commune qu'il y en a soixante-dix parmi les Turcs; mais si l'on approfondissoit cette matiere, on en trouveroit peut-être un plus grand nombre, puisqu'il n'y a point d'*Hogia*, ou de Docteur un peu accrédité, qui ne se fasse un point d'honneur d'enseigner à ses disciples quelque opinion particuliere.

Un de ces *Hogia*, nommé *Echial*, a composé un ouvrage Mystique & Dogmatique, dont on trouve l'extrait dans le Livre des *Mœurs & Usages des Turcs*. J'en rapporterai quelques articles qui concernent la création, l'état de l'Ame après la mort, le Jugement final, l'Enfer & le Paradis.

L'Auteur dit sur la création, que Sentimens

d'un Docteur  
Musulman  
sur la Créa-  
tion,

Dieu commença le grand ouvrage de l'univers par la production d'un arbre à deux branches, qu'il nomma l'*Arbre de la foi*. Il créa ensuite Mahomet, forma son ame d'une perle rare & précieuse, donna au Prophète la figure d'un Paon, & le plaça sur l'arbre de la foi, où il resta perché pendant soixante-dix mille ans. Le corps d'Adam fut formé de la terre de différentes contrées. Dieu tira sa tête de la terre de la Mecque, son estomac de la terre de Syrie, son dos de la terre des Indes, ses mains de la terre d'Occident, & ses pieds de la terre d'Orient. Les Anges Gabriel, Raphaël, Michel & Israël furent tirés du néant, & Dieu leur confia le soin & la direction du monde.

Sur l'état des  
ames après la  
mort.

Voici ce qu'il nous apprend sur l'état des ames après la mort, & sur le jugement universel. Trois jours après qu'une ame est sortie du corps qu'elle habitoit, elle obtient la permission de le visiter dans son tombeau. Elle s'apperçoit que l'eau coule en abondance de sa bouche & de ses narines, & frappée de ce spectacle, elle verse un torrent de larmes, & s'abandonne à la tristesse.

Lorsque

Lorsque les morts sortiront de leurs tombeaux , pour recevoir leur jugement , ils resteront quarante ans dans un même lieu , sans boire , ni manger , sans parler & sans s'asseoir. Sur le jugement final.  
 Les Musulmans seront distingués des Infideles par une blancheur éclatante , qui brillera sur leur corps. Quand on se rendra au lieu assigné pour le jugement final , les vrais Croyants seront montés sur les animaux qu'ils auront offerts en sacrifice pendant leur vie ; au lieu que les Chrétiens , les Juifs & les Idolâtres , marcheront à pied , & seront contraints de courir sur des épines & sur des pointes de cailloux & de rochers. Le soleil dardera à plomb ses rayons brûlants sur la tête des Infideles ; mais Dieu permettra aux Elus de se mettre à l'ombre sous l'arcade de son trône.

Les Anges tiennent un registre de nos actions , & présentent à chaque homme , à l'heure de sa mort , la feuille qui le regarde. Ils y mettent alors leur sceau , & la lui attachent au cou. C'est là-dessus que les mortels seront jugés.

Dieu a bâti sur l'enfer un grand Sur l'Enfer.

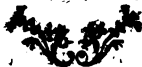
pont, soutenu par sept arches, dont chacune a trois mille lieues de largeur. Ce pont est plus subtil que les cheveux, & plus tranchant que l'épée. L'enfer est placé au-dessous de la septième terre, & gardé par soixante-dix mille rangs d'Ange, & par des animaux terribles, qui auront trente mille têtes, & à chacune de ces têtes trente mille gueules, & à chaque gueule trente mille dents, de la grosseur de la plus grande montagne.

Les réprouvés auront le visage noir, les yeux d'un bleu ferrugineux, le regard égaré, la tête prodigieusement grosse, les poils hérissés comme des brins de canne. Le feu qui sert à notre usage est soixante-dix fois moins ardent que celui qui brûlera les damnés. Un Ange les assommera à coups de massue, & ils seront outre cela tourmentés par des scorpions & des serpents, qui se coleront à leurs jambes. Ils ne verront autour d'eux que des barres de fer & des chaînes.

Sur le Paradis.

Le paradis sera le séjour destiné aux âmes pures. On y entre par huit portes d'or massif, semées de pierres

précieuses. Les bienheureux y trouveront des Ouris charmantes, dont le corps est composé d'ambre, de musc, d'encens & d'autres parfums exquis. Sept murailles environnent ce lieu de délices. La première est d'argent, la seconde d'argent & d'or, mêlés ensemble; la troisième d'or pur; la quatrième de perles; la cinquième d'émeraudes; la sixième de rubis, & la septième de lumière. Les hommes ont dans le paradis des mouftaches vertes, & les filles y sont de quatre couleurs; il y en a de blanches, de vertes, de jaunes & de rouges. J'épargne à mes Lecteurs le détail de beaucoup d'autres rêveries qu'on trouve dans ce Livre. L'Auteur étoit Mufti, & les Turcs ont une grande vénération pour sa mémoire. Ainsi l'on peut croire que tout ce qu'il rapporte est un précis fidele de leur créance.



## ARTICLE XV.

*Des Mariages.*

Nature &  
Cérémonies  
du Mariage.

Tournefort,  
Lettre XIV.  
Mœurs &  
Usages des  
Turcs, Liv.  
III.

**L**E Mariage n'est ici qu'un contrat civil, qui se passe chez le Cadi, en présence de deux témoins, sans l'entremise des Imans. Cependant les Turcs le regardent comme une chose sainte, & un engagement indispensable, ordonné par le Créateur à tous les hommes, pour la multiplication de leur espèce. Les filles n'apportent point de dot, & le mari est souvent obligé de leur envoyer de l'argent pour former leur trousseau. Il doit outre cela leur assurer un douaire, c'est-à-dire, une somme convenue, pour en jouir en cas de veuvage ou de divorce.

Le jour du mariage, la fille monte à cheval, accompagnée de plusieurs dames ou de quelques esclaves, qui la conduisent à la maison du mari, au son de plusieurs instruments. Un grand voile lui couvre tout le corps, & on soutient sur sa tête une espèce de dais. Son trousseau la suit, & ne fait pas le moindre ornement de la

marriage. On affecte de l'enfermer dans plusieurs coffres de belle apparence , que portent des chevaux & des chameaux , & dont quelques-uns sont souvent vuides , ou ne contiennent que des bagatelles. Le mari reçoit l'épouse à la porte. Ils se touchent la main , s'entretiennent , & se font les plus tendres protestations , quoiqu'ils ne se soient jamais vus. La journée se passe en divertissements de toute espèce ; mais les hommes se réjouissent d'un côté , & les dames d'un autre. Le mari invite à cette fête ses plus proches parents , qui lui font un présent dans cette occasion. Quand la nuit est venue , chacun se retire. Parmi les personnes de distinction , la mariée est conduite par un Eunuque à la chambre où elle doit coucher. Au défaut d'un Eunuque , c'est une parente qui lui donne la main , & qui la met dans les bras du mari. L'époux est chargé du soin de la deshabiller , & de la coucher dans le lit. Une des petites façons des jeunes mariées est de faire à leur ceinture plusieurs nœuds , que le mari est quelquefois des heures entières à dénouer. Pendant ce temps la mariée récite ses prières , & rit

Tournefort,  
ibid.

sans doute en secret de l'embarras du pauvre époux. Dans plusieurs villes de Turquie, les garçons de la noce prennent le linge ensanglanté, & le portent dans les rues, pour le montrer aux passants, comme un témoignage incontestable de la virginité de la fille. Si la mariée ne se trouve pas vierge, l'époux la renvoie à ses parents ; ce qui est un affront si sensible, qu'on a vu des peres & des meres étrangler leur fille dans ces occasions.

Pluralité des  
femmes.

La polygamie est permise ici ; mais les Loix la restreignent à quatre femmes, & la plupart des Turcs n'en ont qu'une. Le nombre des concubines n'est point limité. Le mari doit à sa femme l'instruction, le bon exemple, le tribut conjugal, au moins une fois toutes les semaines ; la nourriture & l'entretien, c'est-à-dire, du pain, du ris, du beurre, du café, du bois, du coton ou de la soie, pour filer des habits. S'il manque à ces devoirs, elle est en droit de demander le divorce. Elle peut encore se faire séparer, s'il est impuissant, s'il la maltraite, s'il est adonné au péché contre nature, ou

Divorce.



s'il exige d'elle des choses illicites.

D'un autre côté, rien n'est plus facile au mari que d'obtenir une séparation. Mais lorsqu'il n'a point de faits griefs à alléguer contre sa femme, il doit lui payer le douaire stipulé, & quelquefois même il reste chargé de son entretien. On peut reprendre jusqu'à deux fois une femme qu'on a répudiée ; mais la loi a mis une condition très singulière à une troisième réconciliation. Il faut que la femme couche avec un autre homme, avant que d'être reçue dans les bras de son premier époux. L'esprit de cette loi est de mettre un frein à l'inconstance des maris, & d'imprimer une note d'infamie à ceux qui abusent de la liberté du divorce. Il s'est trouvé des hommes qui ont enduré patiemment cette humiliation, & des femmes aussi, qui croyant gagner au changement, n'ont plus voulu revenir à leur ancien mari.

La coquetterie & l'intérêt sont ici quelques divorces. Lorsqu'un homme riche & puissant veut enlever une belle femme, mariée à un particulier sans protection, il en trouve aisément les moyens. Une de ces vieilles

entremetteuses , qui s'insinuent dans tous les sérails , va trouver cette femme , l'instruit des desseins de son amant , & lui persuade de demander au Juge une séparation. L'infidèle épouse paroît devant le Cadi , & produit deux témoins subornés , qui certifient que son mari la maltraite , ou qu'il lui refuse les choses nécessaires pour son entretien. Le Magistrat , gagné par des présents , prononce la sentence de divorce ; & quelques jours après , cette femme épouse l'homme opulent qui l'a séduite.

Mariages des  
Eunuques.

Les Eunuques ont aussi le privilège de se marier , & d'entretenir des concubines. Leur sérail est quelquefois aussi nombreux que celui d'un Bacha ou d'un Visir.

Adultere.

La loi condamne au dernier supplice les femmes adulteres. On les enferme dans un sac rempli de pierres , & on les jette dans la mer. Mais il faut que le mari se porte pour accusateur ; & s'il n'allegue pas des preuves convaincantes , il est lui-même condamné à la bastonnade. Le galant d'une femme infidèle est promené sur un âne dans les carrefours , la tête tournée vers la croupe ,

avec une couronne & un collier de tripes. Au retour, il reçoit la bastonnade dans la maison du Juge.

Le douaire qui revient aux fem- Les enfants  
mes passe à leurs enfants, lorsqu'elles meurent. C'est tout l'avantage qu'ils ont sur les fils des concubines, qui partagent avec eux, par égale portion, tous les biens du pere. Dès qu'un enfant est né, son pere lui donne un nom, le prend dans ses bras pour l'offrir à Dieu, & lui met un grain de sel sur la langue, en disant ces paroles : *Que le saint nom de Dieu se soit toujours aussi savoureux que ce sel, & qu'il t'ôte le goût des choses de la terre.* Le même nom se perpétue rarement dans les familles, les Turcs ne faisant aucun cas de cette illustration originaire que nous appellons noblesse, & dont nous attachons l'idée à certains noms. Néanmoins il y a ici deux familles, qui se soutiennent dans une sorte de prééminence, & qui conservent les noms des Auteurs de leur illustration. L'une est celle des *Ibrahim.Ogli*, c'est-à-dire, des descendants d'*Ibrahim*, qui fut Grand Visir sous Mahomet I & sous Amurath II, & que le dernier de

ces Princes éleva à la dignité de Khan. L'Empereur les dispense d'exercer aucun emploi public, visite leur Chef deux fois l'année, & le fait quelquefois asséoir en sa présence. L'autre famille est celle des Cuproli. Les noms les plus communs en Turquie, sont *Ibrahim*, c'est-à-dire, *Abraham*; *Soliman*, *Salomon*; *Isouf*, *Joseph*; *Ismael*, *Oyant Dieu*; *Mahomet*, *louable*; *Mahmoud*, *desirable*; *Scander*, *Alexandre*; *Sophi*, *sage ou saint*; *Hali*, *haut*; *Selim*, *paisible*; *Mustapha*, *sanctifié*; *Achmet*, *bon*; *Amurath* ou *Mourath*, *vif*, &c.

Leur cir-  
cison.

C'est à l'âge d'environ treize ans qu'on circonçoit les enfants parmi les Turcs. Cette cérémonie se nomme *Tzimet*, c'est-à-dire, *mariage*, pour marquer que le circoncis épouse en quelque sorte la Loi Musulmane. On la regarde moins ici comme un précepte essentiel, que comme une tradition empruntée des Arabes, & un hommage volontaire qu'on rend à la Religion. Les Musulmans n'excluent point du paradis les enfants qui meurent sans avoir reçu ce Sacrement du Mahométisme; mais avant de les enterrer, on leur casse le petit doigt,

pour faire voir qu'ils n'ont pas été circoncis. Tournefort assure que plusieurs Turcs trouvent le moyen d'éviter la circoncision; que la plupart des Renégats en sont dispensés, & qu'on se contente de leur faire prononcer la formule de Foi.

Le jour de la circoncision d'un enfant, on prépare un grand repas dans sa maison, & ses parents lui envoient un présent. On l'habille proprement; on le fait monter à cheval ou sur un chameau, & on le conduit à la Mosquée au son des instruments. Il tient de la main droite une fleche, dont il tourne la pointe sur sa poitrine, pour signifier qu'il est prêt à verser son sang pour la Religion. Quand il est arrivé dans le Temple, l'Iman, après une courte exhortation, lui fait prononcer la formule de Foi, en levant un doigt. On le couche alors sur un sofa; & le barbier lui ayant tiré le prépuce, qu'il serre avec une pince, en coupe l'extrémité avec un rasoir, & la montre aux assistants, en disant à haute voix, *Dieu est grand*. On conduit aussi les filles à la Mosquée, au même âge que les garçons, pour les initier

dans la Religion Musulmane. En Perse on leur coupe les nymphes ; mais on les exempté en Turquie de cette opération.

Vie des femmes Turques.

Les femmes Turques vivent dans une grande retraite. Celles du peuple obtiennent la permission d'aller au bain deux fois la semaine , & d'assister pendant le Ramasan aux prières & aux prédications publiques. Elles ne paroissent dans les rues qu'avec un voile , qui leur couvre le visage & la poitrine. Les Dames d'un rang distingué , qui ont des bains & une chapelle dans leur maison , ne sortent presque jamais. Elles passent leur vie dans la plus grande oisiveté , ne se mêlant d'aucun soin domestique. Quelques-unes s'occupent à filer & à broder ; d'autres emploient leur loisir à chanter & à jouer des instruments ; toutes s'amusement pendant plusieurs heures à fumer du tabac. Elles se parent avec un soin extrême , pour tâcher de l'emporter sur leurs rivales , ne négligeant aucun des avantages qu'elles peuvent se procurer par artifice , jusqu'à employer l'usage des talismans , qu'elles mettent dans leurs habits ou dans

les tresses de leurs cheveux. Elles se servent d'une herbe appelée *Serquis*, qui vient des environs de la Mecque, & dont l'infusion, prise comme du thé, entretient, dit-on, la beauté & la fraîcheur du teint jusqu'à l'âge de soixante dix ans.

Elevées sans aucun principe qui les porte à la vertu, il ne leur manque <sup>Leur liberté nage.</sup> que l'occasion pour s'abandonner à la débauche. Ricaut les représente comme les femmes les plus lascives & les plus libertines de l'Orient. Parmi les expédients qu'elles emploient dans leurs intrigues amoureuses, le plus ordinaire est le déguisement. Travesties en esclaves, elles se transportent, à l'heure du bain, dans des maisons commodes, destinées à ces rendez-vous. Quelquefois elles s'adressent à des étrangers, dont la bonne mine leur plaît, & qu'elles trouvent le moyen d'attirer dans leur maison. On assure que plusieurs de ces femmes barbares, après avoir tenu trois ou quatre jours un homme caché dans leur chambre, le poignent ensuite ou l'empoisonnent, & l'enterrent secrètement, soit dans la crainte qu'il ne trahisse leur secret, soit

pour assouvir leurs desirs impudiques sur de nouveaux objets. Il est certain que les Etrangers ne peuvent être trop en garde contre ces dangereuses propositions : car si leur intrigue éclate , ils sont condamnés au feu , à moins qu'ils ne se fassent Mahométans.

Comment  
les Turcs dé-  
clarent leur  
amour à une  
femme.

Lorsqu'un Turc devient amoureux d'une femme , il lui déclare sa passion par plusieurs signes. Il tâche d'abord de la voir sur la terrasse de sa maison , ou aux fenêtres de son appartement. Il hausse la tête en la regardant , & tire la peau de son menton , pour lui apprendre qu'il est son esclave. Quelquefois il prend en sa présence un stilet , & se pique les bras & les jambes avec cet instrument ; ce qui est ici la plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner à une Maîtresse. Le *Selam* est un moyen ingénieux de déclarer ses sentiments. Les Turcs donnent ce nom à des bouquets de fleurs , dont le choix & l'assemblage forment une sorte de langage mystérieux , qui exprime tous les mouvements d'un cœur passionné. Cette ruse , dit un Ecrivain , est très commune par-

Mœurs &  
Usages des  
Turcs , ubi  
*suprà.*



mi les Dames d'Afrique. « Là un esclave Chrétien, qui, pour l'ordinaire, est l'objet de leur amour, entretient avec sa maîtresse une correspondance secrète, par le seul arrangement des pots d'un parterre. Une longue lettre contiendrait moins de passion. L'Amarante auprès de la Violette signifie qu'après le départ du mari, on espère se consoler des maux que cause sa présence. La fleur d'Orange marque aussi l'espérance; le Souci exprime le désespoir; l'Immortelle désigne la constance; la Tulipe reproche l'infidélité, la Rose est le symbole de la beauté. Qu'un esclave, ajoute l'Auteur, forme un bouquet de Souci, de fleur d'Orange, d'Amarante & de Violette, c'est un billet doux qui signifie : *Les tourmens que je souffre me jetteroient dans un désespoir mortel, si je ne me flattois d'être plus heureux par l'absence de mon rival.* Cette espèce de chiffre amoureux n'est connu que de l'esclave & de sa maîtresse, qui, pour mieux cacher leur intrigue, changent quelquefois, par une convention réciproque, l'attribut ordinaire des fleurs d'un parterre ;

ils font dire à la Rose ce que l'Amarante a coutume d'exprimer , & donnent à la Violette la signification du Souci, ou d'une autre fleur. Un endroit du jardin est le dépositaire secret de ces billers tendres. L'esclave les compose à loisir , & sa maîtresse y répond en sûreté ; même en présence de son mari , en changeant seulement l'arrangement des pots , ou en formant un bouquet par maniere d'amusement ».

## ARTICLE XVI.

### *Des divertissemens & des fêtes. Spectacles Turcs.*

Exercices  
d'amuse-  
ment.

**L**ES amusemens favoris des Turcs font de monter à cheval , de combattre avec la lance ou avec le sabre , ou de jeter une espece de dard appellé *Girid*. Ils ont une passion extrême pour les chevaux, qu'ils conduisent avec beaucoup d'adresse , jusqu'à se tenir debout sur la selle , tandis que l'animal court au grand galop. Les gens de distinction ne sortent jamais qu'à cheval , l'usage des carrosses étant inconnu dans tou-

te la Turquie. Rien de plus superbe que la housse des chevaux & le reste de leur attirail. L'or, les perles & les diamants, brillent jusques sur les étriers & sur les brides : c'est en quoi consiste ici le luxe des équipages.

Les Orientaux jouent peu, & n'intéressent jamais cet amusement. Les Jeux de commerce jeux de hazard sont sévèrement défendus par l'Alcoran. Mahomet, qui les regardoit comme une source féconde de querelles & de disputes, a donné là-dessus d'excellentes instructions à ses disciples. *Abstenez-vous, dit-il, de jouer aux jeux de hazard, parce qu'ils ont été inventés par le diable, pour jeter la division parmi les hommes, pour les détourner de la prière, & les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Il semble avoir aussi pros crit les échecs sous le nom d'*Images* ; car, chez les Arabes, les principales pieces de ce jeu étoient sculptées, & représentoient des éléphants, des hommes à cheval, & d'autres figures. Mais les Turcs y jouent sans scrupule avec des pions d'ivoire tout unis. Ils ne connoissent ni les cartes ni les dés. Ils s'a-

musent quelquefois à jouer aux dames, aux osselets, & au *Mancalah*. Ce dernier jeu est le plus usité. Il se joue avec de petites coquilles qu'on range six à six dans des fosses rondes, creusées sur deux lignes parallèles dans une pièce de bois, qui a un pied de long sur six pouces de large. Il y a six fosses de chaque côté. On n'y joue que deux, & chacun prend trente-six coquilles, dont il garnit les six fosses de son jeu. La Musique fait les délices de quelques Turcs, qui passent une partie du jour à jouer d'un instrument lugubre, qui a la forme d'une flûte, & sur lequel ils ne font que répéter les mêmes airs. Joignez à cela la fumée du tabac, l'usage du café & du sorbet, les heures voluptueuses qu'on passe dans les sérails; & vous aurez une notion assez exacte de tous les plaisirs des Orientaux. La chasse & la promenade sont des divertissements inconnus à ce peuple tranquille & flegmatique.

Fête du Bairam.

Quant à leurs fêtes, la plus remarquable est celle du Bairam, qui est la Pâque des Musulmans. Elle dure trois jours; & dès qu'elle com-

mence , le Palais & les places publiques retentissent du bruit des tambours & des trompettes. On dresse dans toutes les rues des escarpolettes & des roues de fortune. Ces escarpolettes sont fort élevées , & les roues de fortune ressemblent à celles de nos moulins de rivière. Plusieurs personnes y tournent à-la-fois sans se toucher , & chacun se trouve à son tour au haut & au bas de la roue.

Les Dames , qu'on tient renfermées tout le reste de l'année , ont la liberté de sortir pendant les trois jours de cette fête. Les hommes s'embrassent dans les rues , se souhaitent mille prospérités , & s'envoient des présents. L'Empereur reçoit dans le Divan les compliments des Grands de la Porte , leur donne un somptueux repas dans la même salle , & leur fait distribuer des vestes de martre zibeline. Les Sultanes sortent de leurs appartements , & viennent offrir leurs hommages au Monarque dans l'intérieur du Palais.

Les Turcs célèbrent aussi avec *Autres fêtes.* réjouissance le petit Baïram , qui ar-

rive soixante dix jours après le grand, la fête de la naissance de leur Prophete, qui est la nuit du 11 au 12 de la troisieme Lune; celle de son Ascension au Ciel la nuit du 26 au 27 du quatrieme mois, & d'autres solennités particulieres. Ils appellent le Vendredi *le prince & le plus excellent des jours*, & ils le solennisent en se rendant à la Mosquée, & en s'abstenant de tout travail jusqu'à midi. Ce jour est pour eux ce que le Samedi est pour les Juifs, & le Dimanche pour les Chrétiens. Ils croient que le Jugement dernier se fera un vendredi. Les anciens Arabes destinoient ce jour à leurs assemblées solennelles, & Mahomet lui conserva le même honneur dans sa Religion; les fêtes, dit Abulfarage, ayant été en partie instituées pour réunir les peuples dans des assemblées publiques, & pour interrompre le cours de leurs fatigues & de leurs travaux.

Mœurs &  
Usages des  
Turcs, Liv.  
III.

Spe&acles  
qui accom-  
pagnent la  
circoncision  
des Princes.

Rien ne donne une plus haute idée de la magnificence Ottomane, que les fêtes qui accompagnent la circoncision des Princes. J'ai déjà parlé de cette cérémonie pompeuse,

mais j'ai réservé quelques particularités pour l'article que je traite. Mahomet, fils d'Amurath III, fut circoncis avec le plus grand appareil. On avoit dressé dans l'Hippodrome plusieurs rangs de loges, pour le Sultan & les Dames du Sérail, pour les Grands de l'Empire, & les Ambassadeurs des Princes Etrangers. Amurath & son fils traversèrent la place, pour se rendre au Sérail d'Ibrahim (1), où étoit leur loge. On avoit couvert de drap d'or le pavé de la Cour, & ils y entrèrent à cheval. Ils étoient accompagnés des Bachas de la Porte, & d'une nombreuse suite de Janissaires, de Spahis & d'autres Gardes, qui étoient vêtus superbement. On portoit devant les Princes cinq flambeaux de cire, d'une grosseur & d'une hauteur si démesurée, qu'ils ressembloient à de grands arbres. Leur contour étoit orné de fleurs, de rubans & de filets d'or. Des hommes cachés dans ces machines les faisoient mouvoir secrètement, comme si elles eussent marché d'elles-mêmes.

Baudier,  
Hist. du Sé-  
rail, Liv. I.

(1) C'est un des trois Séraïls que l'Empereur a dans la Capitale.

Quand le Grand Seigneur eut pris sa place , les Ambassadeurs arrivèrent successivement , passerent en revue devant le Monarque , se prosternerent au bas de sa loge , & lui offrirent de riches présents. Le Musfi parut ensuite avec une foule d'Imans & de Moines , & fit trois fois le tour de l'Hippodrome , tenant dans ses mains un livre qu'il feuilletoit sans cesse. Il s'arrêta devant le trône de l'Empereur , & récita quelques prières avec les autres Prêtres , pendant que plusieurs Religieux de la troupe se déchiquetoient la chair des bras & des jambes avec de grands couteaux , en l'honneur du Prophète & de leur Sultan. Le Patriarche des Grecs & celui des Arméniens arrivèrent après le Musfi avec un nombreux Clergé , firent des vœux pour sa Hauteſſe , & lui présentèrent un grand vase d'argent rempli de pièces d'or.

On vit paroître après cela les Marchands , les Artisans , les Bouchers , les Laboureurs , les Bergers , & des hommes de toute profession , partagés en différentes troupes , qu'on distinguoit facilement les uns des



autres par les attributs de leur condition ; chacune offroit aussi son présent. Celle des Marchands se distingua par sa magnificence. Elle étoit composée d'environ mille personnes, Turcs, Juifs & Chrétiens, vêtus de robes de drap d'or. De jeunes garçons les suivoient, les uns déguisés en filles, les autres en petits Amours, qui traînoient une espece de boutique, sur laquelle on avoit étalé quantité d'étoffes & de tapis d'une grande richesse, qu'on présenta à l'Empereur. Les Orfèvres offrirent une autre boutique, chargée de vaisselle d'or & d'argent.

A cette procession des différents Corps de métiers succéderent des cavalcades & des représentations de combats. Le Grand Visir, voulant exposer aux yeux des Musulmans l'image de leurs victoires contre les Chrétiens, fit traîner dans la place deux grands châteaux, fortifiés de remparts, & garnis de tours & de canons sur leurs affuts. L'un étoit défendu par les Turcs, & l'autre par les Chrétiens. Trente cavaliers, sortis de chacun de ces châteaux, en vinrent aux mains, & les Chrétiens furent

repoussés par leurs ennemis , qui les forcerent de rentrer dans leur fort. Alors les Turcs battirent la muraille , firent une brèche , & monterent à l'assaut. Ils emporterent la place & la saccagerent ; le haut des remparts parut couvert de têtes sanglantes qu'ils avoient attachées au bout de leurs piques.

Le spectacle que donna Occhiali , Grand Amiral , fut encore plus applaudi. Il fit rouler dans l'Hippodrome une grande Machine , qui représentoit l'île de Chypre. Deux puissantes armées l'assiégeoient par terre & par mer. On voyoit la descente des Turcs , leurs attaques & leurs assauts , les sorties des Insulaires , l'effet des mines & des contremines , & toutes les particularités de ce siege fameux. La fiction se changea même en réalité ; car les canons , quoique seulement chargés de poudre , étendirent morts quelques combattants , & en blessèrent un assez grand nombre.

Baladins  
orientaux.

Des Bateleurs de toute espece contribuerent à varier les plaisirs de cette fête , qui dura plusieurs jours. Les Baladins Orientaux dansent  
avec

avec beaucoup de gravité , au son d'un rambourin qui n'a qu'un fond. Ils représentent des comédies & des farces grossières. Quelques-uns font mouvoir derrière une toile transparente de petites figures plates, qu'ils conduisent si adroitement , que ce spectacle, selon Thevenot, est beaucoup plus amusant que celui de nos Marionettes. Leurs tours de souplesse sont prodigieux. Ils dansent sur des cordes lâches ou tendues , au milieu des épées nues dont elles sont hérissées. Couchés à la renverse sur le tranchant de deux cimenterres , on leur met sur la poitrine une grosse enclume, sur laquelle plusieurs hommes frappent à coups redoublés. Ils se font aussi casser sur la tête des pierres d'une grosseur énorme. D'autres prennent avec la main ou avec les dents des fers rougis au feu , ou marchent nu-pieds sur des herbes garnies de pointes d'acier , & sur des couteaux qui présentent le fil. Baudier rapporte que dans la fête dont nous parlons , plusieurs de ces Bâteleurs parurent nus dans l'Hippodrome , le corps lardé de fleches , de couteaux & d'épées. Ils

firent trois tours dans la place; mais deux de ces misérables tomberent morts sur le pavé. Les mêmes Balandins apprivoisent les serpents, font danser des ânes, des chiens & d'autres animaux, & dressent de petits oiseaux à rapporter des pièces d'argent.

Les illuminations & les feux d'artifice succéderent aux spectacles du jour. L'illumination représentoit plusieurs navires avec leurs mâts, leurs cordages & leurs agrès. On voyoit aussi une grande roue, environnée de lampes, qui tournoit sans cesse, & qui en faisoit mouvoir douze plus petites également éclairées. Les lampes, quoiqu'immobiles, sembloient suivre le mouvement des roues. L'artifice étoit renfermé dans plusieurs châteaux qui parurent en feu. Les uns étoient traînés par des hommes, & les autres par des dragons qui vomissoient des flammes.

Cette fête fut très désagréable pour les Chrétiens. Car outre les malheurs affligeants qu'elle leur retraça, une infinité de Grecs, séduits par l'appas d'une légère récompense, coururent à la grande Mosquée

de la place pour s'y faire circoncire. Les plus jeunes & les mieux faits furent reçus parmi les Ichoglans, & l'on incorpora les autres dans la troupe des Azamoglans.

Outre les fêtes qui appartiennent à la Religion, les Turcs font des réjouissances publiques à l'occasion de certains événements. Celles qui suivent le gain d'une bataille s'appellent *Donâmma* ou *Dunalma*. Lorsqu'elles sont ordonnées par le Gouvernement, les marchands sont obligés d'orner leurs boutiques de tout ce qu'ils ont de plus riche, & de les illuminer pendant la nuit. Le peuple peut s'enivrer impunément, & se livrer sans crainte à toutes sortes de débauches, pourvu qu'il ne trouble point l'ordre public ni la tranquillité des citoyens.

Réjouissances à l'occasion de certains événements.



## ARTICLE XVII.

*Des repas & de quelques autres usages domestiques.*

Dîner des  
Turcs.

**L**A frugalité regne dans les repas des Turcs; Ils ne mangent à dîner que des herbes, des légumes, du laitage, des confitures & quelques fruits. Ils se nourrissent de concombres crus trois ou quatre mois de l'année, & les assaisonnent de lait caillé fort aigre, ou d'ail détrempé dans l'eau. Entre les aliments plus solides, qui composent leur souper, les plus ordinaires sont le pilau; le bœuf fumé, qu'ils nomment *Patramah*; les poules, dont la qualité est excellente dans le Levant; la chair d'agneau, de mouton & de chevreau. Le poisson & le gibier sont peu d'usage chez ce peuple, quoique l'un & l'autre abonde dans le pays. Le mouton de Constantinople est trop gras & sent le suif. On vante les lievres de la côte d'Europe, & les perdrix de celle d'Asie.

Tournefort,  
Lettre XIV.  
Mœurs &  
Usages des  
Turcs, Liv.  
III.

Le pilau est un mélange de plusieurs viandes, comme de poules,

# DES TURCS. 299

de pigeonneaux & de mouton, qu'on fait cuire avec du riz. On lui donne différentes couleurs. Par exemple, il sera rouge, en y mêlant du jus de grenade, ou on le jaunit avec du safran. Les Orientaux ne font point crever le riz, ce qui lui ôteroit toute sa faveur; mais ils lui laissent assez de consistance, pour en former des boules, qu'ils portent dans leur bouche avec la main, n'ayant pas l'usage des fourchettes. Ils prennent avec des cuillers de bois assez profondes tout ce qu'on leur sert de liquide, & ils n'ont point d'autres vases pour boire. Ils coupent la viande par morceaux fort menus, lorsqu'ils veulent la faire bouillir. S'ils la font rôtir, ils la coupent encore plus mince, & enfilent tous les morceaux dans une broche, les frottant de beurre & les entrelardant d'oignons.

À l'égard de leurs assaisonnements, les plus ordinaires se font avec de l'ail broyé, du safran & des épices, du verjus confit dans le sel, de la graine de moutarde concassée, & divers genres de fromages. Leur pâtisserie est fort délicate; mais avec

Leurs assaisonnements.

le meilleur froment du monde ils font de très mauvais pain , dont la pâte n'est ni levée ni battue.

Comment ils  
se rangent  
pour man-  
ger.

Un tapis de cuir , nommé *Sopra* , leur sert de nape. Le peuple l'étend à terre , & s'assied autour les jambes croisées. Les personnes plus distinguées le mettent sur une table , qui n'a qu'un demi-pied de hauteur. On couvre la table, ou le tapis , d'un grand plateau de bois , chargé de plats & de différents mets. Une longue bande de toile , qu'on étend sur les genoux des convives , sert à essuyer les doigts , avec lesquels on prend toutes les viandes. Le repas est toujours précédé d'une prière , que fait le maître de la maison. Au sortir de la table chacun se lave la bouche , le visage & les mains. On apporte pour cela de l'eau chaude , du savon , & quelquefois des eaux de senteur , dont chacun mouille un bout de son mouchoir. Leurs bassins à laver ont un couvercle percé à jour , qui cache les immondices qu'ils reçoivent : car il n'est point de peuple plus délicat sur l'article de la propreté.

Leurs boi-  
sons.

On ne boit qu'à la fin du repas ,



& la boisson ordinaire est l'eau. Cependant il y a des Turcs qui boivent dans leur maison du vin & des liqueurs fortes ; mais c'est toujours en secret, & sur-tout dans l'absence des domestiques. Comme ils n'en usent que par débauche, ils n'y mêlent point d'eau, & ils se moquent à ce sujet des Chrétiens, qui corrompent, disent-ils, cette liqueur, sous prétexte de la tempérer. Leurs autres boissons communes sont l'oxicrat, qui est un mélange d'eau & de vinaigre ; l'*Ossaph*, espèce d'hydromêle ; diverses liqueurs rafraîchissantes, comme de l'eau de pêche, de cerise, de framboise, de raisins secs, de citron, & d'autres fruits. Ces dernières liqueurs, connues sous le nom de *Sorbet*, sont principalement en usage pendant l'été : toutes les bonnes tables en sont garnies. On les sert dans des jattes de porcelaine, qui tiennent environ deux pintes ; & pour les distinguer, on met sur la soucoupe de chacune de ces jattes l'espèce de fruit dont les sorbets sont composés. On y puise avec une cuiller à long manche, qui sert à tous les convives.

Ce qui se  
passe dans les  
visites.

Les Turcs mangent rarement les uns chez les autres, & se visitent peu. Comme les femmes ne sont point admises dans les cercles, tout s'y passe en politesses froides, & chacun se conduit avec une gravité cérémonieuse. On y parle peu : on ne cherche point à briller : on se rendroit importun & méprisable par la moindre affectation de supériorité. Une partie du temps des visites s'emploie à fumer. Le maître de la maison présente lui-même les pipes toutes allumées, & fait ensuite apporter de l'eau-rose, des parfums, du café & du sorbet. On se lave les mains & se visage avec l'eau-rose, & on les sèche à la fumée de l'aloès ou du bois d'aigle, qu'un esclave brûle à vos pieds dans une cassiolette, tandis que d'autres valets tiennent un linge sur votre tête, pour empêcher que la fumée ne se dissipe trop promptement. Le tabac que fument les Orientaux est très doux, & ils le rendent encore plus agréable en y mêlant des parfums. Celui qu'on tire des côtes de Syrie est le plus estimé. Leurs pipes sont très longues, & ne laissent monter à la bou-

che qu'une vapeur légère qui ne brûle point le palais. Elles sont d'une terre fine, qu'on trouve dans l'île de Négrepont & aux environs de Thèbes.

La maniere de saluer chez ce peuple est de faire une légère inclination de tête, en portant la main sur la poitrine. On se souhaite réciproquement toutes sortes de prospérités, & on se donne le nom de frère. Si l'on aborde un homme de distinction, on prend le bout de sa veste, & on la baise par respect. Les Turcs exigent rigoureusement ce qui leur est dû ; mais ils ne veulent rien au delà, & l'excès de soumission passe chez eux pour une flatterie méprisable. Chaque Officier de la Porte a son rang & ses distinctions : tout cela est réglé par les loix de l'Empire. Un des principaux devoirs de nos Ambassadeurs & de nos Consuls, est de bien étudier ce cérémonial, & de sçavoir se conduire avec dignité à l'égard de chaque Ministre, en s'éloignant également de l'incivilité & de la bassesse.

Les Turcs n'ôtent jamais leur turban devant les personnes qu'ils respectent ; & ce qui passe chez nous

Maniere de  
saluer.

Autres usages particuliers.

pour une marque de déférence, est regardé chez eux comme une insulte. Leur coutume est de se raser la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux, qu'ils ont au sommet. Ils croient que Mahomet les prendra parla après leur mort, pour les porter en Paradis. Ils laissent croître leur barbe, & l'entretiennent avec beaucoup de soin. C'est ici une espece de ridicule que de n'en point avoir. Cependant ceux qui ont embrassé la profession des armes se contentent de porter de longues moustaches. Une belle barbe est un titre de recommandation en Turquie, & on loua Soliman II de ce qu'il avoit une plus longue barbe que son prédécesseur.

*Habillemens.* Leur habillement differe peu de celui des Persans & des Mogols. Ses principales pieces sont ; 1°. le caleçon, qui sert de haut-de-chausse & de bas. Il descend jusqu'aux pieds, qu'on couvre avec des chaussons de maroquin jaune, & des pantoufles de même cuir, qui n'ont point de talon. Dans la mauvaise saison on se sert de bottines. Il n'y a que les Turcs & les Chrétiens étrangers qui puissent porter des pantoufles jaunes.

2°. La chemise , qui est de mousseline ou de gaze ; mais cet usage de porter du linge n'est pas commun parmi le peuple. 3°. Le *Doliman* , espèce de soutane , qui descend jusqu'aux pieds , & qu'on serre avec une ceinture de soie fort large , qui fait plusieurs tours , & qui a la forme de nos anciennes écharpes. On y attache un ou deux poignards , dont la garniture est très propre. Ils portent dans leur sein leur mouchoir , leur bourse , leur sac à tabac , & les autres choses que nous mettons dans les poches de nos habits. 4°. La robe , qui couvre le *doliman*. 5°. Le *Saric*. C'est un bonnet rond , sans bords , garni & matelassé de coton , autour duquel on roule un grand morceau de mousseline , appelé *Tulbend* , qui fait plusieurs tours en divers sens. Cette coëffure s'élève très haut ; mais elle ne couvre pas les oreilles. L'habit Turc est très noble. Nos Marchands , qui le prennent autant par goût que par convenance , le trouvent beaucoup plus commode que leur habit à la Française. Il n'y a que la chaussure qui embarrasse dans les commencements , parce

qu'elle ne ferre pas assez le pied.

Les anciens Turcs n'employoient pour leur habillement d'autre étoffe que des draps de bure, qu'ils doubloient de peaux de mouton. Plusieurs même ne s'habilloient qu'avec ces peaux, & c'est encore la méthode des Turcomans & de quelques autres Asiaticques. Les Turcs Européens se servent aujourd'hui des plus beaux draps & des plus riches étoffes de France & d'Angleterre, qu'ils doublent de peaux de martre, d'hermine, de loup cervier, de gorges de renard. Telle de ces fourures coûte depuis cinq cents écus jusqu'à cinq ou six mille livres, & il y en a même de beaucoup plus chères.



## ARTICLE XVIII.

*Des Funérailles.*

**L**es Turcs se font un point de religion d'assister les mourants, de ne point les abandonner dans les maladies les plus contagieuses, de les exhorter à la mort, & de leur inspirer des sentiments de résignation. Le premier Iman de la Mosquée vient aussi les consoler. S'ils laissent après eux des dettes, que leur famille soit dans l'impuissance d'acquitter, l'Iman fait appeler les créanciers, & tâche de les engager à jeter leurs billets sur le lit du débiteur, & à déclarer en présence de plusieurs témoins qu'ils n'en exigent point le paiement. On ne peut dans ces circonstances refuser une telle grace sans se déshonorer.

Dès qu'un homme a fermé les yeux, les femmes qui sont dans la maison annoncent sa mort à tous les voisins par les cris lamentables qu'elles poussent. Dans quelques endroits de l'Afrique, soumis à la domination Mahométane, elles se bar-

bouillent le visage avec du noir, & le déchirent avec leurs ongles ou avec des aiguilles.

On lave le mort avec soin ; on lui rase tout le corps , à l'exception du visage ; on lui bouche les oreilles, la bouche & les autres conduits. Après l'avoir parfumé d'encens, pour écarter les mauvais esprits, on l'enfouit dans un drap, dont le haut & le bas ne sont point cousus. La raison de cela est que, selon l'opinion des Turcs, deux Anges s'emparent du mort après la sépulture, & le font mettre à genoux dans son tombeau, pour l'interroger. Or il ne pouroit prendre une telle posture, s'il étoit entièrement enveloppé dans son linceul. On finit par l'enfermer dans une biere, qu'on couvre d'un poêle de différente couleur, suivant la qualité des personnes. Il est rouge pour les gens de guerre, noir pour les autres, & vert pour un Emir ou un Chérif de la race de Mahomet. Le turban qu'on met sur la biere des hommes est de la même couleur que le poêle.

Convoi des  
gens de dis-  
tinction.

Le convoi des gens de distinction est formé par un grand concours de



prêtres, de pauvres & de pleureuses, qui poussent des hurlements affreux. Ensuite on voit paroître la famille du mort, ses esclaves, & ses chevaux, que des palfreniers conduisent à la main. Quand on est arrivé au lieu de la sépulture, on tire le corps de la biere, pour le mettre dans la fosse. On ne le couvre point de terre, de peur que ce poids ne l'incommode ; mais on ferme la fosse avec des planches, & l'on jete dessus quelques pierres. Comme les Turcs, ainsi qu'on l'a dit, se persuadent que deux Anges viennent juger le mort dès qu'il est inhumé, leurs prêtres sont aux écoutes, pour sçavoir comment il s'est défendu, & ils en rendent compte à sa famille. Leur rapport est toujours favorable ; car ils seroient mal payés s'ils annonçoient de mauvaises nouvelles.

Les femmes du défunt viennent souvent visiter son tombeau, & y laissent du riz, de la viande, des fruits & d'autres aliments, qui sont mangés par les pauvres, & quelquefois par les oiseaux.

*Offrandes  
qui se font  
sur les tom-  
beaux.*

Les Turcs enterrent leurs morts hors des villes, sur le bord des

*Forme de ces  
monuments.*

grands chemins, afin d'exciter les passants à prier pour eux. Ils élevent ordinairement une grosse pierre à chaque extrémité du tombeau. Celle qui est à la tête représente un turban, si c'est la sépulture d'un homme. L'autre pierre, qui est aux-pieds, contient l'épithaphe du défunt. La terre des environs est semée de fleurs & de plantes odoriférantes. On érigea un de ces mausolés champêtres

Tombeau du  
Comte de....

au fameux Comte de .... qu'un enchaînement de disgrâces & d'égarements conduisit à Constantinople, où il prit le turban. Il y mourut le 23 Mars 1747. Son tombeau est sur le chemin de Galata, dans un jardin fermé d'une muraille, qui dans cet endroit a une ouverture grillée. L'épithaphe que lui firent les Turcs est assez singulière. En voici la traduction, que je me suis procurée à Constantinople. C'est une pièce qui n'a jamais vu le jour.

..... Ahmed Pacha, dont le nom est si fameux dans le monde, abandonna ses biens & sa patrie, pour embrasser la foi Mahométane. Il s'acquît une grande réputation chez les Chrétiens; mais il gagna une gloire

plus solide & un éternel bonheur chez les Musulmans. Ce fut un sage du siècle , qui éprouva tour-à-tour la grandeur & l'humiliation , qui connut le bien & le mal , & qui distingua la beauté de la laideur. Pleinement persuadé de la fragilité des choses de ce monde , il épia l'heureux moment de passer à l'éternité , & but le Calice la nuit du Vendredi , qui donna naissance au plus glorieux des Prophetes. Ce fut le temps qu'il choisit pour se rendre à la miséricorde , passant de cette vie à l'autre sans aucun regret.

Sur une autre face du tombeau on lit ces paroles :

*Qu'on récite pour l'amour de Dieu l'exorde de l'Alcoran pour l'ame d'Ahmed Pacha , chef des Bombardiers.*

Les cimetières qui sont autour de Constantinople occupent un très grand espace ; car on n'enterre jamais deux personnes dans la même fosse. Tournefort assure que si ce terrain étoit cultivé ; il produiroit assez de grains pour nourrir cette grande ville pendant six mois de l'année. Le même Auteur ajoute qu'on y trouveroit assez de pierres pour former

une seconde enceinte à cette capitale.

Les Turcs ne pleurent leurs morts que jusqu'au tombeau. Leurs cris & leurs lamentations cessent après les funérailles : on ne voit sur leurs habits ni sur leurs équipages aucune marque extérieure de tristesse. Il n'y a que les Sultans dont on porte le deuil en rouge pendant trois jours, & cet usage n'est même établi que chez les personnes d'un certain rang.

Cantimir,  
sur le regne  
de Selim II.

## ARTICLE XIX.

*Des Maisons des Turcs, & de la manière dont ils les meublent.*

Les Orientaux ne connoissent la magnificence que dans les édifices publics. Leurs maisons particulières sont communément fort simples, & n'ont qu'un étage. Les hôtels des Grands Seigneurs occupent un terrain assez vaste, & sont environnés de hautes murailles, qui en cachent tous les dedans. Ils consistent en deux corps isolés, dont l'un est à l'usage des hommes, & l'autre

Hôtels de  
Turquie.

fert d'habitation aux femmes. Dans chaque bâtiment il y a un vestibule, une grande salle, & plusieurs petites chambres, soit pour les maîtres, soit pour les domestiques. L'appartement des Dames est fermé de plusieurs portes, qui sont gardées par des Eunuques ou par des femmes d'un âge avancé.

Les plafonds sont peints & dorés, & les murs, qu'on lambrisse d'une boiserie propre, sont décorés de la même sorte. Mais ces ornements sont d'un goût mesquin, & peu convenable pour de grands appartements. On voit sur les murailles, au lieu de tableaux, des sentences de l'Alcoran, écrites en lettres d'or, & encadrées dans des cartouches. Les chambres ont un double rang de fenêtres. Celles du premier rang sont quarrées, & les autres rondes. Mais les maisons n'en sont pas mieux éclairées, soit à cause du peu de hauteur des plafonds, soit parce que les combles descendent trop bas, & dérobent la moitié du jour. Les planchers sont pavés de carreaux de marbre ou de porcelaine. Des galeries de bois, peintes avec beaucoup de

Leur décoration intérieure:

propreté, regnent autour de la maison. L'escalier n'est qu'une espece d'échelle, surmontée d'un petit toit, & quelquefois sans couverture.

**Sophas.**

On étend sur les planchers des nattes & des tapis, & on range le long des murs des sophas larges & peu exhaussés, qui servent de sieges. On y est assis les jambes croisées, le dos appuyé sur des coussins. Il n'y a point d'autres meubles dans les appartements. On n'y voit point de lits. L'usage est de les enfermer le jour dans des armoires pratiquées dans la muraille, & de les dresser le soir sur des nattes. Ils consistent en un ou deux matelas, avec une légère couverture & un oreiller. Les draps sont cousus à la couverture & au matelas.

**Lits.**

**Tendours.**

En hiver ils se chauffent avec leurs *Tendours*. Ce sont des especes de tables, garnies d'un grand tapis, dont chacun se couvre les jambes & les cuisses. On met dessous un petit poêle, qui répand une très grande chaleur.

**Lieux d'aisance.**

Leurs lieux d'aisance consistent dans une petite fosse triangulaire, qui n'est relevée de terre que d'un

demi-pied. Un peu au-dessous de l'ouverture est une plaque de fer fort mince , qui ferme la fosse. Elle s'abaisse au moindre poids , & se rétablit ensuite. Les Turcs s'accroupissent sur l'ouverture. Ils ne vont jamais à la garde-robe, soit dans leur maison, soit dans celle des autres, sans porter avec eux de l'eau, pour se laver. Ce genre d'ablution, appelé *Tahorat*, est ordonné par la Loi. Le Grand Seigneur lui-même ne peut s'en dispenser, & c'est une des premières instructions que lui donne son Gouverneur. Ils s'accroupissent de la même manière pour lâcher de l'eau, & nettoient avec autant de soin le canal par où passe l'urine, en le frottant sur la terre ou contre une muraille. On voit en plusieurs endroits des pierres entièrement usées par ces frottements. Une des principales raisons qui empêchent les Turcs de voyager, est qu'ils ne peuvent faire librement de pareilles choses dans les pays étrangers.



## ARTICLE XX.

*Usages qui concernent les Ambassadeurs. Ce que les Turcs pensent des nations étrangères.*

**L**ES Monarques Ottomans, peu attentifs à ce qui se passe au dehors de leur Empire, & uniquement occupés de leur propre grandeur, n'entretiennent point d'Ambassadeurs ordinaires, ni de Résidents, auprès des Princes étrangers. Ce n'est que de loin à loin qu'ils envoient des Ministres dans quelques Cours. Les Princes Chrétiens, moins sensibles aux formalités pointilleuses du cérémonial qu'à l'intérêt des peuples qu'ils gouvernent, suivent une conduite toute opposée. Ils ont toujours des Ambassadeurs ou des Résidents à la Porte, & plusieurs entretiennent des Consuls & des Agents dans les principales échelles, pour la protection du commerce. Tous cultivent avec empressement cette Puissance, & lui payent une espèce de tribut (1) par les ri-

(1) Cette idée de tribut choqua M. de Noailles;



ches présents qu'ils offrent à l'Empereur & à ses Ministres. C'est ainsi qu'en usent les Allemands, les Moscovites, les Polonois, les François, les Anglois, les Napolitains, les Vénitiens & les Hollandois.

Les Ministres étrangers sont reçus avec assez d'appareil. On choisit Réception  
des Ambassa-  
deurs.

toujours pour leur audience un jour de Divan, & ils sont introduits par le Capitaine des Gardes qui est de service. L'entrée se fait à cheval. Le Sultan envoie à l'Ambassadeur plusieurs chevaux de son écurie, & le fait escorter par quelques compa-  
gnies de Janissaires & de Spahis, qui vont le prendre à quelque distance du sérail. Le Grand Visir le reçoit dans la salle du Divan, & ils s'entretiennent quelque temps ensemble. On apporte dans la même salle les présents de l'Ambassadeur : ensuite on les expose dans la cour, afin que chacun juge de leur magni-

Mœurs &  
Usages des  
Turcs Liv.  
VIII. Tour-  
nefort, Let-  
tre XIII.

Evêque d'Acqs, que Charles IX avoit envoyé en Ambassade à la Porte. Il n'offrit point de présents dans l'audience qu'il reçut de Selim, & comme le Grand Visir lui en faisoit des reproches, il répondit fièrement, *que l'Empereur son Maître sçachant que Selim exigeoit des présents, à titre de tribut, lui avoit défendu d'en apporter.* Mœurs & Usages des Turcs, Liv. III.

ficence. Quand les présents ont été visités, on donne la paye aux Janissaires, & après cette distribution on dresse plusieurs tables. L'Ambassadeur mange avec le Grand Visir : les gens de sa suite ont des tables particulières. Le Visir est sur un sofa, & l'Ambassadeur dans un fauteuil.

**Cérémonies  
humiliantes.**

Après le repas on donne à l'Ambassadeur un castan, qu'il met par-dessus ses habits, & l'on distribue des robes semblables aux personnes de sa suite. On distingue la qualité des Ambassadeurs par le nombre de ces Castans. Le Ministre de France en a vingt-quatre, celui d'Angleterre seize, le Bayle de Venise douze, & l'Ambassadeur de Hollande autant (1). Mais un Ecrivain moderne trouve avec raison que ce travestissement a quelque chose de honteux, & si nous exigeons que leurs Chiaoux prissent un habit Européen

(1) C'est du Livre des Mœurs & des Usages des Turcs que je tire cette particularité. Tournefort assure, Lettre XII, qu'à l'Audience de M. de Ferriol on distribua *soixante-dix vestes* à ceux de sa suite, d'où l'on pourroit inférer que le nombre des Castans est proportionné à celui des personnes qui accompagnent l'Ambassadeur.

dans

dans une audience de réception, je doute fort qu'ils se soumissent à un pareil cérémonial. C'en est pas le seul désagrément qu'éprouve un Ambassadeur dans ces occasions. On lui ôte son épée; deux Capigis s'emparant de sa personne, & lui tiennent les bras, comme à un malfaiteur dont on se défie. C'est une pratique qui s'observe depuis le regne de Bajazeth II., à l'occasion d'un attentat commis contre ce Monarque. Plusieurs Ambassadeurs de France ont refusé de s'y soumettre. M. de Ferriol, à l'exemple de M. de Châteauneuf son prédécesseur, ne voulut jamais rendre son épée, & menaça même d'en frapper un Capigi, qui s'approcha deux fois pour la lui ôter; ce qui rompit l'audience.

Quand l'Ambassadeur a pris son Caftan, on le conduit dans une salle plus intérieure du palais. Dans un coin de cette salle est un magnifique trône, surmonté d'un dôme d'or. Des festons de diamants, de rubis & d'émeraudes, pendent du faite. Les tapis du trône, & ceux de la salle, sont de drap d'or. L'Empereur est assis les jambes croisées,

Audience de  
l'Empereur.

& les coudes appuyés sur deux piles de carreaux. L'or & les diamants qui brillent sur ses habits, sur son turban & sur sa chaussure, éblouissent les yeux. Il a le maintien si grave, qu'il paroît comme immobile. Les gens de la suite de l'Ambassadeur le saluent les premiers, en faisant une profonde inclination. Chacun d'eux est escorté de deux Capigis ; qui lui tiennent les bras, & qui le font retirer à reculons, de manière qu'il ne tourne jamais le dos au Sultan. L'Ambassadeur, conduit lui-même par deux Capigi-Bachi, ou Capitaines des gardes, s'approche le dernier du trône, & fait un simple salut, quoique ses conducteurs tâchent de lui faire incliner le corps le plus qu'ils peuvent. Ensuite il remet ses lettres, qui sont enfermées dans un sac de drap d'or. Un Interprete les explique, & alors chacun se retire. Le Sultan congédie l'Ambassadeur avec une légère inclination de tête.

Visites d'usage.

L'audience du Grand Visir précède ordinairement celle du Grand Seigneur, & quelquefois les Ambassadeurs n'en reçoivent point d'autre. Ils visitent en cérémonie le

Mufti, le Caïmacan, le Capitain-Bacha, & les principaux Vifirs. Ils voient fans appareil le Bostangi-Bachi, & tous les Officiers qui ont quelque crédit au férail. Ces Ministres fubalternes font très fenfibles aux politesses d'un Ambassadeur, & le fervent avec zèle lorsqu'il a eu soin de les mettre dans les intérêts.

Le Roi de France est le seul Prince Chrétien à qui les Turcs accordent le titre de *Padischah*, c'est-à-dire, d'Empereur. Ricaut, forcé de convenir de cette distinction, tâche de l'exténuer en disant que les François l'ont obtenue par surprise. Je ne fais ce qui porte cet Anglois passionné à rappeler avec affectation quelques avanies faites à nos Ambassadeurs. De tels procédés ne doivent point surprendre chez un peuple brutal & barbare, infatué de sa grandeur, & qui ne respecte le droit des gens dans aucune nation. Comment le même Ecrivain ose-t-il dire que les Ambassadeurs Anglois n'ont jamais souffert de violences, qui aient passé les menaces & les paroles injurieuses, tandis qu'il est de notoriété publique que Thomas Bendie, Mi-

Distinctions  
accordées  
aux Rois de  
France.

Avanies faites  
aux Ambassadeurs.

Ricaut, Liv.  
I, Chap.  
XIX.

nistre de la Grande-Bretagne , reçut un coup de poing du Grand Visir dans une conférence (1).

Mépris des  
Turcs pour  
les Etran-  
gers.

ibid. Chap.  
XX & XXI.

Les Turcs ont en général un souverain mépris pour les Etrangers , principalement pour les Juifs & pour les Chrétiens , dont ils ne parlent jamais que d'une façon offensante. Un Ministre d'une des principales Cours d'Europe ayant fait part au Visir d'une victoire que son Maître avoit remportée sur ses ennemis , le Visir lui répondit brutalement : *Eh que nous importe que le chien mange le pourceau , ou que le pourceau mange le chien ?* Quand on leur parle du danger qui les menaceroit , si tous les Princes Chrétiens se réunissoient contre leur Maître , ils répondent que le Grand Seigneur ressemble au lion , & les autres Princes à de petits

(1). Ce Ministre , ayant voulu disputer le pas à M. de la Haie , Ambassadeur de France , le Visir Giourgi-Méthemet , le prit au collet , & lui appuyant un coup de poing , le fit sortir de la salle , en l'appellant traître.....proditor del ton Rei , pour lui reprocher la mort de Charles I. ...injure qui devoit être d'autant plus sensible à l'Ambassadeur , qu'il étoit employé par le Parlement rebelle. Le Résident de Hollande fut témoin de cette scène , qui se passa dans l'Arsenal , où il avoit été mandé par le Grand Visir avec M. de la Haie & M. Bendie. *Mœurs & Usages des Turcs* , Liv. VIII , Chap. IV.

chiens, qui peuvent bien le réveiller en aboyant, mais qui n'oseroient le mordre sans courir le risque de se faire étrangler.

Les Anglois & les Hollandois sont regardés ici comme des gens pacifiques & des amis utiles, qui font valoir le commerce du pays. Ce qu'ils pensent des Anglois & Hollandois

Ils évitent autant qu'ils peuvent toutes les occasions de dispute; ils ne chicanent point sur le cérémonial; ils n'entrent dans aucune ligue contre le Sultan, & s'embarrassent peu d'arrêter les progrès de cet ennemi commun de la Chrétienté. Une conduite opposée a fait perdre aux François une partie de leur ancienne faveur; & Ricaut a raison de dire que *nous avons mal profité ici de nos avantages*. Les Turcs se souviennent encore de l'armement envoyé à Candie, du bombardement d'Alger, & des secours fournis aux Allemands dans les guerres de Hongrie. Des François

Les Vénitiens, malgré la perte de Candie & de la Morée, & l'affoiblissement de leur commerce, ne laissent pas de figurer encore au Levant. Le Voyageur que j'ai cité croit qu'on les estime à la Porte bien Des Vénitiens

*au-delà de leur valeur.* Ils ont l'art d'en imposer ainsi dans presque toutes les Cours. Dans le fond ils ne se soutiennent contre la Puissance Ottomane que par un manège adroit, & des soumissions qui tiennent un peu de la servitude. Le Grand Seigneur ménage les Polonois, premièrement parce qu'il les craint, & qu'il les croit fort braves; en second lieu, parce qu'il s'imagine que c'est la seule Puissance qui puisse tenir en bride les Russiens. Les Polonois de leur côté connoissant leur foiblesse, & la mauvaise constitution de leur gouvernement, qui n'est jamais exempt de troubles, n'oublient rien pour vivre en paix avec la Porte.

Des Polonois.

Des Russiens.

Les Russiens sont encore plus redoutés des Turcs. Le Czar traite d'égal à égal avec le Sultan, & remplit ses lettres de titres fastueux, pour les opposer aux noms superbes que prend sa Hauteffe. Les Grecs le respectent plus qu'aucun autre Monarque Chrétien, soit parce qu'il professe la même Religion qu'eux, soit parce qu'ils s'imaginent, sur je ne sai quelles prophéties, qu'il sera un jour leur libérateur. La chose



pourroit arriver si les Moldaves, les Polonois & les Hongrois Autrichiens s'unissoient à lui, & sur-tout si les Grecs se dispofoient eux-mêmes à le feconder. Mais il leur faudroit pour cela un degré de réfolution dont ils font à peine capables. Depuis plus de trois cents ans qu'ils gémissent sous une domination étrangere, on ne voit pas qu'ils aient fait le moindre effort pour s'affranchir. Leur antipathie pour les Catholiques Romains est telle, qu'ils aiment mieux obéir aux Mahométans, qu'à un Prince de la communion de Rome.

Les Persans, trop occupés de leurs Des Persans, guerres civiles, ne causent aujourd'hui aucune inquiétude à la Porte, & sont même devenus l'objet de son mépris. Quelques légères différences de culte & d'opinions entretiennent une haine irréconciliable entre ces deux peuples.

Quant aux Allemands, le Turc Des Allemands. les regarderoit comme ses plus dangereux ennemis, s'il ne sçavoit que l'Empereur a beaucoup de peine à rassembler en corps leurs différents Princes, & que réduit à ses forces

particulieres , il n'est pas en état de lutter contre la Puissance Ottomane. Ce Prince , à qui le Sultan refuse le titre de *Padischah* , n'envoie ici des Ambassadeurs qu'en qualité de Roi de Hongrie , soit à cause de ce refus , soit parce qu'il fait serment , lorsqu'il est élu Empereur , d'être toujours en guerre avec les Turcs. On s'est battu tant de fois depuis deux siècles , & avec des succès si variés , qu'on se craint également de part & d'autre , & qu'on évite , autant qu'il est possible , tout sujet de rupture.

Du Pape. Voilà toutes les Nations que les Turcs connoissent , ou du moins avec lesquelles ils ont occasion de traiter. Ils n'ont pas une grande opinion de la puissance du Pape , & ils le croient plus propre à projeter contr'eux des ligues , qu'à former par lui-même de grandes entreprises. Ce peuple a une plaifante idée sur les Pontifes Romains. Il se persuade qu'ils ont tous une balafre à la joue , & que cela vient de ce qu'un Pape reçut autrefois du Calife Moavias un coup d'épée sur le visage. On ajoute , en confirmation de ce conte , que la

Cantimir, sur  
le regne d'A-  
murath II ;  
rem. pp.

chose a été observée par tous les Captifs Sarrafins qui ont eu l'occasion de voir le Saint Pere.

Finissons l'Histoire de ces Orientaux par quelques traits , qui achèvent de les faire connoître, Les Turcs sont en général bien faits & de belle taille. Ils ont le teint un peu plus bazané que les Italiens & les Provençaux. Ils marchent bien ; ils ont une contenance ferme ; ils sont robustes ; on voit parmi eux peu de bossus , de boiteux & de gens contrefaits. Il est vrai que leurs habits cachent plusieurs défauts que les nôtres laissent à découvert. Ils mènent une vie tranquille & oisive , étant presque toujours assis , fumant toute la journée avec le flegme des Hollandois , parlant peu , nullement curieux de nouvelles , & ne s'occupant jamais des affaires d'autrui. On entend plus de bruit dans un café d'Europe , que dans une place publique , ou dans un grand Bazar d'une ville Turque.

Portrait des Turcs.

Leur figure.

Leur vie passeresseuse.

Ce défaut d'exercice n'empêche pas qu'ils ne jouissent d'une santé forte ; ce qui ne peut venir que de la simplicité des aliments qu'ils pren-

Leur frugalité.

nent, & de la sobriété avec laquelle ils en usent. Cette conduite frugale étoit autrefois aussi commune chez les Grands que parmi le peuple. On a vu des Sultans qui ne vivoient que des revenus de leurs jardins, ou du travail de leurs mains, suivant cette maxime de l'Alcoran, que la plus saine nourriture de l'homme est celle qu'il se procure à la sueur de son corps. Les gens riches & puissants s'écartent un peu aujourd'hui de cette frugalité; mais elle subsiste encore dans les conditions subalternes.

Moins courageux qu'autrefois.

Le courage & l'humeur guerrière, qui étoient le partage général de la Nation, ont souffert aussi quelque affoiblissement. Le mal a commencé par les Empereurs, qui ne paroissent presque plus à la tête de leurs armées. On a d'ailleurs énervé les milices, en leur ôtant une partie des privilèges dont elles abusoient. On trouve encore des soldats en temps de paix, parce que le service se réduit à une ou deux revues par an, & procure quelque profit; mais lorsqu'il faut se mettre en campagne, la plupart des enrôlés se cachent ou prennent la fuite, & l'on est obligé de

recourir aux engagements forcés, qui ne sont pas d'un grand secours pour un Etat. Les Turcs sont encore une grande figure dans le monde ; mais ils ne sont plus ce qu'ils ont été, & leur Empire décline visiblement depuis un siècle.

Leurs mœurs se sont fort adoucies dans ces derniers temps. Ils rougis-  
Moins féroces.  
 sent aujourd'hui de la férocité de leurs ancêtres, & ils voudroient en quelque sorte qu'on oubliât la barbarie de leur origine. C'est les déshonorer, dit le Prince Cantimir, que de leur donner le nom de Turcs ; ils veulent qu'on les appelle Musulmans ou Ottomans. Les Grands se  
Politesse des Grands.  
 traitent les uns les autres avec beaucoup d'égards, & l'on voit régner parmi eux la même civilité que dans les Cours les plus polies de l'Europe ; mais ils sont brutaux avec leurs inférieurs, & d'une fierté insupportable avec les Etrangers. Cet orgueil naît de l'idée qu'ils ont de leur supériorité sur les autres peuples, & la différence de Religion augmente encore ce préjugé barbare.

Le mépris qu'ils ont pour les au-  
Mépris des Turcs pour  
 O vj

les Etran-  
gers.

Cantimir sur  
le regne d'A-  
mourach III.

tres nations paroît dans les sobri-  
quets injurieux qu'ils leur donnent.  
Ils appellent les Juifs *Chifud*, chiens;  
les Persans *Kizilbach*, têtes rouges ,  
parce qu'ils portent des turbans de  
cette couleur ; les Arméniens *Bokk-*  
*chi*, mangeurs d'excréments ; les  
Tartares *Liafch yeiji*, mangeurs de  
charognes ; les Arabes *Akilfis*, enra-  
gés ; les Grecs *Boinuz fiz coyun*, bé-  
liers sans cornes ; les Bulgares *Hai-*  
*dud*, voleurs ; les Ragusiens *Chafus*,  
espions ; les Russiens *Rusimenkius*,  
ames méchantes ; les Polonois *Fo-*  
*dul gaur*, insolents infideles ; les Al-  
lemands *Gurur Kiafir*, effrontés blas-  
phémateurs ; les Italiens *Fireng he-*  
*zar reng*, gens de mille couleurs ;  
c'est à-dire, trompeurs ; les Hollan-  
dois *Peinirgi*, marchands de froma-  
ge ; &c. L'épithete des François est  
*Aintegi*, rusés ; & celle des Anglois  
*Chokagi*, ouvriers en laine.

Combien ils  
sont attachés  
à leur reli-  
gion.

Il n'est point de peuple plus atta-  
ché à sa Religion, plus exact à en  
remplir tous les devoirs, plus sévère  
sur tout ce qui blesse le respect qu'on  
lui doit. La plus légère indécence  
sur cet article est un crime capital.  
Un Poëte, que ses amis railloient

sur l'attachement qu'il conservoit pour une vieille maîtresse, leur répondit par ce distique :

Le même Turc  
le regne de  
Soliman I.

*Gier Meschid ikildise ,  
Nola Mihrab jerjudé ;*

c'est-à-dire, *la Mosquée à la vérité est en ruine ; mais l'Autel subsiste encore.* L'allusion parut si scandaleuse, que le Poëte fut condamné à perdre la tête.

La charité envers les pauvres est une vertu générale chez ces Orientaux. Ils regardent l'aumône comme un précepte indispensable, & ils se persuadent avec justice que c'est un moyen infallible d'attirer les bénédictions du Ciel sur leurs héritages, suivant ces paroles de l'Alcoran, copiées de l'Evangile : *Ceux qui distribuent les biens qu'ils ont reçus de Dieu, doivent se persuader qu'ils ne perdront rien à ce commerce. Ils seront amplement dédommagés..... Dieu rendra avec usure tout ce qu'on aura donné en son nom.* Outre les aumônes particulières, il n'y a rien de plus commun parmi eux que d'employer des sommes considérables à des fondations publiques, à réparer les chemins, à bâtir des fontaines pour la com-

Charité de ce  
peuple.

modité du peuple , à construire des ponts , des hôpitaux , des caravansérais , des bains & des mosquées. Ceux qui ne sont pas assez riches pour entreprendre seuls ces grands ouvrages , s'associent avec d'autres personnes charitables. Plusieurs Ouvriers s'offrent gratuitement , & se font un devoir de contribuer à cette bonne œuvre. Dans les villages qui sont sur les grandes routes , les paysans exposent à la porte de leurs maisons des cruches d'eau , pour désaltérer les passants. Ils leur donneroient du vin avec le même plaisir, dit

Tournefort ,  
Lettre XIV.

un Ecrivain, si l'usage de cette liqueur n'étoit pas défendu par l'Alcoran. Plusieurs de ces bons Musulmans bâtissent sur les chemins des cabanes de feuillages , & y attendent les passants dans les plus grandes chaleurs, pour leur présenter des rafraîchissements , & les inviter à se reposer.

» On ne voit en Turquie , ajoute le  
 » Voyageur que j'ai cité , ni gueux  
 » ni mendiants , parce qu'on y prévient les besoins des malheureux.  
 » Les riches vont dans les prisons  
 » délivrer ceux qui sont arrêtés pour  
 » dette. On assiste avec soin les pau-



» vres honteux. Combien voit-on de  
 » familles ruinées par les incendies ,  
 » qui se rétablissent par les charités !  
 » Elles n'ont qu'à se présenter à la  
 » porte des Mosquées «.

Cette tendresse compatissante s'étend jusques sur les animaux. L'homme, disent les Turcs, qui veut se servir de sa raison, ne manque jamais de rien ; au lieu que les animaux, réduits à un instinct borné, se trouvent souvent dans le besoin. On nourrit les chiens dans les carrefours & dans les rues ; on leur donne de la paille, pour qu'ils soient couchés à leur aise, & souvent on leur bâtit de petites loges, pour les mettre à couvert des injures du temps. On a le même soin d'eux dans leurs maladies & dans leur vieillesse. Il y a dans plusieurs grandes villes des fondations établies pour la nourriture d'un certain nombre de chiens & de chats. Cependant les Turcs regardent les chiens comme des animaux immondes, & ne les souffrent point dans leurs maisons. Ils aiment beaucoup les chats, soit à cause de leur utilité, soit à cause d'un conte qu'ils font de Mahomet. Ils prétendent

Tendresse  
pour les ani-  
maux,

qu'il avoit une tendresse extrême pour ces animaux ; & qu'étant un jour obligé de se lever de sa place , pour une affaire imprévue , il coupa un pan de sa robe sur laquelle son chat étoit couché , de peur de troubler le sommeil de cet animal. Ils croient que les cigognes & les tourterelles sont des créatures sacrées , & ils ne permettent pas qu'on les maltraite. Un Musulman s'imagine faire une œuvre méritoire en donnant la liberté à un oiseau qui est en cage. Le même principe les porte aussi à humecter les plantes seches qu'ils rencontrent. Ils remuent la terre qui est autour , afin qu'elles prennent plus de nourriture. Un de leurs Sultans voyant de loin un arbre , qui lui parut avoir la figure d'un Derviche , fonda une petite rente pour qu'on en eût soin. Ces dernières superstitions viennent originairement de l'Inde.

Pour les  
plantes.

Vice domi-  
nant de ces  
Orientaux.

L'avidité est le vice dominant des Turcs. Tout s'achete ici , jusqu'à la Justice ; on n'obtient les graces que par les présents. L'Empereur fait lui-même ce honteux trafic , & tous les Ministres imitent son exemple. Bau-

dier nous donne une affreuse idée du caractère des Courtisans. Leur noirceur ne se borne pas aux perfidies ordinaires, & à un certain manège qui est assez commun dans toutes les Cours. La voie du poison leur paroît plus courte, & ils en emploient de si subtils, qu'il suffit d'en frotter les vêtements d'un homme, pour lui donner la mort. L'Auteur rapporte plusieurs exemples de ces noirs attentats. Ce qu'il dit de leurs mœurs n'est pas moins horrible, & l'on ose à peine rapporter ces choses dans son vieux langage. *Les Bassas de la Porte, grands en dignités, abondants en richesses, se plongent dans toutes sortes de voluptés....& demandent à la nature ce qu'elle-même n'a pas. Lassés des amours des femmes, ils abandonnent leurs affections aux jeunes garçons.....Ce vice abominable est si ordinaire dans la Cour du Turc, qu'à peine y trouvera-t-on un seul Bassa qui n'y soit malheureusement adonné. Il sert de sujet à l'ordinaire entretien des plus grands; quand ils sont ensemble, ils ne parlent que des perfections de leurs Ganymedes.....Le soin qu'ils apportent à tenir proprement, & à*

Caractere des  
Courtisans.

Baudier;  
Liv. II. Ch.  
XIV.

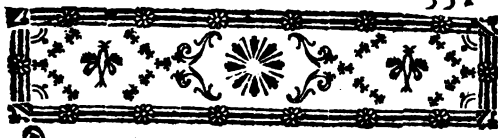
Affreuses dé-  
bauches des  
Bachas.

### 330 HISTOIRE DES TURCS.

*parer richement ces pauvres créatures.....n'est pas petit. Les Eunuques, qui leur servent de gardes , sont toujours après à les embellir extérieurement : ils leur tressent les cheveux à petits cordons de poil & d'or entortillé, y mêlant quelquefois des perles , les parfument , les vêtent de belles robes de drap d'or.....Le sérail (l'Auteur veut dire le palais ) du Sultan est plein de tels petits garçons , choisis dans les plus beaux du Levant. L'Auteur ajoute que les Dames d'un rang élevé s'abandonnent entr'elles aux mêmes excès , & que ces amours.....sont si fréquents dans le Levant , que quand quelque Turc se veut marier , le principal point dont il s'informe , est si celle qu'il recherche n'est point sujette à ce vice.*

Ibid. Chap.  
XV.

Fin de l'Histoire des Turcs.



# HISTOIRE

## DES

# GRECS.

**C**E que nous avons dit dans la Description de l'Empire Turc, suffit pour donner une connoissance générale des différents peuples qui l'habitent. Mais les Grecs forment une portion si considérable des sujets de ce même Empire, que nous ne pouvons nous dispenser d'entrer à leur égard dans quelques détails. C'est par eux que nous terminerons l'Histoire des Orientaux.

Celle des Grecs, considérée dans toute son étendue, c'est-à-dire, en remontant jusqu'à leur première origine, peut se réduire à cinq Epoques. La première comprend les temps héroïques & fabuleux, pendant lesquels les Grecs ont eu des Rois. La seconde est celle où ils vécurent

*Idée générale  
de l'Histoire  
des Grecs.*

partagés en diverses Républiques. La troisieme renferme l'espace qui s'est écoulé entre l'extinction de ces Républiques & la fondation de Constantinople. La quatrieme est celle de l'érection de l'Empire Grec moderne, & comprend l'Histoire de tous les Princes qui l'ont gouverné. La cinquieme commence à la prise de Constantinople par les Turcs, & s'étend jusqu'à nos jours. Nous ne parlerons des deux premieres Epoques que très succinctement, & dans la seule vue de faire connoître l'origine de cet ancien peuple. Nous ne dirons presque rien de la troisieme, qui représente la Grece dans un état d'affervissement & de langueur, peu différent de l'esclavage où elle se trouve aujourd'hui. La quatrieme & la cinquieme nous fourniront plusieurs détails intéressants.



## ARTICLE PREMIER.

*Origine des Grecs. Temps héroïques.*

**U**N illustre Moderne fait descendre les Grecs de *Javan*, qu'il prétend être le même qu'*Ion*, qui certainement fut un des fondateurs de la Nation Grecque, ou du moins d'une de ses principales branches. Les mêmes Lettres Hébraïques, différemment ponctuées, forment, selon lui, ces deux noms; ce qui veut dire qu'en changeant ou en transposant les points, qui dans la Langue Hébraïque sont de véritables lettres, on trouve dans *Javan* l'anagramme d'*Ion*: on ne peut alléguer une preuve plus foible de l'identité de ces deux personnages.

Sentiment  
de M. Rollin  
sur l'origine  
des Grecs.

*Javan*, continue l'Auteur, étoit fils de *Japhet*, & petit-fils de *Noé*. Entre plusieurs fils, il eut *Eliza*, *Cetthim* & *Dodanim*. D'*Eliza* vient le nom d'*Hellenes*, qui étoit commun à toute la nation. *Dodanim* s'établit en *Thesalie*, où étoient la ville & la fameuse forêt de *Dodone*, qui paroissent avoir retenu son nom. Pour ce qui

est de Cetthim, on ne *sç*auroit douter, dit le même Ecrivain, qu'il ne soit le père des Macédoniens, puisque leur pays est nommé *Cethim* en deux endroits du Livre des Maccabées.

Voilà des suppositions très vagues, qui ne sont fondées que sur une prétendue conformité de noms, & qui ne peuvent contenter des esprits solides. Ne cherchons l'origine de ce peuple que dans ses propres annales. Il paroît que le Péloponnèse est le premier pays de la Grèce qui ait été peuplé. On fait mention d'un ancien Royaume établi à Sicyone 2164 ans avant Jésus-Christ, & qui subsista mille ans. On donnoit alors le nom de Royaumes à des territoires d'une étendue médiocre, qui formeroient à peine aujourd'hui une petite principauté. Quelques siècles après, *Inachus* fonda l'Empire d'Argos, qui eut quatorze Rois dans le cours de 546 ans. Les neuf premiers étoient du sang d'*Inachus*. *Phoronée* son successeur rassembla les habitants épars de cette contrée, les enferma dans des villes, leur donna des loix, & soumit la plus grande partie du Péloponnèse, c'est-à-dire, du pays qui

Royaumes  
de Sicyone  
& d'Argos.

Apollod.  
Pausan. Hé-  
rodot. Euseb.  
cités dans le  
*Rationarium*  
*Temporum*  
du P. Pétau.  
Lib. I.



a depuis porté ce nom : on l'appelloit Apia dans les temps dont nous parlons , à cause d'*Apis* , fils & successeur de Phoronée. Gélanor , le dernier des Inachides , fut détrôné par Danaüs , Egyptien d'origine , qui eut pour successeurs , 1. *Lincée* son neveu , le seul des cinquante fils d'*Egyptus* qui échappa à la barbarie des Danaïdes ; 2. *Abas* ; 3. *Pratus* ; 4. *Acrisius*. Danaé , fille d'*Acrisius* , fut la mere de *Perfée* , qui ayant tué involontairement son aïeul , abandonna Argos , & bâtit la ville de Mycenes , où il transféra le siege de la Royauté. C'est ainsi que finit l'ancien Royaume d'Argos.

*Perfée* se rendit illustre par ses exploits , que les anciens Poëtes , Royaume  
de Mycenes. ou peut-être même les premiers Historiens de la Nation , ont fort exagérés ; car l'esprit romanesque & fabuleux s'empara de très bonne heure de la Grece. Les Princes qui régnèrent à Mycenes après *Perfée* furent , 1. *Elethrion* ; 2. *Sténélus* ; 3. *Euristhée* , l'ennemi d'*Hercule* & des *Héraclides* , qui le tuèrent dans un combat , 4. *Atrée* , fils de *Pélops* ; il fonda à Mycenes une nouvelle Dy-

nastie, & donna au Péloponnese le nom de sa famille; 5 *Plifsthenes*; 6. *Agamemnon*; 7 *Oreste*; 8 *Tisamene*; 9 *Penthile*. Ce dernier fut détrôné par les Héraclides environ l'an 1100 avant J. C.

Royaume  
d'Athènes.

L'Attique fut peuplée peu de temps après le Péloponnese, & le Royaume d'Athènes peut aller de pair pour l'antiquité avec celui d'Argos, puisqu'il compte parmi les premiers Souverains *Ogygès*, contemporain de Phoronée. Un déluge affreux inonda alors l'Attique. *Cécrops*, originaire d'Egypte, régna environ deux cents trente ans après *Ogygès*. Il donna des Loix aux Athéniens, & partagea le pays en douze peuplades. On lui attribue l'établissement de l'Aréopage.

*Cranaüs* succéda à *Cécrops*. Ce fut de son temps qu'arriva le déluge de Deucalion, environ 260 ans après celui d'*Ogygès*.

*Amphyélion* & *Hellen*, fils de Deucalion, chassèrent *Cranaüs*, & s'emparèrent de la plus grande partie de la Grece propre. *Amphytyon* régna dans l'Attique. *Hellen* occupa la Thessalie, & donna à ses sujets le nom

nom d'Hellènes, Ἕλληνες, qui devint commun à toute la nation. Ce Prince eut trois fils, *Eolus*, *Dorus* & *Xuthus*. *Eolus* & *Dorus* furent les premiers ancêtres des Eoliens & des Doriens; *Sisyphus*, fils d'*Eolus*, bâtit *Corinthe*, où il fonda un Royaume particulier. *Xuthus* fut pere d'*Aché*e & d'*Ion*. *Aché*e occupa cette portion du Péloponnèse qu'on nomma depuis *Achaïe*: *Ion* s'établit dans le voisinage de la même contrée, & donna aussi son nom à une partie des Grecs.

On peut voir ici l'origine des différents peuples qui habiterent la Grèce, & l'on remonte sans cesse à la source des dialectes variées de leur langage, dont les quatre principales étoient la Dorique, l'Attique, l'Eolique & l'Ionique. Les deux premières étoient les plus pures, parce que la Dorique & l'Attique passoient pour des régions peu fertiles, où les colonies étrangères n'étoient point tentées de s'établir. Il y eut plus de mélange dans les autres contrées, & le langage s'en ressentit. Les Athéniens glorieux de la pureté de leur origine, s'appelloient *Autochtones*,

c'est-à-dire , habitants naturels de leur pays ; au-lieu que la plupart des autres Grecs étoient des nations mixtes , & la plupart étrangères.

Eusebe compte dix-sept Rois d'Athenes depuis Cécrops , qui commença à régner environ 1550 ans avant J. C. Les plus illustres furent *Amphictyon* , à qui la Grece fut redevable de la célèbre confédération des douze peuples , qu'on nomma l'*Assemblée des Amphictyons* ; *Egée* , sous qui l'on place les exploits d'Hercule & l'expédition des Argonautes : *Thésée* , qui se rendit fameux par ses propres actions ; *Codrus* , qui se dévoua pour sa patrie , l'an 1071 avant J. C. C'est à lui que finit la Royauté parmi les Athéniens , qui déférerent le commandement à des Magistrats électifs.

Royaume de  
Thebes.

*Cadmus* , Egyptien de naissance , & sorti d'une branche de la Maison des Inachides , s'établit en Béotie environ 1350 ans avant l'Ere Chrétienne , & y jeta les fondemens de Thebes. Il y avoit en Egypte une ville du même nom , & c'est peut-être ce qui détermina Cadmus à le choisir , pour faire honneur à sa pa-

trie. Il fut le pere de *Sémélé*, & par conséquent l'aïeul maternel de *Bacchus*. *Ino*, une de ses autres filles, fut mariée à *Athamas*, Roi de Thebes, qui succéda probablement à *Cadmus*. Elle voulut faire périr *Hellès* & *Phryxus*, nés de *Néphélé*, qu'*Athamas* avoit épousée en premieres noces. *Phryxus* ayant pris la fuite avec sa sœur *Hellès*, se retira à *Colchos*, & y porta de riches trésors, que les Grecs réclamèrent depuis ; ce qui donna lieu à l'expédition des *Argonautes*. *Hellès* se noya en chemin, & donna son nom à l'*Hellepont*. Les Grecs n'ont point inventé ces faits ; mais leur génie fabuleux les a étrangement défigurés. L'Histoire de Thebes, depuis *Athamas* jusqu'à *Eteocle* & *Polynice* ses derniers Rois, n'offre que des horreurs, qui ont donné une ample matiere aux fictions des Poëtes.

*Denys d'Halicarnasse* fait mention d'une troisieme race d'*Inachides*, qui s'établit en Arcadie. Elle eut pour premier ancêtre *Pélafgus*, fils de *Jupiter* & de *Niobé*, petite fille d'*Inachus*. Les Arcadiens étoient alors d'une rusticité extrême, & brou-

Etablisse-  
ments divers  
des Pélas-  
giens.

toient l'herbe des campagnes à la maniere des bêtes. Pélasgus leur apprit à se nourrir de glands ; ce qui le fit regarder comme un Dieu. Les Pélasgiens passèrent depuis en Thessalie , & se dispersèrent ensuite dans diverses contrées. Les uns se retirèrent en Crete & dans les îles voisines ; d'autres dans la Béotie , dans l'Eubée & dans la Phocide ; d'autres en Asie , sur la côte de l'Hellespont ; d'autres dans l'Italie, qu'on nommoit alors *Saturnie*. Ces nombreuses colonies prouvent que les Pélasgiens étoient un peuple considérable : leur nom a été commun à tous les Grecs.

Expédition  
des Héraclides.

Dans ce temps de confusion , la violence décidoit de tout , & caufoit de fréquentes mutations dans la Grece. Le retour des Héraclides dans le Péloponnese , qu'ils regardoient comme leur ancien patrimoine , occasionna de nouvelles révolutions. *Temenus* chassa d'Argos *Penthyle* , fils d'*Oreste* , & le dernier des *Pélopides*. *Cresphonte* régna à Messene , *Aristodeme* à Lacédémone. *Proclès* & *Eurysthenes* , fils d'*Aristodeme* , partagerent entr'eux la fou-

veraineté de Lacédémone, qui pendant plusieurs siècles eut deux Rois de cette même race. Corinthe tomba aussi sous le pouvoir d'un Héraclide. Les Eoliens & les Achéens, forcés d'abandonner tous les cantons dont je viens de parler, chercherent d'autres habitations. Penthile conduisit les Eoliens dans la Thrace; d'où ils se répandirent dans cette portion de l'Asie mineure, qui porta depuis le nom d'*Eolie*. Les Achéens s'emparèrent du pays des Ioniens, qui se réfugièrent d'abord dans l'Asie mineure, & ensuite sur cette côte de l'Asie mineure, qu'ils appelèrent *Ionie*. Cette expédition des Héraclides peut se rapporter à l'an 1104 avant l'Ere Chrétienne.

Voilà le premier âge de la Grece. Il paroît que les Egyptiens contribuèrent beaucoup à la peupler. Ils y portèrent leurs loix, leurs arts & leurs Dieux, & civilisèrent les mœurs du peuple primitif qui l'habitoit. D'où venoit ce peuple primitif? C'est ce qu'on tenteroit inutilement de pénétrer. Les Athéniens, comme nous l'avons remarqué, croyoient que leurs ancê-

342 HISTOIRE  
tres n'avoient jamais habité d'autre  
pays.

---

## ARTICLE II.

### *Second âge de la Grece.*

Les Grecs  
s'affranchif-  
sent du joug  
des Rois.

**L**es Rois, qui n'étoient originai-  
rement que les chefs de chaque  
peuplade, ayant abusé de leur pou-  
voir, & s'étant rendus odieux par  
d'horribles cruautés, sur-tout à Ar-  
gos, à Messene & à Thebes, la plu-  
part des Grecs se dégoûtèrent du  
gouvernement monarchique. Un dé-  
sir violent de liberté s'empara de  
tous les cœurs.

République  
d'Athenes.

Les Athéniens, après la mort de  
Codrus, c'est-à-dire, un peu plus  
de mille ans avant J. C. abolirent  
la Royauté, désespérant peut-être  
d'avoir jamais un si bon Roi. Mais  
ils déférerent le commandement à  
*Médon* son fils, sous le titre d'*Ar-  
chonte*, ou de Gouverneur. Les pre-  
miers Archontes furent à vie : on  
réduisit ensuite leur pouvoir à dix  
ans, & enfin on le rendit annuel.  
L'Aréopage fut maintenu. Quatre  
cents ans après, *Dracon*, à la priere des



Athéniens , publia des loix écrites ; loix sévères & cruelles , qui punissoient de mort les moindres fautes , & qu'on disoit avoir été tracées , non avec de l'encre , mais avec du sang. *Solon* , qui connoissoit mieux les hommes , abolit ou rectifia ces loix trop dures ; affranchit généralement tous les débiteurs ; partagea le peuple en quatre tribus , dont la plus pauvre fut exclue des charges , mais conserva le droit d'opiner dans les assemblées populaires , ce qui la rendit très puissante ; parce qu'étant plus nombreuse que toutes les autres , ses suffrages influoient principalement dans les délibérations. Un tribunal , formé de quatre cents citoyens , qu'on tiroit en nombre égal de chacune des quatre tribus , préparoit & pesoit mûrement toutes les affaires , avant qu'elles fussent proposées dans l'assemblée du peuple , qui en jugeoit souverainement. Un Scythe , nommé *Anacharsis* , trouva quelque chose de bisarre dans cet arrangement. J'admire , dit-il un jour à *Solon* , qu'on ne laisse que la délibération aux sages , & qu'on abandonne aux fous la décision.

*Pisistrate*, contemporain de Solon, mais beaucoup plus jeune, usurpa un pouvoir arbitraire, dont il usa avec assez de modération, & qu'il transmit à *Hipparque* & à *Hippias* ses enfants. Mais *Harmodius* & *Aristogiton*, noms à jamais célèbres dans les annales de la Grece, tuèrent Hipparque ; & quelque temps après, Hippias fut obligé de sortir de l'Attique. On remarque qu'Athènes fut affranchie la même année que les Romains chassèrent les Rois de leur ville, c'est-à-dire, l'an 535 avant J. C.

Hippias, après avoir employé inutilement plusieurs moyens pour se rétablir, eut recours aux Perses, qui sommerent les anciens sujets de le rappeler. Les Athéniens rejetèrent avec hauteur cette sommation, & se liguerent avec les Ioniens de l'Asie mineure, qui s'étoient révoltés contre Darius I. Voilà l'origine des guerres cruelles qui s'allumerent entre les Perses & les Grecs ; guerres assez connues, & dont j'ai indiqué ailleurs (1) les principaux événements. Les Asiatiques, qui avoient

(1) T. VI. p. 194 & suiv.

des armées innombrables , furent battus par une poignée d'Européens à Marathon , à Salamine , à Platée , &c. & perdirent l'envie de se montrer dans la Grece. Dans la suite on porta la guerre dans leur propre pays , qui tomba enfin sous le pouvoir des Macédoniens.

Le temps dont nous parlons fut le plus beau siècle d'Athènes. *Mil-* Beau siècle  
d'Athènes.  
*riade* , *Thémistocle* , *Cimon* , & d'autres braves guerriers , immortaliserent son nom par la gloire des armes. *Thémistocle* , en augmentant ses forces navales , lui donna l'Empire de la mer , & une supériorité marquée sur tous les autres peuples de la Grece. *Périclès* procura de puissants établissemens à ses colonies , l'orna de magnifiques édifices , & en fit une des plus superbes villes de l'Univers. Quand on se rappelle que cette République , au temps de sa plus grande prospérité , comptoit à peine 21000 citoyens dans sa capitale ; que ses revenus ne montoient qu'à deux mille talents , c'est-à-dire , suivant l'estimation la plus haute , à six millions de nos livres ; que la plus forte armée qu'elle opposa aux Perses étoit

de dix mille hommes , on a peine à comprendre qu'avec des forces si médiocres elle ait pu exécuter de si grandes choses. Athenes ne se rendit pas moins célèbre par la sagesse de son gouvernement : sa réputation à cet égard étoit si bien établie , que les Romains adoptèrent la plupart de ses Loix. Quant aux exercices de l'esprit , on peut dire que cette ville étoit l'école & le domicile des Arts & des Sciences. Philosophie , Eloquence , Poésie , Musique , Sculpture , Architecture , &c , elle a produit dans tous les genres des chefs-d'œuvre. Sa langue , si harmonieuse & si riche , se répandit dans la plus grande partie de l'Asie , & devint même familière aux peuples de l'Occident , qui se piquoient de quelque politesse.

Etat de Lacédémone.

Lacédémone eut aussi ses beaux jours. Lycurgue y tempéra l'autorité des Rois , & la licence effrénée du peuple , par l'établissement du Sénat , qui fut en quelque sorte le dépositaire de l'autorité souveraine. Il partagea également les terres entre tous les citoyens ; décria les monnoies d'or & d'argent , aux quel-

les il substitua des monnoies de fer , dont le poids étoit fort incommode ; bannit de Sparte tous les arts superflus , ordonna les repas publics , fit élever en commun tous les enfans , & publia d'autres réglemens qui tendoient à établir parmi les Lacédémoniens cette égalité parfaite , qui étoit le partage des premiers hommes , & qui est le fondement le plus ferme de la liberté.

Athenes & Sparte donnerent tour à tour le ton à la Grece , & furent toujours rivales. Après s'être longtemps disputé la prééminence , elles s'affoiblirent mutuellement par de longues guerres. Celle du Péloponnese , qui dura vingt-sept ans , épuisa leurs forces , & les réduisit à mendier honteusement la protection des Rois de Perse , qui se servirent avec habileté de ces divisions pour humilier leurs anciens vainqueurs. Depuis la paix d'Antalcide , qui soumit tous les Grecs Asiatiques à la puissance d'Artaxerce Mnémon , Sparte & Athenes tombèrent dans une décadence visible.

Thebes eut un moment d'éclat sous *Epaminondas* , qui acheva de

ruiner à Leuctres & à Mantinée les forces de Lacédémone. Mais après la mort de ce grand homme, les Thébains retomberent dans leur première obscurité.

Royaume de  
Macédoine.

Les Macédoniens commencerent alors à se faire connoître. Jusques-là ils avoient eu peu de commerce avec la Grece, qui les traitoit de barbares. Cependant ils étoient Grecs d'origine. *Caranus*, leur premier Roi, descendoit d'Hercule, & naquit à Argos. S'étant mis à la tête d'une troupe nombreuse d'aventuriers, il fonda en Macédoine, environ l'an 800 avant J. C. un petit Etat, qui fut toujours gouverné par des Rois. Un de ces Princes, nommé *Perdiccas*, fut tributaire des Athéniens : quelques autres se mirent sous la protection de Thebes & de Sparte. Le premier qui se rendit célèbre fut *Philippe*, fils d'Amyntas, dont la naissance se rapporte à l'an 383 avant l'Ere Chrétienne. Voyant que Lacédémone, Athenes & Thebes s'étoient mutuellement ruinées par de longues guerres, il aspira à son tour à l'Empire de la Grece. Admis dans le conseil des Amphictyons, & déclaré Général

des Grecs après la victoire de Chéronée, il établit des garnisons dans plusieurs villes, & fit respecter sa puissance dans toutes les autres, en laissant pourtant à chaque République ses anciennes Loix. Il se préparoit à porter la guerre dans l'Empire des Perses, lorsqu'un lâche assassin trancha le fil de ses jours.

Alexandre gouverna la Grece avec la même autorité, prit & détruisit Thebes qui s'étoit révoltée contre lui, & acheva d'intimider les Grecs par ses conquêtes en Asie. Sa mort, qui causa tant de révolutions dans le monde, ne changea rien au sort de la Grece, qui fut presque toujours soumise aux Rois de Macédoine, tant que leur Empire subsista. Paul Emile ayant vaincu Persée, le dernier de ces Princes, la Macédoine devint une Province Romaine, & bientôt après, toute la nation Grecque tomba dans les mêmes fers. Les Achéens, peuples du Péloponnese, combattirent les derniers pour la liberté, & formerent une confédération puissante, dans laquelle ils firent entrer presque toutes les villes de la Grece. Le Préteur Métellus remporta sur

Confédération  
des  
Achéens.

eux deux fameuses victoires, l'une aux Thermopyles, & l'autre dans la Phocide. Bientôt après le Consul Mummius soumit toute l'Achaïe, & réduisit en cendre la ville de Corinthe, qui étoit la capitale des Achéens. Les Romains envoyèrent alors dans la Grece dix Commissaires, qui abolirent le Conseil des Amphiçtyons, réglèrent la forme du tribut, & statuerent que le pays seroit désormais gouverné par un Préteur Romain, qu'on renouvelleroit tous les ans. Ainsi finit l'ancien Empire Grec.

### ARTICLE III.

*Troisième & quatrième âges. Empire Grec moderne.*

**T**ANT que la République Romaine subsista, la Grece fut gouvernée assez doucement par ses vainqueurs. Athenes sur-tout obtint des distinctions honorables, & de magnifiques privileges. Les Romains y faisoient de fréquents voyages pour s'instruire, & tâchoient d'attirer en Italie ses sçavants & les plus habiles Artistes. Sous les Empereurs, le joug



s'appesantit , & les Grecs ne furent point distingués des autres nations conquises , qu'on opprima généralement. On négligea leurs Sçavants, & on ne tira de leur pays que des Maîtres d'escrime , des Musiciens , des Comédiens & des Pantomimes ; ce qui acheva de les avilir. Il n'y eut point de peuple plus méprisé des Romains.

Constantin , en transférant à Bizance le siege de l'Empire , releva la nation Grecque. Autant que ce changement causa de préjudice aux Provinces d'Occident, autant fut-il avantageux aux peuples d'Orient, particulièrement aux Grecs établis dans la Thrace & dans les Provinces voisines. Attirés par les immunités qu'on leur accorda , ils peuplerent à l'envi la nouvelle capitale, qui par le nombre de ses habitants , & la magnificence de ses édifices , devint en peu de temps la rivale de Rome. On les admit dans le Sénat , ils furent élevés aux premières charges , & dans la suite ils disputèrent aux Romains la couronne impériale.

Nous avons promis de nous arrêter au quatrième âge, qui commence à l'érection de l'Empire Grec mo-

352 HISTOIRE  
derne , vers l'an 328 , & qui comprend l'histoire de tous les Princes qui l'ont gouverné. Cet âge renferme un période d'onze cent vingt-trois ans , que nous partagerons en plusieurs époques.

### PREMIERE EPOQUE.

*Empereurs qui ont régné depuis la fondation de Constantinople , jusqu'à la mort de Théodose le Grand.*

I. CONSTANTIN , surnommé le Grand , premier Empereur Chrétien , mort en 337 , neuf ans après la fondation de Constantinople. Il gouverna l'Empire pendant trente ans & deux mois : jusques là aucun Empereur n'avoit régné aussi long-temps sur les Romains. L'Eglise Grecque l'honore comme un saint ; mais il y a des Historiens qui prétendent qu'il mena une vie très libertine , & qu'il gouverna en tyran. Quelque jugement qu'on porte de ses mœurs , on ne peut nier qu'il n'ait eu des talents extraordinaires. Les Grecs modernes se persuadent que la Religion Chrétienne lui doit le même tribut de reconnaissance qu'aux Apôtres mêmes , dont la prédication , disent-ils , ne

## DES GRECS. 353

*triompha du paganisme , qu'après  
qu'elle eut été secondée par l'autorité* Hist. Univ.  
par une So-  
ciété de gens  
de Lettres ,  
T. XI. Liv.  
III.  
*de ce grand Prince.*

**II. CONSTANCE**, fils de Constantin. Ses freres , qui partagerent avec lui l'Empire , ayant été tués , il régna seul , & mourut en 361. Ce Prince défendit , sous peine de mort , le culte des idoles.

**III. JULIEN**, fils de Jule Constance & neveu de Constantin : Prince courageux , spirituel & très sçavant , dont les Chrétiens ont dit beaucoup de mal , parce qu'il voulut rétablir le paganisme. Il fut tué en Perse en 363 , à l'âge de 31 ans. C'est le dernier Empereur de la famille de Constantin , qui n'a donné que trois Souverains à l'Orient.

**IV. JOVIEN**, né en Mœsie l'an 331 , placé sur le trône par la faveur des soldats , & mort en 364 , un an après son élévation.

**V. VALENTINIEN**, issu d'une famille obscure de Pannonie. Il mourut en 376 , après avoir associé au trône son frere Valens.

**VI. VALENS**, créé César d'Orient dès l'année 364. Il fut long-temps en guerre avec les Goths , & finit par

leur accorder un établissement dans la Thrace , après qu'ils eurent été chassés de la Pannonie par les Huns. Cette conduite imprudente livra l'Empire aux courses de ces Barbares , qui porterent le ravage jusques dans les fauxbourgs de Constantinople. Valens perdit contr'eux une bataille ; & les blessures qu'il y reçut ne lui permettant pas de prendre la fuite , il fut porté dans la maison d'un payfan , où les Goths mirent le feu. Il y périt avec les gens qui l'accompagnoient. Il montra beaucoup de zèle pour la discipline militaire , & un grand attachement pour ses peuples , auxquels il remit le quart des impôts. Mais il favorisa les Ariens , & persécuta avec fureur les Catholiques ; qui l'ont à leur tour cruellement déchiré.

Tillemont  
sur le regne  
de Constan-  
ce. Du Can-  
ge , familles  
Byzantines.

VII. GRATIEN , fils de Valentinien , tué à Lyon par les ordres du tyran Maxime , en 383 , à l'âge de vingt-cinq ans. Son frere Valentinien le jeune fut aussi créé César , quoiqu'il n'eût que cinq ans.

VIII. THEODOSE le Grand , associé à l'Empire par Gratien dès l'an 379. Il étoit né en Espagne , sans autre

recommandation que son mérite; car Gratien avoit fait trancher la tête à son pere. On lui confia le gouvernement des Provinces d'Orient.

Ce Prince vainquit les Goths , qui se soumirent à l'Empire avec leur Roi , & auxquels on laissa leurs établissemens dans la Thrace , avec l'exemption de tout tribut. Ils n'y furent pas long - temps tranquilles. Théodose triompha aussi du tyran Maxime, qui avoit fait assassiner Gratien , & qui vouloit encore dépouiller son frere Valentinien. Tous ces crimes furent punis par la mort de l'usurpateur, Victor, fils de Maxime, qui avoit voulu se maintenir dans les Gaules, eut le même sort que son pere , & ses Etats furent donnés à Valentinien , à qui Théodose avoit déjà fait restituer l'Italie , l'Illyrie & l'Afrique. Valentinien ayant été massacré par le comte Arbogaste , qui fit paroître sur la scène un nouvel Empereur, nommé Eugene , Théodose vainquit avec le même bonheur ces deux rebelles. Eugene, trahi par ses soldats , fut amené à l'Empereur , qui lui fit trancher la tête ; & Arbogaste se tua de désespoir.

M. de Buri-  
gny, Hist. des  
Révol. de  
l'Empire de  
Constanti-  
nople.

Une hydropisie enleva ce grand Prince à Milan le dix-sept Janvier 395, sur la fin de la feizieme année de son regne. Un Ecrivain moderne a raison de dire que la gloire de l'Empire fut ensevelie avec lui. Il augmenta Constantinople d'un port, d'un aquéduc, & de quelques autres édifices publics. Cette ville, avant Théodose, étoit remplie de terrains vides qu'on labouroit, & qui occupoient un aussi grand espace que les quartiers habités. Elle s'accrut tellement sous son regne, que vingt ans après sa mort on fut obligé d'élargir son enceinte. C'est, je crois, le premier Empereur Chrétien qui ait décerné la peine de mort contre les Hérétiques (1). Il étendit cette rigueur jusques sur ceux qui ne célébroient point la Pâque le même jour que les autres Chrétiens. Il est difficile d'excuser sa mémoire sur cet article.

Les Arts & les Sciences commencerent à refleurir en Grece, lorsque les Empereurs eurent transféré leur siege à Constantinople.

(1) Cette Loi, qui se trouve dans le Code Théodosien, est datée du dernier de Mars 383.

Les Sçavants qui se firent connoître en Orient, dans le premier période que nous venons de parcourir, furent

*Eusebe de Césarée*, Auteur de la vie & de deux panégyriques de Constantin.

*Saint Basile*, *Saint Grégoire de Nazianze*, *Saint Athanase*.

*Donat*, *Mélece*, *Arius*, fameux Hérésiarches.

*Praxagore*, Athénien de naissance, & bon Historien.

*Palladius*, né à Méthone, dans le Péloponnese, Auteur d'un Traité sur les Fêtes des Romains, & de quelques autres Ouvrages.

*Jamblique*, *Thémisthius*, Philosophes célèbres.

*Aurelius Victor*, Historien très connu.

## SECONDE EPOQUE.

*Empereurs depuis Théodose jusqu'à la mort de Justinien.*

IX. *ARCADIUS*, déclaré César dès l'année 383, à l'âge de six ans. Il en avoit dix-huit lorsqu'il prit les rênes de l'Empire d'Orient; son frere Ho-

norius, qui régna en Occident, en avoit onze. Rufin, Gaulois de naissance, gouverna sous Arcadius, & voulut lui faire épouser sa fille. Mais l'Eunuque Eutrope, qui avoit gagné la confiance de ce jeune Prince, fit préférer Eudoxie, fille du Comte Bauton. Stilicon, premier Ministre d'Honorius, aspirait à la régence des deux Empires, & forma la résolution de passer en Orient avec une armée. Rufin, pour occuper son ennemi par une diversion, engagea sous main les Huns & les Goths à faire une irruption sur les terres des Romains. Stilicon, suivant toujours ses projets, conduisit une armée en Thessalie, & en détacha un corps nombreux, qu'il envoya à Constantinople. Gaïnas, qui le commandoit, fit massacrer Rufin par ses soldats, aux pieds d'Arcadius même. L'Eunuque Eutrope, favori de l'Empereur, disposa alors de toute l'autorité. Ce vil personnage, qui ayant passé sa jeunesse dans la servitude, avoit été élevé par Théodose à la charge de Grand Chambellan, obtint d'Arcadius le titre de Patrice & la dignité consulaire. Mais il fut



condamné à mort , par les intrigues de Gaïnas & de l'Impératrice Eudoxie , dans l'année même de son Consulat , c'est-à-dire , en 399. Gaïnas, coupable de trahison & de révolte , fut lui-même massacré en Thrace. C'est dans l'horreur de ces troubles , & parmi les ravages que commirent les Huns , les Goths , les Isavaures & d'autres Barbares , que se passèrent les treize années du regne de l'imbécile Arcadius , qui mourut en 408 , âgé de 31 ans. Celui d'Honorius , qui ne finit qu'en 423 , ne fut pas plus heureux. Les Vandales , les Alains & les Bourguignons , s'établirent en Espagne & dans les Gaules : Rome fut prise & saccagée par les Goths , qui avoient à leur tête le fameux Alaric.

X. THÉODOSE II , surnommé le jeune , parce qu'il n'avoit que sept ans lorsqu'il parvint à l'Empire. On prétend que son pere Arcadius le mit sous la tutelle d'Isdegerde , Roi de Perse , qui promit de le protéger contre tous ses ennemis. L'Orient fut assez tranquille sous son regne , qui dura quarante-deux ans. Mais Théodose n'obtint cette tranquillité

qu'en se soumettant à payer aux Huns un tribut de mille livres d'or. Le Patrice Eutheme , qui avoit la principale direction des affaires , profita de ce calme pour rétablir les murs de Constantinople , qu'il aggrandit considérablement , & qu'il fortifia d'un grand nombre de tours. L'Occident continua d'être en proie aux Barbares. Les Vandales prirent Carthage : les Pictes & les Écossais passèrent dans la grande Bretagne ; & les Francs , nos braves ancêtres , s'emparèrent d'une partie des Gaules. Commencements d'Attila. Théodose publia en 438 le Code célèbre qui porte son nom. C'étoit une collection des meilleures loix que ses prédécesseurs avoient établies. Ce Code fut également reçu en Occident & en Orient. Il eut même un plus heureux succès en Occident , où il s'est toujours maintenu ; au-lieu que Justinien l'abolit avant un siècle en Orient. Les Loix qu'on y ajouta dans la suite , furent nommées *Nouvelles*.

XI. MARCIEN , né en Illyrie , d'une famille peu considérable. Il avoit été simple soldat. Pulchérie , sœur de

de Théodose le jeune, qui étoit mort sans enfants, l'épousa pour devenir Impératrice. Elle avoit déjà obtenu la régence de l'Empire, chose inouïe jusqu'alors parmi les Romains. Marcien commença à regner en 450, & mourut en 457. Les Grecs l'honorent comme un Saint.

Deux ans auparavant Valentinien

III - Empereur d'Occident, & petit-fils de Théodose le Grand par sa

mere Placidie, avoit été assassiné. L'Occident fut quelque temps sans maître. Rome est prise & saccagée

par les Vandales.

XII. Léon I, originaire de Thrace, surnommé le Boucher, à cause

de sa cruauté. Le Patrice Aspar,

dont il avoit été l'Intendant, lui

procura l'Empire, dans l'espérance

de gouverner sous son nom. Mais

Léon, qui s'aperçut de ses desseins

ambitieux, le fit assassiner avec deux

de ses fils. Anthemius regne en Oc-

cident. Inception d'un incendie affreux, arrivé en

465, qui consume plus de la moitié

de la ville de Constantinople. Il

commença le 2 Septembre, & dura

six jours & six nuits. Léon mourut

en 474, après avoir désigné pour son successeur

XIII. LÉON II. Ce Prince étoit fils d'Ariadne, fille aînée de Léon I, & femme d'un Seigneur Isaurien nommé Zénon. Il ne vécut que dix mois depuis son couronnement.

XIV. ZÉNON. Il avoit commencé à regner du vivant de son fils, qui l'avoit lui-même couronné Empereur. Basilisque, frere de Vérine, belle-mere de Zénon, tâcha de le détrôner, & périt dans cette entreprise. Marcien, fils d'Anthème Empereur d'Occident, Illus Général d'une grande réputation, & le Patrice Léonce, formèrent successivement le même projet, & ne furent pas plus heureux. Zénon régna seize ans parmi ces troubles, & se rendit odieux par ses cruautés. Deux ans avant sa mort, Anthème fut massacré en Occident. Nouvel incendie en 477, qui réduit en cendres une grande partie de Constantinople, avec la Bibliothèque des Empereurs, qui contenoit cent vingt mille volumes. Entre plusieurs Livres de grand prix, on y voyoit,

suivant Cedrenus & Zonare , les Poëmes d'Homere , écrits en lettres d'or sur le boyau d'un dragon , qui avoit 120 pieds de long.

XV. ANASTASE , né à Durazzo dans l'Epire. L'Impératrice Ariadne le fit préférer à Longin , frere de Zénon. Le zele qu'il eut pour l'Eutichianisme lui attira la haine des Orthodoxes , & l'exposa plusieurs fois à perdre l'Empire. Il mourut en 518 , âgé de quatre-vingt-huit ans. On prétend que quelques jours avant sa mort il vit un phantôme effrayant , qui tenant un livre dans ses mains , lui déclara qu'il effaçoit quatorze ans de sa vie , pour le punir de son impiété. Ainsi sans son fatal attachement à l'Eutichianisme il eût vécu cent deux ans. Pour défendre l'Empire contre les courses des Barbares , il fit bâtir à douze lieues de Constantinople la fameuse muraille qui porta son nom. Elle s'étendoit , M. de Butigny , ubi supra , Liv. L. du Midi au Nord , d'une Mer à l'autre , dans l'espace de dix-huit lieues , & formoit une espece d'île.

Dans l'Occident Olybrius avoit succédé à Antheme , Glycerius à Olybrius , Julius à Glycerius , Au-

gustule à Julius. L'Empire Romain fut détruit sous Augustule. L'Italie passa dans les mains d'Odoacre, qui s'étoit mis à la tête des Erules & de quelques autres Barbares. Cette révolution arriva la seconde année du regne d'Anastase, c'est-à-dire, en 476. Dix-sept ans après, Théodoric fit massacrer Odoacre dans un festin, & l'Italie subit le joug des Goths. Les Grecs se maintinrent en Orient, & formerent alors un Empire séparé, qui commença à porter leur nom. Clovis affermit la puiffances des François dans les Gaules, & fixe sa résidence à Paris dont il fait la Capitale de la France. Quelques Ecrivains assurent qu'Anastase lui envoya les ornemens consulaires.

XVI. JUSTIN I, Capitaine des gardes d'Anastase, couronné Empereur le jour même de la mort de ce Prince. Il mourut en 527, après un regne de neuf ans. C'étoit le fils d'un pauvre laboureur de Thrace. Il étoit si ignorant qu'il ne sçavoit pas signer son nom.

XVII. JUSTINIEN I, fils d'une sœur de Justin. Ce Prince gouverna l'Empire avec beaucoup de gloire

pendant trente-huit ans. Il détruisit en Afrique la puissance des Vandales, & en Italie celle des Goths. Bélisaire & Narsès furent les principaux instruments de ces conquêtes ; car on ne le vit jamais à la tête de ses armées, & on lui reprochoit même de manquer de courage. Ses armes ne furent pas heureuses contre les Perses, qui ravagerent la Syrie, & réduisirent en cendres la ville d'Antioche. L'Empereur s'obligea en 551 par un traité honteux à leur payer un tribut. Sept ans après, Bélisaire remporta une fameuse victoire sur les Huns, qui acheverent de se détruire eux-mêmes par leurs divisions. Ce fut ainsi que l'Empire fut délivré de ces Barbares. Justinien mourut l'an 565 d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans & quelques mois. Il publia le Code fameux qui porte son nom, le *Digeste*, compilation très-vaste, & les *Institutes*, qui ne sont qu'un abrégé du premier de ces Livres. C'étoit un Prince sobre, religieux, appliqué aux affaires, mais avare & cruel. Dans une sédition qui s'éleva à Constantinople, au

commencement de son regne , il fit massacrer plus de trente mille citoyens. Il paya de la plus noire ingratitude les services de Bélisaire ; mais il lui rendit ses bonnes grâces avant sa mort. Les aqueducs , les bains , & les autres édifices dont il embellit la capitale , laissèrent une très haute idée de sa magnificence. Il rebâtit la grande Eglise , qui avoit été brûlée pendant la sédition dont j'ai parlé , & lui donna le nom de Sainte Sophie. Anthime de Tralles & Isidore de Milet en furent les Architectes. Justinien fut si content de ce magnifique ouvrage , que le croyant supérieur au Temple de Jérusalem , il s'écria : *Salomon , je t'ai vaincu*. On a fort blâmé son mariage avec Théodora , fille d'un homme qui nourrissoit des bêtes pour les spectacles , associée elle-même à une troupe de bateleurs , entretenue depuis par un riche Grec nommé Hécébole , décriée enfin par la vie libertine qu'elle avoit menée à Alexandrie & à Constantinople , où elle exerça publiquement le métier de courtisane. Justinien laissa prendre à cette femme un empire trop ab-

Procope ,  
Hist. Secre-  
te , cité par  
M. de Buri-  
gny , sur le  
regne de Jus-  
tinien.



solu , & la fit déclarer Auguste. On remarque qu'ils portèrent l'un & l'autre la fierté & le faste beaucoup plus loin que leurs prédécesseurs. Ils changerent l'ancienne forme du salut pour les Patrices , qui en abordant l'Empereur le baisoient au côté droit , & que le Prince baisoit lui-même à la tête. Ces premiers Seigneurs de l'Empire eurent ordre de se prosterner devant les Césars , & de leur baiser les pieds. Il ordonna que les Papes feroient confirmer leur nomination à Constantinople , & ne pouroient prendre la qualité d'Evêques de Rome sans lui payer une somme d'argent : mais environ soixante ans après , Héraclius se relâcha de cette prétention. Dans ce temps , dit un Ecrivain moderne , les Empereurs publioient des formulaires de foi , régloient la forme des prieres ecclésiastiques , établissoient des fêtes de leur propre autorité , déposoient les Evêques , lançoient des anathêmes & des excommunications. M. de Burigny cite là-dessus de très bonnes autorités , & remarque que tout cela se faisoit *avec l'applaudissement de l'Eglise & l'ap-*

*probation des Papes.* Les Grecs ont mis Justinien au rang des Saints : cependant , selon leurs propres Historiens , il mourut Hérétique. En effet il soutint que le corps de J. C. , avant sa résurrection , étoit non seulement inaltérable & incorruptible , mais incapable d'aucun besoin. Il persécuta plusieurs Evêques pour cette mauvaise doctrine , & se préparoit à exiler S. Anastase , Patriarche d'Antioche , lorsqu'une apoplexie l'enleva subitement. Ainsi l'on peut dire qu'il mourut dans son erreur.

Les Sçavants qui ont fleuri en Orient , dans l'Epoque dont nous venons de parler , sont :

*Olympiodore* , qui écrivit en Grec l'Histoire d'Honorius, ouvrage qu'il dédia à Théodose le jeune , & dont Photius nous a conservé un Abrégé.

Le Poëte *Claudien* , natif d'Alexandrie en Egypte. Il a les mêmes défauts que *Luçain* : ses poëmes sont trop historiques , & son style a trop d'enflure.

*Macrobe*, si connu par ses *Saturnales*.

*Socrate* , *Sozomene* , *Philostorge* , *Zozime* , *Priscus* , *Idace* , *Procopé* . *Agathias* , qui ont écrit l'Histoire de leur temps.

Saint *Chrysostôme*, saint *Jérôme*, saint *Epiphane*, saint *Cyrille*, le prêtre *Rufin*, illustre par ses démêlés avec saint *Jérôme*.

*Pélage*, Moine de Palestine, *Nestorius*, *Eutichès*, fameux Hérésiaques.

*Hypatia*, fille célèbre par son sçavoir, & non moins recommandable par ses vertus. Elle tint une école de Philosophie à Alexandrie en Egypte, où les Chrétiens la massacrèrent par un zèle cruel, parce qu'elle étoit païenne, & qu'elle paroïssoit opposée à saint *Cyrille*, homme inquiet & turbulent.

### TROISIÈME ÉPOQUE.

*Empereurs depuis Justinien jusqu'à Nicéphore.*

XVIII. JUSTIN II, fils d'une sœur de Justinien. Il régna treize ans, & en passa six dans un état de démence, qui lui laissoit à peine quelques bons intervalles. Chosroès, Roi de Perse, commit de grands ravages dans les Provinces Asiatiques, & s'empara de l'importante place de Dara. Les Lombards, peuple établi

dans la Pannonie depuis un demi-siècle, enleverent l'Italie aux Grecs, à l'exception de Rome, de Ravenne, & de quelques places maritimes, & fonderent un nouveau Royaume, qui porta leur nom. Ce qui resta aux Empereurs fut gouverné par des Exarques, qui siégeoient à Ravenne.

Les divorces faits du consentement des deux parties, étoient depuis long-temps autorisés. Après la séparation, chacun pouvoit contracter un autre mariage. Justinien défendit par une Loi ces divorces volontaires ; mais Justin les rétablit, à la sollicitation de plusieurs personnes, qui lui représenterent qu'il n'y avoit que ce moyen de prévenir l'adultère, les empoisonnements, & d'autres crimes clandestins. Cette tolérance s'est depuis maintenue dans l'Eglise Grecque, où les répudiations sont très communes.

**XIX. TIBERE CONSTANTIN**, couronné Empereur en 578, & déclaré César quatre ans auparavant par Justin, qui l'adopta. Il étoit né en Thrace. Tous les Historiens vantent la douceur & la justice de son gouvernement. Il faisoit consister sa gloire

& sa richesse dans la prospérité des peuples , il vouloit que ses sujets le regardassent plutôt comme leur pere que comme leur souverain. Ce bon Prince ne régna que trois ans & dix mois. Il vainquit les Perses, reprit toutes les places dont ils s'étoient emparés sous les deux derniers règnes, & les obligea de repasser l'Euphrate.

XX. MAURICE, gendre de Tibere, né en Cappadoce. Il rétablit Chosroès II, détrôné par le rebelle Varamè; mais il ne sçut pas défendre son propre Empire. Les soldats d'Europe se révolterent en 602, & mirent sur le trône

XXI. PHOCAS, simple Centurion. Cet usurpateur fit massacrer Maurice, après avoir ordonné qu'on égorgeât en sa présence tous ses enfants mâles. Trois ans après, l'Impératrice Constantine & trois de ses filles eurent le même sort. Toutes les personnes attachées à cette malheureuse famille furent sacrifiées à la fureur du tyran. Chosroès sous prétexte de venger la mort de Maurice son bienfaiteur, renouvela la guerre, & désola l'Empire, jusqu'aux portes de Cal-

cédoine. Ces ravages ne finirent que sous Héraclius. Phocas fut massacré le 5 Octobre 610, après avoir joui huit ans de son usurpation. On est surpris des louanges que S. Grégoire prodigue à ce tyran dans ses Lettres (1). C'est une tache pour la mémoire de ce grand Pape. Mais les Romains n'aimoient point Maurice, qui ne songea qu'à les fouler, sans s'embarasser de les défendre contre les Lombards; & Grégoire voyoit avec chagrin que ce Prince favorisoit les prétentions de Jean le Jeûneur, Evêque de Constantinople, qui avoit pris le titre de *Patriarche Œcuménique*.

XXII. HÉRACLIUS. Il eut beaucoup de part à la révolution qui fit périr Phocas. Les Perses continuèrent

(1) Lib. 13, Epist. 31 & 39. « Il y rend gloire à Dieu, dit un Ecrivain, de la révolution qui avoit placé Phocas sur le trône. Il la regarde comme un effet de la miséricorde de Dieu.... Que les Cieux se réjouissent, dit-il; que la terre tressaille de joie; que toute la République soit dans la joie de vos bonnes actions..... Il ne trouve point de termes capables d'exprimer la reconnaissance que l'on devoit à Dieu, d'avoir déchargé l'Empire du joug qui l'accabloit, pour lui en substituer un facile à porter, & d'avoir rendu à la République affligée la consolation dont elle avoit besoin ». M. de Burigny sur le règne de Phocas.

leurs ravages au commencement de son regne , & s'emparerent de Jérusalem , d'Alexandrie & d'une partie de l'Egypte. Ils s'avancerent jusqu'à Calcédoine , sur la côte Asiatique du Bosphore , d'où ils ne se retirerent qu'après avoir exigé des contributions immenses. Dans le même temps les *Avares* firent une irruption dans la Thrace , penserent surprendre l'Empereur à Héraclée , & poussèrent leurs courses jusqu'aux portes de Constantinople. Ils emmenerent avec eux près de trois cents mille esclaves. Héraclius , ne pouvant faire tête à tant d'ennemis , fut sur le point d'abandonner sa capitale , & de se retirer en Afrique. Il fit même embarquer une partie de ses trésors , que la mer engloutit dans une tempête. Mais ses affaires changerent bientôt de face. Les *Avares* lui vendirent la paix pour deux cent mille pièces d'or , & l'ayant ensuite violée , reçurent un sanglant échec , qui leur fit lever le siège de Constantinople. Il gagna plusieurs victoires sur les Perses , les chassa de Mésopotamie & de Syrie , & porta avec succès la guerre dans leur propre

Empire. Les disputes du Monothéisme troublèrent les dernières années de sa vie. Il s'agissoit de sçavoir s'il y avoit deux volontés & deux opérations en J. C. , ou s'il n'y en avoit qu'une. Héraclius opina pour l'unité, & publia une exposition de foi très hérétique, que le Pape Honorius parut approuver, & qui fut censurée par ses successeurs. L'Empereur voyant le fracas qu'elle excitoit la désavoua. Il mourut en 641, âgé de soixante-six ans, dont il en régna trente.

C'est au temps de ce Prince qu'il faut rapporter les commencements de l'Empire Arabique. Mahomet & Héraclius étoient contemporains, & à peu-près du même âge. On prétend que l'Empereur Grec accorda en 628 quelques terres à ce fameux Chef des Arabes, qui l'alla trouver avec ses troupes. Il est certain qu'Héraclius avoit alors un corps de Sarrasins dans ses armées, & qu'il se brouilla en 633 avec ces Barbares, qui ayant fait quelques ravages dans l'Empire, commencèrent à se rendre redoutables. Mahomet étoit mort quelque temps auparavant. Abu-

Theoph.  
Hist. Miscel.  
Cap. 58.



beker & Omar, qui lui succéderent, entrèrent dans cette querelle, & firent la guerre aux Grecs, auxquels ils enleverent la Palestine, la Phénicie & l'Egypte. La Perse fut conquise avec la même rapidité, & Jездегерд, le dernier des Sassanides, conserva à peine quelques provinces. Toutes ces révolutions arrivèrent avant la mort d'Héraclius, & remplirent d'amertume les dernières années de son regne.

**XXIII & XXIV. HERACLIUS II & HERACLEONAS**, fils d'Héraclius I, mais de différentes meres. Leur pere ordonna dans son testament qu'ils partageroient sa succession. Héraclius eut la principale autorité; mais il n'en jouit que quelques mois, ayant été empoisonné par Martine, mere d'Héracléonas. Ce Prince fut vengé dans la même année. Le Sénat fit couper la langue à Martine & le nez à Héracléonas. On plaça sur le trône

**XXV. CONSTANS**, fils d'Héraclius II, âgé de douze ans. Son attachement au Monothélisme, sa cruauté & son humeur avare le rendirent odieux à ses sujets. Ennuyé lui-même de vivre

au milieu d'un peuple qui le haïssoit ; il passa en Italie , & de-là en Sicile , où il fut massacré en 668. Ces horreurs vont devenir communes dans l'Histoire des Grecs , qui commencerent à tomber alors dans une affreuse dépravation. Les Sarrafins s'établissent en Afrique l'an 647. Bientôt après ils s'emparent de Chypre & de Rhodes. Ils s'avancent en 667 jusqu'à Calcédoine.

**XXVI. CONSTANTIN-POGONAT**, ou le *Barbu*, fils de Constans , associé à l'Empire dès l'an 654 , mort en 685 , après avoir régné 17 ans depuis la mort de Constans. Une jalousie cruelle le porta à emprisonner ses freres . & à leur faire couper le nez. Il se déclara hautement contre le Monothélisme , & le fit condamner dans un Concile œcuménique , auquel il présida. Sergius , Pyrrhus , Cyrus , Paulus & d'autres Prélats Grecs y furent déclarés hérétiques , & on ne fit pas plus de grace au Pape Honorius , mort quarante ans auparavant. Les Sarrafins , commandés par Caler , & ensuite par Yesid , fils du Calife Moavias , ayant formé inutilement le siège de Constantino-

ple, se retirèrent après avoir fait de grandes pertes, & furent réduits à acheter la paix. L'ingénieur Callinicus, célèbre par l'invention du feu grégeois, rendit d'importants services dans cette guerre. Les Bulgares commencerent l'an 677 à faire des courses dans l'Empire.

XXVII. JUSTINIEN II, fils de Constantin-Pogonat, détrôné l'an 695, par le Patrice Léonce, qui lui fit couper la langue & le nez. Léonce ne régna que trois ans, & reçut le même traitement qu'il avoit fait à Justinien. L'armée plaça sur le trône Tibère Abdimare, qui fut obligé d'en descendre neuf ans après, c'est-à-dire, en 705. Justinien fut alors rétabli, & fit massacrer Léonce & Tibère. Enfin il fut tué lui-même en 712. Je n'ai point mis au rang des Empereurs les deux Princes qui ont usurpé le trône avant son rétablissement.

XXVIII. BARDANE, déposé en 713 dans l'Hippodrome, où on lui creva les yeux.

XXIX. ANASTASE II. Il gouverna l'Empire pendant trois ans, après lesquels il fut forcé d'abdiquer.

XXX. THÉODOSE III, simple Re-  
ceveur des impôts, destitué dès la  
première année de son regne. Ces ré-  
volutions fréquentes plongeient  
l'Empire dans une horrible confu-  
sion. Les mœurs achevent de se  
corrompre : on commence à perdre  
le goût des Sciences.

XXXI. LÉON L'ISAURIEN , forti  
d'une famille obscure de l'Isaurie. Il  
montra beaucoup de valeur contre  
les Sarrafins, dont il détruisit la  
flotte avec le feu grégeois, & il triom-  
pha avec le même bonheur de quel-  
ques ennemis domestiques, qui vou-  
lurent lui disputer le trône. Il eût  
régné avec autant de gloire qu'au-  
cun de ses prédécesseurs, s'il ne se  
fût engagé dans une malheureuse af-  
faire de Religion. Le culte des Ima-  
ges, que le peuple est naturellement  
disposé à pousser au-delà de ses justes  
bornes, lui parut une véritable ido-  
lâtrie. Il résolut de l'abolir. Les ré-  
sistances qu'il trouva ne firent qu'ir-  
riter son entêtement : il fit couler  
des flots de sang pour être obéi. Il  
fut assez absolu dans l'Orient pour  
réprimer les Grecs, qui entreprirent  
en plusieurs endroits de se révolter ;

mais le Pape Grégoire II le frappa d'anathème , & souleva contre lui les Romains , les Vénitiens , & les autres sujets qu'il avoit en Italie. Chaque ville se donna un Gouverneur de son choix , & l'on fut sur le point de procéder à l'élection d'un nouvel Empereur. Les Lombards profitèrent de ces troubles pour s'emparer de Ravenne (1) , & pousèrent leurs courses jusqu'aux portes de Rome , qu'ils assiégèrent en 741. Mais intimidés par les menaces de Charles Martel , à qui le Pape Grégoire III avoit fait conférer la dignité de Patrice , ils renoncèrent à cette entreprise. Léon mourut d'une hydropisie cette même année.

XXXII. CONSTANTIN COPRONYME , fils de Léon. Artabaste son beau frere lui disputa le trône pendant deux ans , & fut même proclamé Empereur à Constantinople. Mais après avoir fait la guerre avec plus de courage que de succès , il tomba avec son fils dans les mains de Constantin , qui leur fit crever les yeux dans l'Hippodrome. Les

(1) Quelques Ecrivains placent la reddition de Ravenne sous le regne suivant.

Lombards ayant encore insulté Rome, Pépin, fils de Charles Martel, prit le parti des Papes, & cette protection leur valut Ravenne, Rimini & vingt autres villes, qui leur furent cédées en 755, époque remarquable du commencement de leur Monarchie temporelle. L'Empereur se plaignit qu'on le dépouilloit de ses domaines; mais Pépin répondit qu'ayant conquis ces places, il lui étoit libre d'en disposer selon son bon plaisir. Constantin fut aussi zélé Iconoclaste que son pere, & ne se fit pas moins détester par les persécutions : ce qui fait que les Catholiques n'ont rien oublié pour flétrir sa mémoire. Les Ecrits de Théophane & de Cedrenus offrent des traits sensibles de cette particularité. Ses ennemis l'ont accusé, sans doute très injustement, d'avoir nié que J. C. fût Dieu, & d'avoir sacrifié aux Démon. Ils lui donnerent le surnom de *Copronyme*, parce qu'il falit les fonts sacrés le jour de son baptême, chose qu'on n'eût peut-être pas remarquée dans un autre Prince, & qui n'a rien d'extraordinaire dans un pays où l'on baptise

les enfants par immersion, c'est-à-dire, en les plongeant nus dans une cuve. Ce nom ridicule lui est resté dans l'Histoire. Il mourut l'an 775, dans les douleurs aiguës d'une maladie qui ressembloit à la peste : car il avoit un charbon à la cuisse. On a dit que déchiré de remords il s'écria qu'il étoit dévoré d'un feu cuisant, qui ne s'éteindroit jamais. Environ cent ans après sa mort, son corps fut exhumé & livré aux flammes. La vingt-troisième année de son regne fut marquée par un événement fort extraordinaire. Les deux mers qui environnent Constantinople furent glacées jusqu'à trente lieues de distance des côtes, & restèrent en cet état depuis le premier Octobre jusqu'à la fin de Février. La glace étoit assez forte pour soutenir les voitures les plus pesantes. Quand le dégel arriva, des montagnes de glace furent poussées vers les remparts & la citadelle de Constantinople, qu'elles endommagèrent considérablement. Théophane, qui raconte la chose, dit qu'il passa le détroit sur un de ces larges glaçons.

XXXIV. LÉON CHAZARE, ainsi

nommé, parce que sa mere étoit du pays des Chazares, peuple de la Colchide. C'étoit l'aîné des fils de Constantin. Il ne régna que cinq ans. La Monarchie des Lombards est éteinte en Italie par Charlemagne, qui augmente considérablement le patrimoine de l'Eglise. Il devoit quelque reconnoissance aux Papes; car ils avoient favorisé l'usurpation de son pere & de son aïeul. Les Evêques de Rome n'avoient alors presque aucune autorité dans l'Empire Grec; mais ils s'en consoloient en ruinant celle des Empereurs dans l'Occident. Le Christianisme commence à s'introduire en Bulgarie.

XXXV & XXXVI. CONSTANTIN & IRENE. Constantin succéda à son pere Léon, n'ayant pas encore dix ans accomplis. Irene régna conjointement avec lui, & gouverna l'Empire avec une autorité, dont ce jeune Prince fut à la fin jaloux. Il voulut secouer le joug; mais sa mere condamna au supplice des verges tous ceux qui le seconderent dans cette entreprise, & l'ayant fustigé lui-même, le fit enfermer dans son appartement.



Les foldats d'Orient s'étant mutinés à cette occafion , Irene lui rendit la liberté, & le premier ufage qu'il en fit fut de mettre à fon tour fa mere aux arrêts , & d'exiler le Patrice Staurace fon favori , après l'avoir fait fouetter dans l'Hippodrome. Cela arriva en 790. Constantin fe rendit méprifable & odieux. Des confpirateurs fe faifirent de fa perfonne au mois d'Août de l'année 797 , & lui firent crever les yeux. Il mourut peu de temps après de cette cruelle opération , dont le crime fut généralement imputé à Irene , parce qu'elle avoit des liaifons étroites avec les conjurés. Cette Princeffe ambitieufe reprit alors le timon des affaires , & fe fit de nouveau proclamer Impératrice. Mais fix ans après , le Patrice Nicéphore la relégua à Lesbos , où elle mourut en 803. L'Eglife Grecque honore comme une Sainte cette méchante femme , parce qu'elle rétablit le culte des Images. M. de Burigny la regarde avec juftice *comme un Monftre , qui facrifia tous les fentiments de la nature à fon ambition.* Charlemagne reçoit à Rome l'an 800 la couronne impériale , & fon-

384 HISTOIRE  
de l'Empire d'Allemagne.

L'Epoque que nous venons de parcourir, ne nous offre que peu de Sçavants. Le génie des Grecs s'affoiblissoit avec leur Empire. Théophrane composa une médiocre Histoire de son temps, dans laquelle il inséra beaucoup de fables dévotes. Saint Jean Damascène s'acquit en Orient une grande réputation par le zèle avec lequel il défendit les Images.

QUATRIEME ÉPOQUE.

*Empereurs depuis Constantin & Irene  
jusqu'à Romain le jeune.*

XXXVII. NICÉPHORE, très méchant Prince, tué le 26 Juillet 811, avec l'élite de sa noblesse, dans un combat contre les Bulgares.

XXXVIII. STAUFACE, fils de Nicéphore. Il avoit reçu dans le même combat des blessures dangereuses, dont il mourut au bout de six mois. Mais dans cet intervalle il fut déposé par le Sénat, qui mit sur le trône

XXXIX. MICHEL I, beau-frere de Staurace. Il perdit aussi une bataille  
contre

contre les Bulgares , & se fauva honteusement à Constantinople , abandonnant ses soldats à la fureur des ennemis , qui en firent un sanglant carnage. Les Grecs mécontents de sa conduite lui ôtèrent l'Empire en 813. On assure qu'il consentit sans regret à sa déposition.

**XL. LÉON L'ARMÉNIEN**, tué dans la chapelle de son palais la nuit de Noël de l'année 820. Il persécuta avec vivacité les défenseurs des images ; mais il avoit d'ailleurs de très grandes qualités. Nicéphore , qu'il chassa du siège de Constantinople pour son attachement à l'ancien culte , ne put s'empêcher de dire en apprenant sa mort, que l'Empire perdoit un grand homme. Les Bulgares commirent d'affreux ravages sous son règne ; mais il remporta sur eux une victoire qui les engagea à conclure avec lui une trêve de trente ans.

[M. de Burigny sur le règne de Léon l'Arménien.]

**XLI. MICHEL II**, surnommé le Begue , à cause de l'embaras de sa langue. Le sort de ce Prince est remarquable. Convaincu d'avoir conspiré contre Léon , il fut condamné à être brûlé vif , & la sentence de-

voit être exécutée le jour même qu'il fut proclamé Empereur. Léon fut massacré pendant la nuit, & les conspirateurs placèrent Michel sur le trône. Il étoit né à Amorium dans la Phrygie, de parents pauvres, qui ne prirent aucun soin de son éducation. Il se distingua dans la profession des armes, & sa valeur lui procura la dignité de Patrice & de Capitaine des gardes. Mais il ne fit rien de considérable lorsqu'il fut Empereur. Attaché dès son enfance aux erreurs du Manichéisme, il scandalisa les peuples par son irrégularité, & traita indignement plusieurs saints personnages. L'Empire fit de grandes pertes sous son regne. Les Sarrazins d'Espagne conquièrent vers l'an 823 l'île de Crete, où ils bâtirent une ville, qu'ils appellerent *Candie* ou *Candax* : le premier de ces noms lui est resté. Cinq ans après, la trahison d'un Grec, nommé Eupheme, livra la Sicile aux Mahométans d'Afrique, qui firent de-là des courses dans la Calabre & dans la Pouille. Il n'y eut que Syracuse & Taormine qui ne subirent point le joug de ces barbares. L'Empereur ne sur-

vécût pas long-temps à ce dernier désastre, étant mort au mois d'Octobre de l'année 829.

**XLII. THÉOPHILE**, fils de Michel, surnommé l'*Infortuné*, parce qu'il le fut dans presque toutes les guerres qu'il entreprit. Il perdit plusieurs batailles contre les Sarrafins d'Orient, qui s'avancèrent jusque dans la Phrygie, où ils conquièrent Amorium. Il attaqua le culte des images avec la même passion que ses prédécesseurs; mais il aima la justice, & protégea les peuples contre les malversations des Ministres & des gens de guerre. Il embellit Constantinople de plusieurs édifices, & la fortifia de nouveaux murs, qui étoient assez élevés pour la mettre à l'abri de l'escalade. Sa mort arriva en 842, dans la treizieme année de son regne.

**XLIII. MICHEL III** parvint au trône à l'âge de trois ans, sous la tutelle de Théodora sa mere. Cette Princesse rétablit par un concile le culte des images, & termina enfin cette fameuse querelle, qui durait depuis cent quarante ans. Il fut décidé qu'on célébreroit tous les ans

la mémoire de cet événement , par une fête qu'on nomma l'*Ortodoxie*. Michel , guidé par les mauvais conseils de Bardas son oncle maternel , ôta en 854 la direction des affaires à Théodora , & l'enferma dans un couvent avec ses filles , après avoir fait assassiner l'Eunuque Théoctiste , qui avoit toute la confiance de cette Princesse. Bardas devint alors premier Ministre , & fut même créé César ; mais douze ans après , l'Empereur le fit massacrer par un de ses favoris nommé Basile , qui succéda à son pouvoir , & qui fut aussi associé à l'Empire. Michel prit ensuite en amitié un de ses rameurs , appelé *Basiliscien* , qui étoit un des plus beaux hommes de Constantinople. L'ayant fait revêtir des habits impériaux , il le conduisit au Sénat , & faisant remarquer sa bonne mine à tout le monde , il déclara qu'il se repentoit d'avoir fait Basile Empereur , & de n'avoir pas donné la préférence à Basiliscien. Basile outré de cet affront , & craignant d'avoir le sort de Bardas , fit massacrer Michel le 24 Septembre 867. Cette révolution délivra l'Empire d'un

monstre de cruauté & de perfidie, d'un Prince irréligieux jusqu'à l'impie, d'un homme abominable, fouillé de l'assemblage de tous les vices, sans le mélange d'aucune vertu. Bogoris, Roi des Bulgares, embrassa le Christianisme avec tout son peuple. Schisme de Photius.

XLIV. BASILE en récompense de cet assassinat fut placé sur le trône. Il naquit de parents pauvres & obscurs (1) dans un bourg du territoire d'Andrinople, & il fut esclave en Bulgarie dans son enfance. La fortune l'éleva par degrés jusqu'à la dignité impériale, dont il jouit dix-neuf ans depuis la mort de Michel. Il eut la gloire de réconcilier l'Eglise Grecque avec celle d'Occident par la déposition de Photius, Patriarche illégitime; de battre les Sarrafins Orientaux en plusieurs rencontres; de rétablir l'ordre dans les finances, la discipline parmi les troupes & la justice dans les tribunaux. Il publia pour la réformation des loix un Code nouveau, que son

(1) C'est par une flatterie basse & ridicule qu'un Écrivain Grec (Curopalare) le fait descendre des Arsacides.

filz augmenta considérablement , & qui est aujourd'hui la base de la Jurisprudence des Grecs , qui lui donnent le nom de *Basiliques*. Il composa pour l'instruction de son filz un autre ouvrage , intitulé *Avis au Prince Léon* , & divisé en soixante chapitres qui contiennent d'excellents préceptes. La perte de Syracuse , que les Sarrasins prirent d'assaut le 21 Mai 878 , fut la seule disgrâce de son règne , qui finit l'an 886. Ils s'emparèrent de Taormine sous le règne suivant , & toute la Sicile fut alors soumise à ces barbares.

**XLV. LÉON LE PHILOSOPHE**, filz de Basile & d'Eudoxie , qui avoit été la concubine de Michel III. On prétend qu'elle étoit grosse du fait de Michel lorsqu'elle épousa Basile. Léon régna vingt-cinq ans , & mourut en 911. C'étoit un Prince laborieux & sçavant , qui écrivit sur l'Histoire , sur la Guerre , sur la Jurisprudence , la Théologie , &c.

**XLVI. ALEXANDRE** , frère de Léon , mort en 912 d'une hémorragie que lui causa une débauche. L'avarice & la cruauté le rendirent également odieux.



**XLVII. CONSTANTIN PORPHYROGENETE**, fils de Léon, âgé de sept ans lorsqu'il parvint au trône. Sa mere Zoé s'empara d'abord de toute l'autorité. Constantin Ducas & Léon Phocas entreprirent d'usurper la couronne; mais le premier fut tué dans une bataille, & l'autre eut les yeux crevés. Zoé fut chassée du palais au bout de sept ans, & enfermée dans un monastere, parce qu'on l'accusa d'avoir voulu empoisonner Romain Lecapene, favori de Constantin. Romain, créé César l'an 919, se fit ensuite conférer le titre d'Empereur, & finit par mettre son nom dans les Actes avant celui de Constantin. Il fit proclamer César Christofle, Etienne & Constantin ses enfants, & leur donna aussi le rang sur le légitime Empereur. Mais ces fils dénaturés, impatientes de régner seuls, firent emprisonner leur pere en 944, & le contraignirent de prendre l'habit monastique. Constantin Porphyrogenete, sortant alors de sa létargie, les fit arrêter eux-mêmes dans un festin qu'il leur donna, & les relégua dans une île où ils furent tonsurés. Il

gouverna seul depuis cette heureuse révolution, & mourut en 959. Il vécut un peu plus de cinquante-quatre ans, & en régna quarante-sept parmi d'affreux désordres, qu'il autorisa par sa négligence. On assure que son fils Romain le jeune abrégea ses jours en lui faisant donner du poison. Constantin s'appliqua plus aux sciences qu'aux affaires. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui prouvent l'étendue de ses connoissances. Il excella aussi dans plusieurs arts, & il passoit, dit-on, pour un des plus habiles peintres & un des meilleurs architectes de son siècle. Mais l'Histoire le place avec justice au rang des Princes médiocres.

Les sciences continuèrent à dégénérer en Orient. Le Patriarche Photius, qui vivoit sous Michel III, fut presque le seul homme de lettres qui se distingua dans le période dont je viens de parler. Nous ferons dans la suite mention de ce sçavant personnage, & du fameux schisme qu'il causa dans l'Eglise.

## CINQUIÈME ÉPOQUE.

*Empereurs depuis Constantin Porphyrogénète jusqu'au temps des Croisades.*

XLVIII. ROMAIN, qu'on surnomma le Jeune, pour le distinguer de Romain l'Usurpateur; qui étoit son aïeul. Il mourut en 963, à l'âge de vingt-quatre ans, dont il en régna trois & quelques mois. Les Grecs recouvrent sous son règne l'île de Candie, par la valeur de

XLIX. NIGEPHORE PHOCAS, que l'armée d'Asie éleva au trône en récompense de ce service. C'étoit l'homme le plus capable de rétablir la splendeur de l'Empire Grec. Il reprit aux Sarrasins Anazarbe, Rose, Adane, Mopsueste, Antioche, l'île de Chypre, & la plus grande partie de l'Asie Mineure. Pour subvenir aux frais de la guerre, il fut obligé d'augmenter considérablement les impôts, & de supprimer les pensions qu'on faisoit aux Sénateurs & aux Eglises. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre odieux. On l'assassina dans la sixième année.

de son règne. Ce fut Théophañon son épouse, veuve de Romain le jeune, qui forma ce détestable complot, & il fut exécuté par

L. TZIMISCÈS. Ce dernier succéda à Nicéphore, & mourut lui-même d'une mort violente, le 4 Décembre 975, ou, selon d'autres, le 10 Janvier 976; ayant été empoisonné par les intrigues de l'Eunuque Basile. Il repoussa les Sarrafins, qui avoient insulté Antioche, & battit en plusieurs rencontres les Russes. C'est pour la première fois que l'Histoire d'Orient parle de ce dernier peuple, qui venoit d'embrasser le Christianisme. Tzimiscès fut le premier Empereur qui fit mettre sur les monnoies l'image du Sauveur, avec cette inscription : *Jésus-Christ, Roi des Rois*; ce que ses successeurs ont imité. Cet Usurpateur donna un grand exemple de modération en associant à l'Empire

LI & LII. BASILE & CONSTANTIN, fils de Romain le jeune, à qui le trône appartenoit, & qui régnerent conjointement après Tzimiscès. Basile, qui étoit l'aîné, eut la principale autorité, & gouverna

l'Empire avec beaucoup de gloire pendant cinquante ans. Dans le cours de ce long regne il fut presque toujours en guerre, soit avec des sujets rebelles, qui osèrent lui disputer le trône, soit avec les Bulgares, dont il renversa l'Empire, & qu'il soumit après une longue résistance à sa domination. Les cruautés qu'il exerça sur ce malheureux peuple, lui firent donner le nom de *Bulgaroctone*, ou de Destructeur des Bulgares. Il mourut en 1025, âgé de soixante & douze ans.

Son frere, qui lui survécut, régna jusqu'en 1028. Ce fut un Prince efféminé, vicieux, inappliqué, & qui livra l'Empire à des Ministres avarés & cruels, parfaitement dignes de lui.

**LIII. ROMAIN ARGYRE**, gendre de Constantin, empoisonné l'an 1034 par Zoé son épouse, qui mit sur le trône un de ses amants, appelé Michel, & connu dans l'Histoire sous le titre de

**LIV. MICHEL le PAPHLAGONIEN**, nom qui désigne le lieu de sa naissance. Romain étoit un Prince fort dévot, & absolument livré aux Moi-

nes, auxquels il donna les plus riches territoires de l'Empire, & des villes entières, foulant le peuple sans ménagement pour satisfaire leur avidité insatiable. Pour ce qui est de Michel, c'étoit un homme d'une naissance obscure, qui exerçoit à Constantinople l'emploi de Banquier. Zoé l'aimoit si éperdument, qu'on assure qu'elle l'épousa la nuit même qu'Argyre mourut. Il occupa le trône pendant sept ans, & mourut en 1041. Zoé s'en dégoûta, comme elle avoit fait d'Argyre, & forma aussi la résolution de l'empoisonner, ce qui le porta sans doute à abdiquer l'Empire quelque temps avant sa mort. Il avoit un neveu que Zoé adopta, & qui régna après lui sous le nom de

LV. MICHEL CALAFATE. On lui donna ce nom, parce qu'il étoit fils d'un Calfateur de navire. Il fut déposé au bout de quatre mois, & on lui creva les yeux.

LVI & LVII. ZOÉ & THÉODORA, filles de l'Empereur Constantin, déclarées Impératrices par le Sénat au mois d'Avril de l'année 1042. Zoé, quoique la cadette, eut

le premier rang, & presque toute l'autorité. Elle épousa dans le mois de Juin, & fit couronner Empereur

**LVIII. CONSTANTIN MONOMACHE**, qu'elle avoit aimé du vivant de Michel le Paphlagonien, son second mari. C'étoit un homme d'une naissance illustre; il prétendoit descendre du grand Constantin. Zoé mourut en 1050, âgée de soixantedix ans; Constantin en 1054, & Théodora en 1056. Il y eut quelques révoltes domestiques sous ces trois régnes; mais l'Empire fut assez tranquille au-dehors.

**LIX. MICHEL STRATIOTIQUE**, déposé au bout d'un an.

**LX. ISAAC COMNÈNE**, couronné Empereur le premier Septembre 1057. Sa famille a donné plusieurs Souverains à l'Empire Grec. Dans la troisième année de son règne il résigna le trône à

**LXI. CONSTANTIN DUCAS**, Prince vertueux & pacifique, ami de la justice, porté à protéger les Arts, mais peu propre à gouverner un Empire dans des temps orageux. La Grèce & la Macédoine furent désolées par les Uziens, peuples de Scythie, qui

ayant ensuite porté leurs ravages dans la Pannonie, furent presque totalement exterminés par les Bulgares & les Patzinaces. Les Turcs Seljoucides pillèrent l'Ibérie, la Mésopotamie, la Chaldée, la Mélitene & l'Arménie. Constantin mourut en 1067, laissant trois fils en bas âge.

LXII. EUDOCIE, femme de Constantin. Dès que ce Prince eut fermé les yeux, elle se fit proclamer Impératrice, & ses enfants furent aussi déclarés Césars. Constantin, par amitié pour ces Princes, lui avoit fait promettre avant sa mort qu'elle ne leur donneroit point un beau-père. Elle s'y engagea par un écrit, qui fut déposé dans les mains du Patriarche Xiphilin. Mais ayant conçu du goût pour Romain Diogene, homme estimé pour son courage, & considérable par son crédit, elle songea à partager avec lui son lit & son Empire. Elle retira adroitement l'écrit qu'elle avoit signé, en insinuant au Patriarche qu'elle avoit dessein d'épouser Bardas son parent. Xiphilin, trompé par cette promesse, engagea lui-même les Sénateurs & les Grands à prier l'Impératrice de se



remarier. Ayant levé de cette manière tous les obstacles , elle donna sa main & le titre d'Empereur à

**LXIII. ROMAIN DIOGENE**, qui fut proclamé le 1 Janvier 1068. Il y eut à ce sujet une sédition ; mais les fils de l'Impératrice l'appaisèrent eux-mêmes , en déclarant qu'ils approuvoient le mariage de leur mère. Diogene songea à s'opposer aux progrès des Turcs Seljoucides , & remporta d'abord sur eux de grands avantages. Il retira de leurs mains Hiéraple , Iconium , avec quantité de prisonniers , leur enleva le butin dont ils s'étoient enrichis , & les chassa des terres de l'Empire. Mais ayant entrepris de les attaquer dans leur propre pays , il perdit une bataille dans laquelle il fut pris. *Alp-Arslan* , Sultan des Turcs , le foula aux pieds , suivant une coutume établie chez ces Barbares , & le renvoya ensuite , après lui avoir fait promettre qu'il payeroit une grosse rançon & un tribut. Diogene à son retour trouva le trône occupé par

**LXIV. MICHEL PARAPINACE (1).**

(1) C'est un surnom ridicule « par lequel on lui reprochoit le monopole qu'il établit sur le

l'aîné des fils de Constantin Ducas & d'Eudocie. Ce Prince ayant mis dans ses intérêts les soldats de la garde, s'empara du palais, & se fit proclamer Empereur. Eudocie fut reléguée dans un Couvent, où elle passa fort saintement le reste d'une vie, dont les commencements ne furent pas sans reproche. C'étoit une femme très sçavante. Elle a composé d'excellents ouvrages, dont le plus connu est un Traité de Mythologie, concernant l'origine & les métamorphoses des Dieux. On le trouve en manuscrit dans la Bibliothèque du Roi. L'infortuné Diogene, livré aux rebelles par ses propres soldats, eut les yeux crevés, & ne survécut pas long-temps à cette cruelle opération. Sa tête enfla considérablement : ses plaies furent si mal pansées, qu'il s'y engendra des vers, & qu'il en sortoit une puanteur horrible, qui ne permettoit pas d'être long-temps auprès de lui. On croit qu'il mourut sur la fin de l'année 1071, qui fut a quatrieme de son regne.

« bled. Il s'en étoit réservé la vente ; & faisant  
 « ôter de chaque boisseau le *pinace*, c'est-à-dire,  
 « le quart, il le faisoit vendre aussi cher que s'il  
 « étoit été plein ». M. de Burigny, Liv. V.

L'Empire ne fut pas plus tranquille sous Michel Parapinace, Prince timide, patesseux, & incapable de gouverner par lui-même. La haute Arménie tomba sous le pouvoir des Turcs, qui lui donnerent le nom de Turcomanie. Un aventurier François, nommé *Urfel de Bailleul*, qui avoit servi sous Isaac Comnene, & qui tourna ensuite ses armées contre les Grecs, pilloit dans le même temps les provinces de Bithynie & de Lycaonie. Il s'avisa de proclamer Empereur Jean Ducas, oncle de Michel Parapinace; mais les Turcs prirent le parti de Michel, battirent Urfel & Ducas, & livrerent ce dernier à l'Empereur, qui le fit enfermer dans un monastere. Urfel continua encore quelque temps ses brigandages, & tomba à la fin dans les mains des Grecs. Il fut conduit à Constantinople, & emprisonné dans une tour, après avoir reçu une rude correction avec des nerfs de bœuf. Messieurs de Bayeul lui font l'honneur de le mettre au rang de leurs ancêtres. Cette guerre étoit à peine apaisée, que deux autres rebelles, Nicéphore de Brienne & Nicépho-

M. de Buri-  
gny, Liv. V.

re Bottoniates, prirent en même temps le titre d'Empereurs, l'un en Orient, & l'autre en Occident. Brienne s'empara d'Andrinople, où il se fit couronner en 1077. Jean son frere pensa surprendre Constantinople. Mais ils ne profiterent pas de ces premiers succès. Bottoniates fut plus habile, & causa une telle frayeur à Michel, que ce pauvre Prince prit le parti d'abdiquer & de se faire Moine. Cette révolution arriva sur la fin de Mars 1078, & le 3 d'Avril le Patriarche Cosmas couronna dans sainte Sophie

**LXV. NICÉPHORE BOTONIATES.** Les Comnènes le firent déposer trois ans après. Dans les dernières années du regne de Michel Parapinnace, les Turcs Seljoucides, commandés par Soliman, arriere-petit-fils de Seljouc, avoient fait une nouvelle irruption dans l'Asie mineure. Ils y fonderent alors un établissement solide, qui comprenoit la Lycaonie, le Cappadoce, l'Isaurie, la Pamphylie, la Phrygie, la Bithynie & la Paphlagonie. On commença à donner le nom de Turquie à cette portion de l'Asie qu'ils occupoient.

Etablis-  
sement des  
Turcs dans  
l'Asie mi-  
neure.

Leurs Sultans fixerent d'abord leur résidence à Iconium, & se transporterent ensuite à Nicée, d'où ils firent des courses jusqu'aux environs de Constantinople. D'un autre côté, les Normands, établis dès l'an 1041 dans la Pouille, qu'ils avoient enlevée aux Grecs, s'emparèrent vers l'an 1072 de la Calabre & de la Sicile, sous la conduite de Robert Guiscard, & commencèrent à ravager les côtes de l'Epire.

## SIXIÈME ÉPOQUE.

*Empereurs depuis le temps des Croisades  
jusqu'à la prise de Constanti-  
nople par les Latins.*

LXVI. ALEXIS COMNÈNE. Sa famille, qui étoit très illustre, avoit déjà donné un Souverain à l'Empire Grec. Les soldats le proclamèrent Empereur. Il entra dans Constantinople les armes à la main, & ses troupes pillèrent cette Capitale. Les Normands, ayant toujours à leur tête le brave Guiscard, prirent Durazzo, Aulone, Butrote & d'autres villes de l'Epire; mais Guiscard étant mort en 1085, ils abandonnè-

rent la plupart de ses conquêtes, & reprirent la route de l'Italie. Antioche de Syrie tomba sous la puissance des Turcs, & ces Barbares menaçant d'envahir le reste de l'Empire, qui étoit en même temps désolé par les Scythes & les Comanes, Alexis Comnène implora l'assistance du Pape Urbain II, & des princes Occidentaux. Ce fut alors que se forma la première croisade, qui fit presque autant de tort aux Grecs qu'aux Turcs & aux Sarrafins.

Première  
croisade.

M. de Buri-  
gnys Liv. VI.

Gautier Sans-avoir & Pierre l'Hermite partirent les premiers, & conduisirent dévotement en Asie trois cents mille bandits, qui périrent malheureusement, après avoir commis d'affreux désordres dans l'Empire Grec, qu'ils traitèrent, dit un Ecrivain, comme un pays de conquête, abattant les maisons, pillant tout ce qu'ils trouvoient sous leur main, & découvrant jusqu'aux Eglises pour en emporter le plomb.

\* 1096.

Godefroi de Bouillon parut la même année \* en Thrace, & y fit plusieurs actes d'hostilité, parce que l'Empereur refusoit de lui fournir des vivres, & de rendre la liberté

au prince Hugues, frere du Roi de France, qu'il retenoit depuis quelques mois à Constantinople. Ces différends s'accommoderent. On conclut un Traité. Alexis promit de joindre ses forces à celles des Princes croisés : ceux-ci lui prêterent serment de fidélité, & s'engagerent à lui remettre toutes les places démembrées de l'Empire Grec, qu'ils prendroient aux Infideles, ou à les tenir en qualité de vassaux. Dans le temps de ces conférences il arriva une chose qui prouve l'inconsidération & l'insolence des Croisés. Un François eut la hardiesse de s'asseoir sur le trône de l'Empereur, & le Comte Baudoin l'en ayant fait retirer : *C'est bien à lui, dit-il, en murmurant, à être assis, tandis que nous sommes debout.*

Anne Comnène, citée par M. de Burigny, ubi *supra*.

Bohémond, frere de Robert Guiscard, arriva à Constantinople, après Godefroi de Bouillon. L'Empereur le regardoit avec raison comme son ennemi capital : car Bohémond avoit proposé qu'on exterminât les Grecs avant que de songer à attaquer les Turcs. Mais Godefroi s'opposa à ce projet violent, & Bohémond se ré-

sons avec les Vénitiens , qui prirent son parti contre Robert Guiscard , & auxquels , suivant Anne Comnène , il accorda des logements à Constantinople , avec la permission de trafiquer dans tous les ports de l'Empire sans payer aucuns droits. Ainsi le regne d'Alexis est l'époque du commencement de leur commerce dans le Levant.

LXVII. JEAN COMNÈNE , surnommé le Beau , fils aîné d'Alexis & de l'Impératrice Irene. Il fut obligé d'entrer les armes à la main dans le palais avant la mort de son pere , & de s'y faire proclamer Empereur , pour s'opposer aux complots d'Irene , qui vouloit placer sur le trône sa fille Anne Comnène & Nicéphore de Brienne son gendre. Les amis de Nicéphore entreprirent quelque temps après de tuer Jean Comnène ; mais cette conspiration fut étouffée dans sa naissance , & resta presque impunie , tant il y avoit de foiblesse & de timidité dans le gouvernement. Les Turcs violèrent la paix , firent des courses dans l'Asie mineure , prirent Laodicée , & la perdirent ensuite avec Sozopole & quelques autres



tres places de Pamphylie. Comnène repoussa avec le même bonheur les Patzinaces, les Serviens, les Hongrois. Il montra autant de courage que de conduite dans ces différentes guerres. Ses armes furent un peu moins heureuses en Orient. Il tenta inutilement d'enlever aux Latins la ville d'Antioche, & les avantages qu'il remporta sur les Sarrafins ne furent qu'un foible dédommagement des ravages que ces Infideles commirent dans quelques Provinces Asiatiques. S'étant blessé à la chasse avec une fleche empoisonnée, qui tomba de son carquois, il mourut en 1143 de ce funeste accident. Tous les Historiens en parlent avec éloge. On remarque comme une chose particuliere que dans le cours d'un regne de vingt-quatre ans il ne fit mourir aucun coupable.

**LXVIII. MANUEL COMNENE**, fils de Jean. Son pere le déclara Empereur quelques jours avant sa mort, & lui donna la préférence sur Isaac son aîné, à cause de la supériorité de ses talents. Ce choix fut approuvé par les Grands de l'Empire. Ce fut Seconde Croisade. au commencement de son regne que

se forma la seconde Croisade. L'Empereur Conrad III & Louis VII, Roi de France, en furent les Chefs. Elle produisit à peu près entre les Grecs & les Chrétiens occidentaux les mêmes disputes que la première entreprise avoit fait naître. Les Croisés commirent des désordres; & Manuel, pour s'en venger, leur tendit des pièges, s'entendit avec leurs ennemis, & fit échouer tout ce grand projet.

Premieres  
Manufactures  
de soie  
établies en  
Occident,

La guerre se ralluma entre les Grecs & les Siciliens sous le Roi Roger, & sous Guillaume qui lui succéda. Les Siciliens s'emparèrent de Corfou, & firent une irruption dans la Grece, où ils surprirent Corinthe, Thebes & Athenes. Cette expédition leur procura un avantage inestimable. Ils firent passer en Sicile un grand nombre d'ouvriers en soie, qui établirent en Occident les premières manufactures de ce genre. D'un autre côté l'Empereur menaça les côtes de Sicile, reprit Corfou, & conquit un grand nombre de villes dans la Calabre & dans la Pouille. Après une longue guerre & de cruelles hostilités de part &

d'autre , on conclut en 1138 une treve de trente ans.

Manuel tourna ensuite ses armes contre l'*Archizupan* , ou Prince des Dalmates , son vassal , qui avoit fait des courses sur les terres de l'Empire ; contre Geisa , Roi des Hongrois , qui avoit assisté les Dalmates , & contre Renaud de Châtillon, Prince d'Antioche , qui s'étoit aussi attiré son indignation par quelques hostilités. Il triompha glorieusement de tous ces ennemis. Il battit en Phrygie les Turcs Seljoucides , & força leur Sultan Masoud , ainsi que Noradin , Sultan d'Alep , de lui demander la paix , & de rendre la liberté à un grand nombre de Chrétiens qu'ils tenoient dans les fers. Encouragé par tant de succès , il conçut le dessein de porter la guerre en Égypte , & se ligua pour cette expédition avec Amauri , Roi de Jérusalem , à condition qu'ils partageroient en commun leurs conquêtes ; mais ils s'entendirent mal , & l'entreprise échoua.

Les Turcs ayant encore violé la paix , Manuel se proposa d'assiéger Iconium , où étoit le centre de leurs

forces ; mais son armée fut presque entièrement détruite dans le chemin , & il pensa tomber lui-même dans les mains des Infideles. Cet échec , qui lui arriva l'an 1176 , & dont il répara la honte par deux fameuses victoires , lui laissa une impression de tristesse qui altéra considérablement sa santé. Il tomba , au mois de Mars de l'an 1180 , dans une maladie de langueur , qui l'enleva six mois après , dans la trentehuitième année de son regne. Il soutint la haute idée que son pere avoit conçue de ses talents , & ce fut un des plus grands Princes de son siècle. Quelque temps avant sa mort il prit des vêtements monastiques , *espérant*, dit un Ecrivain , *expier par ce chaste habit, les excès d'une vie voluptueuse & libertine.*

**LXIX. ALEXIS COMNENE** , deuxième de ce nom , fils de Manuel , détrôné l'an 1183 par Andronic son parent , qui le fit étrangler. Isaac , qui prit le nom de Comnene , parce que sa mere étoit de cette maison , surprend l'île de Chypre , & s'y fait reconnoître Souverain. Les Siciliens s'emparent de Durazzo & de Thes-

salonique. Commencements de Gengis-Khan.

LXX. ANDRONIC COMNENE, né jouit que deux ans de son usurpation, & fut mis en pièces par le peuple. Les circonstances de cet événement font frémir. Jamais Prince ne fut traité plus indignement. On l'exposa, dit un Ecrivain, dans le Palais, ayant une chaîne au cou & les fers aux pieds. La populace furieuse l'accabla de mille outrages. » Les uns lui donnoient des soufflets; les autres lui arrachoient la barbe & les cheveux; quelques-uns lui cassèrent les dents. On lui coupa la main droite. & il fut ensuite enfermé dans la tour d'Anemas, où on ne lui apporta ni à boire ni à manger. Quelques jours après on l'en tira pour lui crever un œuil: puis on le fit monter sur un chameau galeux, & on le promena dans la place publique, la tête nue, & le corps couvert d'un méchant haillon.....*On lui donna dans ce lieu des coups de bâton sur la tête: on lui jeta au visage des ordures & des pierres. Il y en eut qui lui percèrent le côté avec des broches: une femme lui jeta au visage une chau-*

diere d'eau bouillante. On le mena enfin au théâtre, où on le pendit par les pieds. Dans cet état quelques-uns lui couperent les parties naturelles : un soldat lui enfonça son épée dans la bouche jusques dans les entrailles (1). « Andronic avoit soixante-treize ans lorsqu'il fut ainsi massacré. Ce fut le dernier Empereur de la ligne masculine des Comnènes.

**LXXI. ISAAC L'ANGE.** Il descendoit des Comnènes par les femmes, son aïeul Constantin l'Ange ayant épousé la princesse Théodora, fille d'Alexis Comnène, premier du nom. Les Siciliens sont battus par Branas, perdent Thessalonique, & sont forcés d'évacuer Durazzo. Les Bulgares, soumis à l'Empire depuis deux siècles, secouent le joug.

Troisième  
Croisade.

Troisième apparition des Croisés. L'Empereur Frédéric Barberousse, qui conduisoit par la Thrace cent cinquante mille Allemands, pilla cette Province, s'empara de Philippopolis, & se fit jour au-delà du Détroit. Il poussa jusqu'à Iconium, qu'il emporta d'assaut, & périt quel-

(1) M. de Burigny, Liv. VI.

que temps après en traversant le Cydnus. Philippe-Auguste, qui conduisit par mer une autre armée, prit la ville d'Acre en Syrie, & ne fit rien de plus. Richard, Roi d'Angleterre, s'empara de l'île de Chypre, dont il chassa Isaac Comnene, & qu'il céda à Gui de Lusignan, qui avoit perdu le Royaume de Jérusalem. L'île de Chypre ne retourna plus dans les mains des Grecs.

Isaac l'Ange ne prit aucune part à cette Croisade. Il étoit assez occupé dans ses propres Etats, où il se forma cinq ou six conspirations pour le détrôner. Enfin Alexis son propre frere lui ravit la Couronne l'an 1195, & le fit aveugler. Ce tyran fut lui-même chassé au bout de huit ans. Alexis l'Ange, fils d'Isaac, ayant imploré le secours des François & des Vénitiens, qui étoient assemblés en Dalmatie pour une quatrième Croisade, les détermina à employer toutes leurs forces pour rétablir son pere. Ils parurent à la vue de Constantinople le 23 Juin 1203. Leur présence effraya tellement l'usurpateur, qu'il abandonna la Capitale pour se sauver au delà de

Quatrième  
Croisade.

la mer. Les Grecs remirent alors sur le trône Isaac l'Ange , & lui assocrèrent son fils à la priere des Croisés.

Jusques-là on n'avoit qu'à se louer des Occidentaux ; mais Alexis avoit contracté avec eux de terribles engagements. Il avoit promis de leur donner deux cent mille marcs d'argent , d'entretenir pendant un an la flotte des Vénitiens , de joindre de nombreuses troupes à celles des Croisés , & de reconnoître la primatie du Pape. Tout l'argent de l'Empire suffisoit à peine pour remplir ces conditions , & le Prince Alexis se trouva dans l'impuissance de tenir parole aux Croisés. Ceux-ci se payèrent par leurs mains. Ils entroient à main armée dans les maisons de Constantinople , d'où ils enlevoient les plus riches effets. Des François & des Italiens ayant entrepris de piller une synagogue , les Juifs prirent les armes , & le peuple se joignit à eux. Les aggresseurs , pour se venger , mirent le feu à quelques maisons. L'incendie se répandit dans cette partie de la ville , & dura huit jours. Tout le quartier du port fut



consumé d'une mer à l'autre , dans l'espace de près d'une lieue.

On regardoit Alexis comme le premier Auteur de tous ces désordres , parce qu'il avoit attiré les Latins en Orient. Il devint si odieux , que le peuple s'assembla pour élire un autre Empereur. Le choix tomba sur un jeune homme , nommé Nicolas Canabé , qui fut proclamé dans sainte Sophie. Mais un Seigneur de la Cour , issu de la Maison de Ducas , aspira dans le même temps au trône. Il entra pendant la nuit dans la chambre d'Alexis , le fit charger de fers , & l'enferma dans un cachot , où il l'étrangla bientôt après de ses propres mains. Isaac , informé du malheur de son fils , en mourut de chagrin. Cette révolution arriva au mois de Février de l'année 1204. Les Bulgares , sous l'usurpation du frere d'Isaac , se donnerent un Roi , qui fut couronné par le Cardinal Léon , Légat d'Innocent III ; & leur pays fut pour jamais démembré de l'Empire Grec. Gengis-Khan est reconnu Souverain de la grande Tartarie.

LXXII. ALEXIS DUCAS, l'assassin

S v

d'Alexis l'Ange, se fit proclamer Empereur. On le surnomma *Murtzulphe*, à cause de ses sourcils épais qui se joignoient. Il fut à peine deux mois sur le trône. Les Croisés ayant assiégé Constantinople, sous prétexte de venger la mort d'Alexis l'Ange, Ducas prit honteusement la fuite. Les Grecs, après son évasion, couronnerent Théodore Lascaris, qui s'éclipsa comme Ducas. Nous leverons reparoître avec éclat sous le règne suivant. Le siège de Constantinople fut court. Vingt mille Latins prirent en cinq jours par escalade cette grande ville, qui contenoit dans son sein plus de quatre cent mille citoyens. Ils y entrèrent le 13 Avril 1204, & ne perdirent, si l'on en croit Guntherus, dans cet assaut, qu'un seul homme, qui tomba par accident dans le fossé. La ville fut pillée & saccagée. Les Croisés y commirent d'horribles violences, & firent un butin inestimable, qui fut mis en commun, & partagé également entre les François & les Vénitiens. On procéda ensuite à l'élection d'un Empereur, & la pluralité des suffrages fut pour *Baudoin*, Comte

Prise de  
Constanti-  
nople par  
les Latins.

DES GRECS. 419  
de Flandre & de Hainaut , un des  
principaux chefs de la Croisade.

SEPTIEME EPOQUE.

*Empereurs Latins. Premiers Empe-  
reurs Grecs de Nicée.*

LXXIII & LXXIV. BAUDOIN à Constantinople ; THÉODORE LAS-CARIS à Nicée. Baudoin reçut la couronne dans Sainte Sophie le 23 Mai 1204. Sa puissance fut renfermée dans des bornes fort étroites. Les François & les Vénitiens l'obligèrent de leur céder les trois quarts de Constantinople : le reste de l'Empire devoit être partagé dans la même proportion. Marin Zeno régir le Domaine des Vénitiens sous le titre de *Bailo* (1) , c'est-à-dire , de Gouverneur. Baudoin promit outre cela à Boniface , Marquis de Montferrat , autre chef de la Croisade , la principauté de Thessalonique & l'île de Candie ; sous la condition de l'hommage. Boniface , avant d'avoir pris possession de l'île , la vendit

(1) *Bailo* ou *Bail*, qui signifie proprement pere nouricier. Ce nom est resté aux Ambassadeurs de Venise à la Porte.

aux Vénitiens. La cession de Thessalonique souffrit quelques difficultés de la part de Baudoin. Le Marquis de Montferrat fut obligé de prendre les armes pour se faire rendre justice, & les Croisés forcerent l'Empereur à tenir sa parole. Boniface réunit bientôt à ce domaine une partie de la Thessalie & de la Grece, avec l'île d'Eubée.

D'autre part Théodore Lafcaris, élevé à l'Empire après l'évasion de Ducas Murtzulphe, & contraint lui-même de prendre la fuite, forma une nouvelle puissance au-delà du Bosphore. S'étant emparé de la Bithynie; de la Phrygie, & de quelques Provinces voisines, il se fit couronner Empereur, vers le commencement de l'an 1206, dans la ville de Nicée, d'où ce nouvel Empire tira son nom. Alexis & David Comnene, petit fils de l'Empereur Andronic, fonderent à peu près dans le même temps celui de Trébizonde. Ducas Murtzulphe, qui s'étoit sauvé au commencement de la guerre, parut à la tête de quelques troupes, & joignit ses forces à celles d'Alexis l'Ange, frere de l'Empereur Isaac,

qui s'étoit rendu maître de plusieurs villes. Mais Ducas se laissa tromper par Alexis, qui lui fit crever les yeux ; & ce misérable étant depuis tombé dans les mains de Baudoin, reçut à Constantinople le juste châ-timent de tous ses crimes. Alexis ayant été pris quelque temps après par le Marquis de Montferrat, sa ré-volte n'eut point de suite. Les Grecs de Thrace causerent une inquiétude plus sérieuse. Ne pouvant s'accoutu-mer à la domination impérieuse des Latins, ils traitèrent secrètement avec le Roi des Bulgares, & promi-rent de le reconnoître pour Empe-reur, s'il les délivroit de l'esclavage des Francs. La ligue fut bientôt conclue. Les Grecs, sur l'assurance d'un puissant secours, se révolterent à Didimoteque, à Andrinople, & en d'autres villes, où ils massacrèrent tous les Latins. Baudoin marcha contre les rebelles, & mit le siege devant Andrinople. Les Bulgares s'étant approchés pour le faire lever, les François fondirent sur eux avec plus d'impétuosité que de précau-tion, & tomberent dans une embus-cade. Le Comte de Blois y périt.

L'Empereur fut fait prisonnier , & quelque temps après ces Barbares lui firent subir une mort cruelle. On assure que le Roi des Bulgares ayant fait entourer son crâne d'un cercle d'or , s'en servoit comme d'une coupe , suivant une ancienne coutume établie chez ce peuple. Henri , qui fut chargé de la Régence pendant la prison de Baudoin son frere , ramena à Constantinople les débris de l'armée Françoisé. Les Bulgares s'emparèrent de Philippopolis , de Rodosto , d'Héraclée & de plusieurs autres places ; mais ils se présentèrent inutilement devant Didimoteque & Andrinople , que les Grecs , dégoûtés de l'alliance de ces Barbares , refusèrent de leur livrer , & qui furent promptement secourues par Henri.

LXXV. HENRI, frere de Baudoin, couronné Empereur le 20 Août 1206. Les avantages qu'il remporta sur les Bulgares , délivrèrent enfin l'Empire de ces cruels ennemis , qui furent obligés de demander la paix en 1208. Il enleva aussi quelques places à Théodore Lascaris.

Principautés  
qui se for-

Les Vénitiens, qui avoient montré jusques là assez de désintéresse-

ment, commencerent à délivrer à <sup>ment dans</sup> leurs Armateurs des commissions l'Archipel. pour s'emparer des îles de l'Archipel. *Sanuto* conquît Naxos, Paros, Milo & d'autres îles, dont il forma un Duché, qu'il transmit à ses descendants. *Philocolle Navagiere* se rendit maître de Lemnos, & prit aussi le nom de Duc. Andros, Théonon, Mycone, Scyros, &c. tomberent en d'autres mains : Marc *Dandole* & Jacques *Viaro* prirent Gallipoli. La République s'empara pour son propre compte de l'île de Corfou, qu'elle a toujours conservée. Le reste de l'Archipel fut en proie aux Armateurs de différentes nations.

L'Empereur *Lascaris* se maintint à Nicée contre toutes les forces du Sultan d'Iconium, qu'il tua de sa main dans une bataille. Alexis Comnene régnoit toujours à Trébizonde.

Henri mourut à Thessalonique l'an 1216, & ne laissa point d'enfants. Les Latins offrirent la couronne Impériale au Roi de Hongrie, qui ne voulut point l'accepter ; & à son refus elle fut donnée à Pierre de Courtenai, Comte d'Auxerre, Prince du sang de France, marié à Iolande,

fœur des deux derniers Empereurs.  
 Pierre s'étant acheminé vers Constantinople avec cinq mille François, périt par la trahison de Théodore Comnene, Prince d'Épire. On offrit alors le trône à Philippe, Comte de Namur, fils aîné de Pierre; mais celui-ci céda ses droits à Robert de Courtenai son frère, qui ne fut couronné qu'en 1221. Ainsi, après la mort de Henri, il y eut une espèce d'interregne de cinq ans. Conon de Béthune, Sénéchal de Romanie, gouverna l'Empire, sous le titre de Baile des François. Théodore Lascaris meurt à Nicée en 1222. Les Grecs le mettent avec justice au rang de leurs plus grands Princes, & le regardent comme le restaurateur de leur Monarchie. Jean Vatace son gendre lui succéda. Gengis-Khan s'empare de la Chine septentrionale, du Turkestan, de la Bukarie, du Khorasan, de la Perse & d'une partie de l'Inde.

LXXVI & LXXVII. ROBERT de COURTENAI à Constantinople, & JEAN DUCAS VATACE à Nicée. Robert mourut en 1228, après un règne peu glorieux. Gengis-Khan avoit



cessé de vivre deux ans auparavant, ayant poussé ses conquêtes jusqu'à la frontiere de la Natolie. Il somma Kaikobad, Sultan d'Iconium, Prince d'ailleurs assez puissant, de venir lui rendre hommage à Caracorum, Capitale de l'Empire Tartare.

LXXVIII. JEAN de BRIENNE, qui avoit été Roi de Jérusalem, & qui étoit réfugié en Italie. Il n'arriva à Constantinople qu'en 1231. Un Acropolite; cité par M. de Burigny, ubi *supra*. Ecrivain contemporain, qui se trouva à son entrée, dit que ce Prince étoit si cassé, qu'il paroissoit avoir au moins quatre-vingts ans. Il régna jusqu'en 1237.

LXXIX, LXXX & LXXXI. BAUDOIN II, frere de Robert de Courtenai, à Constantinople, THEODORE & JEAN LASCARIS (1) à Nicée. Baudoin II fut le dernier des Empereurs Latins. Leur puissance avoit été considérablement affoiblie par Ducas Vatace, qui les chassa entièrement de l'Asie, & leur enleva presque tous leurs domaines d'Eu-

(1) Ces Lascaris ne descendoient de Lascaris I par les femmes. L'un étoit fils, & l'autre petit-fils de Ducas Vatace, qui avoit épousé une Lascaris.

rope. Sous Jean Lascaris , fils de Théodore, Constantinople, l'unique place qui leur restoit , tomba au pouvoir des Empereurs de Nicée le 25 Juillet 1261. Ce fut alors que finit l'Empire des Latins, qui ne subsista qu'un peu plus de cinquante-sept ans. Baudoin mourut en 1272 , après avoir erré dans plusieurs Cours de l'Europe , où il mendia inutilement des secours.

#### HUITIÈME ÉPOQUE.

*Empereurs Grecs depuis l'exclusion des Latins jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs Ottomans.*

**LXXXII. MICHEL PALEOLOGUE.**  
Ce Prince naquit avec de grands talents , dont il se servit d'abord pour élever sa fortune , sans s'embarasser du choix des moyens , & qu'il tourna ensuite au profit de sa patrie. Il étoit d'une maison considérable par elle-même , & illustrée par plusieurs alliances avec la famille Impériale. Disgracié sous Lascaris II , qui lui fit mettre les fers aux pieds , & l'enferma dans une étroite prison , il par-

vint sous **Lascares III**, Prince âgé de neuf ans, à la dignité de Régent, après que ses partisans eurent massacré **Muzalon**, que **Lascares II** avoit nommé tuteur du jeune Prince. Il se fit ensuite associer à l'Empire, & il finit par faire aveugler **Lascares**, pour régner seul. Un coup heureux le rendit maître de Constantinople. Ses troupes, qui passaient dans le voisinage de cette ville pour se rendre en Étolie, la trouverent mal gardée, & s'en emparèrent dans une nuit.

**Michel** transporta sa résidence dans cette Capitale; ce qui mit fin à l'Empire de Nicée. Mais les Provinces Asiatiques, affoiblies par l'éloignement du Souverain, n'opposèrent plus la même résistance aux attaques des Turcs.

On rendit les maisons & les fonds de terre aux anciens possesseurs ou à leurs héritiers; on exhaussa les murs & les tours de Constantinople; on attira les habitants de la campagne dans cette grande ville, que la dernière révolution avoit fort dépeuplée.

L'Empereur se voyant menacé

d'une irruption des Occidentaux ; qui songeoient à recouvrer l'Empire Grec , entra dans la fameuse querelle de Charles d'Anjou & de Mainfroi pour la couronne de Sicile , & prit le parti de ce dernier. Mainfroi ayant été vaincu, Michel se ligua secrètement avec Pierre d'Aragon , & favorisa la révolte des Siciliens , qui firent cet horrible massacre des François , si connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*. Cette révolution enleva la Sicile à Charles & à ses descendants , & fit échouer tous les vastes projets que ce Prince avoit formés contre l'Empire Grec , de concert avec les Vénitiens & avec le Pape Martin IV.

Michel fit plusieurs tentatives pour réconcilier l'Eglise Orientale avec celle d'Occident. Ses Ambassadeurs se trouverent en 1274 au Concile de Lyon , & y prêterent obédience au Pape Grégoire X , au nom de l'Empereur , qui ratifia trois ans après cet engagement , en présence des Nonces que Jean XXII lui envoya. Nicolas III , qui succéda à Jean , exigea que tous les Grecs renonçassent au schisme. Michel se-

conda de tout son pouvoir les vues du Pontife, jusqu'à employer l'emprisonnement, l'exil, les dépositions, & d'autres voies violentes. Mais il trouva dans ses sujets une opiniâtreté insurmontable. Martin IV, qui étoit entièrement livré à Charles d'Anjou, rompit le cours de ces négociations, en excommuniant Michel Paléologue. Ce Prince mourut le 11 Décembre 1282, à l'âge de cinquante-huit ans, dont il en avoit régné environ vingt-trois. Les Grecs qui lui devoient le rétablissement de leur Empire, lui refuserent la sépulture ecclésiastique, parce qu'il s'étoit soumis à l'Eglise Romaine. Ainsi il se trouva exposé aux anathêmes des deux partis. Jean Comnene, petit-fils, ou, selon d'autres, arriere-petit-fils d'Alexis, prend à Trébizonde le titre d'Empereur. Les Princes qui le précéderent ne se nommoient que Ducs ou Seigneurs. Il épousa une fille de Michel.

LXXXIII. ANDRONIC PALÉOLOGUE, fils de Michel, mort en 1332, après un regne obscur, qui ne fut remarquable que par sa longue durée. Les successeurs de Gengis-Khan

Commence-  
ments de  
l'Empire Ot-  
toman.

s'emparent de la plus grande partie de l'Asie Mineure, & détruisent l'Empire d'Iconium. Plusieurs Principautés se forment des démembrements de cette Monarchie. Othman, établi dans la Bithynie, fonde en 1300 l'Empire des Turcs Ottomans, & meurt en 1326. Orkhan lui succede.

LXXXIV. ANDRONIC II, petit-fils d'Andronic Paléologue. Il s'étoit emparé du trône dès l'an 1328, ayant forcé son aïeul à une espece d'abdication. Il reprit aux Génois l'île de Chio, & se fit restituer l'Acarnanie, que des Princes de la maison de l'Ange avoient usurpée; mais les Turcs lui enleverent Pruse, Nicée & Nicomédie. Les Provinces Asiaticques, affoiblies par l'éloignement du Souverain, n'opposoient plus la même résistance aux attaques de ces Barbares. Andronic mourut en 1341. Il étoit fort passionné pour la chasse; ce qui le jeta dans des dépenses excessives. On assure qu'il nourrissoit quatorze cents chiens & mille oiseaux, avec un nombre proportionné d'officiers & de valets pour le soin de leurs équipages.

LXXXV & LXXXVI. JEAN PA-

LEOLOGUE, fils d'Andronic, & JEAN CANTACUZENE. Paléologue n'étoit âgé que de neuf ans lorsqu'il parvint à la couronne. Sa minorité fut très orageuse. Jean Cantacuzene, que le feu Roi avoit nommé Régent de l'Empire, trouva un redoutable compétiteur dans *Apocauque*, Général de la Mer, qui forma les plus noirs complots pour le perdre. Non seulement Cantacuzene se maintint dans son poste; mais il eut le crédit de se faire proclamer Empereur à Didymoteque, & ensuite dans la Capitale. Apocauque fut tué à Constantinople dans une sédition, & son fils eut le même sort à Thessalonique.

M. de Burigny, Liv. XI.

Cantacuzene régna conjointement avec Paléologue; mais il eut la principale autorité dans le Gouvernement. Enfin dégoûté des embarras du trône, & se voyant en butte à la haine des Grecs, qui le regardoient avec justice comme un usurpateur, il abdiqua en 1355 la dignité impériale, pour se retirer dans un Monastere, où il prit l'habit.

Ce fut un fourbe habile, qui couvrit son ambition du voile de l'hypocrisie. Il parut n'accepter l'Empire

que dans la vue de le réformer. Il soutient ce caractère artificieux dans l'Histoire de sa vie, qu'il composa dans sa retraite, Ouvrage admirablement écrit, mais où tous les faits sont adroitement tournés à son avantage. Les Grecs lui furent redevables du rétablissement de leur marine, que ses prédécesseurs avoient fort négligée; mais ils n'oublieront jamais qu'il se liguait avec les Turcs contre son légitime Souverain, qu'il eut la perfidie de les attirer dans les Provinces d'Europe, & qu'il maria sa fille *Théodore* à Orkhan leur Empereur. Il eut à peine abdiqué, que ces Barbares, se croyant libres de tout engagement, tournerent leurs armes contre l'Empire Grec. Gallipoli, Epibate, Chiorli, Didimotéque, Andrinople, Philippopolis & d'autres villes de Thrace, tombèrent successivement dans leurs mains. Ils subjuguèrent ensuite l'Albanie, la Macédoine, & presque toute la Thessalie.

Jean Paléologue ayant inutilement imploré la protection des princes d'Occident, fut obligé de demander la paix au Sultan Amurath, de



de se soumettre à lui payer un tribut, & de lui donner en ôtage un de ses fils. Cette dépendance devint encore plus forte sous Bajazeth. Ce Sultan, pour se faire payer des secours qu'il fournit à l'Empereur contre un fils rebelle, qui avoit voulu le détrôner, exigea une augmentation de tribut, & la cession de Philadelphie, l'unique place qui restoit aux Grecs en Asie. Jean ayant entrepris de réparer les fortifications de Constantinople, pour tâcher du moins de s'assurer la possession de cette Capitale, Bajazeth lui commanda de faire cesser les travaux, & de démolir les ouvrages qui avoient été commencés, le menaçant, en cas de désobéissance, de faire aveugler son fils Manuel, qui étoit en ôtage à la Cour du Sultan. Tels furent les malheurs de ce long regne, qui dura cinquante ans, Jean étant monté sur le trône en 1341 & n'étant mort qu'en 1391. Bajazeth remporte à Nicopolis une fameuse victoire sur les Chrétiens Occidentaux, commandés par Sigismond, Roi de Hongrie.

LXXXVII. MANUEL PALÉOLOGUE, fils de Jean. L'Empire ne fut

pas plus tranquille sous ce prince. Bajazeth lui fit pendant dix ans une guerre cruelle, que les Grecs soutinrent avec beaucoup de valeur. Les dehors de Constantinople en furent le théâtre. Elle se termina enfin par une trêve, dont les conditions portoient que les Turcs auroient une Mosquée dans cette ville, & un Cadi pour juger leurs différends.

Jean Paléologue, fils du frere aîné de Manuel, entreprit de faire valoir les prétentions qu'il avoit à l'Empire. On assure que Bajazeth l'excita à cette démarche en lui offrant de puissants secours, & que Jean s'engagea de son côté à céder Constantinople aux Turcs, à condition qu'ils lui donneroient la Morée. Quoiqu'il en soit de ces conventions, il est certain que le Sultan ordonna à Manuel de rendre le trône à son neveu, & que l'Empereur Grec, pour éviter une guerre civile, consentit à l'associer à l'Empire en 1399.

L'année suivante, Manuel fit un voyage en Occident, pour solliciter les secours des Puissances Européennes. Il alla à Venise, à Ferrare, à Florence, à Gênes, à Milan, & de-

là il passa en France & en Angleterre. Il reçut par-tout de grands honneurs & beaucoup de promesses vagues , & il rapporta quelque argent. Il revint en Orient par la Morée , où il apprit la nouvelle de la défaite des Turcs par Tamerlan , qui ayant fait prisonnier leur Empereur , menaça d'une ruine entière leur Monarchie naissante. Manuel ne différa point de se rendre à Constantinople , où ses affaires prirent une meilleure face. Il exila à Lesbos Jean son collègue ; il chassa les Turcs établis à Constantinople , & détruisit leur Mosquée , il reprit sur eux Thessalonique & d'autres villes.

C'est tout l'avantage qu'il tira de cette révolution , & de la guerre cruelle que se firent les enfants de Bajazeth pour la succession de leur père. Mahomet , qui triompha à la fin de tous ses concurrents , vécut dans une si grande union avec Manuel , qu'il lui céda de son propre mouvement plusieurs places importantes , & qu'il lui donna en mourant la tutelle de ses fils.

La guerre recommença sous Amurath II. & les Grecs furent les ag-

gresseurs. Le Sultan vint assiéger Constantinople, & ruina les environs de cette ville & une partie des murailles; mais ayant perdu beaucoup de monde dans un assaut, cet échec le déterminâ à lever le siège.

La révolte de son frere Mustapha le rappella en Asie, & le fit consentir à un traité, qui fut signé en 1425. L'Empereur Manuel mourut cette même année d'une attaque d'apoplexie. Il composa plusieurs écrits, dont on peut voir la liste dans la Bibliothèque Grecque de Fabricius. La fameuse muraille, nommée *Héramilian*, dont il ferma l'isthme de Corinthe, ne fit pas moins d'honneur à sa mémoire,

LXXXVIII. JEAN PALEOLOGUE, deuxième du nom, fils de Manuel, mort en 1448. Les habitants de Thessalonique, pour se ménager un appui contre les Turcs, se donnent aux Vénitiens; mais cette démarche ne fit qu'accélérer leur ruine. Amurath assiége leur ville & la prend d'assaut. Bataille de Varne en 1444. Les Chrétiens, commandés par Ladislas Roi de Hongrie, y sont taillés en pièces, & leur Général y périt.

Le Sultan victorieux passe en Morée, après avoir forcé la muraille de l'isthme, saccage tout le pays, & emmene avec lui soixante mille esclaves. Les horreurs d'une guerre civile, excitée par l'ambition des fils de l'Empereur, se joignent à tous ces désastres. Réunion plâtrée de l'Eglise Grecque avec celle de Rome, conclue en 1439 en Italie, où l'Empereur s'étoit rendu avec son frere Démétrius, le Patriarche de Constantinople, & quelques Evêques Grecs. Tout ce que ces Prélats avoient accordé dans le Concile de Florence, fut désavoué par le Clergé de Constantinople, & la plupart d'entr'eux se rétracterent à leur retour. Bessarion & Isidore y gagnèrent le chapeau de Cardinal; mais on les accusa d'avoir trahi la cause de leur nation.

LXXXIX. CONSTANTIN DRAGASES, frere de Jean Paléologue. C'est à lui que finit cette longue suite d'Empereurs Grecs. Il fut tué le 29 Mai 1453, jour de la prise de Constantinople par Mahomet II, & avec lui périt un des plus fameux Empires qui fut jamais. Les Turcs possèdent tranquillement cette belle con-

quête depuis plus de trois cents ans, sans qu'aucun ennemi ait entrepris de les troubler. L'Empire Grec, en proie à tant de révolutions sous les Monarques Chrétiens, n'a point changé de Maîtres depuis qu'il appartient aux Infideles. Celui de Trébizonde, qui avoit eu onze Princes, fut renversé neuf ans après par la même main.

---

#### ARTICLE IV.

*Des affaires de la Religion, & principalement des démêlés de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine.*

**C**E qui me reste à dire des Grecs se réduit à l'Histoire de leurs démêlés avec l'Eglise Romaine, & à la peinture de leur état présent, C'est ce que je traiterai avec toute la brièveté possible dans les deux Articles suivans, Je tirerai de grandes lumieres de M. de Burigny, qui à la suite de ses Révolutions de l'Empire Grec nous a donné une Histoire très curieuse des disputes d'ambition, qui se sont élevées entre les Patriarches de Constantinople & les Evêques de Rome, & qui ont occasionné

à la fin le schisme. Le devoir d'un Historien est de traiter ces matieres avec la plus grande impartialité , & sur-tout de ne rapporter aucune chose qui puisse être *légitimement* désavouée par l'un des deux partis.

## I.

*Origine obscure de l'Eglise de Byzance. Comment ses Evêques parviennent à la dignité Patriarcale ; & s'élèvent au-dessus des autres Evêques d'Orient. Première dispute avec Rome.*

L'ORIGINE de l'Eglise de Byzance est si obscure , qu'on ignore le temps où son siège épiscopal a été fondé. Les uns disent que ce fut sous l'empire de Sévere ou de Caracalla , c'est-à-dire , au commencement du troisième siècle de l'Ere chrétienne ; d'autres prétendent qu'elle n'a eu d'Evêque que sous le règne de Constantin le Grand. Il est prouvé que ses Pasteurs étoient suffragants des Archevêques d'Héraclée, dans le temps que Constantin transporta à Byzance le siège de l'Empire Romain. Il y avoit alors quantité d'Eglises beaucoup plus anciennes , sans parler des

Hist. des  
Révolutions  
de l'Empire  
Grec, Tome  
III.

quatre grands Patriarcats de Jérusalem, d'Antioche, de Rome & d'Alexandrie.

La ville de Constantinople, que ses premiers maîtres comblèrent de faveurs, obtint bientôt pour ses Evêques les mêmes prérogatives & les mêmes titres que ces quatre sièges fameux. Le Concile écuménique, tenu dans cette capitale en 321, accorda à ses Pasteurs le premier rang en dignité après les Pontifes de Rome, & conséquemment une sorte de supériorité sur les Patriarches de Jérusalem, d'Antioche & d'Alexandrie. On ne statua rien de particulier sur leur juridiction, parce que cette affaire eût entraîné trop de disputes; mais en conséquence des concessions du Concile, ils s'attribuerent le droit de sacrer les Evêques & les Archevêques des provinces voisines.

L'an 451 le Concile de Calcédoine étendit encore ces privilèges. Anatole, Evêque de Constantinople, y obtint par ses intrigues le titre de Patriarche, avec le droit de juridiction sur les Métropolitains de Thrace, du Pont, & de toute



l'Asie. Les Légats du Pape protestèrent inutilement contre ce Canon; que l'Empereur Marcien appuya de toute son autorité. Les Patriarches de Jérusalem & d'Antioche, que cette affaire intéressoit encore plus particulièrement, furent obligés eux-mêmes d'acquiescer au règlement du Concile; & l'Evêque de la capitale fut regardé comme le Primat de l'Eglise Grecque.

Le Patriarche de Constantinople, en vertu de ce nouveau titre, commença à exiger que les Evêques des premiers sièges d'Orient lui fissent part de leur élection, pour obtenir des bulles de confirmation & d'investiture. Jean *Talaia*, que le peuple d'Alexandrie avoit choisi pour son Pasteur, manqua à cette formalité. *Acace*, alors Evêque de Constantinople, crut son autorité blessée, & déterminà l'Empereur Zénon à déposer *Talaia*. Pierre *Monius*, partisan zélé de l'Eutichianisme, fut mis à sa place, & son élection fut confirmée par le Patriarche, qui communiqua sans scrupule avec cet hérétique.

*Talaia* en porta ses plaintes au

Pape Félix III , & lui présenta une requête, qui contenoit plusieurs chefs d'accusation contre Acace , & qui fut examinée dans un Synode. Là-dessus le Pape députa à Constantinople des Légats , pour sommer le Patriarche de répondre à cette requête , & fit en même temps supplier l'Empereur d'envoyer Acace à Rome pour y être jugé. Mais Zénon avoit été gagné par les sollicitations du Patriarche , qui obtint un ordre pour faire arrêter les Légats à Abydos. On leur enleva tous leurs papiers , & à force de menaces & de mauvais traitements, on les engagea à communiquer avec Acace.

Le Pape ne fut pas plutôt instruit de leur conduite , qu'il assembla un Synode , dans lequel ils furent dégradés de la dignité épiscopale & privés de la Communion, Acace fut déposé dans la même assemblée , & retranché du nombre des Fideles : mais il se moqua des procédures du Clergé Romain , & pour se venger en particulier du Pape Félix , il l'excommunia , & fit ôter son nom des dyptiques, c'est-à-dire , des registres sacrés. L'Empereur Zénon prit hau-

tement le parti d'Acace. Il défendit à toutes les Eglises de son Empire d'accepter le Décret du Pape, & si on l'avoit cru on se seroit dès-lors séparé de la Communion de Rome.

Anastase, qui succéda à Zénon, montra le même éloignement pour la paix ; mais les choses changerent de face sous l'empire de Justin. Le Pape Hormisdas, à la réquisition de ce Prince, envoya à Constantinople des Ministres sages, qui ramenerent les esprits à l'union après un schisme de quarante ans. Ils apportèrent avec eux un formulaire, qui fut approuvé & signé de tous les Evêques qui étoient dans la Capitale. Le Patriarche *Jean* donna l'exemple de la soumission, & déclara publiquement qu'il n'avoit point d'autre foi que celle de l'Evêque de Rome. On ôta des dyptiques les noms des Empereurs Zénon & Anastase, & ceux des Patriarches Acace, *Frauste*, Euphème, Macédone & Timothée, qui avoient gouverné l'Eglise de Constantinople pendant cette querelle. Ainsi les Papes remportèrent une victoire complète.

*Affaire des trois Chapitres.*

LES Evêques de Rome furent moins heureux dans cette dispute. Il s'agissoit de sçavoir si quelques propositions extraites des Livres de Théodoret & d'Ibas, deux Théologiens estimés, étoient hérétiques ou orthodoxes. On en avoit fait trois petits *Chapitres* ou *Sommaires*. Les Papes & la plupart des Evêques Occidentaux soutenoient qu'on ne pouvoit les censurer, sans donner atteinte à l'autorité du Concile de Calcédoine, qui bien loin d'anathématiser la doctrine des trois Chapitres, avoit admis Théodoret & Ibas à la communion.

L'Empereur Justinien, persuadé que ces propositions favorisoient l'hérésie Nestorienne, voulut absolument les faire condamner dans un Concile. Il paroît que la plupart des Evêques Orientaux pensoient comme lui sur cet article. Quoi qu'il en soit, le Pape Vigile reçut ordre de se rendre à Constantinople, & employa de vains prétextes pour

se dispenser d'obéir. Arrivé dans la Capitale il y prit d'abord le ton de maître, & suspendit de sa communion le Patriarche *Mennas*, qui avoit alors toute la confiance de Justinien. Mais le Patriarche refusa à son tour de communiquer avec Vigile, & le traita avec si peu de ménagement, que les Grecs mêmes en furent scandalisés.

Enfin après avoir retenu pendant six ans ce Pontife dans une espèce de captivité, on assembla à Constantinople un grand Concile. Comme Vigile prévoyoit que les Grecs seroient les plus forts dans cette assemblée, il refusa d'y présider; ce qui mit Justinien dans une telle fureur, qu'il publia contre lui un Décret, dans lequel il l'accusa de favoriser les Sectateurs du Nestorianisme, & de s'être séparé de l'Eglise catholique. Ce Décret qui fut lu & approuvé dans le Concile, se terminoit par ces paroles remarquables. *A ces causes, nous ordonnons qu'on ôte des Dyptiques le nom de ce Pontife, mais nous ne rompons point pour cela l'unité avec le Siège Apostolique; car ni Vigile, ni tout autre*

*qui abandonne la vérité , ne peut nuire à l'Eglise. Ce Prince ne croyoit pas les Papes infallibles.*

Les Peres assemblés condamnèrent les trois Chapitres , & l'Empereur déclara qu'il déposeroit tous les Evêques qui ne se soumettroient pas à cette décision. Vigile refusa quelque temps d'y acquiescer ; mais il se rendit à la fin , comme on le voit par une Lettre qu'il écrivit au Patriarche Eutichius , datée du 8 Décembre 553 , & par une Constitution authentique , qu'il publia le 3 Février de l'année suivante. Il y souscrit à la censure des trois Chapitres , & il annulle tout ce qui a été fait par lui ou par d'autres pour la défense de ces fameuses propositions. Le Concile qui les condamna , & qui accusa d'erreur le Pape Vigile , est reconnu pour écuménique dans l'Eglise Romaine.

### III.

*Dispute sur le titre d'Écumenique.*

Ce fut Jean le Jeûneur , Patriarche de Constantinople , qui prit le premier ce titre , dans les actes d'un

Jugement synodal qu'il envoya au Pape saint Grégoire. La flatterie l'avoit déjà donné à quelques Patriarches ; mais ils n'avoient point encore osé le prendre dans les actes publics. S. Grégoire , qui occupoit alors le saint Siège, crut que cette affaire intéressoit la Religion , & qu'il ne pouvoit se taire sans trahir sa foi. Il parla en effet, & se déchaîna avec une extrême violence contre Jean, soit dans ses discours , soit dans ses lettres. Il prétendit que le titre d'Evêque Ecuménique , c'est-à-dire, général, universel, étoit une qualification extravagante , odieuse , incompatible avec l'humilité chrétienne ; injurieuse à tous les Evêques ; que le Patriarche étoit possédé du démon de l'orgueil ; que c'étoit très inutilement qu'il faisoit parade d'une austérité extrême, puisqu'il perdoit par-là tout le mérite de ses bonnes actions ; que tout Prêtre qui s'appelloit universel étoit le précurseur de l'Antechrist , & qu'on ne pouvoit plus douter après cela de l'arrivée prochaine de ce faux Prophète (1).

(1) Voyez les Lettres de S. Grégoire, indiquées

C'est dans ces termes peu modérés qu'il écrivit à l'Empereur Maurice, à l'Impératrice Constance, aux Patriarches d'Antioche & d'Alexandrie, & à d'autres personnes considérables, tâchant d'intéresser tout le monde dans cette querelle. Maurice parut peu touché de ces plaintes, & fit dire au Pape qu'il ne convenoit pas que les deux premiers Evêques de l'Eglise se brouillassent pour une dispute si frivole. Le tyran Phocas, sensible aux caresses de S. Grégoire, donna gain de cause aux Papes, & défendit aux Evêques de Constantinople de se faire appeler Ecuménique. Mais quand l'Usurpateur eut été tué, on rendit ce titre au Patriarche Sergius, & ses successeurs l'ont conservé. Taraise le reçut dans le septième Concile; les Latins l'accorderent dans celui de Florence, ou du moins le laisserent prendre sans opposition au Patriarche Joseph, & même à Bessarion, Archevêque de Nicée; enfin les Papes, comme M. de Burigny le prouve, ont pris eux-mêmes ce nom, que S. Grégoire trouvoit si ridicule & si odieux.

par M. de Burigny, Tome III, p. 169 & suiv.



## I V.

*Querelle du Monothélisme.*

CETTE dispute naquit d'une question, qu'on eût peut-être mieux fait de ne point agiter. Les Mystères de la Religion demandent une soumission aveugle : il suffit de les croire ; il est très dangereux de les examiner. Les Grecs vouloient sçavoir si J. C., qui avoit deux natures, avoit aussi deux volontés. Le Patriarche Sergius, interrogé sur cette matiere, assembla un Concile, dans lequel il fut décidé qu'il n'y avoit qu'une volonté en J. C. L'Empereur Héraclius, en conséquence de ce jugement, publia un Formulaire sous le nom d'*Ethèse*, dont il exigea la signature, sous peine d'interdiction pour les Evêques & les Ecclésiastiques séculiers, & d'excommunication pour les Moines & les Laïques.

Le Pape Honorius ne s'opposa point à ce Décret, & parut penser sur cette matiere comme Sergius. Mais les Pontifes qui lui succédèrent, combattirent avec chaleur le Monothélisme. Séverin condamna

l'Éthèse, que l'Empereur désavoua lui-même dans la suite ; Jean IV proscrivit dans un Concile la même opinion ; Théodore excommunia le Patriarche Paul ; & Martin I, dans une assemblée de cent cinq Evêques , qui se tint en 649 au palais de Latran , anathématisa Sergius & ses deux successeurs Pyrrhus & Paul.

Quelque temps avant que ce dernier Concile s'assemblât , l'Empereur Constans avoit publié une Ordonnance , sous le nom de *Type* , pour imposer silence aux deux partis. Irrité des procédés du Pape , il ordonna à l'Exarque de Ravenne de l'enlever , & de le faire conduire à Constantinople. Martin , après avoir essuyé une captivité de plusieurs mois , accompagnée des plus indignes traitements , fut exilé en Thrace. Cette dispute ne fut apaisée qu'en 681 , sous le règne de Constantin Pogonat. Un Synode assemblé à Constantinople , & mis au rang des Conciles écuméniques , déclara que les Patriarches Sergius , Pyrrhus , Paul & Pierre avoient encouru l'anathème , comme fauteurs du Monothélisme , & que leurs noms seroient

effacés des Dyptiques. Les Peres du Concile condamnerent à la même flétrissure le Pape Honorius ; *parce qu'ayant, dirent-ils, examiné sa Lettre à Sergius, ils y trouverent qu'il y adhéroit aux erreurs de ce Patriarche, & qu'il autorisoit sa doctrine impie.* Des Ecrivains zélés ont fait bien des efforts pour déguiser ce fait, qui n'intéresse en rien la Religion, & dont il ne résulte qu'une conséquence très simple, c'est que les Papes sont hommes, & peuvent quelquefois se tromper.

## V.

*Affaire des Images.*

LE culte des Images, que Dieu défendit très sévèrement dans l'ancienne Loi, & qui n'a été ni ordonné ni défendu dans l'Evangile, s'est introduit parmi les fideles dans les temps de repos & de liberté, qui ont succédé aux persécutions. Ce fut un grand triomphe pour le Christianisme de pouvoir arborer la Croix du Sauveur, & les Images des Apôtres & des Saints Martyrs, dans les lieux

où l'on avoit rendu un culte superstitieux aux Idoles du paganisme. C'étoit d'ailleurs un moyen d'exciter la piété du peuple, qui veut toujours avoir un objet sensible de dévotion.

Léon l'Isaurien, né parmi des Barbares qui ne connoissoient peut-être pas ce culte, & dirigé, à ce qu'on prétend, par les mauvais conseils de quelques Juifs, osa le premier faire la guerre aux Images. Il convoqua en 726 une grande assemblée, dans laquelle il déclara qu'on ne pouvoit les honorer sans se rendre coupable d'une idolâtrie grossière. En conséquence, il ordonna à tous ses sujets de renoncer à cette dévotion, & de brûler toutes les représentations de ce genre, qui étoient dans les maisons ou dans les temples. Il y avoit dans le vestibule du Palais Impérial un crucifix de bronze, qu'on appelloit *la sainte figure d'airain*. Léon envoya Jovin, un de ses écuyers, pour l'abattre. Cet homme obéit, & donna trois coups de hache à la figure. Mais quelques femmes s'étant attroupées, renversèrent l'échelle sur laquelle il étoit monté, & le mirent en pièces.

Ce ne fut pas la seule émeute que cette affaire excita. L'Empereur n'en devint que plus opiniâtre, & persécuta avec fureur tous ceux qui s'opposèrent à son édit. Le Patriarche Germain ayant refusé d'entrer dans ses vûes, fut enlevé dans son palais par des satellites, & conduit dans un Monastere éloigné, où quelque temps après il fut étranglé. Léon, trouvant la même résistance dans le Pape Grégoire II, voulut le faire poignarder à Rome; mais ce complot fut découvert, & l'on fit subir aux assassins le châtement qu'ils méritoient.

Constantin Copronyme poussa les choses encore plus loin. Il assembla en 754 un Concile, composé d'environ trois cents Evêques, qui décidèrent que *c'étoit une abomination de placer des Images dans une Eglise ou dans une maison particulière, & de leur rendre le moindre culte* (1). Le Patriarche Germain fut anathématisé, & la persécution devint alors plus violente que jamais.

(1) Trente ans après, le Concile de Francfort; un des plus célèbres qui se soient tenus dans l'Occident, publia une décision toute semblable.

Les choses changerent de face sous la régence d'Irene. L'Hérésie des Iconoclastes, établie à Constantinople dans le Concile nombreux dont j'ai parlé, fut proscrire à Nicée, l'an 787, dans un autre Concile, dont les décisions sur le dogme des Images, furent acceptées à Rome, & trouverent de grandes contradictions en France & en Allemagne. On les attaqua publiquement dans les Livres appellés *Carolins*, qu'on attribuoit à Charlemagne, & ce même Empereur, qui présida au Concile de Francfort, y fit rejeter le second Concile de Nicée. On a dit que les Peres de Francfort ne se porterent à cette démarche, que parce qu'ils furent trompés par de faux actes qu'on leur envoya; mais une conséquence très prochaine qu'on peut tirer de leur conduite, c'est que le culte des Images n'étoit pas alors fort répandu dans l'Occident.

Le Concile de Nicée n'appaisa pas cette querelle. Léon l'Arménien, dans une assemblée Synodale, tenue à sainte Sophie vers l'an 815, fit anathématiser ce Concile, & réhabilita le Conciliabule assemblé sous Constan-

Abrégé de  
l'Histoire de  
Fr. par le  
Président H.  
sur l'année  
794

tin Copronyme. Michel le Begue & Théophile , qui régnerent après Léon, penserent comme lui sur cette matiere. Le grand Ouvrage du Concile de Nicée alloit être détruit , si une femme ne fût encore venue au secours des Images. Théodora , qui gouverna l'Empire pendant la minorité de Michel III , eut la gloire de terminer cette grande affaire. Les Images furent rétablies en 842 par un nouveau Concile , qui prononça contre l'hérésie des Iconoclastes un jugement définitif , dont elle ne s'est jamais relevée en Orient. Cette malheureuse dispute déchira l'Eglise pendant plus d'un siècle , & fit couler des flots de sang , Les Papes , à la faveur des troubles qu'elle excita , secouerent adroitement le joug des Monarques Orientaux , & donnerent à l'Occident un nouvel Empereur , qui s'enrichit avec eux des dépouilles de l'Empire Grec.

## V I.

*Schisme de Photius.*

Nous touchons à l'origine du grand schisme, qui sépare depuis plu-

siècles les Grecs & les Latins. La déposition injuste d'un Patriarche de Constantinople, nommé Ignace, y donna lieu. C'étoit un Prélat très vertueux, attaché par reconnaissance à l'Impératrice Théodora, qui l'avoit placé sur le premier siège de l'Empire. Cette Princesse ayant été disgraciée par les intrigues de Bardas son propre frere, qui la força de se retirer dans un couvent avec ses filles, Ignace désapprouva hautement cette violence, & refusa de leur donner le voile, parce qu'elles le prenoient par contrainte.

Une excommunication qu'il fulmina contre Bardas, qui, après avoir répudié injustement sa femme, entretenoit un commerce incestueux avec Eudocie sa belle-fille, acheva d'irriter ce Ministre, qui avoit toute la confiance de l'Empereur Michel III. Bardas obtint un ordre pour faire enlever Ignace, qu'on enferma dans un Monastere de l'île de Térébinthe. On employa toutes sortes de moyens pour l'engager à donner sa démission; mais ces tentatives furent inutiles. On ne laissa pas de son-

ger



ger au choix d'un autre Patriarche, & l'on jeta les yeux sur le célèbre Photius, l'homme le plus sçavant de son siècle, mais le moins propre à gouverner une Eglise, soit à cause de l'irrégularité de ses mœurs, soit parce qu'il n'étoit initié dans aucun ordre de cléricature. On le fit passer en six jours par tous les grades du Sacerdoce. Il fut fait Moine le 20 de Décembre \*, Lecteur le 21, \* 8573 Soudiacre le 22, Diacre le 23, Prêtre le 24, & enfin on le sacra Evêque le jour suivant.

Photius députa au Pape Nicolas quatre Evêques, dans la vue de l'engager à approuver son élection. Ils lui présenterent de sa part une Lettre, dans laquelle il lui mandoit qu'Ignace ayant abdiqué la dignité Patriarcale, à cause de ses infirmités & de son grand âge, l'Empereur l'avoit obligé d'accepter l'Episcopat, sans faire attention à ses résistances, & aux larmes qu'il avoit versées pour tâcher de se débarrasser de ce fardeau. Le patrice Arsaber accompagnoit les quatre Evêques, en qualité d'Envoyé de l'Empereur Michel III.

La nouvelle de la déposition d'Ignace , & de l'*intrusion* de Photius , s'étoit répandue dans Rome avant l'arrivée des Prélats Grecs , & on en parloit peu favorablement. Nicolas , après avoir pris l'avis de son Clergé , répondit aux Députés qu'il enverroit incessamment des Légats à Constantinople , pour s'informer juridiquement de tout ce qui s'étoit passé dans cette affaire. Rodoalde & Zacharie , l'un Evêque de Porto , & l'autre d'Anagnie , furent les Prélats qu'il choisit pour cette importante commission.

Dès que ces Légats parurent à Constantinople , l'Empereur les fit garder à vue pendant plusieurs mois , sans leur permettre de s'acquitter des ordres dont ils étoient chargés. On employa tour à tour les caresses & les menaces pour corrompre leur fidélité , & l'on vint enfin à bout de les déterminer à communiquer avec Photius , en qualité de Patriarche , ce que le Pape leur avoit expressément défendu.

Quand Photius se fut assuré de leurs dispositions , il assembla un Concile , où les Légats se trouverent

avec l'Empereur, & plus de trois cents Ecclésiastiques. Ignace y fut appelé, & on le somma de donner sa démission. Il la refusa avec fermeté, demandant qu'on l'envoyât à Rome pour être jugé par le Pape. Le Concile le déposa & l'anathématisa, sans écouter ses défenses, & les Légats eurent la foiblesse de souscrire à ce jugement. Ignace en appella au Pape & à tous les Evêques de l'Eglise d'Occident, & leur adressa une requête, qui fut présentée au Saint Pere par l'Archimandrite Théognoste.

Le Pape fut bientôt instruit de la prévarication de ses Légats, & des artifices que Photius avoit mis en œuvre pour faire condamner Ignace. Après s'être adressé inutilement à l'Empereur, à l'Evêque de Constantinople, aux Patriarches d'Antioche, d'Alexandrie & de Jérusalem, & à tous les Evêques d'Orient, auxquels il envoya une Lettre pastorale, il prit à la fin le parti d'assembler un Concile à Rome l'an 863. On y déclara que Photius avoit usurpé le trône Patriarcal par des voies également injustes & odieuses; qu'en punition

de ces violences on le privoit de toute fonction ecclésiastique ; & que s'il refusoit d'obéir à ce jugement , il seroit exclus de la communion , & frappé d'anathême.

Quant au Patriarche Ignace , le Concile ordonna qu'ayant été déposé & excommunié par des gens qui n'avoient aucun droit de le juger , il seroit rétabli dans son siege & dans toutes les fonctions épiscopales. Le Légat Zacharie , complice de la déposition de ce saint Evêque , fut excommunié & dégradé de l'Episcopat ; Rodoalde , qui étoit absent , fut puni dans un autre Concile.

La difficulté étoit de faire exécuter ce jugement. Photius , loin de s'y soumettre , assembla lui-même un Synode , auquel il donna le nom de Concile Ecuménique , & dont on assure qu'il fabriqua tous les actes. Il les envoya à l'Empereur d'Occident , revêtus des souscriptions d'environ mille personnes ; mais la plupart de ces signatures étoient fausses. L'Evêque de Rome y fut accusé de plusieurs crimes , & dégradé de l'Episcopat. Photius écrivit en même temps à l'Impératrice Ingelberge ,

pour la prier d'engager son mari à chasser du trône Pontifical l'Evêque Nicolas , qui avoit été déposé pour ses crimes dans un Concile universel. Il publia dans l'Orient une Bulle circulaire , dans laquelle il accusa les Latins de s'être relâchés sur l'austérité du Carême , de renouveler les erreurs de Manès en condamnant le mariage des Prêtres , & d'avoir mis au symbole une addition impie , pour introduire dans l'Eglise une doctrine aussi dangereuse que nouvelle.

La dernière de ces accusations n'étoit pas sans fondement. Les Occidentaux avoient en effet inséré dans le symbole de Nicée les paroles *Filioque* , pour marquer que le Saint Esprit procède du Fils comme du Pere. On ne sçait comment cette addition s'introduisit ; mais il est certain qu'au commencement du neuvième siècle elle étoit généralement reçue dans les Eglises d'Italie , de France , de Germanie & d'Espagne. Cependant nous apprenons d'Eginhard , qu'elle souffrit dans son origine quelques contradictions , même de la part des Papes. Léon III , que Charlemagne consulta sur cette ma-

tiere, répondit qu'il désapprouvoit ce changement ; que l'addition *Filioque* n'étoit autorisée par aucun Concile ; qu'au contraire celui de Calcédoine & quelques autres avoient défendu de rien changer au symbole ; qu'on pouvoit retrancher sans scandale ce qui avoit été ajouté sans autorité , & qu'on feroit bien de supprimer la nouvelle formule dans la chapelle Impériale , parce qu'il étoit à craindre que les autres Eglises ne se conformassent avec le temps au même usage. Ce sage Pontife, pour donner des preuves de son attachement à l'ancien symbole , le fit graver en Grec & en Latin , sans les paroles *Filioque* (1) sur deux tables d'argent, qui furent placées dans l'Eglise de Saint Pierre.

Les Grecs, qui n'avoient point été consultés sur cette addition , faite à un symbole , qui étoit en quelque sorte leur ouvrage , traitèrent d'attentat une pareille innovation. Ils applaudirent au zele de Photius , &

(1) Ces paroles ne se trouvent point dans l'Evangile, qui dit simplement que le Saint-Esprit procède du Pere ; *Cum venerit Paraclitus quem ego mitam vobis A PATRE ; spiritus veritatis , qui A PATRE PROCEDIT.*

le schisme prit alors de nouvelles forces. Ce scandale dura tant que l'Empereur Michel resta sur le trône. Mais ce Prince ayant été assassiné l'an 867, les choses changerent de face sous Basile son successeur. Le premier usage que le nouvel Empereur fit de son autorité, fut d'exiler Photius, & de rétablir Ignace sur son siege; ce qui se fit dans un Concile, auquel les Légats du Pape Adrien II présiderent, & qui annula toutes les procédures faites contre le Pape Nicolas. Cette satisfaction appaisa la Cour de Rome, & les deux Eglises se réconcilierent; mais les Evêques d'Orient, & Ignace tout le premier, se plaignirent de la hauteur avec laquelle les Légats du Pape se conduisirent dans cette affaire.

Il survint une nouvelle dispute au sujet de la juridiction spirituelle de la Bulgarie, que les Papes s'attribuoient depuis quelques années. Les Grecs réclamèrent leurs anciens droits, & la chose fut décidée à leur avantage, du consentement des Bulgares mêmes, qui aimèrent beaucoup mieux dépendre du Patriarche de Constantinople que de l'Evêque

464 HISTOIRE  
de Rome. Tous les Prêtres Latins  
furent chassés de cette Province ;  
Ignace lui donna un Evêque , & mé-  
prisa les vaines menaces de Jean III,  
qui lui écrivit à ce sujet une lettre  
très impérieuse.

Le Patriarche Ignace mourut en  
877 , & fut remplacé par ce même  
Photius , qui avoit été dégradé dix  
ans auparavant. Jean VIII , séduit  
par ses caresses & par ses artifices ,  
donna les mains à son élection ; &  
lui envoya le pallium & les autres  
ornemens pontificaux , dont le Lé-  
gat Pierre le revêtit en plein Concile.  
Mais Marin , Adrien III , & Etienne  
V , ne voulurent jamais le reconnoî-  
tre ; & l'Empereur Léon , qui succéda  
à Basile , le fit déposer en 886.

Photius ne survécut pas long-  
temps à sa disgrâce. Ce fut le premier  
des Grecs qui accusa ouvertement  
d'erreur l'Eglise Latine. Les Papes  
trouverent en lui un adversaire re-  
doutable , qui employa contr'eux  
avec beaucoup d'adresse les armes  
dont ils s'étoient servis pour établir  
leur puissance. Cet homme ambi-  
tieux , hardi , intrigant & fourbe ,  
d'ailleurs très sçavant , & capable de



servir la Religion par ses grandes lumieres , fit un malheureux usage de ses talents pour brouiller les deux Eglises, & leur inspira des sentiments de domination & d'antipathie , qui produisirent enfin une rupture éclatante & une séparation sans retour.

## V I I.

*Lettre de Cérularius & de Léon contre l'Eglise Romaine. Suites de cette querelle.*

DEPUIS l'affaire de Photius on se tint assez tranquille de part & d'autre pendant un siecle ; mais les Patriarches commençoient à connoître leurs forces , & aspiroient secrètement à l'indépendance. Pour parvenir à leurs fins , ils employèrent d'abord la ruse , suivant le génie de leur Nation. On assure que sous le Pontificat de Jean XIX , qui fut élu Pape l'an 1003 , les Grecs ayant séduit le Clergé Romain par des présents , furent sur le point d'obtenir que le Patriarche de Constantinople , sous le titre d'Evêque universel , exerceroit en Orient le même pouvoir que les Papes en Occident. On

ajoute que la nouvelle de ce concordat s'étant répandue en France, plusieurs Prélats recommandables par leur sainteté & par leur sçavoir, firent à ce sujet de très fortes remontrances au Pontife Romain, & le déterminèrent par leurs sages conseils à rejeter la requête des Orientaux.

Cette tentative n'ayant pas réussi, les Grecs attaquèrent ouvertement le siege Romain. Michel Cérularius, Evêque de Constantinople, & Léon, Métropolitain de Bulgarie, publièrent une Lettre séditieuse, dans laquelle, entre plusieurs reproches, ils accusoient l'Eglise Latine de judaïser, parce qu'elle se servoit des Azymes dans le sacrifice de la Messe; au lieu que J. C. avoit célébré l'Eucharistie avec du pain levé. Ils anathématisoient tous ceux qui communioient avec des hosties.

Le Pape Léon IX réfuta avec beaucoup de force cet écrit injurieux, & trouva le moyen de mettre dans ses intérêts l'Empereur Constantin Monomaque, qui obligea Cérularius à écrire au saint Pere, pour lui proposer des conditions d'accommodement. Sur ces ouvertures, Léon

envoya l'an 1054 trois Légats à Constantinople. L'Empereur leur fit un accueil très favorable ; mais le Patriarche refusa de les voir. Les Légats, qui se sentoient appuyés à la Cour, ne garderent de leur côté aucun ménagement avec Cérularius. Ils se rendirent à sainte Sophie à l'heure du service ; & après s'être plaints de la conduite téméraire du Patriarche, ils mirent sur l'autel, en présence du Clergé & du peuple, un Décret, dans lequel Cérularius & le Métropolitain de Bulgarie étoient nommément excommuniés. Un de ses articles portoit que les Grecs avoient retranché du symbole les mots *Filioque*, qui prouvent que le Saint Esprit procède aussi du Fils ; mais il y avoit autant de mauvaise foi que d'ignorance dans cette accusation. Ils fulminerent dans la même Eglise, en présence de l'Empereur & des Courtisans, une autre excommunication contre ceux qui accusoient d'erreur l'Eglise Romaine. Ils secouerent, en sortant du Temple, la poussière de leurs souliers, & s'écrièrent : *Que Dieu le voie & qu'il juge.*

Quelque temps après ils prirent

congé de l'Empereur, pour retourner en Occident. Mais ils étoient à peine à Sélimbrie, qui n'est qu'à une journée de Constantinople, que Constantin leur écrivit de revenir, pour conférer avec Cérularius. Le Patriarche avoit enfin consenti à s'aboucher avec eux ; mais son intention étoit de les faire massacrer dans cette entrevue, après avoir ameuté le peuple. L'Empereur instruit de ce complot, en avertit les Légats, qui repartirent sur-le-champ. Le fougueux Prélat, irrité de ce que Constantin, au lieu d'entrer dans ses vues, étoit d'intelligence avec ses ennemis, excita une sédition dans Constantinople, & se vengea de la Cour de Rome en excommuniant les Légats, & en faisant ôter des Dyptiques le nom du Pape.



## VIII.

*Conciles de Plaisance & de Bari où assistent les Grecs. Préventions étranges des Orientaux. Massacre horrible des Latins sous Andronic.*

LES progrès des Sarrafins dans l'Orient firent sentir aux Empereurs Grecs qu'ils avoient besoin des Papes, dont la puissance étoit très respectée dans la plupart des Cours de l'Occident. Alexis Comnene, qui parvint au trône en 1081, entretint des liaisons étroites avec Urbain II, & envoya des Ambassadeurs au Concile de Plaisance, où on lui promit de puissants secours contre les Infidèles. Quelque temps après, Urbain assembla à Bari un autre Concile, dont le principal objet étoit de réunir les deux Eglises. Les Grecs & les Latins y disputèrent avec chaleur sur le dogme de la procession du saint Esprit. Ceux qui combattoient la doctrine de l'Eglise Romaine sur cet article, furent anathématisés; mais il paroît que cette décision ne fut pas reçue à Constantinople.

Dans le temps des démêlés de Pâchal II avec Henri IV, Empereur d'Allemagne, Alexis fit proposer aux Romains de mettre sur sa tête, ou sur celle de Jean Comnene son fils, la couronne impériale. Les Romains, dégoûtés de la domination des Allemands, acceptèrent avec joie cette proposition, & déclarèrent à l'Empereur Alexis qu'ils étoient disposés à le recevoir & à le couronner dans leur ville. Mais ces ouvertures n'eurent point de suite.

Il y a grande apparence que les Empereurs Grecs ne songeoient alors qu'à tromper les Papes, & n'agissoient que par des vues particulières d'intérêt. D'ailleurs le schisme avoit jetté de si profondes racines depuis deux siècles, qu'il n'étoit presque plus possible de s'opposer à ses progrès. Les Grecs avoient des préventions étranges contre l'Eglise Romaine. Un de leurs Députés, qui fut envoyé en Allemagne auprès de Lothaire II, se déchaîna avec la dernière violence contre le Pape & contre tous les Evêques d'Occident. Il leur reprochoit de profaner la

sainteté de leur Ministère en se livrant à un luxe mondain , en portant des habits de pourpre , en allant à la guerre , contre la défense des Canons , & en s'approchant des sacrés mystères avec des mains teintes de sang. Il soutenoit que le Pape ressembloit beaucoup plus à un Prince séculier qu'à un Evêque ; que le Clergé Romain étoit excommunié , & qu'en général tous les Latins devoient être regardés comme des hérétiques , à cause de l'usage des azymes & de l'addition qu'ils avoient faite au symbole.

On vit de terribles effets de cette antipathie dans le temps de la Révolution qui plaça Andronic Comnene sur le trône. Cet usurpateur étant entré l'an 1182 dans Constantinople les armes à la main , ordonna à ses soldats de faire main-basse sur tous les Latins établis dans cette ville. Il sçavoit qu'il ne pouvoit commencer son règne par une action plus agréable au peuple. On mit le feu à leurs maisons & à leurs Eglises ; tout leur quartier fut réduit en cendre ; & la plupart de ceux qui l'habitoient périrent par les flammes

Ibid.

ou par le fer. Le Cardinal Jean , Lègat du Pape , fut égorgé dans son palais. Les Grecs lui couperent la tête ; & l'ayant attachée à la queue d'un chien, la traînerent indignement dans les rues. Ils entrèrent avec la même violence dans un hôpital , qui étoit sous la direction des Chevaliers de saint Jean de Jérusalem , & y massacrèrent avec la dernière barbarie tous les malades. Les Prêtres & les Moines du pays excitoient eux-mêmes ces assassins , & leur donnoient de l'argent pour les encourager. Ceux qui échapperent à cette horrible boucherie furent vendus aux Infideles. Faux zele , aveugle fanatisme , esprit cruel de domination & d'intolérance , voilà les maux que vous produisez , presque de siècle en siècle , dans la plus respectable des Religions !





## I X.

*Nouveaux sujets de brouillerie après la prise de Constantinople par les Latins. Tentatives inutiles pour la réunion, sous Jean Vatace, Empereur de Nicée.*

LA prise de Constantinople par les Latins ne fit qu'aigrir l'animosité des deux Eglises. Outre les désordres effroyables que les Croisés commirent dans cette Capitale, le peuple s'aperçut bientôt qu'ils vouloient changer la forme extérieure de son culte, & soumettre l'Eglise Grecque à l'autorité du Pape. Le Cardinal Pélage, qu'Innocent III envoya dans l'Orient en qualité de Légat, avoit reçu à ce sujet des ordres particuliers, dont il s'acquitta avec une dureté qui révolta tous les esprits. Il ferma les Eglises qui ne voulurent pas abjurer le schisme, fit emprisonner les Moines & les Prêtres, & menaça du dernier supplice ceux qui refuseroient d'obéir au Pape.

Les personnages les plus distingués de la nation se plaignirent de

ces violences , & déclarerent à l'Empereur Henri qu'ils s'étoient soumis à lui, & non pas au Pontife de Rome; qu'on leur avoit accordé dans la capitulation la liberté de conscience , & la conservation de leurs loix & de leurs usages , & qu'ils étoient dans la résolution d'abandonner le pays , si on ne faisoit cesser la persécution. Henri , touché de ces remontrances , prit le parti des Grecs contre les Romains , & fit rouvrir les Eglises , malgré l'opposition du Légat.

Il y avoit alors un Patriarche Latin à Constantinople , & les Papes exigeoient qu'on n'en reconnût point d'autre. Le Patriarche Grec s'étoit retiré à Nicée , où Théodore Lascaaris avoit rassemblé les tristes débris de l'Empire d'Orient. Vatace , qui succéda à Théodore en 1222 , fit quelques démarches pour se réconcilier avec l'Eglise Romaine. Cinq Religieux de l'Ordre de S. François , qui étoient venus en Orient en qualité de Missionnaires , donnerent lieu aux premières négociations. Ils proposerent au Patriarche Germain de s'entremettre pour la réunion , & en

conséquence de ces ouvertures, l'Empereur & le Patriarche écrivent au Pape Grégoire IX. Germain reconnoissoit dans sa Lettre que la principauté du Siege apostolique appartient aux Pontifes de Rome ; mais il supplioit en même temps Grégoire de descendre un peu de la sublimité de son rang , pour examiner sans prévention ce qui avoit donné lieu au schisme. *Si nous en sommes les auteurs, disoit-il, montrez-nous le mal, & appliquez-y le remede. Si les Latins en sont la cause, n'allez pas par une obstination criminelle vous exclure vous-même de l'héritage du Seigneur. Nous prenons l'univers à témoin que nous voulons sincèrement nous réconcilier avec vous, après un bon éclaircissement, afin que de part & d'autre on ne se traite plus de schismatiques. C'est ce que nous vous demandons à mains jointes. Mais il faut vous dire une vérité. Plusieurs Princes vous obéiroient avec plaisir, s'ils ne craignoient une oppression injuste, & les exactions violentes auxquelles vous condamnez vos sujets. De-là naissent des guerres cruelles, la dépopulation des villes, & la désolation des Eglises.*

Rainaldus ;  
sur l'an  
1232, cité  
par M. de  
Burigny,  
ubi supra.

*Est-ce là ce qu'enseigne Saint Pierre ; quand il recommande aux Pasteurs de conduire leur troupeau sans domination & sans violence ?*

La franchise qui régnoit dans cette Lettre , annonçoit assez clairement que les offres du Patriarche étoient sinceres. Grégoire , pour répondre à ces avances , envoya en Orient quatre Religieux avec la qualité de Nonces , deux de l'Ordre de S. Dominique , & deux de la Religion de S. François. Ils furent reçus avec honneur dans Nicée le 15 Janvier 1234 , & dans le cours du même mois ils eurent plusieurs conférences avec le Patriarche & avec son Clergé. Les Nonces ayant demandé aux Grecs , pourquoi leur Eglise s'étoit séparée de la Communion de Rome , ceux-ci répondirent que le schisme avoit été occasionné par la différence des opinions sur le pain Eucharistique , & sur la procession du Saint Esprit. On disputa beaucoup sur le second article , qui étoit le plus important ; mais on ne conclut rien.

Les Nonces partirent pour Constantinople avant la fin de Janvier , & dirent à l'Empereur , en prenant

congé de lui, que le seul moyen de consommer l'ouvrage de la réunion, étoit que l'Eglise Grecque se soumit à celle de Rome, comme elle avoit fait avant le schisme, & que la fille rendît à la mere l'obéissance qu'elle lui devoit. Mais les Grecs ne convenoient pas tout-à-fait de cette *maternité*. Innocent III s'étant servi trente ans auparavant de la même expression, dans une Lettre qu'il écrivit au Patriarche Jean *Camatere*, celui-ci lui demanda de quel droit l'Eglise de Rome prétendoit être la mere des autres Eglises Chrétiennes, puisqu'elles sont toutes sorties de celle de Jérusalem.

M. de Buri-  
gny, T. III,  
P. 287.

Germain ayant assemblé dans ce même temps un Concile, les Nonces s'y rendirent, sur les invitations de l'Empereur Varace & du Patriarche. On y traita de la question des Azy-  
mes, & on disputa de part & d'autre avec beaucoup d'aigreur. Les Grecs, entre plusieurs reproches, accusèrent les Latins de parler avec irrévérence de l'Eucharistie des Orientaux, comme s'il n'étoit pas question du même Sacrement dans les deux Eglises. Les Latins reprocherent à leur tour aux

Grecs de calomnier l'Eglise Romaine au sujet des azymes, comme si l'usage du pain sans levain étoit une profanation de l'Eucaristie. Les Nonces ayant paru surpris que les Patriarches eussent ôté des Dyptiques le nom du Pape, Germain leur répondit : *Si cela vous étonne, apprenez-moi vous-mêmes pourquoi les Papes ont ôté le mien de leur Rituel ?*

Dans une autre séance, qui se tint le 28 Avril, l'Archevêque d'Amasie justifia pleinement les reproches des Nonces, au sujet des médisances que les Grecs débitoient contre l'usage des Azymes ; car il soutint avec opiniâtreté qu'on ne pouvoit consacrer le corps de J. C. avec du pain sans levain ; que J. C. avoit fait la Cène avec du pain ordinaire ; qu'il avoit ordonné aux Apôtres de s'en servir, & que cet usage avoit été long-temps pratiqué dans l'Eglise Romaine. Les Nonces demanderent acte de cette déclaration, qui leur parut très singulière ; ce qu'on leur accorda, à condition qu'ils reconnoîtroient eux-mêmes par écrit une autre chose, qui paroïssoit aussi singulière aux Grecs : sçavoir qu'il étoit de foi que le saint

Esprit procède du Fils ; & que quiconque soutient le contraire, est dans la voie de perdition.

Les Nonces voyant l'inutilité de ces conférences, demanderent la permission de se retirer. L'Empereur les fit venir au Palais, & leur dit : « Quand Ibid. p. 3094  
les Rois & les Princes ont quelque dispute au sujet d'une place ou d'une Province, c'est l'usage que chacun relâche quelque chose de ses prétentions pour parvenir à la paix. C'est ainsi que nous en devons user dans le différend qui nous divise aujourd'hui. La contestation roule sur deux points, la procession du Saint Esprit, & l'usage des Azymes. Si vous voulez la paix, relâchez-vous sur le premier de ces articles, & nous nous relâcherons sur l'autre. Abandonnez-nous votre symbole, en retranchant l'addition qui nous scandalise ; & en récompense de ce sacrifice, nous vous laisserons vos Azymes ». Les Nonces répondirent séchement que l'Eglise Romaine ne retrancheroit rien dans ses formules de foi ; qu'elle pourroit tout au plus dispenser les Grecs d'insérer dans leur symbole l'addition *Filioque*, & que le seul moyen de

faire une paix solide, étoit que les Orientaux se soumissent à l'autorité du siege de Rome. Cette réponse affligea l'Empereur, qui perdit toute espérance de réunion.

La dernière séance se tint le 11 de Mai, & finit par une scène très indécente. Les Nonces irrités de la résistance des Grecs, déclarèrent qu'ils ne vouloient plus traiter avec des hérétiques & des excommuniés, & les Grecs leur répondirent sur le même ton : *C'est vous-mêmes qui êtes des excommuniés & des hérétiques.* Quelque temps après le Patriarche d'Antioche, qui prétendoit que l'antiquité de son siege le mettoit au-dessus des Papes, excommunia le saint Pere & toute l'Eglise Romaine.

## X.

*Négociations sous Michel Paléologue.  
Concile de Lyon. Comment  
la paix fut rompue.*

MICHEL PALEOLOGUE, qu'un coup heureux rendit maître de Constantinople, où les Latins s'étoient maintenus pendant un demi-siècle, comprit qu'il lui seroit difficile de conser-  
ver



ver cette conquête, s'il n'endormoit l'activité & la haine des Pontifes Romains, en renouant avec eux le fil des négociations. On ne peut douter qu'il n'ait fait dans le cours de plusieurs années tout ce qui dépendoit de lui pour parvenir à une réunion solide; mais les Papes exigèrent des conditions qui révoltèrent son Clergé & son Peuple, & ce pauvre Prince fut à la fin en butte aux malédictions des deux Eglises qu'il vouloit réconcilier. Voici en peu de mots ce qui se passa dans cette affaire.

Michel fit toutes les avances auprès d'Urbain IV, de Clément IV, & de Grégoire X, & leur écrivit des Lettres pleines de soumission. Il envoya aussi des Ambassadeurs à saint Louis, pour lui faire part de ses desseins pacifiques, & l'engager à se rendre l'arbitre des différends des Grecs & des Latins, promettant de s'en rapporter entièrement à sa décision. En conséquence de ces ouvertures, les Papes dépêchèrent des Nonces & des Légats à l'Empereur, & les choses parurent s'acheminer à un prochain accommodement. Gré-

Fleuri, Rinaldus, cités, ubi *supra*.

goire X ayant convoqué un Concile général, qui devoit s'assembler à Lyon, en 1274, invita Michel Paléologue à s'y trouver en personne, ou du-moins à y envoyer des députés des Eglises Grecques. Les Nonces, qui vinrent à ce sujet à Constantinople, avoient ordre de lui faire signer un formulaire, par lequel on l'engageoit à reconnoître la Primatie du Pape, à embrasser la foi de l'Eglise Romaine, & à promettre de faire souscrire à ses sujets le même formulaire. Grégoire écrivit aussi au Patriarche Joseph, pour le prier de concourir à l'union.

Michel fit assurer le Pape qu'il enverroit incessamment des députés au Concile, & le pria de déclarer d'avance aux Peres de Lyon, que la paix des Eglises seroit bientôt conclue. En même temps il manda au Palais le Patriarche, les Evêques & les autres chefs du Clergé, pour sonder leurs dispositions. Quand il leur eut expliqué ses vûes, il demanda à Veccus, un des principaux Ministres de l'Eglise Patriarcale, ce qu'il pensoit des Latins : *Je pense,* dit Veccus, *que ce sont des Hérési-*

*ques , quoiqu'on ne leur donne pas ce nom.* Cette réponse irrita tellement l'Empereur , qu'il envoya Veccus à la Tour d'Anemas. D'autre part , le Patriarche Joseph , loin de se prêter aux intentions du Prince , publia une Constitution Synodale , dans laquelle il protesta qu'il ne recevroit jamais les Latins à sa Communion. L'Empereur lui ordonna de se retirer dans un Monastere de la ville , attendant pour décider de son sort ce que ses députés auroient conclu dans le Concile de Lyon.

Quelque temps après il assembla encore les Evêques , & leur cachant une partie des conditions que Grégoire exigeoit , il déclara qu'il n'étoit question entre le Pape & lui que de trois Articles ; d'accorder la primatie au Siege de Rome , de permettre les appellations au Pontife Romain , & de le nommer dans les prières publiques. Les Prélats furent partagés dans leurs sentimens. Les uns opinerent pour un refus absolu , soutenant qu'il n'étoit pas permis de faire le moindre changement à la Religion , & qu'il falloit conserver le dépôt de la Foi tel qu'on l'avoit

reçu. D'autres penserent qu'on pouvoit se relâcher sur la Primatie du Siège de Rome & les appellations au Pape , prétendant qu'on s'engageoit par-là à peu de chose. Le troisième article, qui concernoit la nomination du Pontife Romain dans les prieres , excita de grandes contestations : les opposans disoient que les Occidentaux ayant altéré le Symbole, c'étoit un crime de communiquer avec eux dans la célébration des saints Mysteres. Xiphilin, grand Économe, se jetant aux pieds du Prince, le conjura de prendre garde d'allumer dans ses Etats une guerre intestine, en voulant détourner des périls étrangers.

L'Empereur tint ferme, & recourut à des remedes violents. Comme il avoit conquis la ville de Constantinople, où ses soldats étoient entrés les armes à la main, il prétendit que toutes les maisons de cette capitale lui appartenoient ; & là-dessus il déclara, que n'en ayant rendu la propriété aux anciens possesseurs que par un effet de sa clémence, il révoquoit cette donation à l'égard de ceux qui s'opposent

roient à ses volontés. Sur ce prétexte il bannit de la ville les plus mutins ; il condamna les autres à de grosses taxes, en compensation des loyers qu'ils lui devoient depuis une longue jouissance ; il finit par publier une Ordonnance, dans laquelle il déclaroit que tous ceux qui refuseroient de signer les trois articles seroient traités comme des criminels de lèse-Majesté. Au reste il y promettoit sous les plus terribles serments qu'il n'exigeroit point d'autre sacrifice de la soumission de ses sujets, & qu'il n'obligeroit personne d'ajouter une seule lettre au Symbole.

Mais tandis qu'il donnoit aux Grecs ces assurances, les Deputés qu'il avoit envoyés à Lyon contractoient des engagements bien plus essentiels. Non-seulement ils déclarèrent qu'ils étoient venus pour reconnoître la Primatie & la supériorité de l'Eglise Romaine, mais ils présentèrent un Diplome de l'Empereur Michel, contenant sa confession de foi, & une promesse authentique de se soumettre à l'autorité du Pape, d'embrasser la foi de l'Eglise Romaine, & d'engager ses sujets à ren-

trer dans le sein de cette même Eglise. L'acte étoit signé de L'Empereur & du Prince Andronic son fils. Tout ce que Michel y demandoit au Pape, c'est qu'on n'obligeât point les Grecs de faire des changements dans leur symbole, & qu'on leur laissât la liberté de pratiquer les usages qui n'étoient point contraires à la foi, ni aux traditions reçues dans l'Eglise Latine. Les députés remirent aussi à Grégoire X une lettre de vingt-six Métropolitains d'Asie & d'Europe, dans laquelle ils déclaroient qu'ils acceptoient les Dogmes de la Communion Romaine.

Dans la session qui se tint le 6 Juillet, Grégoire annonça aux Peres assemblés que les Grecs venoient se soumettre de leur plein gré à l'Eglise Latine, sans demander aucun avantage temporel. Il fit lire le Diplôme de Michel, & la lettre des Prélats Orientaux; après quoi George Acropolite, un des députés de l'Empereur, abjura solennellement le schisme au nom de ce Prince. Le symbole fut chanté à la Messe en Latin & en Grec, & l'on répéta deux fois les paroles, *qui procede du Pere & du Fils*.

L'Empereur ayant appris toutes ces choses, crut que l'affaire de la réunion étoit consommée avec les Latins, & qu'il ne devoit plus se contraindre avec les Grecs. Dans une Messe qui fut célébrée le 16 Janvier 1275 dans la Chapelle Impériale, on chanta l'Épître & l'Évangile en Grec & en Latin; le Diacre fit mention de l'Evêque de Rome dans les prières pour les fideles, & lui donna les titres de *Souverain Pontife de l'Eglise Apostolique*, & de *Pape Ecuménique*. Le Patriarche Joseph fut déposé. Michel Paléologue mit à sa place Jean Veccus, qui monroit alors autant de zèle pour l'union, qu'il avoit témoigné d'ardeur pour la combattre dans l'assemblée des Evêques dont j'ai parlé. Ce Prélat confirma par une Bulle tout ce qui s'étoit fait à Lyon, & soumit à la peine de l'anathème ceux qui refuseroient de reconnoître l'autorité de l'Eglise Romaine. La plupart des autres Evêques furent contraints de donner aussi leur acceptation.

Mais ces coups d'autorité ne pacifierent point les troubles, & ne

furent qu'augmenter le nombre des mécontents. Le Prince d'Epire, le Duc de Patras, & d'autres Grands de l'Empire se déclarèrent hautement contre l'union. Eulogie, sœur de l'Empereur, & le Prince Andronic entrèrent eux-mêmes dans cette cabale. Le Duc de Patras assembla un Synode, composé de huit Evêques & d'un grand nombre de Moines, qui eurent la hardiesse d'excommunier l'Empereur, le Pape, le Patriarche Veccus, & tous ceux qui communiquoient avec les Latins. L'Empereur ayant envoyé contre lui des troupes, les Généraux l'assurèrent qu'ils ne lui feroient aucun mal, & qu'ils regardoient Michel comme un hérétique. Les libelles, coupables interprètes du mécontentement des peuples, & funestes avant-coureurs de la sédition, commencerent à se répandre de toutes parts. L'Empereur y étoit déchiré indignement, ce qui le détermina à décerner la peine de mort, non-seulement contre les Auteurs de ces satires, mais contre ceux qui les lisoient.

Pour surcroît d'embarras, Michel qui avoit contracté avec les Latins



des engagements qu'il ne pouvoit remplir, fut sommé par le Pape Nicolas III d'obliger les Grecs à réformer leur Symbole, en y insérant l'addition *Filioque*. Cette demande ne pouvoit venir dans un temps moins favorable. L'Empereur répondit que dans l'agitation violente où étoient les esprits, il ne pouvoit satisfaire le Pape sur cet article, sans exposer l'Empire à un soulèvement général. Les Romains, qui commençoient à s'appercevoir que la prétendue réconciliation des deux Eglises n'étoit qu'une paix imaginaire, prirent en mauvaise part la réponse de Michel, & l'accuserent, très ridiculement, de n'être pas de meilleure foi que ses Sujets. Martin IV, entièrement livré à Charles d'Anjou, Roi de Sicile, qui avoit formé le projet de conquérir l'Empire d'Orient, mit le comble à l'injustice de ces procédés, en excommuniant Michel Paléologue, comme *fauteur du Schisme & de l'Hérésie des Grecs*. Ce fut ainsi que les Evêques de Rome traitèrent un Prince, qui avoit sacrifié ses intérêts les plus chers à l'amour de l'union & de l'orthodoxie. Cette censure paroît

encore plus bizarre, quand on se rappelle qu'elle tombe sur un homme que les Grecs excommunierent eux-mêmes comme fauteurs des Papes, & à qui les Prêtres de son pays refuserent la sépulture ecclésiastique, parce qu'ils le regardoient comme l'ennemi de leur communion.

Michel ne se vengea de cette injure qu'en faisant ôter des Dyptiques le nom de Martin IV. Mais Andronic, qui lui succéda en 1282, annula tout ce que les Grecs avoient fait dans le Concile de Lyon. Veccus eut ordre de restituer à Joseph le trône Patriarcal, & de partir pour l'exil. On crut devoir purifier la grande Eglise, en versant des flots d'eau bénite sur les tribunes, les colonnes, les images, & les galeries extérieures du Temple. Le peuple demanda à être réconcilié, & n'obtint son absolution qu'en se soumettant à la pénitence. Pour ce qui est des Clercs & des Evêques, qui avoient adhéré à l'union, on les suspendit pendant trois mois de toute fonction ecclésiastique. Enfin le schisme fut rétabli authentiquement dans un Concile, qui se tint dans ce même temps à Constantinople.

## X I.

*Conciles de Bâle & de Florence.  
Réunion apparente. Tout ce qu'on  
avoit conclu à Florence est annulé à  
Constantinople.*

LES choses subsisterent dans cet état de division pendant près d'un siècle. Jean Paléologue, à qui le Pape Urbain V. avoit procuré quelques secours contre les Turcs, s'employa avec beaucoup de zèle pour rétablir l'union. Il se rendit à Rome en 1369, y abjura le schisme, & fut réconcilié avec l'Eglise Latine. Mais les Grecs ne se prêtèrent pas à ses vues aussi facilement qu'il l'avoit fait espérer ; & le grand schisme qui survint en Occident après la mort de Grégoire XI, successeur d'Urbain, ne permit pas de suivre le projet de la réunion.

Les troubles de l'Eglise Romaine ayant été terminés en 1414 par l'élection de Martin V, Manuel Paléologue, assiégé dans sa Capitale par les Turcs, rechercha avec empressement l'amitié de ce Pape, pour tâcher d'en obtenir quelques secours. Les

négociations se renouèrent alors ; mais divers incidents en empêchèrent le succès. Ce ne fut que sous le regne de Jean Paléologue , deuxième du nom , que les choses parurent s'ache-miner à un accommodement. Ce Prince traita en même temps avec le Pape Eugene IV , & avec les Peres du Concile de Bâle , quoiqu'il y eût entr'eux une division ouverte , & se vit également recherché des deux partis. On convint de part & d'autre qu'on assembleroit un Concile Ecu-ménique , & que l'Empereur y assis-teroit avec les Evêques d'Orient ; mais on ne s'accorda pas sur le choix du lieu. Les Grecs souhaitoient qu'on s'assemblât à Constantinople ; les Peres de Bâle ne vouloient point se déplacer ; & le Pape exigeoit qu'on choisît une ville d'Italie. L'Empe-reur , qui perdit l'espérance d'attirer les Prélats Occidentaux dans son pays , déclara à Eugene & aux Peres du Concile , qu'il étoit prêt à se ren-dre avec ses Evêques dans le lieu dont on conviendrait.

Le Pape & les Peres de Bâle avoient promis de lui envoyer des galeres , pour le transporter en Oc-

cident. Les deux escadres arriverent séparément, & furent sur le point d'en venir aux mains dans la rade de Constantinople; ce qui eût procuré aux Grecs un spectacle assez bizarre. Jean Paléologue appaisa ce débat, & donna la préférence aux galères du Pape, sur lesquelles il s'embarqua, le 27 Novembre 1437. avec le Prince Démétrius son frere, le Patriarche de Constantinople, environ vingt Evêques, & une suite de sept cents personnes. Il arriva à Venise le 8 Février, & de-là il se transporta à Ferrare, où le Pape avoit enfin assigné le lieu du Concile. Les Peres assemblés à Bâle continuerent leurs délibérations, & finirent par déposer Eugene IV.

Le Patriarche Joseph n'arriva à Ferrare avec ses Evêques qu'après l'Empereur. Six Prélats le complimenterent de la part d'Eugene, & lui insinuerent qu'il falloit saluer le Pape suivant l'usage établi en Occident; c'est-à-dire, en lui baisant les pieds. Le Patriarche répondit qu'il le baiseroit comme son frere, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus. Il s'étoit déjà expliqué à Venise sur cet arti-

cle ; car il avoit dit en présence d'un Officier du saint Pere : *Si le Pape est plus âgé que moi , je le respecterai comme mon pere ; si notre âge est à peu près égal , j'agirai en frere ; & si je suis plus vieux que lui , je le traiterai comme mon fils.* Ce Prélat ne pouvoit comprendre qu'un Evêque pût s'abaisser à baiser les pieds d'un autre Evêque. Quel canon , disoit-il , autorise une pareille coutume ? Si Eugene est le successeur de Saint Pierre , qu'il sçache que nous sommes aussi les successeurs des Apôtres ? A-t-on lu quelque part que les Apôtres baisoient les pieds de Saint Pierre ? Eugene fut donc obligé de dispenser de ce cérémonial le Patriarche & les Evêques Grecs qui l'accompagnerent à l'audience ; il n'y eut que les Laïques qui lui baisèrent les pieds.

Le Concile s'ouvrit le 9 Avril. Dans le cours de neuf mois on tint à Ferrare seize sessions, dans lesquelles on ne convint de rien ; & la peste s'étant fait sentir dans cette ville , le Pape transféra le Concile à Florence. Un an s'écoula avant l'ouverture des nouvelles conférences. Enfin , après des disputes qui durèrent encore plu-

sièurs mois , les Latins & les Grecs s'accorderent , & le Décret d'union fut dressé. On le lut & on l'approuva dans la dernière session du Concile , qui se tint le 6 Juillet 1439. Il contenoit , entre plusieurs articles , une profession de foi , parfaitement conforme à la doctrine de l'Eglise Romaine , sur la Procession du Saint-Esprit , le Purgatoire & la primauté du Pape. Il y est dit que l'addition *Filioque* a été insérée légitimement dans le symbole , & qu'elle est même nécessaire pour l'éclaircissement de la vérité.

Sgyropule , Auteur d'une Histoire assez satirique de ce Concile , prétend que la plupart des Prélat's Orientaux se laisserent corrompre par l'argent des Romains. Il assure que l'Evêque de Mitilene dit un jour au Pape : *Saint Pere, répandez les florins ; & je vous réponds des souscriptions.* Il est bon de remarquer qu'un mois avant l'approbation du Décret , le Pape fit avec l'Empereur un Traité , par lequel il promit , 1°. de défrayer les Grecs jusqu'à leur retour à Constantinople ; 2°. d'entretenir à perpétuité trois cents soldats & deux ga-

leres pour la garde de cette ville ;  
3°. d'équiper à ses frais d'autres galeres, si l'Empereur en avoit besoin ;  
4°. de solliciter fortement les Princes Occidentaux d'envoyer des secours en Orient.

Ce Traité fut signé le 2 de Juin. Il paroît que les Grecs n'attendoient que ce moment pour capituler sur le plus important article : car, le lendemain, dans une assemblée qui se tint chez le Patriarche, en présence de Jean Paléologue, ils déclarerent qu'ils recevoient la doctrine des Latins sur la procession du Saint Esprit. Le seul Evêque d'Ephèse persista dans ses anciens sentiments, & s'opposa toujours à l'union, même après l'approbation du Décret. Isidore, Archevêque de Kiovie, & Bessarion, Métropolitain de Nicée, servirent le Pape avec beaucoup de chaleur ; & cela leur valut un chapeau de Cardinal. Le Patriarche Joseph mourut à Florence, un mois avant la clôture du Concile.

Les Grecs revinrent à Constantinople au mois de Février de l'année suivante, & ne recœuillirent de ce voyage que les censures & les malédictions de leur Eglise. Le Clergé



de cette ville, persuadé qu'ils avoient trahi à Florence les intérêts de leur Nation, refusa de les admettre à la participation des saints Myſteres , cessa de réciter le nom de l'Empereur dans les prieres publiques , & demanda pour Patriarche l'Evêque d'Ephèse, disant que c'étoit le seul des Grecs qui avoit eu le courage de soutenir en Italie l'honneur de l'Eglise d'Orient. Les Moines, qui gouvernoient presque seuls les consciences, furent les principaux Auteurs de ce déchaînement. Il devint si général , que la plupart de ceux qui avoient assisté au Concile , prirent le parti de se rétracter. L'Archevêque d'Héraclée déclara à plusieurs personnes qu'il étoit déchiré de remords , & qu'il se croiroit heureux d'avoir perdu un bras , & de n'avoir point signé l'union. Il parut une infinité d'écrits contre le Concile , dans lesquels on soutenoit que le Patriarche Joseph & les autres Evêques avoient vendu leurs suffrages ; que les Latins avoient employé contr'eux d'indignes supercheries , jusqu'à falsifier les Livres des Peres qu'ils produisoient ; qu'enfin le Décret d'union

498 H I S T O I R E  
renverfoit également les dogmes &  
la difcipline de l'Eglife Orientale.

Métrophane, Prélat zélé pour l'union, ayant été placé fur le fiege de Constantinople, les Patriarches de Jérufalem, d'Antioche & d'Alexandrie, fulminerent contre lui un Décret, par lequel ils annulerent fon élection. Ils déclarerent en même temps à l'Empereur, qu'ayant une pleine certitude que les Grecs avoient été trompés par les Romains, ils rejetoient avec horreur le Concilia-bule de Florence, où l'on avoit établi l'impiété, qu'ils foumettoient à l'anathême tous ceux qui avoient accepté le Décret d'union; qu'ils ne réciteroient point le nom du Pape dans la célébration des saints Myfteres, & qu'ils cefleroient même de prier pour l'Empereur, s'il continuoit de communiquer avec les Latins.

Jean Paléologue tâcha de concilier les efprits par des voies pacifiques, & ne voulut point employer des remedes trop violents, perfuadé qu'un peuple malade, fur-tout en fait de Religion, veut être traité avec douceur. Les Papes lui fçurent très

mauvais gré de ces ménagements.

Constantin Drâgases, qui succéda à Paléologue, trouva les mêmes obstacles. Rien n'étoit capable de fléchir les Grecs, quoique leur Empire, à deux doigts de sa perte, eût plus besoin que jamais de l'assistance des Latins. Tout ce que Dragases obtint des moins opiniâtres, fut qu'on accepteroit l'union par *interim*, à condition qu'après qu'on seroit débarassé des Turcs, le Décret seroit examiné & corrigé. On convint au mois de Décembre 1452, les Infidèles étoient alors aux portes de Constantinople, qu'on chanteroit à Sainte Sophie une Messe solennelle, que les Grecs & les Latins y assisteroient, & qu'on y prierait pour le Pape. Mais tandis qu'on célébroit cette Messe, & que tout sembloit annoncer une réconciliation prochaine, les principaux chefs de la cabale opposée se rendirent tumultuairement au Monastere de Pantocrator, sous prétexte de consulter le sçavant Gennadius sur le parti qu'il falloit prendre dans cette conjoncture. Le Moine, sans s'expliquer d'une manière directe, afficha à la porte de sa cellule un

écrit , dans lequel il les exhorta à mettre principalement leur confiance en Dieu , sans se reposer sur l'assistance des Latins. Il n'en fallut pas davantage pour exciter une sédition. Il s'éleva un cri général contre les partisans de Rome : *Qu'ils soient anathèmes* , s'écria le peuple ; *nous renonçons au secours des Latins , & nous abhorrons leur culte.* C'est ce même Gennadius , homme fort dévot , mais un peu frappé de fanatisme , qui , quelques jours avant la prise de Constantinople , déclara publiquement , *que Dieu avoit permis la destruction de la Monarchie Grecque , pour châtier ses derniers Empereurs , qui avoient trahi la foi de leurs peres , en voulant s'unir avec les Romains.* Telle étoit la force de ce préjugé , qu'un Seigneur du pays osa dire dans le même temps , *qu'il aimeroit mieux voir le turban de Mahomet sur les tours de Constantinople , que la thiare du Pape.* Depuis la prise de cette ville par Mahomet II , il n'a plus été question de raccommodement.

## ARTICLE V.

*Etat présent de l'Eglise Grecque.*

**L**A maxime des Turcs est de tolérer toutes les Religions, & de ne faire violence à personne sur cet article. Ainsi les Grecs ont quantité de Temples en Turquie, & y exercent ouvertement leur culte. Mais cette liberté est sujette à quelques restrictions. Ils ne peuvent construire de nouvelles Eglises, ni même rebâtir les anciennes, sans un ordre du Grand Seigneur; & ce n'est qu'à force d'argent qu'ils obtiennent cette permission. Un incendie ayant détruit en 1660 la plus grande partie du fauxbourg de Galata, les Grecs, sans demander l'agrément de l'Empereur ou du Grand Visir, se hâtèrent de rétablir les Temples qu'il avoit consumés. Mais ils eurent à peine achevé ces édifices; que le Sultan leur fit ordonner de les abattre; ce qu'il fallut exécuter sur-le-champ. Un présent fait au Ministre, & quelques libéralités répandues dans le sérail, eussent épargné cette avanie aux Chrétiens.

*Servitude des  
Grecs.*

Tristes effets  
de cette dé-  
pendance.

Des différences mortifiantes rappellent continuellement aux Grecs l'état de servitude & de bassesse où la fierté des Ottomans les a réduits. Il ne leur est pas permis de porter des pantoufles jaunes , ni un turban de la forme & de la couleur de celui des Turcs. Ils ne peuvent aller à cheval dans les Villes , & dans quelques Provinces on ne leur accorde d'autres montures que des ânes ou des chameaux. L'usage des cloches est généralement interdit dans les Temples & dans les Monasteres. Enfin les Chrétiens payent un tribut particulier pour le libre exercice de leur Religion , sans parler des contributions extraordinaires qu'on exige d'eux sous le titre odieux d'avanie.

Si tous les Sujets de l'Empire Turc sont exposés aux vexations injustes du Gouvernement , on peut dire que la tyrannie de ce joug se fait principalement sentir aux Grecs. Le dernier Musulman peut les maltraiter & les frapper presque impunément. Une légère amende paye le meurtre d'un Chrétien ; mais quand un Grec ose lever la main sur un Turc , il est puni d'une peine capitale. Une parole

indiscrete contre la Religion dominante est un crime du premier ordre, qu'on ne peut expier qu'en se faisant circonciure. Q'un homme dans le délire de l'ivresse, ou dans le transport de quelque passion violente, promette d'embrasser le Mahométisme, les Cadis l'obligeront de remplir cet engagement, & feront même circonciure ses enfants, s'ils sont jeunes. On exige le même sacrifice de ceux qui ont un commerce de galanterie avec une femme Turque. Dans tous ces cas, il faut abjurer l'Evangile, ou se résoudre à subir le dernier supplice.

Les Grecs forment la plus nombreuse portion des habitants de l'Empire Turc. Ils occupent la plus considérable partie des campagnes, & presque toutes les îles de l'Archipel. Il n'y a guère de Ville, sans en excepter la Capitale, où leur nombre ne soit beaucoup plus grand que celui des Turcs. Leur Religion n'est point renfermée dans la Turquie : elle s'étend dans quelques contrées de l'Etat de Venise, dans la Podolie, la Circassie, la Géorgie, les deux Russies, l'Ethiopie, & l'Abissinie.

Pays soumis  
au rit Grec.

Division des  
Patriarcats.  
Leurs jurif-  
dictions.

Pour ne parler ici que des Grecs qui obéissent au Grand Seigneur ; ils sont gouvernés pour le spirituel par quatre Patriarches, dont l'un réside à Constantinople, l'autre à Alexandrie, le troisieme à Antioche, & le quatrieme à Jérusalem.

Celui de Constantinople est le premier en dignité, quoique son Siege soit le moins ancien. Il a sous lui environ cent soixante Evêques, dont quelques-uns prennent le titre d'Exarques ou de Primats, & d'autres en plus grand nombre celui de Métropolitains ou d'Archevêques. Sa juridiction s'étend en Europe sur toutes les îles de l'Archipel, sur la Thrace, la Macédoine, la Grece, l'Illyrie, la Valachie, la Moldavie & la Crimée; & en Asie, sur la Natolie, la Mingrelie, & la Géorgie. Il prend la qualité d'*Archevêque de Constantinople par la miséricorde de Dieu, & de Patriarche Ecuménique.*

Le Quien,  
Oriens,  
Christianus.

Le Patriarche d'Alexandrie gouverne les Eglises d'Egypte & de Lybie. Celles de Syrie & de Mésopotamie obéissent à l'Evêque d'Antioche, & les Eglises de Palestine & d'Arabie à l'Evêque de Jérusalem.

Ce



Ces trois derniers Patriarches ont une Jurisdiction très bornée , & peuvent à peine rassembler quarante Evêques.

Tous les Prélats de l'Eglise Grecque sont tirés de l'Ordre Monastique, & conservent un religieux attachement pour leur première vocation. Ils vivent dans les Monasteres, assistent régulièrement à tous les Offices, pratiquent avec exactitude les loix de leur Institut , & ne se distinguent des autres Religieux que par une vie plus édifiante & plus austere. Leur habit est une longue robe de drap noir ou brun, semblable à celle des autres Moines. Un bonnet de velours , orné de quelques perles , leur tient lieu de mitre. Leur crosse, qui a la forme d'une béquille, est incrustée de nacre & d'autres ornements. Les Patriarches portent le *Pallium*, c'est-à-dire, une bande d'étoffe pendue à leur ceinture , plus longue & plus large que le *Pallium* de nos Archevêques.

Le choix des quatre Prélats dont j'ai parlé dépend absolument du Grand Seigneur. L'élection ne se fait que pour la forme, & les suffrages se

Caractere  
des Prélats  
Grecs.

Comment la  
Simonie s'est  
introduite  
dans leur E-  
glise.

réunissent toujours en faveur du sujet qui est nommé par l'Empereur. Cette dignité s'achete, comme tous les autres emplois de l'Empire, & l'on assure que ce sont les Grecs qui ont introduit eux-mêmes cette simonie. Il est certain que Mahomet II, après la prise de Constantinople, permit de remplir le trône Patriarcal, qui étoit vacant; & que loin d'exiger à cette occasion aucun tribut, il fit lui-même au nouveau Patriarche les présents accoutumés, qui consistoient en une somme d'argent, une crosse, une robe, & un cheval blanc. Genadius, Isidore & Joseph, qui parvinrent successivement à cette prélature, jouïrent sans trouble de tous ces privilèges. Mais après la mort de Joseph, un Moine Simoniaque, appelé *Siméon*, offrit à la Porte un présent de mille sequins, & obtint par cette voie l'Archevêché de Constantinople. Depuis ce temps les Empereurs exigent des Patriarches un tribut considérable pour leur confirmation. Cette dignité se vend aujourd'hui soixante mille écus. Les Grecs, pour y mettre l'enchere, n'attendent

Tournesfort, Voyage du Levant, Lettre III. Salomon, Etat de la Turquie Européenne; Dom Vaissset, Géographie Histor. T. II.

pas toujours la mort de l'Evêque qui en est pourvu. Leurs Patriarches se détrônent les uns les autres, comme faisoient leurs anciens Empereurs. Il suffit qu'un Moine ambitieux & intrigant forme sa cabale avec quelques Evêques, & convienne de prix avec le Grand Visir. Quelque pauvre que soit l'aspirant, il trouve des fonds dans la bourse des Juifs, qui lui prêtent à gros intérêts tout l'argent qu'il demande. Quand le marché est conclu, il se rend avec les Evêques de sa faction chez le Grand Visir, qui lui donne un Caftan, ainsi qu'aux Prélats de sa suite. Il se transporte après cela à l'Eglise Patriarcale, accompagné des mêmes Evêques, du Secrétaire du Visir, & d'une troupe de Janissaires. Le Secrétaire ayant lu à haute voix les Patentes du Grand Seigneur, installe sur son siège le nouveau Prélat, & se retire avec les autres Turcs, qui reçoivent chacun une somme d'argent.

Formalités  
de la réception des Patriarches.

Le premier soin du Patriarche est de se faire rembourser de ces avances. Il taxe toutes les Prélatures, & menace de les donner au plus offrant,

Vexations  
qu'ils exercent.

si ceux qui les possèdent ne lui envoient pas les contributions qu'il demande. Les Evêques de leur côté rançonnent les Papas, & ceux-ci sont obligés de vexer & de tourmenter leurs Paroissiens. Souvent le Patriarche, pour accélérer le paiement, charge un Turc du recouvrement des taxes, après les avoir mises à l'enchere parmi ces Infideles. L'impitoyable exacteur, en vertu du pouvoir qu'il a reçu, casse ou interdit tous les Ecclesiastiques insolvables, & augmente le poids des vexations par les sommes particulieres qu'il extorque pour ses peines. Tel est le déplorable état de l'Eglise Grecque.

---

## ARTICLE VI.

### *Des Papas & des Moines.*

**L**ES Prêtres séculiers s'appellent Papas, nom qui a été commun pendant plusieurs siècles à tous les Evêques Occidentaux, & que le Concile de Clermont adjugea exclusivement à l'Evêque de Rome

l'an 1092. Ces Papes d'Orient reçoivent aussi le titre de *vo*tre *Sainteté*, Ἀγιότητα ὦν. On ajoute une syllabe pour le Patriarche, Παναγιότητα ὦν *vo*tre *toute-Sainteté* : on dit aux Evêques, *vo*tre *toute-prêtrise*, ou *vo*tre *béatitude*, Πανepοτή ὦν, Μαχαριότη ὦν.

Les Papas ont la direction des Paroisses. Leur habit est une soutane de gros drap, noir ou brun, avec une ceinture de la même couleur. Ils se couvrent la tête d'un bonnet plat, à deux oreilles, entouré d'un bandeau blanc. Dans quelques endroits ils portent une pièce de drap noir, attachée à la doublure du bonnet, & qui tombe sur leur dos. Ils laissent croître leur barbe & leurs cheveux, à la différence des Laïques qui ne portent point de barbe. Ces Prêtres sont d'une pauvreté très évangélique : ceux qui tirent deux cents livres de leur bénéfice, passent pour des gens aisés. Les revenus des Evêques sont à proportion aussi modiques : ainsi les richesses des gens d'Eglise ne sont point ici enviées.

Les Caloyers, ou Moines, sont en très grand nombre, & suivent presque tous la Règle de saint Basile. Il

n'y a point de bigarure dans leurs habits, qui sont à peu près les mêmes que ceux des Papas. C'est de leur corps que sont tirés tous les Prélats de l'Eglise Grecque, quoique la plupart de ces Moines ne soient point engagés dans les Ordres sacrés, & que leurs propres Chapelles soient ordinairement desservies par des Papas. Ceux qui sont élevés à la prêtrise s'appellent *Moines sacrés*, & n'officient que les jours des grandes fêtes.

On distingue les Religieux de saint Basile par trois sortes d'habits, relativement aux trois états de perfection, qui constituent ici l'essence de la vie monastique. Les Novices ont une tunique de gros drap. On les reçoit dès l'enfance; mais ils ne sont admis à faire profession qu'après plusieurs années d'épreuve. On les emploie durant le Noviciat aux fonctions les plus basses. Les Profès ont une robe moins grossière, qu'on nomme le *petit habit*, & qui n'est ordinairement accordée qu'aux Religieux les plus fervents. L'*habit Angélique*, ou le *grand habit*, est la récompense des vieux Profès, qui se distin-

guent par l'austérité de leur vie. Il consiste dans la cucule & le scapulaire, ornements respectés, que ces Religieux ne portent que sept fois dans leur vie, & avec lesquels ils sont enterrés.

Les plus fameux Monasteres sont ceux du *Mont Athos* dans la Macédoine, de *Saint Luc* près de Thèbes, d'*Arcadi* dans l'île de Candie, de *Neamoni* dans celle de Scio, de *Mauromolo* sur le Bosphore, de l'*Île des Princes* sur la même Mer, du *Mont Sinaï* dans l'Arabie pétrée, &c. Il y a sur le Mont Athos vingt-deux couvents de la première grandeur, un nombre infini de petits hermitages, & plus de quatre mille Moines. On a été obligé de fortifier la plupart de ces Monasteres, pour les mettre à l'abri des insultes des pirates.

Les Moines Grecs récitent de longs offices, se lèvent la nuit pour prier, & emploient à des travaux manuels, ou à des dévotions particulières, toutes les heures qu'ils ne passent point dans l'Eglise. Les uns s'appliquent à l'agriculture, les autres à fabriquer des draps, des nattes,

Monasteres  
célèbres.

Occupations  
des Reli-  
gieux.

Leur vie  
austere.

des bonnets ; d'autres à la pêche, d'autres à transcrire ou à corriger des Livres. Ils vivent de coquillages, de légumes & de fruits. Ils ne mangent jamais de viande, & ils ont coutume de s'abstenir de tous les poisons qui ont du sang. Leur pain ordinaire est un biscuit dur & grossier. Outre leurs quatre Carêmes, & les autres abstinences qui leur sont communes avec les Fideles, ils jeûnent le Lundi, le Mercredi & le Vendredi. Ils ne mangent ces jours-là qu'un morceau de pain après la priere du soir, & ne boivent point de vin. Dans le temps des grands jeûnes, dont je parlerai ailleurs, plusieurs passent quarante heures, & même trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture. Telle est leur indigence, que malgré les ressources qu'ils trouvent dans leur travail & dans leur vie frugale, ils sont souvent obligés d'envoyer à la quête plusieurs de leurs Freres, pour se procurer les choses dont ils ont besoin. Les aumônes leur viennent en abondance, parce qu'on sçait qu'ils n'abusent point d'une prétendue pauvreté pour tourmenter les riches.



La vie des Hermites est encore <sup>Les Hermi-</sup> plus austere. Ces pieux Anacoretés <sup>tes.</sup> s'enterrent volontairement dans le creux d'un rocher, & renoncent absolument au commerce des hommes. Ils ne vivent que des herbes qu'ils trouvent dans leur solitude, ne boivent jamais de vin, & ne mangent qu'une fois le jour. Ce qu'ils prennent de nourriture, suffit à peine <sup>Tournesfort .  
ubi suprd.</sup> pour les empêcher de mourir. Les Pacomes & les Macaires ne pratiquoient pas de plus grandes austérités. Mais ces abstinences outrées, jointes à la solitude affreuse dans laquelle ils vivent, leur tournent souvent l'esprit, & les font tomber dans des rêveries pitoyables.

Il y a aussi des Religieuses dans l'E. <sup>Religieuses.</sup> glise Grecque; mais leur vie est beaucoup moins rigide que celle des Moines. Ce sont communément des veuves, & quelquefois des filles pénitentes, *qui commençant, dit un Ecrivain, à être sur le retour, font vœu de pratiquer des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeunesse.* Elles vivent en Communauté, sous une Supérieure qui n'est pas des plus sé-

514 HISTOIRE  
veres, & elles se consacrent ordinai-  
rement au service des malades.

---

## ARTICLE VII.

*Des jeûnes, des Sacrements, & des  
autres Usages religieux de l'Eglise  
Grecque.*

Jeûnes des  
Grecs. Carê-  
me de Pâ-  
ques.

**L**ES Grecs sont les plus grands jeûneurs du Christianisme après les Arméniens. Ils ont quatre Carêmes, dont le premier concourt avec le nôtre pour le temps, mais commence quatorze ou quinze jours plutôt, parce qu'il dure deux mois. Ils l'appellent le grand Carême, ou le Carême de Pâques. Dans la première semaine il leur est permis de manger du fromage, du lait, des œufs, & toutes sortes de poissons. Mais le reste du temps, excepté le jour des Rameaux & celui de l'Annonciation, il faut se priver de tous ces aliments. & s'en tenir aux coquillages & aux poissons qui n'ont point de sang, à la poutargue & au caviart (1), aux

(1) Ce sont des œufs de poisson qu'on sale, & qui viennent des côtes de la Russie & de la Mer Noire.

légumes, au miel, aux olives, & aux autres fruits de la saison. Ils ne peuvent apprêter leurs herbes & leurs racines qu'à l'huile, l'usage du beurre étant alors généralement interdit.

Leurs cérémonies de la semaine sainte different peu des nôtres. Les Evêques lavent le Jeudi Saint les pieds à douze Papas. Le jour suivant, les Prêtres font la représentation d'un tombeau, qu'ils portent pendant la nuit en procession sur leurs épaules. Jésus-Christ y est peint sur une planche, dont une des faces le représente sur la Croix, & l'autre sortant du sépulcre. Le jour de Pâques on met ce tombeau hors de l'Eglise, la face du Crucifix tournée vers les assistants. Après quelques cérémonies, le Prêtre tournant la planche, leur fait voir l'image qui représente la résurrection, & crie à haute voix, *Jésus-Christ est ressuscité* : ce que tout le monde répète en témoignant une grande joie, en s'embrassant les uns les autres, & en tirant plusieurs coups de pistolet. Ces réjouissances durent jusqu'à la Pentecôte; & le compliment ordinaire qu'on se fait dans les rues, est celui-ci, *Jésus-Christ est ressuscité*.

Carême de  
la Pentecôte.

Le second Carême commence à la Pentecôte, & finit le jour de la Saint Pierre : ainsi il est plus ou moins long suivant que la Pâque est plus ou moins avancée. Les Grecs le nomment le Carême de saint Pierre & de saint Paul. L'usage du poisson est permis pendant ce Carême ; mais le laitage est interdit.

Carême de  
la Vierge.

Le troisieme s'appelle le Carême de la Vierge. Il commence le premier Août, & finit le jour de l'Assomption. L'abstinence est aussi sévère que dans le grand Carême.

Carême de  
Noël.

Le dernier est celui de Noël, c'est-à-dire, de l'Avent. Il dure quarante jours. L'usage du poisson est permis pendant ce temps, excepté les Mercredis & les Vendredis, qui sont ici les jours d'abstinence ; car les Grecs, dans les temps ordinaires, ne font point maigre le Samedi, & nous accusent de judaïsme, parce que nous ne mangeons point de viande ce jour-là. Les Lecteurs apprendront avec étonnement que la plupart de ces Carêmes s'observoient autrefois dans toute l'Eglise, & que les Grecs ont retenu dans la vigueur cette ancienne discipline, dont nous voyons

encore des traces dans quelques-unes de nos Communautés Religieuses. Les Moines Orientaux ; beaucoup plus austeres que ceux d'Occident , ne vivent pendant ces quatre Carêmes , que de légumes & de fruits secs , & ne boivent point de vin.

Les Grecs ont les mêmes Sacre-  
 ments que nous ; mais ils les adminis-  
 trent d'une maniere un peu diffé-  
 rente. Le Batême se donne par im-  
 mersion , c'est-à-dire , en plongeant  
 dans l'eau tout le corps de l'enfant ,  
 ce qui se fait trois fois. A la premiere  
 immersion le Prêtre dit : *Un tel. ....*  
*Serviteur de Dieu , est baptisé au nom*  
*du Pere , maintenant , pour toujours ,*  
*& dans les siècles des siècles ;* à la  
 seconde , *Un tel.....est baptisé au nom*  
*du Fils , &c. ;* & à la troisieme , *au*  
*nom du Saint-Esprit.* Le Parrain ré-  
 pond *Amen* à chaque immersion. On  
 a soin de faire chauffer l'eau du ba-  
 ptistere. Le Papas souffle dessus , la  
 bénit , & y verse de l'huile sacrée.  
 On frotte aussi d'huile tout le corps  
 de l'enfant ; ce qui bouche tellement  
 ses pores , que l'eau ne sauroit le péné-  
 trer. J'ai de la peine à croire ce que

Batême des  
Orientaux.

dit Tournefort , que les Grecs trouvent notre Baptême insuffisant , & font rebaptiser les Latins qui passent dans leur communion. En tout cas , c'est une opinion très moderne de ces Orientaux ; car, dans les disputes qui ont anciennement divisé les deux Eglises , on n'a jamais mis en controverse le point dont nous parlons.

Confirma-  
tion admi-  
nistrée après  
le Batême.

On donne aux enfants la Confirmation immédiatement après le Batême , en leur appliquant le Saint Chrême sur le front , sur les yeux , aux narines , à la bouche , aux oreilles , à la poitrine , aux mains & aux pieds. Le Prêtre dit à chaque Onction : *Voici le sceau du Saint-Esprit.* Il leur donne ensuite la Communion , quoiqu'il arrive souvent qu'ils rejettent le pain & le vin consacrés qu'on met dans leur bouche. Tous les Prêtres ont le pouvoir d'administrer le Saint Chrême ; mais les Evêques seuls ont le privilege de le consacrer. C'est une composition de storax , de baume , de casse , de myrthe , & de quelques autres drogues aromatiques qu'on mêle avec du vin & de l'huile.

Ablation qui Sept jours après le Batême on

porte les enfants à l'Eglise pour leur donner une seconde ablution. Le suit le même Sacrement.  
 Papas lave la chemise du Néophite , lui frotte le corps avec une éponge ou avec un linge , & le renvoie en disant : *Te voilà baptisé , éclairé de la lumière céleste , muni du Sacrement de Confirmation , sanctifié & lavé au nom du Pere , du Fils & du Saint-Esprit.*

L'Extrême-Onction se confere , Extrême-Onction conférée aux personnes en santé.  
 non-seulement aux malades , mais aux personnes en santé. Ceux qui l'administrent régulièrement se servent d'huile sacrée ; mais plusieurs Prêtres n'emploient que de l'huile commune. L'onction pour les malades se fait seulement sur le visage & sur les mains : mais on frotte de la même liqueur toutes les chambres de la maison , en traçant sur les portes & sur les murailles de grandes Croix. Les personnes en santé reçoivent ce Sacrement avec la Confession. On leur applique l'huile sur l'épine du dos à chaque péché qu'ils déclarent , & la moindre de ces onctions coûte un écu. Plus les péchés sont griefs , plus elles se payent chèrement.

Ce sont les Moines qui ont en Abus de la Confession.

Orient la direction de presque toutes les consciences. Il y a long-temps que cet abus subsiste , par la négligence des Pasteurs , dont le premier devoir est de conduire eux-mêmes leur troupeau. Tournefort assure que la plupart des *Peres Spirituels* , c'est le nom qu'on donne ici aux Confesseurs , s'acquittent très mal de leur emploi , que plusieurs ignorent jusqu'à la formule de l'Absolution ; qu'ils font un trafic honteux de ce Sacrement , & qu'ils réduisent la Pénitence à l'exaction des taxes qu'ils imposent arbitrairement sur chaque péché. C'est peut-être en Orient qu'ont commencé les *Taxes Apostoliques*, qu'on a tant reprochées aux Italiens.

Ordres ecclé-  
siastiques.

Leur Clergé , comme le nôtre , est partagé en différents Ordres. Ils ont des Lecteurs , des Chantres , des Soudiacres & des Diacres. Il faut passer par tous ces grades pour parvenir à la dignité Sacerdotale : mais on peut les recevoir ici en quatre jours , & quelquefois on élève à la Prêtrise des enfants de quinze ans. Après un examen très superficiel , l'Evêque présente le Postulant dans l'Eglise , & demande aux assistants s'ils



le jugent digne du Sacerdoce. Quand les suffrages se réunissent en sa faveur, il est ordonné sur-le-champ ; mais s'il se trouve un seul opposant, l'ordination est refusée, ou du moins suspendue.

Un homme qui aspire à la Prêtrise Mariage des Prêtres. peut se marier avant que de se faire ordonner. Mais il faut qu'il épouse une Vierge, & qu'il ait fait lui-même ses preuves de chasteté. On l'oblige de déclarer en confession qu'il n'a jamais connu de femme, & il faut que le Papas qui l'a confessé certifie la même chose à l'Evêque. Là-dessus on le marie & on le fait Prêtre. Les secondes noces sont interdites aux Papas. Il ne leur est pas permis de dire la Messe lorsqu'ils ont passé la nuit avec leurs femmes. Ceux qui se remarient sont déchus du Sacerdoce, & retournent à l'état séculier. Ainsi la Prêtrise n'est point ici un caractère ineffaçable.

Leurs habits Sacerdotaux consistent dans une aube, une étole, des bouts de manche, une pièce d'étoffe quarrée, qui pend de la ceinture, & qui tombe sur la cuisse droite; une grande chape, que le Prêtre releve Ornements sacerdotaux.

par-devant pour avoir les mains libres , & au dos de laquelle on attache un petit morceau d'étoffe taillé en lozange. Dans les Eglises pauvres tous ces ornements ne sont que de toile ; mais les Papas aisés & les Prélats n'épargnent rien pour en avoir de fort riches. C'est avec ces habits qu'ils disent la Messe.

Messe Grecque.

Le pain destiné pour la consécration est pétri avec du levain ; mais on applique dessus les caractères suivants , qui signifient , *Jesus-Christ est vainqueur*.

|    |   |
|----|---|
| IC | X |
| NI | K |

Ces lettres s'impriment ordinairement avec un moule de bois sur un pain fait exprès ; quelquefois le Prêtre les trace lui-même sur du pain ordinaire avec la pointe d'un couteau. L'Officiant détache la crouste où se trouvent ces caractères, coupe en triangle un petit morceau du même pain , & rompt outre cela un grand nombre de parcelles , qu'il offre à Dieu en mémoire des Saints invoqués dans le Rituel Grec , & des

personnes pour lesquelles il va célébrer le sacrifice, nommant, à chaque parcelle qu'il coupe, le Saint dont il fait la commémoration, & la personne qu'il recommande à Dieu. Il met tous ces morceaux dans un bassin, placé sur un petit autel qui est à la gauche du Sanctuaire, les couvrant d'un voile, sous lequel il pose une croix d'argent, afin que le voile ne touche pas aux parcelles. Il verse dans le calice du vin & de l'eau, & le dépose sur le même autel au-dessus du bassin. Au temps de la consécration, il porte le calice & le bassin sur le grand autel, rompt en quatre morceaux la croute dont j'ai parlé, & les met avec les autres parcelles dans le calice, où il verse un peu d'eau chaude, après quoi il prononce les paroles sacramentales : *Ceci est mon corps : Ceci est le Calice de mon sang*, &c, que les Grecs expliquent comme nous littéralement ; c'est-à-dire, qu'ils entendent une présence réelle & corporelle ; ce qui est certainement l'ancienne foi de l'Eglise. S'il n'y a pas de communicants, le Pape consomme toutes les especes, mais si quelqu'un des assistants s'ap-

proche de la sainte Table, on lui donne avec une cuillère une portion du pain & du vin consacrés. Ce qui reste du pain, dont le Prêtre a tiré les parcelles de la consécration, est distribué aux Fideles, sous le nom de pain bénit. Les mains qui pétrissent ce pain doivent être pures; c'est-à-dire, que les personnes qui y travaillent doivent se séparer de leurs femmes, ou les femmes de leurs maris, vingt-quatre heures auparavant.

Forme de  
leurs Eglises.

Les Eglises qu'ils possèdent sont pauvres & mal bâties : les Turcs se sont emparés des plus beaux temples. Quelques anciennes Basiliques qui subsistent encore, sont parragées en deux nefs, dont les toits sont inclinés. Le clocher s'élève au haut du frontispice entre les deux toits. Les Eglises ordinaires n'ont qu'une nef, où se tient le peuple. On y voit quantité de petites potences, sur lesquelles on s'appuie. Il y a aussi quelques sieges de bois adossés contre la muraille. La nef est séparée du chœur par une cloison peinte & dorée, qui cache entièrement. Cette cloison a trois portes. Celle du milieu s'appelle la porte sainte. On l'ouvre pen-

dant la Messe ; & c'est par-là que le Diacre sort du chœur pour aller lire l'Evangile dans la nef. Le chœur regarde toujours le Levant. Le sanctuaire est la partie la plus élevée. Les Laïques n'y entrent jamais, & les Empereurs Grecs n'étoient pas plus privilégiés que les autres. On y voit trois autels : un au milieu, où est la sainte Table, avec une Croix & le Livre des Evangiles ; un autre à droite, sur lequel on place les vases sacrés, les Livres ecclésiastiques & les ornements sacerdotaux ; & le troisième à gauche ; où l'on met le pain & le calice avant la consécration.

Les femmes qui ont l'incommodité ordinaire à leur sexe , n'entrent pas dans les Eglises. On les oblige de rester à la porte ; & tant qu'elles sont dans cet état , il ne leur est pas permis de communier , ni de baiser les images. Les Turcs ont interdit aux Grecs l'usage des cloches. On y supplée par des bandes de fer courbées , qu'on perce de plusieurs trous, & sur lesquelles on frappe avec de petits marteaux de même métal. On suspend ces bandes à des branches d'arbre. Ils ont un autre carillon plus simple , qui con-

siste dans une latte de bois fort large, qu'on bat avec un maillet.

L'Office se fait régulièrement dans les Temples les Dimanches & les Fêtes, & dure cinq ou six heures. Il commence de grand matin, ordinairement à deux heures après minuit; suivant la Coutume des premiers Chrétiens : il est permis de porter son déjeûné dans l'Eglise. Après les prières ordinaires, on lit l'Ecriture Sainte, ou quelques pieuses légendes, qui contiennent, dit Tournefort, quantité de faits apocryphes.

Outre les Eglises Paroissiales & les Monasteres, il y a dans le pays un nombre infini de Chapelles. Chaque Papas veut en avoir une, pour s'épargner la petite incommodité de dire la Messe dans l'Eglise d'un autre. Toutes les images sont plates; on ne voit dans les Temples aucune figure en relief. Ce Peuple superstitieux leur rend un culte qui tient un peu de l'idolâtrie. On allume des lampes devant les Saints; on les fait danser dans les fêtes solennelles, au son des fifres & des tambours; on les consulte & on les implore dans toutes les affaires; on

Culte superstitieux.

jure par leurs représentations ; on les remercie des bons succès ; quelquefois on les apostrophe & on les gronde dans le malheur.

L'usage de l'Eau Bénite est aussi commun dans l'Eglise Grecque que dans l'Eglise Romaine. Les Orientaux n'y mettent point de sel. On en fait le jour de l'Epiphanie pour toute l'année, & les Papas en portent dans toutes les maisons. On bénit aussi ce jour-là les fontaines, les puits, les fleuves & la mer, en jettant de petites Croix dans l'eau.

Voilà les cérémonies religieuses des Grecs. Quant à leur créance, elle est la même que la nôtre, à quelques articles près, *qui regardent*, dit un savant Bénédictin \*, *plutôt la discipline que le dogme*. Ils ne reconnoissent plus la primatie du Pape ; parce qu'ils se plaignent, peut-être avec justice, que le Pontife de Rome a usurpé une domination trop absolue sur les autres Evêques. Le premier, & le plus respectable des Conciles Ecuméniques, ayant déclaré que le Saint-Esprit procède du Pere, & ne s'étant point expliqué, non plus que

Usage de  
l'eau bénite.

En quoi leur  
créance dif-  
fere de la nô-  
tre.

Dom Vaif-  
fete.

l'Ecriture (1), sur la procession du Fils, ils croient que l'Eglise Latine a eu tort de prononcer sur cet article, & d'ajouter au Symbole de Nicée les paroles *filioque*. A l'égard du Purgatoire, ils le regardent comme un lieu d'exil & de tristesse, où l'on est privé de la vue de Dieu jusqu'à l'entiere expiation de ses fautes. Ils ne croient pas que les ames y souffrent un autre supplice, ni qu'elles soient purifiées par le feu. Ils prient pour les morts, dans l'espérance de fléchir en leur faveur la justice divine. Il est à remarquer que l'Eglise Romaine ne les traite que de schismatiques.

(1) Voyez ci-dessus, p. 462, rem. (1).





## ARTICLE VIII.

*Etat des Sciences chez les Grecs. Gouvernement. Coutumes remarquables. Portrait de ce Peuple.*

**A**PRE'S la prise de Constantinople par les Turcs, les plus habiles d'entre les Grecs passerent en Occident, & y porterent les Arts & les Sciences de leur pays. On vit alors renaître les Lettres en Italie, & cette lumiere se répandit en France, en Allemagne, & dans les autres contrées de l'Europe. Mais les Orientaux commencerent à négliger l'étude, & tomberent en peu de temps dans une affreuse barbarie. Cependant le Prince Cantimir assure que depuis un siècle ils sont moins ignorants, & qu'ils ont à Constantinople des Académies, où l'on enseigne en Grec pur & littéral la Philosophie, les Belles-Lettres, la Théologie, la Médecine, & d'autres connoissances. Il cite plusieurs personnages qui se sont distingués de son temps dans cette Académie, tels que *Cariophylle*, éga-

Epoque de la  
décadence  
des Arts parmi  
les Grecs.

Ils ont encore  
quelques Savants.

Démétrius  
Cantimir,  
Hist. de  
l'Empire  
Ottoman,  
sur le regne  
de Mahomet  
II Rem. (K).

lement consommé dans la Philosophie & dans la Théologie; *Balaïse*, *Scævophylax*, *Antoine* & *Spandon*, Péripatéticiens célèbres; *Sebastus*, qui s'est fait connoître par son Calendrier Ecclésiastique, & par plusieurs écrits de controverse; le moine *Denys* & *Maurocordato*, qui étoient deux Savants du premier ordre: le dernier, entre un grand nombre de Livres, a publié une Histoire universelle, & un Traité de la circulation du sang, qu'on a imprimé plusieurs fois en Italie; *Callinicus*, Patriarche de Constantinople; *Meletius*, Archevêque d'Athènes; *Elias Miniati*, Evêque de Messene; *Marc de Larisse*, *Licinius*, *Metrophanes*, *Constantin*, fils d'un Prince de Moldavie; *Andronic Rhangavi*, *Jérémie Caca-vela*, & quelques autres, qui ont excellé en divers genres. Ainsi il y a de l'exagération dans ce que dit Tournefort dans la troisieme Lettre de son voyage du Levant, qu'une ignorance crasse subsiste encore aujourd'hui parmi les Grecs; que c'est un grand mérite, même parmi les gens d'Eglise, de sçavoir lire, & qu'il y a à peine sur les terres des Turcs une

*douzaine de personnes habiles dans la connoissance du Grec littéral.* Une certaine estime nationale nous rend presque toujours injustes dans les jugemens que nous portons des Etrangers : tâchons d'éviter ce défaut dans ce qui nous reste à dire des Grecs.

Ce peuple , quoiqu'affervi à un joug très tyrannique , ne laisse pas de se gouverner en quelques lieux par ses propres Loix. Dans la plupart des petites îles de l'Archipel , & même dans plusieurs places du Continent , il a des Magistrats particuliers, qu'il élit tous les ans , & qui portent l'ancien titre d'*Archontes*. Ils sont chargés de l'administration de la justice dans les affaires civiles , & de la levée des impôts. Pour ce qui est des causes criminelles , la connoissance en est toujours réservée aux Turcs. Dans les places maritimes , c'est le Capitan Bacha qui juge les criminels , lorsqu'il fait avec sa flotte la visite des îles , pour y recueillir le tribut.

Magistrats  
nationaux.

Ce tribut consiste pour les Grecs dans une capitation particulière , appelée *Carach*, dont le tarif le plus

Tribut ap-  
pellé Carach.

commun est d'un écu par tête. On n'y est sujet qu'à l'âge de quatorze ans accomplis ; les Prêtres & les femmes en sont exempts. C'est à quoi se réduisent presque toutes les impositions ; ce qui surprendroit sans doute, si l'on ne sçavoit que tous les peuples qui gémissent sous le despotisme, sont incapables de fournir au Souverain de grands subsides ; & que plus on opprime la liberté d'un État, moins on y trouve de ressources.

**Mariages.**

Les Grecs regardent le mariage comme un Sacrement ; mais ils ne croient pas que ses nœuds soient indissolubles. Un mari, mécontent de sa femme, obtient, sur une simple requête, une Sentence de séparation, que le Patriarche lui fait payer dix écus. Alors les deux parties peuvent former un autre engagement, sans que personne s'en formalise.

Les mariages ont cela de particulier, qu'on choisit de part & d'autre un parain & une maraine, & quelquefois trois ou quatre. Le Pape reçoit à la porte de l'Eglise les mariés, & commence par s'assurer de leur consentement. Ensuite les conduisant à l'autel, il leur met sur la

**Tournefort ,  
Lettre III.**

tête une couronne de feuilles de vigne , garnie de rubans & de dentelles. Il passe un anneau d'or dans le doigt du garçon , & un anneau d'argent dans celui de la fille ; puis il change plus de trente fois ces anneaux , mettant au doigt de l'épouse l'anneau du mari , & au doigt du mari l'anneau de l'épouse. Les parains & les maraines s'approchent après cela , & font le même changement d'anneaux ; ce qui rend cette première cérémonie très longue. Quand elle est finie , les parains ôtent aux mariés leurs couronnes ; & se tenant les uns les autres par la main , ils font en rond plusieurs tours , pendant lesquels les assistants leur donnent des coups de poing & des coups de pied , suivant une ancienne coutume. Après cette espece de farce , le Papas coupe des mouillettes de pain , & les met dans une ecuelle avec du vin. Il en mange une , & en présente une autre à la mariée , puis au mari , & enfin à tous les assistants. Quand le mariage se fait l'après midi , comme il arrive souvent , le Papas ne dit point la Messe. Les parents & les amis envoient ce jour-là aux mariés de

grandes provisions de pain , de viande & de vin : on se réjouit ainsi à frais communs pendant deux mois.

Enterre-  
ments.

Idem ibid.

La cérémonie des enterrements est très lugubre. Dès qu'une personne a fermé les yeux , on entend des cris extraordinaires , non seulement dans sa maison , mais dans tout son quartier , chacun affectant de pleurer le mort , jusqu'à ses ennemis même : on scandaliseroit ses voisins , si dans cette occasion on ne faisoit pas au moins semblant de verser quelques larmes. On expose le corps , le visage découvert. Les parents , les amis , & des pleureuses gagées environnent le défunt , lui font les derniers adieux , & l'entretiennent comme s'il étoit vivant. Les pleureuses , après avoir poussé des cris affreux , chantent une complainte à sa louange , & recommencent ensuite leurs hurlements , s'arrachant les cheveux , & se frappant la poitrine avec la dernière violence.

On enleve le défunt peu de temps après qu'il est expiré , pour le conduire au lieu de la sépulture , sans examiner s'il est mort d'une maladie de langueur , ou s'il ne seroit peut-

être pas tombé en létargie. Le convoi commence par quelques jeunes garçons, qui portent chacun une croix de bois. Ils sont suivis des Papes, dont le chef a une chape blanche, tandis que les autres n'ont que de simples étoles de différentes couleurs. On porte ensuite le corps, qui est revêtu de ses plus beaux habits, le visage découvert. Ordinairement la bière est ornée de fleurs & de rubans. Le plus proche parent la suit, les yeux baissés & mouillés de larmes, appuyant les bras sur deux personnes, qui l'exhortent à se résigner à la volonté du Ciel. Les autres parents des deux sexes paroissent ensuite, accompagnés de quelques amis qui les soutiennent aussi par les bras. Les filles & les femmes s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine, & poussent des cris lamentables. On s'arrête dans la grande place, pour y réciter l'Office des Morts; après quoi on se rend à l'Eglise, où l'on fait quelques autres prières, avant que de mettre en terre le défunt. En entrant dans la chapelle, on paye les Prêtres qui ont assisté au convoi, & on distribue plusieurs pains aux pau-

vres, avec quelques brocs de vin. Un Papas met sur l'estomac du mort un morceau de poterie, sur lequel on a gravé avec la pointe d'un couteau une croix & les caractères I. N. B. I. (1). Ensuite ses parents lui font les derniers adieux, & le baissent à la bouche. Quand le corps est inhumé, on retourne dans le même ordre à la maison, où chacun tâche de se consoler en faisant la débauche.

Il n'y a point de Messe pour le défunt le jour de l'enterrement; mais on en fait dire quarante le lendemain dans toutes les Paroisses. Outre les distributions manuelles qui se font aux Prêtres dans ces occasions, la coutume est d'envoyer à l'Eglise un grand plat de grains de froment bouilli, garni d'amandes, de raisins secs, de grenades, de sésame, de basilic, de morceaux de sucre, ou de confitures sèches. C'est ce que les Grecs appellent l'offrande du *Coliva*, c'est-à-dire, du froment cuit. L'objet de cette cérémonie, dont l'institution est fort ancienne, est de rappeler aux Fideles le dogme de la résurrec-

Offrande du  
Coliva.

(1) *Jesus Nazarenus Barabbas (Rex) Judæorum.*



tion des morts , qui est principalement fondé sur ces paroles de saint Jean : *Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a mis en terre , il demeure stérile ; mais quand il vient à mourir , il est d'une grande fécondité.* Le Coliva se met sur le tombeau du mort , & on a coutume d'y ajouter quelques paniers de fruits & quelques pots de vin. Les Prêtres retiennent pour eux la plus grande partie de ces présents , qu'on renouvelle plusieurs fois l'année , comme le quarantieme jour après le décès , & le dernier jour du troisieme , du sixieme , du neuvieme & du douzieme mois. Les héritiers du défunt donnent pendant un an aux pauvres , soir & matin , la portion de viande , de pain & de vin , qu'on lui auroit servie s'il eût été vivant. Une autre coutume les oblige d'aller pleurer fréquemment sur son tombeau , de laisser croître leur barbe , & de ne point changer de vêtements tant que dure le deuil. On s'abstient alors , dans quelques lieux , de l'usage des Sacrements , & l'on se fait même un scrupule d'aller à l'Eglise ; abus que les Papas sont quelquefois forcés de réprimer par la

538 HISTOIRE  
menace de l'excommunication.

Opinion singulière sur les revenants.

Idem ibid.

Les Grecs se persuadent que le diable entre dans le corps de certaines personnes après leur mort , le ranime en quelque sorte , & en forme un fantôme terrible , qui tourmente de plusieurs manieres les vivants. Ces prétendus revenants s'appellent *Vroucolavas*. L'Ecrivain que j'ai cité rapporte un fait . qui prouve jusqu'où va à cet égard la crédulité des Orientaux. Un paysan de Mycone , homme inquiet & querelleur , fut assassiné par un ennemi secret. Deux jours après son enterrement , le bruit courut qu'on le voyoit se promener à grands pas pendant la nuit , & qu'il entroit dans les maisons , où il renversoit les meubles , éteignoit les lampes , & causoit beaucoup d'autres désordres. Plusieurs gens s'en plaignirent , même des Papas , & d'autres personnes d'autorité. On ne manqua pas de faire dire des messes ; mais le spectre continua son train. Là-dessus , les principaux habitants de l'île s'assemblerent , & conclurent qu'il falloit chasser le diable , qui étoit entré dans le corps du paysan. On exhuma le cadavre ,

on l'ouvrit , & on en arracha le cœur qui fut brulé sur le rivage. Le Boucher qui disséqua le corps , protesta qu'il étoit encore tout chaud , quoi-qu'il y eût dix jours qu'on l'avoit mis en terre. On s'imagina , au moment de l'ouverture , qu'il en sortoit une fumée épaisse ; & les gens qui l'avoient porté à l'Eglise , affirmèrent qu'ils s'étoient apperçus qu'il n'étoit pas devenu roide après sa mort. Ainsi personne ne doutant que le diable n'eût pris possession de ce malheureux , tous les assistants s'écrierent *Vroucolavas , Vroucolavas* , & ce bruit effrayant se répandit en un moment dans toute la ville.

Au reste , le spectre n'en devint pas plus sage , & fit même plus de vacarme qu'auparavant. On l'accusa de battre les gens pendant la nuit , d'enfoncer les portes des maisons , de renverser les terrasses , de briser les fenêtres , de boire le vin des celliers. « Rien de plus pitoyable, ajoute l'Auteur , que l'état où étoit cette île : tout le monde avoit l'imagination renversée : les gens du meilleur esprit paroissoient frappés comme les autres : c'étoit une véritable ma-

ladié du cerveau , aussi dangereuse que la manie & la rage. On voyoit des familles entieres abandonner leurs maisons , & venir des extrémités de la ville porter leurs grabats dans la place , pour y passer la nuit. Chacun se plaignoit de quelque nouvelle insulte : ce n'étoit que gémissements à l'entrée de la nuit : *plusieurs prirent le parti de se retirer à la campagne ».*

Le désordre continuant , on fit des processions pendant trois jours & trois nuits , & on prit enfin la résolution de bruler le Vroucolavas tout entier ; ce qui fit cesser le tumulte. Chacun crut alors que le diable avoit été forcé de quitter la place , & l'on fit quelques chansons pour le tourner en ridicule. Mais le Capitain Bacha , à la premiere visite qu'il fit dans l'île , condamna les habitants à une grosse amende , pour avoir exhumé sans sa permission le corps du payfan. Tournefort observe que la plupart des désordres attribués au prétendu Vroucolavas , furent causés par une troupe de vagabonds , dont plusieurs furent arrêtés , & confesserent qu'ils étoient entrés

dans les maisons qu'on avoit eu la simplicité d'abandonner,

Les Grecs des îles & de la campagne s'habillent fort simplement. Habillement  
des Grecs.

La plupart n'ont qu'une camifole de toile ou de drap sans manches, une chemise de coton, & un caleçon de toile bleue fort ample, qui tombe sur les pieds. Ils se couvrent la tête d'une calote rouge assez profonde, qui leur tient lieu de bonnet. Leur chaussure consiste dans des pantoufles légères de maroquin rouge : quelquefois ils portent des bottines du même cuir, qu'on attache par derrière avec un lacet. Les gens de distinction ont de longues robes & de longues vestes, peu différentes de celles des Turcs. Leur bonnet a la forme d'un pain de sucre. C'est une coëffure beaucoup moins noble que le turban, dont l'usage n'est permis qu'aux disciples de Mahomet.

L'habillement des Dames varie selon les pays & les conditions. Il y en a qui n'ont pour tout vêtement qu'une jupe de drap rouge, extrêmement plissée, suspendue aux épaules par deux cordons, & qui ne passe pas les genoux. Elle s'élève jusqu'au

dessus de l'estomac, & laisse la poitrine découverte. Quelques femmes n'ont qu'une chemise sous cette jupe; mais le plus grand nombre porte des caleçons. Un grand voile leur couvre la tête, & tombe avec assez de grace sur leurs épaules. Leur gorge n'est couverte que par leur chemise, qui est d'une gaze légère & transparente. L'usage des corsets, & des autres habillements qui gênent le corps en faisant briller la taille, est ici absolument inconnu. Dans quelques endroits, les Dames d'un rang distingué portent dix ou douze jupes de soie très courtes, avec une longue veste qui flore sur les pieds, & dont les extrémités sont bordées de dentelles d'or ou d'argent. On voit les mêmes ornements sur les manches, qui sont fort amples. Elles mettent par-dessus la veste une espece d'habit, d'une étoffe très riche.

Leur coiffure est également décente & agréable. Quelquefois elles relevent leurs cheveux, & en forment une grosse touffe, qu'elles renferment dans un rézeau d'argent : un grand voile de gaze, dont les extrémités sont brodées, couvre le

reste de la tête. Les femmes les plus qualifiées laissent floter leurs cheveux , qu'elles partagent en plusieurs tresses , & n'ont sur la tête qu'un petit chapeau , couvert de perles ou de diamants. Une chaîne d'or , marquée de leurs armoiries , leur sert de collier , & leurs doigts sont chargés d'anneaux & de bagues. Leur chaussure est très riche , & consiste en des patins , qui ne couvrent que l'extrémité du pied.

Les Dames Grecques ne sortent jamais qu'avec un nombreux cortège ; & si c'est pour assister à quelque fête ou à quelque cérémonie , elles sont ordinairement à cheval. Les Loix du pays , & l'humeur jalouse des hommes , obligent les femmes à une grande retenue. Elles sortent peu ; elles reçoivent rarement des visites ; il y a lieu de croire qu'elles sont en général très sages. Dans les Eglises , elles sont séparées des hommes : un grand voile leur couvre le visage & la plus grande partie du corps. Les Etrangers éprouvent qu'elles ont peu de penchant pour eux , & qu'elles sont beaucoup plus portées à s'humaniser avec les Grecs.

Portrait des  
femmes.

Elles sont vaines, ambitieuses, passionnées pour la parure & pour la dépense, fort composées dans leur maintien, mais avec une affectation qui tient plus de l'orgueil que de la dignité. Le sang est assez beau parmi les personnes d'un certain rang ; mais dans les conditions subalternes, les femmes sont fort laides. On trouve mille brunes contre une blonde ; aussi les blondes sont-elles ici préférées, de même qu'en Italie & en Espagne. Ce qu'elles ont de plus généralement beau, c'est la taille ; mais elles s'habillent si mal, qu'elles ne tirent presque aucun parti de cet avantage. Elles abandonnent leur gorge à sa pente naturelle ; & le voile léger qui la couvre, en dessine exactement le contour. Les yeux y gagnent peu, & les Papas se dispensent avec raison de s'élever contre un tel abus. Elles vont presque tous les jours au bain : ce qui n'empêche pas qu'elles n'aient l'air fort mal propre.

Portrait des  
hommes.

Pour ce qui est des hommes, ils ont en général le teint bazané, la taille médiocre, la physionomie peu agréable, l'air bas & commun. Trois siè-



cles d'esclavage n'ont pu humilier l'orgueil de ce peuple, qui est plus infatué que jamais de son ancienne grandeur, & qui regarde tous les Occidentaux comme des barbares échappés de ses fers. Il n'y a presque point de Grec un peu aisé, qui ne se croie issu de quelqu'une des plus illustres familles du pays. Rien de plus commun dans les îles de l'Archipel, & dans quelques endroits du Continent, que de trouver de ces prétendus nobles, qui prennent le nom de Paléologue, de Comnene, de Lascaris, de Lusignan, de Justiniani, &c. Leur paresse égale leur orgueil; mais elle est en quelque sorte excusable dans un pays où il est dangereux de montrer de l'industrie, & où la richesse n'est qu'un titre de plus pour être opprimé.

Les Grecs ont d'ailleurs de l'esprit & de la gentillesse. Ils sont doux, sociables, caressants; fourbes & menteurs, comme leurs ancêtres; insolents dans la fortune; souples & rampants dans l'adversité; d'une inconstance excessive, grands parleurs, portés à la raillerie & à la médisance, passionnés pour les amusements

frivoles. Dans quelques îles de l'Archipel ils passent les nuits & les jours de fête à danser.

Les femmes s'occupent dans leurs maisons à des ouvrages de broderie , qui surpassent tout ce qu'on fait ailleurs de plus parfait en ce genre. Les principales occupations des hommes sont l'agriculture , la pêche , les travaux mécaniques & le commerce. C'est dans ces Arts. qu'ils trouvent leur subsistance , ne cherchant rien au-delà , ne se souciant en aucune maniere de thésauriser , & vivant , comme on le dit , au jour le jour. Ils sont grands fumeurs , comme les Turcs. C'est un goût presque général chez tous les peuples paresseux , & un charme puissant contre l'ennui qui les accable.

*Fin de l'Histoire des Grecs.*



---

## CONCLUSION

### DE L'HISTOIRE DES ORIENTAUX.

*Ou Analyse succincte de ce que nous  
avons dit des Empires Asiatiques.*

**I**L n'est pas inutile de rappeler, dans une courte analyse, ce que nous avons dit de plus remarquable concernant les Empires Asiatiques. Les idées se perdent, ou se confondent quelquefois, dans la lecture d'un long Ouvrage; & c'est un grand soulagement pour la mémoire, que de pouvoir se représenter sous un coup d'œil les objets variés qu'offre l'Histoire de tant de peuples.

L'Asie, cette portion la plus belle & la plus peuplée de notre hémisphère, la plus considérable par son étendue, la plus riche & la plus diversifiée dans ses productions, renferme dans son sein six nations principales : les Chinois, les Japonois, les Indiens, les Persans; les Arabes & les Turcs.

I.  
Les Chinois.

Les Chinois occupent , dans la partie la plus orientale de son Continent , un Empire qui a quatre fois l'étendue de la France. C'est un peuple dont l'origine se perd dans les temps les plus reculés. Sa Monarchie existoit près de trois mille ans avant la fondation des plus anciens Royaumes qui soient aujourd'hui en Europe. Son éloignement l'a soustraite , non seulement à la domination , mais même à la connoissance des Perses , des Grecs & des Romains , qui ont donné des fers à tant d'autres peuples Asiatiques. Son gouvernement est le chef-d'œuvre de la prudence , & fait honneur à l'humanité. Deux Loix fondamentales en font l'appui ; l'obéissance envers les Peres , & la soumission pour les Souverains. Les Chinois ne font presque point de distinction entre ces deux devoirs , & donnent indifféremment le nom de *pere* & de *mere* aux Auteurs de leur naissance , & aux Magistrats qui les gouvernent. L'Empereur lui-même est communément appelé *le grand pere* ; & les soixante millions de Sujets qui lui obéissent , ne composent proprement qu'une

seule famille dont il est le chef.

De-là , cette ignorance heureuse des différences injustes , que le hazard de la naissance met ailleurs entre les hommes. Tous les Chinois sont également nobles , parce qu'ils appartiennent tous au Pere commun de l'Empire. De-là cette modestie des Souverains ; cette simplicité dans leur table & dans leurs vêtements ; cet éloignement des occupations frivoles & de la mollesse ; cette attention continuelle à rendre les peuples heureux , à modérer les impôts , à récompenser , même du Mandarinat , les laboureurs qui se distinguent , à secourir les Provinces qui souffrent , à s'opposer aux vexations des Ministres & des Gouverneurs. De-là encore ces Loix si douces , qui pardonnent jusqu'à deux fois le vol , & qui n'ordonnent une peine capitale que pour l'homicide & la rébellion. L'Empereur signe tous les arrêts de mort , & les révoque quand il veut ; c'est un pere qui ne châtie qu'à regret ses enfants. Ce gouvernement a paru si beau aux Tartares , aujourd'hui Maîtres de la Chine , qu'ils n'y ont

rien changé, & qu'ils ont abandonné leurs propres constitutions pour se soumettre aux Loix d'un peuple vaincu.

Une forme d'administration si équitable & si douce ne sçauroit manquer de produire une grande population. On peut dire qu'elle est ici excessive & même onéreuse. La Chine, dans les années fertiles, peut à peine nourrir les habitants qu'elle contient ; & lorsque la stérilité afflige quelque Province, *la misere* fait périr des milliers d'hommes. Dans les familles indigentes, les mères trop fécondes sont dans l'habitude de noyer ou d'exposer leurs enfants : c'est ainsi qu'on s'oppose ailleurs à la multiplication des animaux domestiques en étouffant leurs petits.

Les Chinois sont très modestes dans les édifices particuliers ; mais leur magnificence éclate dans les bâtimens publics. Les Romains & les Grecs n'ont point fait de plus grands ouvrages que ce superbe canal qui traverse tout l'Empire du septentrion au midi , & cette fa-

meuse muraille de cinq cents lieues de long , bâtie sur les frontieres de la Tartarie. La Chine , également cultivée dans toute son étendue , est couverte de bourgs & de villages. On y compte près de seize cents villes , dont plusieurs égalent & surpassent même en grandeur Paris ou Londres. Deux de ses gros bourgs contiennent chacun un million d'habitants.

Ce peuple , d'ailleurs très socia-  
ble , a peu de commerce avec les autres nations , ne voyage presque jamais , ne fait point de cas des curiosités étrangères , & méprise tous nos arts d'Europe. Entêté de ses propres usages & de sa prétendue supériorité , il n'imité aucune mode , n'adopte aucune nouveauté , & ne veut rien apprendre des autres peuples. Ses Sciences sont au même point où elles étoient il y a deux mille ans , c'est-à-dire , dans un grand degré d'imperfection. Il lui eût été facile de changer ses caracteres hiéroglyphiques & ténébreux , dont le nombre charge inutilement sa langue , & d'y substituer l'usage des Lettres Phéniciennes , que les In-

diens ses voisins, & les Egyptiens eux mêmes, ont adoptées. On eut levé par cette méthode une partie des difficultés qui embarrassent son idiome, & qui sont si insurmontables, que la vie d'un homme suffit à peine pour connoître la moitié de ses caractères. Rien ne marque davantage l'imperfection de cette langue, que l'impuissance où elle est, malgré la multitude prodigieuse de ses signes, d'exprimer exactement la prononciation des mots *Européens*.

La Chine doit être regardée comme le plus bel Empire de l'Univers, soit pour la douceur du climat, soit pour le nombre des habitants, soit pour la fertilité du terroir, soit enfin pour l'abondance & la beauté des manufactures. Défendu de tous côtés, ou par l'Océan, ou par des montagnes escarpées, la nature semble avoir pris soin elle-même de le fortifier. D'ailleurs, depuis qu'il est soumis aux Tartares Orientaux, il n'a plus d'ennemis à combattre; à moins que de nouveaux essaims de ces Barbares, dégoûtés des lieux sauvages qu'ils habitent, n'entreprennent de se répandre encore dans son



son sein , & de lui donner une vingt-troisième Dynastie. Ses habitants , amollis par une longue paix & par les délices d'un climat voluptueux , résisteroient difficilement à une pareille invasion. Pour ce qui est des Tonquinois , des Cochinchinois & des Coréens , ces peuples , plus timides encore que celui dont nous parlons , ne peuvent lui causer aucune inquiétude , & sont trop heureux que l'Empereur de la Chine , leur ancien Maître , se contente aujourd'hui de leur faire payer un léger tribut.

Les Chinois ont trois Religions ; ou plutôt n'en ont aucune. Les Secrateurs de Fo & de Laokiu sont des idolâtres grossiers , qui adorent le diable sous des figures ridicules , & qui se fabriquent tous les jours des Divinités de caprice , qu'ils maudissent dans l'adversité , & qu'ils chargent d'injures & de bastonnades. Les Lettrés sacrifient politiquement à Confucius , invoquent quelquefois le Ciel sous le nom de *Tien* , & sont au fond du cœur de véritables Athées. On a voulu les faire Chrétiens ; mais il s'est trouvé dans leurs passions &

dans leurs préjugés des obstacles insurmontables.

---

II.  
Les Japo-  
nois.

Les Japonois occupent, à l'orient de la Chine, un Empire beaucoup moins vaste, composé de trois grandes îles, & de quantité d'autres plus petites. L'Océan l'environne de toutes parts, & le pénètre en quelques endroits, y formant des golfes, de grandes baies, une infinité d'anfes, avec un grand nombre de détroits & de canaux. Des côtes escarpées, & toujours battues d'une mer orageuse, lui servent de rempart. Les Typhons, les Trompes, & d'autres tourbillons impétueux, rendent cette mer très dangereuse, sans parler des écueils dont elle est semée, & des vents de terre qui s'opposent presque toute l'année aux vaisseaux qui viennent du midi : il n'y a qu'une saison très courte, qui soit favorable à cette navigation. L'intérieur du pays est rempli de montagnes, dont plusieurs sont enflammées; les orages, les tonnerres & les tremblements de terre y sont très fréquents.

Cette contrée est peu fertile, &

produit à peine assez de grains pour la nourriture des gens aisés. Le peuple ne vit que de racines & de légumes. Le besoin a fait imaginer ici des ressources, inconnues dans la plupart des autres pays. Ces Insulaires recueillent, comme des choses précieuses, les herbes sauvages qui naissent sur les rochers, les plantes que la mer engendre, l'algue qui se trouve sur ses rivages, & d'autres productions de cette nature, qui sont rejetées par le commun des hommes. Ils rendent ces aliments supportables par la manière de les préparer, & en composent même des mets friands. Le pays a d'ailleurs ses richesses. On y trouve des mines de cuivre; de l'argent plus pur que celui d'aucune autre contrée; de l'or, de l'ambre gris, des perles, des cornalines, des saphirs; du vernis aussi beau que celui de la Chine; des soies très abondantes, mais d'une qualité assez commune.

Le Japon a un gouvernement fort particulier. On y reconnoît deux Souverains; l'un appelé *Mikaddo*, & plus communément *Dairi*, qui est le chef de la Religion; l'autre

qu'on nomme *Cubo*, & qui a en partage toute la puissance temporelle. Les Dairis descendent de *Sinmu*, qui fonda la Monarchie Japonoise plus de six cents ans avant Jésus-Christ : ainsi il n'y a point dans l'Univers de plus ancienne maison Souveraine.

L'origine des *Cubo* est très moderne. Ils commandoient au douzième siècle les armées de l'Empire, sous le titre de *Séogun*. Cette dignité se perpétua malgré les Empereurs. *Fidejos*, vingt-neuvième Général, prit le premier le titre de *Cubo*, qui signifie Régent, & y joignit celui de *Taikosama*, ou de Grand Seigneur. Il secoua entièrement le joug des *Mikaddo*, & borna tout leur pouvoir à la direction des affaires ecclésiastiques. Les Califes de Bagdad ont été traités de la même manière par les Emirs qui commandoient leurs armées.

Le Dairi, malgré la perte de sa puissance temporelle, conserve encore de grandes prérogatives. Il a toujours le titre d'Empereur ; son autorité est absolue dans toutes les affaires qui concernent la Religion ;

il confere tous les titres d'honneur , même celui de Cubo. Les peuples le respectent comme une Divinité , & croiroient commettre une profanation sacrilège , s'ils touchoient à ses habits , ou s'ils faisoient usage des vases qu'on met sur sa table : c'est pour cette raison qu'on les brise dès qu'il s'en est servi.

On a dit que ces Princes se tenoient autrefois des heures entieres sur leur trône dans une posture immobile , sans oser même tourner les yeux. S'ils faisoient par hasard quelque mouvement , on se croyoit menacé des plus grands malheurs. Il n'est pas étonnant qu'on ait ôté l'administration temporelle à de tels Rois ; mais cette idole est si respectée des Japonois , que les Cubo n'ont pas eu le courage de la renverser.

Ces peuples sont fiers , inquiets , remuans , & d'une inconstance que rien n'est capable de fixer. Il falloit un homme tel que Taikofama , pour les discipliner. Ce Prince , voyant qu'ils abusoient de l'indulgence de leurs Dairis , & que le Royaume étoit en proie à des cabales continuelles institua des Loix

très dures , qui peuvent néanmoins passer pour justes , relativement au caractère indomptable de ces Insulaires , & à la réforme qu'on vouloit établir dans le Gouvernement. Ce qu'elles ont de plus sévère , c'est que leur transgression est toujours suivie d'un châtiment corporel. On a supprimé les taxes pécuniaires , que les pauvres ne sçauroient payer , & qui soustraient trop souvent les riches à la rigueur des Juges. L'homicide imprévu , même forcé , est puni de la roue ou du feu. Cette Loi étoit nécessaire parmi des Barbares qui avoient tous les jours des querelles sanglantes. On punit des mêmes peines la contrebande avec l'Etranger , & l'infraction de certains Réglements de pure police. Les Ordonnances , qui s'affichent dans les rues & sur les grands chemins , expliquent en quatre mots les volontés du Prince , sans rendre compte des motifs qui le font agir. Les préambules & les détours ne réussiroient point ici : on croit que le laconisme convient mieux à la Majesté d'un grand Monarque.

Cet Empire est séparé de toutes les autres régions du monde , non-

seulement par une mer orageuse, mais par la nature de ses constitutions, qui interdisent aux Etrangers l'entrée du Royaume, & qui défendent aux Japonois d'en sortir, sous peine d'être traités de déserteurs & de transfuges. Les Hollandois sont les seuls Européens qu'on tolere ici. On les tient enfermés, comme des prisonniers d'Etat, dans une espee de maison de force, d'où ils ne sortent qu'une fois l'année, pour aller porter leur tribut au Cubo. Les Chinois peuvent envoyer des vaisseaux à Nagasaki; mais il leur est défendu d'y séjourner. Le Japon est fermé à tous les autres peuples. On ne sçauroit blâmer la conduite de ces Insulaires, quand on se rappelle les violences que les Européens commettent dans toutes les contrées de l'Asie méridionale où ils sont soufferts. Sans ces sages précautions, l'Empire Japonois seroit peut-être aujourd'hui une Province d'Espagne ou de Portugal.

Au reste, cette région peut se suffire à elle-même. Ses habitants sont laborieux, actifs, économes, & surpassent en industrie la plupart des

autres nations Afiatiques. L'Empire Japonois est à proportion aussi peuplé que la Chine. Si l'on y rencontre quelques îles désertes, c'est qu'elles sont absolument stériles. Les bourgs & les villages se touchent de si près, qu'on fait quelquefois plusieurs lieues sans trouver un espace inhabité, comme si l'on marchoit dans une longue rue. Jedo, sa capitale, est, au jugement de Kaempfer, la plus grande ville du monde. La magnificence de leurs fêtes & de leurs spectacles prouve d'ailleurs que le pays n'est pas destitué de richesses.

L'idolâtrie est la Religion de ces îles. Elle se partage en plusieurs branches; mais le culte d'Amida, qui vient originairement des Indes, est le plus répandu. Il regne dans cette secte un esprit de mortification & de rigorisme, dont on ne trouve l'exemple dans aucune autre Religion. Non seulement elle a une infinité d'Anacorettes, qui pratiquent les plus rudes austérités; mais elle a des Martyrs volontaires, qui se donnent la mort de sang froid. Les uns se précipitent dans la mer, ou dans les abîmes enflammés des volcans; d'au-



tres se font écraser sous les roues des chariots qui portent leurs idoles : quelques-uns s'enferment dans une cellule dont ils font murer la porte , & s'y laissent mourir tranquillement de faim , dans la pleine conviction qu'ils trouveront une vie meilleure dans le paradis d'Amida. Il y a aussi au Japon des partisans de Confucius , appelés *Philosophes* , & qui passent ici pour des francs Athées.

Le culte des *Camis* , ou esprits immortels , est le plus ancien dans le pays. Au reste , la maxime du gouvernement est de tolérer toutes les Religions , pourvu qu'elles se tiennent tranquilles , & qu'elles ne troublent point l'ordre public. Nos premiers Missionnaires eurent la plus belle occasion du monde. On reçut avec avidité leur nouvelle doctrine , & en moins de trente ans ils firent un million de prosélites , parmi lesquels on comptoit plusieurs *Jacatas* , ou petits Rois du pays. Ces premiers succès enivrèrent les Chrétiens , qui voulurent régner seuls , & s'établir sur la ruine de toutes les autres Religions. Ils déclamerent sans aucun ménagement contre l'ancien culte ,

Hist. du Japon , du P. Charlevoix , Liv. préliminaire , Chap. X.

Kaempfer ; Liv. IV.

insulterent les Sectateurs & les Ministres , briserent les idoles , & se porterent à d'autres violences , qui indisposèrent contr'eux le gouvernement. C'est ce qui a perdu ici le Christianisme , qui eût jeté sans doute de plus profondes racines , si on l'eût laissé croître paisiblement , sans employer les intrigues , l'autorité , & d'autres ressorts humains , qui appartiennent plus à la politique qu'à la Religion.

Le Japonois , malgré la fierté & la violence de son caractère , a d'excellentes qualités. Il est brave , généreux , bienfaisant , plein d'honneur & de franchise , sincèrement attaché au culte de ses Dieux , vertus qui le distinguent avantageusement des Chinois. Il excelle en plusieurs arts , & il aime en général toutes les sciences qu'il connoît. Les femmes sont sages , laborieuses , & d'une telle fidélité , qu'elles se donnent la mort pour ne point survivre à leurs maris. Les domestiques ne sont pas moins fidèles , ni moins attachés à leurs Maîtres : plusieurs s'engagent par vœu à les suivre au tombeau , & se privent de la vie pour remplir cet en-

gagement. On noie ici , avec la même indifférence qu'à la Chine , les enfants qu'on n'a pas le pouvoir ou la volonté de nourrir. La noblesse a des distinctions éclatantes , & une supériorité marquée sur les autres états : la misère & le mépris sont le triste partage du peuple.

Le Japon , depuis l'heureuse réforme introduite par Taikofama , jouit d'une tranquillité parfaite au-dedans & au-dehors. Les Grands sont entièrement soumis ; & la police sévère , qui regne dans les villes & dans les campagnes , ne laissent lieu à aucun désordre. Le pays est si bien défendu , soit par sa position , soit par ses propres forces , qu'il n'a presque rien à craindre des Puissances voisines. Les Japonois sont heureux de vivre seuls dans leurs îles , & de pouvoir se passer des autres peuples. S'ils renoncent par-là aux curiosités du luxe , & à quelques commodités superflues ; ils évitent aussi les disputes & les guerres , qui sont inséparables du commerce des hommes. Il n'y a point de nation qui ne doive envier un pareil sort.

III.  
Les Indiens.

Habitants  
de la pres-  
qu'île au-de-  
là du Gange.

Nous avons fait succéder l'Histoire des Indiens à celle des Japonois, & nous les avons divisés en trois principales classes, relativement aux différentes contrées qu'ils habitent. La première division comprend les Tonquinois, les Cochinchinois, les Siamois, les Camboïens, les Malais, les Péguans, les Laos, & quelques autres peuples établis dans la partie orientale de l'Inde, au-delà du Gange. Le pays qu'ils habitent a la forme d'une presqu'île. La Cochinchine & le Tonquin, régions les plus reculées vers l'Orient, sont des Royaumes tributaires de la Chine. Leurs habitants ont à peu près les mêmes Loix, la même Religion, la même langue, les mêmes vertus & les mêmes vices que les Chinois.

Les Siamois sont au centre de la presqu'île. Ils prétendent avoir eu pour Législateur Sommonacodom, que leurs Annales font régner plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ. Mais cette Chronologie est si incertaine, qu'elle a été rejetée par leurs propres Savants, qui lui ont substitué

une époque beaucoup plus moderne, dont les commencements se rapportent environ à l'an 638 du Christianisme. Leur Histoire ne nomme aucun Prince entre Sommonacodom & Pra-Poat, qui ne commença à régner que vers l'an 750 de l'Ere Chrétienne. Cette lacune suffit pour faire regarder comme fabuleux tous les temps qui ont précédé Pra-Poat. Je suis tenté de croire que la Monarchie Siamoise a commencé à ce Prince, & qu'elle doit son origine à l'irruption que les Arabes firent dans l'Inde Occidentale vers l'an 700. Quelques Indiens effrayés se refugierent au-delà du Gange, & chercherent un asyle dans les vastes forêts dont le pays de Siam est environné. L'origine des principales villes de cette contrée est peu ancienne : sa capitale n'a été bâtie qu'en 1360 : on comptoit à peine, sur la fin du dernier siècle, dix-neuf cent mille habitants dans tout l'Empire : tout cela conduit à croire que son établissement est assez moderne.

Ce Royaume est situé entre deux golfes, à l'un desquels il donne son nom : l'autre est celui de Bengale.

Cette position lui ouvre l'entrée de toutes les mers des Indes. Juthia, Bankok, Louvo, Campengbet, ses principales villes, sont bâties sur les bords du Ménan, fleuve comparable au Nil par ses inondations périodiques, qui fertilisent tout le pays. Il n'y a guère que les bords de cette rivière qui soient cultivés & peuplés : tout le reste est en friche, & n'offre que de vastes solitudes. Le pays produit quelques bois de teinture, du bois d'aigle, du tamarin, de la casse, de la canelle, des cannes de sucre, du bézoard, des pierres fines, du sable d'or, des mines abondantes de plomb & d'étain, & de belles carrières d'aiman. On y trouve une prodigieuse quantité de singes, & les plus beaux éléphants qui soient dans l'Univers.

Le gouvernement est tyrannique, & par conséquent sujet à de terribles révolutions. Le peuple est accablé d'impôts & de corvées. Les supplices sont d'une cruauté horrible. Toute l'autorité est concentrée dans un seul homme, qui exige des adorations, qui ne se communique à personne, qui s'enferme dans un palais envi-

ronné de trapes de fer, & qui cache à ses sujets jusqu'à son nom. La pauvreté est extrême dans tous les Ordres de l'Etat. Le commerce étranger est depuis plus d'un siècle dans les mains des Hollandois.

Camboie, ancienne dépendance de Siam, est aujourd'hui tributaire des Cochinchinois. C'est un pays vaste, mais assez désert, riche en or, en ivoire, en soie, en bois aromatique, en drogues, dont la plus estimée est la gomme laque. Malaca, au midi de Siam, appartient à la Compagnie Hollandoise depuis 120 ans. Ses peuples, qui professent le Mahométisme, ont fait autrefois une grande figure dans la haute Asie, & se sont répandus dans plusieurs contrées maritimes de l'Inde, où leur langue est encore très commune.

Les Laos occupent au nord de Siam un excellent pays, environné de montagnes & de forêts impénétrables. On trouve chez eux de l'or, du benjoin, du musc, de la gomme laque, des rubis & des perles. Ils sont idolâtres comme les Siamois. On n'a que des lumières confuses sur

568      H I S T O I R E  
les forces & l'étendue de leur Empire.

Les Péguans, établis à l'Occident des Laos, s'étendent sur les bords du Golfe de Bengale, & dans la partie septentrionale de la presqu'île. Leur Etat est vaste, & comprend plusieurs villes considérables, telles que Pégu, Ava, Bakan, Prom, Martaban & Suriam. Les Portugais ont possédé pendant un temps cette dernière place, qui est le meilleur port du Royaume. Le pays produit de l'ivoire, de la cire, du vernis, du cardamome, & les plus beaux rubis de l'Orient. Il est gouverné par un Roi, dont le pouvoir est très absolu. Sa Religion est la même que celle des Siamois.

Le Royaume d'Arrakan s'étend encore davantage vers le nord. La mer de Bengale baigne aussi ses côtes. Arrakan, Orietan, Perrem, Ramu, Dianga & Dobrai, sont ses principales villes. Il s'y faisoit autrefois un très grand commerce, qui est fort tombé depuis cent ans. Le Grand Mogol tire beaucoup d'éléphants de cette contrée. Le Roi du pays tient



un rang distingué parmi les Princes de la presqu'île au-delà du Gange. Ses peuples sont idolâtres, & suivent aussi le culte de Sommonacodom. Ces Indiens ont le naturel barbare & féroce, & infestent de leurs pirateries le Golfe de Bengale & les mers voisines. Il n'y a ici aucune sûreté pour les Etrangers : ceux que la tempête jette sur les côtes sont réduits à l'esclavage.

Tipra & Azem forment la frontière septentrionale de la presqu'île, & ne sont séparés des Etats du Grand Mogol que par le Gange. Ces deux Royaumes sont peu connus. Celui de Boutan est encore plus au nord, & appartient moins à l'Inde qu'au Tibet. Kokonor & Tufan, dont nous n'avons dit qu'un mot, touchent à la Tartarie.

Voilà les Nations établies dans la presqu'île orientale, & qui forment la première division des habitants de l'Inde. La seconde comprend les peuples de la presqu'île occidentale & de l'Indostan, contrées infiniment préférables à celles qu'on vient de décrire.

L'Inde propre, que les Persans & Habitants de

la presque  
en-deçà du  
Gange & de  
l'Indostan.

les Arabes ont nommée *Indostan*, est un des plus beaux pays de l'Univers. Les Egyptiens la conquièrent sous Sésostris, & lui donnerent des Loix & des Dieux. Les Perses & les Macédoniens étendirent leur domination dans sa partie occidentale: les Romains ne pénétrèrent jamais jusques-là. Un essain d'Arabes envahit toute cette contrée au commencement du huitieme siecle de l'Ere Chrétienne; & quatre cents ans après Zingiskan y introduisit pour la premiere fois les Tartares Mogols, qui songerent plutôt à ravager le pays qu'à le conquérir. Tamerlan soumit en 1399 tout ce qui est entre l'Indus & le Gange, & laissa cette belle conquête à ses enfants, qui la conserverent à peine quelques années. Les Mogols de l'Indostan ne laissent pas de le regarder comme le fondateur de leur Monarchie; mais elle ne commence proprement qu'à Babar, le cinquieme de ses descendants, qui s'empara du Kandahar & de quelques autres Provinces occidentales vers l'an 1500, c'est-à-dire, près d'un siecle après la mort de ce conquérant. Ekber, petit-fils de Babar, acheva de soumet-

tre l'Indostan , dont il chassa les Arabes. Aurengzeb subjuga Visapour , Golkonde & Carnate ; c'est-à-dire , les plus belles Provinces de la presqu'île occidentale.

Cet Empire a deux fois l'étendue de la France. L'Indostan seul contient trente-quatre Provinces , la plupart très vastes , & dont quelques-unes formoient autrefois des Royaumes. On y compte plusieurs villes de la première grandeur , telle qu'Agra , Amadabad, Cambaye, Surate, Delhi , Lahor , &c. Ses forces militaires sont très considérables , puisqu'il met ordinairement sur pied un million d'hommes. Quant à ses richesses , on peut dire qu'il surpasse de ce côté-là tous les autres Empires , puisque les revenus annuels de ses Monarques montent à seize cents millions de nos livres. L'Indostan est une espèce de gouffre , où s'abîment tous les trésors de l'Univers. Tous les peuples de l'Asie y portent leur or , & l'Europe s'épuise elle-même pour y faire passer la plus grande partie des richesses qu'elle tire du Mexique & du Pérou.

L'Empereur jouit de la plénitude

du despotisme. Il administre en personne la justice dans toutes les villes où il réside , & les Vicerois font la même chose dans leurs Gouvernements.

Le Mahométisme , introduit dans l'Inde par les Arabes dès le huitieme siecle du Christianisme , est ici la Religion dominante : on ne parvient à aucun emploi considérable sans la professer. Les Mogols suivent , comme les Persans , la secte d'Ali , & sont en général beaucoup moins dévots que les Turcs. Ils ont la taille haute , le corps robuste , & le visage assez blanc pour des Indiens. Leurs mœurs sont douces & faciles ; leur conversation est spirituelle & agréable. Ils ont du goût pour la magnificence , pour les plaisirs & pour les Arts.

Les pays situés au midi de l'Indostan Mogol ont la forme d'une péninsule , que la mer baigne à l'est , au sud & au couchant. Le Golfe de Bengale la sépare de la presqu'île qui est au-delà du Gange. La côte de l'ouest porte le nom de Malabar. Ses principales habitations , du nord au midi , sont *Bacaim* , *Bombay* , *Chaul* , *Goa* , *Carvar* , *Mangalor* , *Cananor* ,

*Balliebatan, Calécut, Cranganor, Cochin & Travancor*, lieux considérables par le commerce du poivre ; *Baçaim, Chaul & Goa*, appartiennent aux Portugais, qui étoient autrefois les maîtres de toute cette côte. Les Anglois possèdent *Bombay*. *Cranganor, Cochin & Travancor*, dépendent principalement des Hollandois. Le reste du Malabar est soumis à des Rajas Indiens, dont le plus puissant est celui de *Calécut*, qui prend le titre de *Zamorin*.

La côte de *Coromandel*, qui regarde l'Orient, est dans les mains des Européens. Les Mogols nous abandonnent tranquillement la possession de ces beaux domaines, malgré les troubles que nous excitons dans leur pays, soit par nos intrigues, soit par nos guerres. Les places les plus remarquables de cette côte, du midi au nord, sont *Negapatan, Trinquebar, Saint-David, Pondichéri, Sadraspatan, San-Thomé, Madras, Paliacate, Masulipatan, Bimilipatan*, &c. Les Hollandois sont maîtres de *Negapatan*, de *Paliacate* & de *Sadraspatan*. *Trinquebar* est sous la dépendance du Danemarck ; les Anglois,

depuis la prise de Pondichéri, donnent la loi sur tout le reste de cette côte.

L'intérieur de la presqu'île est en partie gouverné par des Rajas Indiens, & en partie par des Princes Mogols. Ses domaines peuvent se diviser en trois principales contrées, Carnate vers le midi, Visapour & Golkonde vers le nord. La première obéit à des Rajas idolâtres, dont le plus puissant prend la qualité de *Roi des Rois*, & le titre plus hyperbolique encore de mari de *mille femmes*. Il peut armer cent trente mille hommes. Sa résidence est à Bisnagar, la plus grande ville du pays. Les *Marares* ont au midi un autre Etat. C'est une nation belliqueuse, qui est souvent aux prises avec les Mogols & avec nos Colonies Européennes. Gingi & Tanjaour appartiennent à des Rajas particuliers, qui sont tributaires du Grand Mogol.

La contrée de Visapour touchè à la frontière de l'Indostan, & peut avoir cent lieues de longueur du nord au midi. Sa capitale, appelée aussi Visapour, est une des plus grandes villes de l'Asie. La plupart de ses Princes professent le Mahométisme,

parce qu'ils sont Mogols ou Arabes d'extraction. Il y a quelques despotes Indiens établis dans le voisinage des côtes & dans les montagnes. Le peuple suit, presque par-tout, l'idolâtrie. Les principales villes du pays sont *Graën*, *Myrsie*, *Aurengabad*, bâtie, ou plutôt augmentée par l'Empereur Aurengzeb; *Doltabad*, *Rajapour* & *Bédir*. C'est dans le Visapour que commencent les montagnes de Gate, qui coupent la presqu'île de l'Indostan dans toute sa longueur du nord au sud. Elles sont habitées par diverses peuplades Indiennes très belliqueuses, qui ont chacune leur Raja particulier.

L'Etat de Golkonde, situé à l'Orient du Visapour, est le plus considérable des Empires de la presqu'île. Il est gouverné depuis soixante ans par une famille Arabe, dont le chef se nommoit *Abdallah*. Bagnagar & Golkonde sont les plus grandes villes de cette contrée, qui produit les plus beaux diamants de l'Univers, des toiles peintes d'une grande finesse, des bézoards parfaits, du crystal, des grenats, des agathes, & d'autres pierres transparentes. Ses campagnes

sont d'une telle fertilité , qu'on y recueille d'un printemps à l'autre deux moissons de riz , & que les arbres sont couverts de fruits dans tous les mois de l'année.

Les Indiens qui forment ici , comme dans l'Indostan Mogol , la plus nombreuse partie des habitants , sont partagés en différentes castes , suivant une coutume fort ancienne , qui régle pour jamais l'état , l'emploi & la condition de chaque particulier. Ce peuple , dont l'antiquité se perd dans les siècles les plus reculés , n'a rien changé à ses usages depuis quatre mille ans. Les nations barbares qui ont envahi l'Inde , & qui se sont détruites successivement les unes les autres , n'ont point altéré la pureté de son sang , qui s'est préservé de tout mélange. Tel est son attachement pour le culte de ses anciens Dieux , que les Mahométans n'ont jamais entrepris de l'inquiéter sur cet article. Une longue habitude de l'esclavage le rend si docile , qu'il ne donne aucune peine à ses conducteurs. Le commerce , les arts manuels & l'agriculture sont sa principale occupation. Il est si éloigné de  
nuire



nuire aux hommes, qu'il craint même de faire du mal aux plus petits animaux. Ce scrupule est une suite du dogme de la Métempfycofe, qui forme un des principaux articles de la religion. Un malheur commun à toutes les fociétés humaines divife ce peuple en une infinité de feétes, qui ont chacune leurs Prêtres, leurs Temples, & souvent leurs Dieux particuliers, quoiqu'elles s'accordent entr'elles fur certains points fondamentaux, tels que l'immortalité & la transmigration des ames, les ablutions du corps, & l'abftinence de la chair des animaux. Son idolâtrie est moins groffiere qu'on ne le croit communément; & il faut se défier à *fin.* Voyages de Bernier, *pas.*

cet égard des récits des Voyageurs, & sur-tout des déclamations des Miffionnaires. Il n'adore point le bois ni le métal; mais il honore les Dieux que ces matieres représentent. Quant aux idoles monftrueufes qu'on voit dans quelques-uns de fes temples, ce font des emblêmes & des hiéroglyphes, qui lui font venus originairement de l'Egypte, & qui fervent de voile à des myfteres que la Religion confacre. C'est ainfi qu'ils donnent

quatre têtes à Brama , à cause des quatre Livres qui composent sa Bible , & que pour marquer la puissance de Visnum , ils disent qu'il a mille yeux, mille mains & mille pieds. On trouve dans toutes les Religions de quoi justifier de pareilles idées. Enfin ce peuple a de l'habileté, de l'industrie, d'excellentes mœurs, un grand fond d'humanité, un éloignement extrême pour les vices grossiers, du respect pour ses Dieux, & une fidélité inviolable pour ses Maîtres. Tel a été dans tous les temps le caractère des Indiens.

Indiens insulaires.

Quelle foule de nouveaux peuples dans les îles de l'Océan Indien ! C'est la troisième division. Les Maldives, qui sont les plus occidentales, forment un Archipel, dont les îles se succèdent les unes aux autres, du midi au nord, presque en droite ligne. La mer qui les environne est fort agitée; mais elles se touchent de si près; & les canaux qui les séparent sont si peu profonds, qu'on les traverse en plusieurs endroits sans avoir de l'eau au-dessus de la ceinture. Cela fait présumer qu'ils ont une base commune, & qu'elles ne

faisoient peut-être anciennement qu'une seule île, que l'effort des vagues, ou quelque tremblement de terre, a divisée en plusieurs portions. Elles appartiennent à un seul Souverain, qui réside à Male, au centre de cet Archipel. Leurs principales richesses sont les cocotiers, l'ambre gris, le corail, & de petites coquilles blanches & luisantes, appelées *Coris*, qui servent de monnoie dans le pays, & qui ont cours à Bengale, à Siam, & en d'autres lieux. Le Mahométisme domine dans ces îles, qui sont principalement peuplées d'Arabes.

Ceylan, qui n'est qu'à quinze lieues de la côte de Coromandel, est une île très vaste, peuplée d'Indiens idolâtres, qui forment deux nations principales. Les uns, appelés *Bedas*, occupent vers le nord & vers l'orient un pays plus étendu que fertile, partagé en plusieurs peuplades, qui vivent dans une heureuse indépendance. Les *Chingulais*, établis au centre de l'île, ont un Roi. Jafanapatan, Manar, Kolumbo, Point-de-Gale, & la plupart des autres places maritimes, appartiennent aux Hol-

landois. Ce pays produit la meilleure canelle. On y trouve aussi de l'ébène, du poivre, du musc, quantité de miel, des mines de fer & de plomb, du crystal, des rubis, des saphirs, & d'autres pierres de moindre valeur,

Sumatra se présente au sud de la presqu'île orientale de l'Inde, dont elle n'est séparée que par le détroit de Malaca. C'est une île plus grande que l'Angleterre. Le pays est aquatique, mal sain, très fertile en grains, en poivre, en cannes de sucre & en indigo. On y trouve des mines d'or & d'étain, du soufre, de la cire & du miel, des gommés précieuses, du benjoin, de l'ambre gris & du camphre. Le domaine de l'île est partagé entre sept Souverains, dont le plus puissant est celui d'Achem. Les Malais, les Anglois & les Hollandois, ont de beaux établissements sur les côtes. Le reste des habitants est un mélange d'Arabes & d'Indiens naturels. La puissance est dans les mains des Mahométans.

Java est au-dessous de Sumatra, à six degrés de la Ligne vers le midi. Le Déroit de la Sonde sépare ces

deux îles , qui ont à peu près le même climat & les mêmes productions. Des Arabes , venus de Malaca , ont formé ici des Colonies puissantes. Ils possèdent les Royaumes de Bantam , de Mataram , & de Tſeribon , c'est-à-dire , les plus beaux quartiers de l'île. Les Chinois n'ont point de principauté ; mais ils font un grand commerce dans le pays. Le superbe établissement de Batavia appartient aux Hollandois , qui tiennent dans une espece d'esclavage tous les Souverains de Java. C'est ici que le café a été planté la première fois hors du territoire de l'Arabie.

Borneo , situé à soixante lieues de Java , vers le nord , est la plus grande île du monde. Les Arabes sont encore les maîtres de cette contrée , où les Portugais , les Anglois , les Espagnols , & les Hollandois eux-mêmes n'ont pu prendre pied. Cependant il n'y a point dans l'Inde d'entrepôt plus favorable pour le commerce des marchandises de la Chine & des épices. Le pays d'ailleurs est riche par lui-même , & produit de l'or , des diamants , du poivre , du camphre &c.

la meilleure qualité, des bois de teinture & des drogues estimées. Tous ses habitants ont subi le joug des Arabes Malais, à l'exception de quelques peuplades Indiennes, qui vivent dans des lieux déserts, sous la conduite de leurs Rajas. Les Sultans de Succadana & de Banjar-Massin tiennent le premier rang parmi les Princes du pays. Tout le commerce étranger est dans les mains des Chinois, qui sont établis à Borneo depuis plusieurs siècles.

Macassar est à l'est de Borneo. Cette île a cent soixante lieues de long sur soixante de large. L'intérieur de ce grand pays est peu connu. On y compte jusqu'à vingt Royaumes, dont les plus considérables sont ceux de Célebes & de Mancacar, qui appartiennent à des Princes Mahométans. Célebes est vers le nord, aux environs de la Ligne, & Mancacar vers le midi. Les contrées du sud sont d'une prodigieuse fertilité : celles qui regardent le septentrion ont des mines d'or si abondantes, que ce métal se trouve en poudre ou en petits lingots dans les vallées, après l'écoulement des ravines, sans

qu'il soit besoin de l'arracher avec effort des entrailles de la terre. Les forêts de l'île sont couvertes de bambous & d'ébéniers, & produisent outre cela du sandal, du calamba, & d'autres bois chers, dont on compose d'excellents parfums, ou des teintures estimées. L'arbusse, dont on tire l'opium, n'est pas moins commun dans les montagnes. Les Macassarais ont une telle réputation de bravoure, qu'on les regarde comme les meilleurs soldats de l'Inde. On ne voit ici d'autres Européens que les Hollandois, dont les principales habitations sont *Rotterdam* & *Jompandam*, dans le Royaume de Mancacar.

C'est à l'Orient de Macassar que commence l'Archipel des Moluques. Ces îles sont particulièrement fameuses par la production du girofle & des noix de muscade : on chercheroit inutilement ailleurs ces plantes précieuses. Leur commerce appartient uniquement aux Hollandois, dont les principaux établissements sont à Ternate, à Tidor, à Machian, à Bachian, à Céram, à Néra, à Banda, & sur-tout à Amboine. Il y a dans ces différentes contrées quel-

ques Princes Mahométans , Arabes ou Malais d'origine , & quelques Rajas Indiens ; mais les uns & les autres dépendent des Hollandois , qui exercent ici un pouvoir absolu , & qui regnent sans rivaux depuis plus d'un siècle.

Les Philippines , qui doivent leur nom à Philippe II , Roi d'Espagne , forment un autre Archipel au nord des Moluques. Ses principales îles sont Mindanao , Leyte , Samar & Manille. C'est un grand pays , que Magellan découvrit en 1521 , & que les Espagnols possèdent depuis deux siècles. Le centre de leur puissance est à Manille , lieu tout-à-fait avantageux pour le commerce de la Chine , de Camboie , de Borneo & des Moluques. Les habitants de ces îles sont un mélange de Malais , d'Arabes , de Chinois , de Macassarais , d'esclaves Américains & d'Espagnols. Il y a dans le pays quelques nations sauvages , qui paroissent l'avoir habité avant aucun autre peuple. L'île de Mindanao appartient à deux Princes Mahométans , qui ont secoué le joug des Espagnols. Les Philippines , malgré leur proximité



de la Ligne , jouissent d'un air assez tempéré ; mais elles sont sujettes à de terribles tremblements de terre , occasionnés par les volcans dont le pays est rempli. C'est d'ailleurs une des plus belles & des plus fertiles contrées de l'univers. On y trouve , entre une multitude singulière de productions , des mines d'or , de l'indigo , de l'écaille , du cacao , différentes sortes de drogues & de gommes , une prodigieuse abondance de cannes de sucre & de tabac.

Les Marianes , dont on doit aussi la découverte à Magellan , commencerent , vers le milieu du dernier siècle , à porter ce nom , qui leur fut donné par Marie d'Autriche , Régente d'Espagne. C'est une chaîne de plusieurs îles , situées à l'orient des Philippines , dont elles sont éloignées de quatre cents lieues. Les Espagnols en tirent peu de profit ; mais c'est un entrepôt commode pour les vaisseaux qui vont d'Acapulco à Manille. On ignore l'origine des habitants de cette contrée , qui vivoient comme des Sauvages avant l'arrivée des Espagnols. Ses productions n'offrent rien de remarquable.

On n'a que des lumieres confuses sur la nouvelle Guinée, la nouvelle Hollande, la terre de Diemen, la nouvelle Zélande, & d'autres régions australes, reconnues dans ces derniers temps. Mais il y a lieu de conjecturer qu'on peut faire de ce côté-là de grandes découvertes. Je ne parle point des îles de Salomon & de Palaos, dont l'existence est fort incertaine. Passons de l'Inde dans la Perse.

---

IV.  
Les Persans.

L'Empire Persan a été peuplé dans son origine par les descendants d'Elam, petit-fils de Noé, qui formèrent leurs premiers établissemens dans la Perse propre, pays que l'Ecriture appelle pour cette raison la *Terre d'Elam*. Nous avons passé en revue ses nombreuses Dynasties : les *Pischdadiens*, ou Princes justes, dont Hérodote & les autres Historiens Grecs ont ignoré l'existence ; les *Kaianites*, dont ils ont étrangement défiguré l'histoire & les noms ; les *Séleucides*, Princes Macédoniens, qui régnerent dans la Syrie, dans la Chaldée & dans la Médie ; les *Arfacides*, fondateurs de l'Empire des Parthes, qui comprenoit une partie

de la Perse ; les *Sassanides* , qui détruisirent les Parthes , & releverent la Monarchie Persanne. Jezdegerd , le dernier Monarque de cette cinquieme race , fut détrôné par les Arabes , qui posséderent la Perse pendant deux siecles. Cet Empire devint ensuite la proie de plusieurs Princes étrangers , la plupart originaires de Tartarie , qui dans le cours de huit cent cinquante ans , lui donnerent seize autres Dynasties.

La Perse fut cruellement déchirée dans les temps dont nous parlons : elle avoit autant de Royaumes que de Provinces. Ces désordres cessèrent sous Ismaël Séphi , qui , dans les dernières années du quinzieme siecle , réunit , si j'ose m'exprimer de la sorte , toutes les pièces de cette Monarchie divisée , & fonda l'Empire des Sofis , détruit de nos jours par les Aghuans.

Le Royaume de Perse n'est guere moins étendu que celui du Grand Mogol. On remarque qu'il a toujours été gouverné très despotiquement. C'est à la dureté de cet esclavage qu'un Philosophe Grec attribuoit la chute de l'ancienne Monarchie des Perses , & nous pouvons avec autant

de justice rapporter à la même cause les disgraces modernes de ce peuple. On aveugle ici les frères & les neveux des Souverains, au lieu de les étrangler comme à Constantinople ; quand le Haram est trop plein, on les égorge sans pitié. Les femmes sont encore plus resserrées qu'en Turquie.

Toute l'autorité est dans les mains d'un premier Ministre, mal nécessaire dans un pays où les Princes sont élevés dans l'obscurité d'un sérail, & n'apportent sur le trône aucune connoissance des affaires. Les Prêtres sont riches, mais n'ont aucun pouvoir. La police est admirable dans les villes & dans les campagnes ; mais la justice se vend presque publiquement dans les tribunaux. Les forces militaires sont médiocres. Les derniers Sosis n'avoient point de marine, & pouvoient à peine armer quarante mille hommes : leurs revenus ne montoient qu'à cinquante millions de notre monnoie. Les terres ne sont point affermées : on partage avec les Laboureurs, qui retiennent la moitié ou le tiers de la récolte ; suivant la bonté du sol, marché

avantageux , qui rend leur condition très heureuse. Tous les enfans d'un même pere sont également légitimes , & l'on ignore ici ces distinctions cruelles , relatives à l'état des meres ; préjugé qui n'est connu qu'en Europe , espece de tache originelle , qui n'a pu prendre sa source que dans des Loix barbares. L'homicide est un crime si capital , que le Roi même , tout absolu qu'il est , n'a pas le pouvoir de le pardonner : les seuls parents du mort peuvent remettre la peine.

Les Persans Arabes & Tartares suivent la secte d'Ali , & maudissent Omar dans toutes leurs prieres. On les regarde comme hérétiques dans la secte opposée , parce qu'ils se coupent la barbe ; parce qu'ils portent des souliers verts & un turban à douze plis ; parce qu'ils se lavent le bras du haut en bas , & non du bas en haut ; parce qu'ils croient qu'il n'est pas nécessaire de se laver les pieds trois ou quatre fois le jour , & que ceux qui n'ont pas assez d'argent ni de santé pour entreprendre le voyage de la Mecque , sont dispensés de ce pèlerinage. Telles sont les

590 HISTOIRE  
minuties qui divisent les deux fameu-  
ses sectes d'Ali & d'Omar.

Les *Perfis*, habitants primitifs de cette contrée, suivent une Religion plus pacifique, aussi ancienne que leur Empire même, & dont le vertueux Zoroastre n'a été que le restaurateur. Il leur prêchoit la charité, & ils la pratiquent plus qu'aucun peuple, jusqu'à s'abstenir de manger du porc & de la vache, de peur de scandaliser les Mahométans & les Indiens, parmi lesquels ils sont obligés de vivre. Ils ont un grand respect pour le feu ; mais ils ne l'adorent point : leurs invocations ne s'adressent qu'à la divinité, dont ils croient qu'il est l'image. Les Sabéens, plus grossiers dans leur culte, sont un reste d'anciens idolâtres, que Zoroastre ne put convertir.

Les Persans se distinguent avantageusement des Turcs par leur goût pour les Sciences, par leur habileté dans plusieurs arts, par leur caractère sociable & leur affabilité avec les Etrangers. Ils sont spirituels, polis, nobles dans leurs manières, fastueux & vains. Leur pays, quoiqu'en général fort aride, produit d'excel-

lents fruits , & les vins les plus délicieux de l'univers. On y recueille de très belles soies , des mastics , de la térébenthine , de l'encens & d'autres gommes de prix. Le soufre & l'alun , le safran , l'*Affa fætida* , la casse , le séné , la manne , l'huile de Naphte , l'opium & le tabac , sont des productions communes dans cette contrée. On y trouve aussi de l'azur , de l'orpiment , des turquoises , des perles , & quelques mines d'or & d'argent. Ses chevaux sont les plus estimés dans l'Orient après ceux d'Arabie. Le pays n'est point en proie à cette multitude d'insectes & de reptiles dangereux qui se trouvent dans l'Inde. Le climat est sec , très pur , exempt d'orages , & par-tout très sain , excepté vers la mer Caspienne & le Golfe Persique. Ispahan , capitale de l'Empire , a huit grandes lieues de circuit. On y comptoit sous les derniers Sosis un million d'habitants. Tauris , Com , Chiraz , sont d'autres villes de la première grandeur.

L'Histoire des Arabes , que nous n'avions point promise à nos Lecteurs , s'est trouvée naturellement liée à celle des Persans , dont ils ont

---

V.  
Les Arabes.

renversé l'Empire. Ce peuple occupe au midi & à l'occident de la Perse une grande presqu'île , environnée de trois mers. Il est certain qu'Ismaël , fils d'Abraham , s'établit avec ses enfants dans cette contrée , environ 400 ans après le déluge , & qu'il contribua beaucoup à la peupler. Mais il y trouva une nation plus ancienne , qui portoit le nom d'*Hémiarite* , & qui descendoit , dit-on , d'Héber. Ces Hémiarites , que les Grecs ont appelés Homérites , avoient été devancés eux-mêmes par d'autres familles , dont ils usurperent les possessions. Ils régnerent pendant plusieurs siècles dans l'Arabie heureuse , & furent à la fin subjugués , premièrement par les Ethiopiens , & ensuite par les Perses. Mahomet les affranchit de ce joug , qu'ils portèrent environ cent ans. Les Ismaélites s'emparèrent des deux autres Arabies. Leur histoire n'est connue que depuis Adnan , qui vivoit environ six cents ans avant Mahomet , & dont ce fameux Législateur descendoit en droite ligne , suivant la table que j'ai rapportée. C'est de ces deux races que sont issus les Arabes modernes.



Ce peuple conserve depuis quatre mille ans le même génie , les mêmes mœurs , le même goût pour l'indépendance & pour la vie pastorale. Mahomet réunit en un seul corps leurs différentes tribus ; tâcha de fixer leur caractère volage , en les asservissant à un seul Maître. Mais ils revinrent bientôt à leur première constitution ; chaque tribu voulut avoir ses chefs & son gouvernement particulier. Les Califes firent de vains efforts pour assujettir ce peuple aux Loix communes de l'Empire. Les Omniades eurent à peine transféré leur siège en Syrie , que les Arabes se rendirent indépendants. Les Turcs , malgré toute leur puissance , n'ont pas été plus heureux.

Les principaux Emirs du pays sont ceux d'Elcatif , d'Heger-Baharin , de Mascat , de la Mecque , de Médine , d'Yemen , d'Hadramaut & de Fartach. Quelques-uns de ces Emirs prennent le titre de Sultans : ceux de Fartach & d'Hadramaut sont tributaires du Grand Seigneur. Le plus puissant de tous est le Sultan d'Yemen , la seule portion de l'Arabie qui mérite d'être appelée heureuse.

Son Empire s'étend vers le midi, entre la mer Rouge & la mer des Indes, dans un pays également recommandable par la richesse de ses productions & par la beauté de son climat. On y trouve plusieurs grandes villes, telles que *Sanaa*, *Mouab*, & *Betelfagui*, dans les territoires desquelles croît le meilleur café; *Mocka*, qui n'en produit point, mais où se fait le principal débit de cette précieuse graine; *Aden*, sur la mer des Indes, autre ville fameuse par son commerce.

L'Arabie est en général un pays des plus stériles. Les contrées du nord, de l'orient & de l'occident, offrent de vastes déserts, entrecoupés de montagnes arides, & couverts de sables mouvants, où l'on ne rencontre aucuns vestiges d'hommes ni d'animaux. Ceux qui sont obligés de traverser ces vastes solitudes, n'ont d'autres guides que la boussole & les astres. Cependant il y a dans ces mêmes déserts quelques cantons moins sauvages, habités par des peuples errants, qui campent sous des tentes, & qui changent de demeure, lorsque leurs troupeaux ont épuisé les pâtu-

rages d'un lieu. Ils sont partagés en un grand nombre de familles , dont chacune se divise elle-même en plusieurs branches. Chaque famille a un grand Emir , ou Capitaine général , & chaque branche obéit à un chef particulier , qui est subordonné à l'Emir. C'est de ces différentes familles que se composent les tribus , dont Arvieux fait monter le nombre à plus de trois cents.

Dans quelques endroits , comme dans l'Hégiaz , dans la Province de Mascat , & dans celle d'Yemen , les Arabes ont bâti des villes , & menent une vie moins sauvage. Ce peuple a donné des Rois à la Syrie , à la Chaldée , à l'Asie mineure , à l'Egypte , à la Perse , à l'Inde , à l'Espagne & à la Barbarie : il n'y a jamais eu d'Empire plus vaste que celui de ses Califes. Sa langue est un dialecte de l'Hébreu. Elle est harmonieuse , énergique , & d'une prodigieuse fécondité. C'est la langue sçavante des Persans , des Mogols de l'Inde & des Turcs.

Les Arabes ont connu les Sciences dans un temps où nous étions plongés dans la Barbarie. Ils ont eu

des Mathématiciens, des Astronomes, des Médecins & des Poètes célèbres. On les regarde comme les inventeurs de l'Algebre, de la Chymie & de l'Arithmétique. La Chymie, ainsi que l'Astronomie, leur doit une partie de ses termes sçavants.

---

VI.  
Les Turcs.

L'Empire Ottoman, qui termine l'Histoire des Monarchies Asiaticques, offre peut-être un plus grand spectacle que tous les autres. Une poignée de Turcs Seljoucides, échappés aux armes victorieuses des *Tartares Mogols* après la destruction de l'Empire d'Iconium, se cantonnent, sous différents chefs, dans les montagnes de l'Asie mineure, & forment des débris de leur ancienne Monarchie plusieurs petits Royaumes. Othman, premier Monarque de l'Empire de ce nom, s'empare de la Bythynie, & subjugué plusieurs villes de Phrygie, de Galatie, de Cappadoce & du Pont-Euxin. Orkhan son fils joint à ces conquêtes la Mysie, la Lycaonie, la Carie, & toutes les Provinces occidentales de l'Asie mineure jusqu'à l'Hellespont. Trois mille hommes traversent par ses ordres le détroit, en partie sur des radeaux, en partie

fur des barques, & se rendent maîtres de Gallipoli, de Margara, d'Ibsalam, d'Epibatos, & de quelques autres places d'Europe. Amurath, le troisième Héros de cette race, prend Philippopolis & Andrinople, & soumet ensuite la Servie, la Macédoine & l'Epire.

Les disgraces de Bajazeth interrompirent le cours de ces conquêtes, & ruinerent même en Asie la puissance des Turcs. Mais Mahomet premier rétablit tout. Amurath II s'empara de la Grece & d'une grande partie de la Morée, porta la désolation dans la Valachie & la Bulgarie, & la terreur jusqu'aux portes de Belgrade, triompha de Ladislas dans la fameuse journée de Varne, & trouva un ennemi moins facile à vaincre dans Scanderbeg, qui sauva du joug l'Albanie. Enfin Mahomet II détruisit en Europe & en Asie l'Empire des Grecs, & transporta à Constantinople le siege de la Monarchie Ottomane. Il ruina tous les petits Despotés qui s'étoient maintenus jusqu'alors dans l'Asie mineure, soumit à une sorte de dépendance les Tartares de Crimée, enleva aux Génois Caffa

sur la mer Noire , & aux Vénitiens les îles de Lemnos , de Mytilene , de Négrepont ; subjugua la Bulgarie & l'Albanie ; pénétra dans la Dalmatie & dans le Frioul , & s'ouvrit l'entrée de l'Italie par la prise d'Otrante. Bajazeth II soutint foiblement la réputation de ses ancêtres ; mais son fils Sélim ajouta un nouveau lustre à leur gloire par la conquête de l'Égypte & de la Syrie. Soliman acheva d'étendre les limites de cet Empire par la prise de Rhodes , de Bagdad , d'Alger , d'Aden dans l'Arabie heureuse , de Belgrade , de Bude , de Gran , d'Albe Royale & de Temeswar dans la Hongrie. On peut dire que ce fut le dernier Héros de sa famille. Tous ses successeurs , sans en excepter Sélim II , qui conquît l'île de Chypre & l'Arménie , ont été des Princes médiocres.

C'est ainsi que dans l'espace de moins de trois siècles les Turcs ont envahi une partie de l'Europe , de l'Asie & de l'Afrique. Leur Empire a trois fois l'étendue de la France ; mais il n'est pas peuplé dans la même proportion. Sa principale puissance est en Asie , où il possède la Chaldée ,

le Curdistan , la Mésopotamie , l'Arménie occidentale , une portion considérable de la Géorgie , la Syrie propre , les deux Phénicies , la Palestine , & toutes les belles Provinces de l'Asie mineure. Ses possessions en Afrique se réduisent à l'Egypte , les Barbaresques s'étant soustraits dans ces derniers temps à sa puissance. Ses domaines d'Europe comprennent la Thrace , la Grece & l'ancien Péloponnèse , la Macédoine , l'Épire , la Thessalie , la Bulgarie , la Servie , la Bosnie , la Valachie & la Moldavie. Si l'on ajoute à tant de vastes Provinces ce que les Turcs possèdent dans la Méditerranée , Chypre , Rhodes , Candie , l'Archipel des Cyclades , Samos , Chio , Négrepont , Lemnos , Salamine , & tant d'autres îles , on concevra la plus haute idée de l'étendue de leur Empire.

Ces beaux pays ne pouvoient tomber en de plus mauvaises mains. Les Turcs ont détruit eux-mêmes dans leurs guerres la plupart des anciens habitants , & l'oppression achève ce que le fer a commencé. Les villes de commerce , telles que Constantinople , Smyrne , le Caire , Alep ,

Bagdad, Balsora & quelques autres, fourmillent de monde. Hors de leur enceinte on trouve de vastes solitudes. Crete, autrefois fameuse par ses cent villes, en offre à peine aujourd'hui trois ou quatre, dont la plus grande n'a pas dix mille citoyens. La Grece, la Babylonie, la Syrie, l'Asie mineure, & la plupart des îles de l'Archipel, contrées excellentes par elles-mêmes, sont presque incultes. Ceux qui parcourent ces fameux pays, où l'on voyoit autrefois tant d'Empires puissans, tant de nations spirituelles, tant de monuments de la magnificence, de l'art & du génie, sont étonnés d'y trouver aujourd'hui de vastes déserts, des Provinces presque totalement abandonnées, des cités célèbres ensevelies sous leurs ruines, ou changées en de pauvres hameaux, une misère & une grossièreté extrême chez les habitants, & l'affreuse image d'une dévastation universelle. Le Grand Seigneur tire à peine quarante millions d'un pays qui devoit en rapporter dix ou douze fois autant, s'il étoit en valeur; & il en dépense à peine la moitié; ce qui rend son empire encore plus pauvre.

Les



Les Turcs , soit par fierté , soit par indolence , ne s'appliquent point à l'agriculture , & négligent en général tous les arts pénibles. Presque tout le trafic des deux Turquies est dans les mains des Juifs , des Arméniens & des Chrétiens occidentaux. On est étonné de cette indifférence , quand on considère l'heureuse position de leur pays , la richesse de ses productions , les grands fleuves & les mers qui le baignent , & ses autres facilités pour le commerce. Maîtres de Balsora , d'Aden & de Diu , dès le regne de Soliman I , ils pouvoient s'établir dans l'Inde , plus aisément que les Européens : mais ils n'ont jamais songé à se procurer une marine marchande. Ils connoissent mieux la guerre que tous les autres Orientaux ; ils observent beaucoup d'ordre dans leurs marches & dans leurs campements : leur première impétuosité est terrible. Leur éducation n'est pas absolument négligée ; mais ils ne cultivent d'autres sciences que l'Arithmétique , une espèce de Scolastique barbare , & l'étude de l'Arabe. Le Clergé est riche ; mais il est soumis au Gouvernement , & les

602 HISTOIRE, &c.

Janissaires sont beaucoup plus puissants que les Prêtres. Cette soldatesque a beaucoup perdu de son ancienne valeur, & n'a conservé que son insolence. L'Empire Turc change souvent de maîtres : le moindre caprice du peuple opere une révolution. Mais ces secousses n'alterent point la constitution de l'Etat, parce qu'on prend toujours des Souverains parmi les descendants d'Othman ; tant on a de respect pour cette illustre famille, qui occupe le trône depuis quatre cent soixante ans.

*Fin du neuvieme Tome.*





# TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

*Contenus dans le neuvieme Volume, &  
qui indiquent les principales matieres.*

## HISTOIRE DES TURCS.

*Suite de la Description de la Turquie  
Européenne.*

|                          |        |
|--------------------------|--------|
| III. L'Illyrie Ottomane. | Page 1 |
| IV. La petite Tartarie.  | 10     |
| V. Domaines maritimes.   | 20     |
| 1. Iles du grand Canal.  |        |
| CHYPRE.                  | 24     |
| RHODES.                  |        |
| SCARPANTO , CAXO.        | 29     |
| CANDIE.                  | ibid.  |
| C c ij                   |        |

## 604 TABLE DES CHAPITRES

### 2. *Iles de l'Archipel.*

#### *Les Cyclades.*

STAMPALIA , NAMPHIO , SANTO-  
BIN, COOS , AMORGOS , NIO , SI-  
KINO. 38

POLICANDRO , ARGENTIERA , MI-  
LO , SIPHANTO , SERPHO. 49

NAXIA , PAROS , ANTIPAROS. 57

*Les deux* DELOS , MICONE. 64

THERMIA , ZIA , SYROS , TINE ,  
ANDROS. 68

### 3. *Autres Iles de l'Archipel.*

NICARIA , SAMOS , PATMOS. 74

SCIO, 75

METELIN. 86

NEGREPONT. 87

SKIROS , TENEDOS , SALAMINE ,

ENGIA , LEMNOS, 90

## CHAPITRE III.

*Conditions . Gouvernement . Mœurs  
& Usages des Turcs.*

ARTICLE PREMIER. *De l'Empereur.* 95

ARTICLE II. *Des Sultanes & des*

|  |     |
|--|-----|
| ET DES ARTICLES.   | 605 |
| <i>Princes de la Famille Impériale.</i>  | 108 |
| ARTICLE III. <i>Des Domestiques du Sérail.</i>   | 126 |
| ARTICLE IV. <i>Des Vifirs, des Gouverneurs des Provinces, &amp; des autres Ministres de l'Empire Turc.</i> |     |
| 1. <i>Le Vifir Azem &amp; les Vifirs du Banc.</i>  | 137 |
| 2. <i>Des Beglerbegs, ou Gouverneurs des Provinces.</i>  | 146 |
| 3. <i>Du Caïmacan, du Capudan-Bacha &amp; du Defterdar.</i>  | 152 |
| ARTICLE V. <i>Des Officiers de judicature. Police des Villes.</i>  | 158 |
| ARTICLE VI. <i>Des Chiaoux &amp; des Capigis. Prisons &amp; supplices des Turcs.</i>                       | 162 |
| ARTICLE VII. <i>Des Timars &amp; des Ziamets.</i>  | 167 |
| ARTICLE VIII. <i>Des revenus Impériaux &amp; des deux trésors.</i>   | 171 |
| ARTICLE IX. <i>Des Milices.</i>  | 176 |
| ARTICLE X. <i>De la Marine.</i>  | 198 |

606 TABLE DES CHAPITRES

ARTICLE XI. Du Commerce, des  
poids & des mesures. 203

ARTICLE XII. Des Arts & des  
Sciences. 213

ARTICLE XIII. Du Gouvernement  
Religieux. 227

*Ordres Monastiques.*

1. Les Melevis. 232

2. Les Ebbuharis. 235

3. Les Nimétulahis. 236

4 & 5. Les Kadris & les Seyah. 238

6. Les Bektachis. 240

7. Les Calenders, que d'autres appel-  
lent Torlaquis. 242

ARTICLE XIV. Des Emirs. 244

ARTICLE XV. De quelques particu-  
larités qui concernent la Religion.

247

ARTICLE XVI. \* Des Mariages. 268

ARTICLE XVII. Des divertissemens  
& des fêtes. Spectacles Turcs. 280

ARTICLE XVIII. Des repas & de

\* Il y a erreur dans le chiffre & dans ceux qui  
suivent.

**ET DES ARTICLES. 607.**  
*quelques autres usages domestiques.*

292

**ARTICLE XIX. Des Funérailles. 301.**

**ARTICLE XX. Des Maisons des  
Turcs, & de la maniere dont ils les  
meublent. 306**

**ARTICLE XXI. Usages qui concer-  
nent les Ambassadeurs. Ce que les  
Turcs pensent des Nations étrangè-  
res. 310**





# HISTOIRE DES GRECS.

---

## ARTICLE PREMIER.

*Origine des Grecs. Temps héroïques.*

335

ARTICLE II. *Second âge de la Grece,*

342

ARTICLE III. *Fondation de Constantinople. Empereurs qui ont régné dans l'Orient.*

350

### PREMIERE EPOQUE.

*Empereurs depuis Constantin le Grand,*  
ibid.

### SECONDE EPOQUE.

*Empereurs depuis Theodose jusqu'à la mort de Justinien.*

357

### TROISIEME EPOQUE.

*Empereurs depuis Justinien jusqu'à l'usurpation de Nicéphore.*

369



QUATRIEME EPOQUE.

*Empereurs depuis Constantin & Irene,  
jusqu'à Romain le jeune.* 384

CINQUIEME EPOQUE.

*Empereurs depuis Constantin Porphy-  
rogénète, jusqu'au temps des Croi-  
sades.* 393

SIXIEME EPOQUE.

*Empereurs depuis le temps des Croi-  
sades, jusqu'à la prise de Constantino-  
ple par les Latins.* 403

SEPTIEME EPOQUE.

*Empereurs Latins, Premiers Empe-  
reurs Grecs de Nicée.* 419

HUITIEME EPOQUE.

*Empereurs Grecs depuis l'exclusion des  
Latins, jusqu'à la prise de Constan-  
tinople par les Turcs.* 426

ARTICLE IV. Des Démêlés de l'E-  
glise Grecque avec l'Eglise Latine.

I. Origine obscure de l'Eglise de By-

## 610 TABLE DES CHAPITRES

|  |     |
|--|-----|
| <i>zance. Comment ses Evêques par-</i><br><i>viennent à la Dignité Patriarcale ,</i><br><i>Et s'élèvent au-dessus des autres</i><br><i>Evêques d'Orient. Première dispute</i><br><i>avec Rome.</i>                 | 439 |
| II. <i>Affaire des trois Chapitres.</i>  | 444 |
| III. <i>Dispute sur le titre d'Ecuméni-</i><br><i>que.</i>   | 446 |
| IV. <i>Querelle du Monothélisme.</i>   | 449 |
| V. <i>Affaire des Images.</i>  | 451 |
| VI. <i>Schisme de Photius.</i>   | 455 |
| VII. <i>Lettre de Cérularius Et de Léon</i><br><i>contre l'Eglise Romaine. Suites de</i><br><i>cette querelle.</i>   | 465 |
| VIII. <i>Conciles de Plaisance Et de Ba-</i><br><i>ri , où assistent les Grecs. Préven-</i><br><i>tions étranges des Orientaux. Mas-</i><br><i>sacre horrible des Latins sous An-</i><br><i>dronic.</i>            | 469 |
| IX. <i>Nouveaux sujets de brouillerie ,</i><br><i>après la prise de Constantinople par</i><br><i>les Latins. Tentatives inutiles pour</i><br><i>la réunion. sous Jean Vatatzé , Em-</i><br><i>pereur de Nicée.</i> | 473 |

ET DES ARTICLES. 611

X. *Négociations sous Michel Paléologue. Concile de Lyon. Comment la paix fut rompue.* 480

XI. *Conciles de Bâle & de Florence. Réunion apparente. Tout ce qu'on avoit conclu à Florence est annulé à Constantinople.* 491

ARTICLE V. *Etat présent de l'Eglise Grecque.* 501

ARTICLE VI. *Des Papas & des Moines.* 508

ARTICLE VII. *Des Jésuites, des Sacrements, & des autres usages religieux de l'Eglise Grecque.* 514

ARTICLE VIII. *Etat des Sciences chez les Grecs. Gouvernement. Coutumes remarquables. Portrait de ce peuple.* 529

*Conclusion de l'Histoire des Orientaux, ou Analyse de ce que nous avons dit des Empires Asiatiques.* 547

I. *Les Chinois.* 548

II. *Les Japonois.* 554

III. *Les Indiens.* 564

|     |                          |     |
|-----|--------------------------|-----|
| 612 | TABLE DES CHAPITRES, &c. |     |
| IV. | <i>Les Persans.</i>      | 586 |
| V.  | <i>Les Arabes.</i>       | 591 |
| VI. | <i>Les Turcs.</i>        | 596 |

Fin de la Table du neuvieme Tome.

---

### APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *Histoire des Chinois, des Japonois, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Septembre 1762.

DEGUIGNES.

*Le Privilege est au premier Volume.*

